# L'Auvergne littéraire et artistique

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

L'Auvergne littéraire et artistique. 1924-1976.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation  s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
 *La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
 *La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

 *des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
 *des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

Léon GERBE

# AU PAYS D'ARTENSE

Contes, Nouvelles, Paysages



Préface d' **Henri POURRAT**

Illustrations d'**Emile ROLLIER**

IMPRIMERIE GÉNÉRALE
Jean de Bussac
2, Cours Sablon
Clermont-Ferrand
1 9 3 2

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

L'Edition originale de cet ouvrage comprend :

**100 exemplaires sur papier Auvergne à la main, avec une eau-forte d'Emile Rollier, numérotés de 1 à 100.**

**Et 1.400 exemplaires sur bouffant, dont 1.000 représentent le n° 63 de la Revue « L'Auvergne Littéraire ».**

**Droits de traduction, adaptation et reproduction réservés pour tous pays.**

**Copyright 1932 by Léon Gerbe**

# DU MÊME AUTEUR

●

A paraître :

**Amblard lou nigre,** roman.
**chez Valois, 7, place du Panthéon, Paris (V°).**

En préparation :

**Ecrivains et Artistes de chez nous,** études.

**Hélène Armance,** roman.

# La Vieille Alliance

*Vers midi, le gamin a mangé sans joie son morceau de pain, son bout de lard, la salade à moitié confite de haricots verts et de rondelles d'oignons pêchée dans le petit seau de fer-blanc. Il va boire à la source, entre les fougères géantes. Les vaches tondent pas par pas la bourre amère du plateau, et leurs sonnailles tintent comme l'essai d'une musique qui n'arriverait pas à se faire. Le temps est bas. Le vent passe sur les buissons, les tas de pierres, les plis brouillés de la lande. Et la pluie commence de tomber.*

*Alors il s'assoit sous le grand parapluie bleu, au pied d'un fayard. Il écoute l'averse crépiter sur la feuille. Il voit les buées monter des pacages, s'arracher des bois en s'effilochant aux pointes des sapins, et traîner lointainement sur les crêtes qui bougent.*

*Il voit cela ; dans cet ennui, chaque détail lui parle. Parce qu'une carriole roule, là-bas, vers la ferme, ou parce qu'un vieil homme gagne le bourg, vêtu de ses dimanches, il devine et bâtit une histoire. Il lit trait par trait ce pays. Il voit, signe de pluie encore, la salamandre tachetée de noir zigzaguer vers une flaque, et il voit les gendarmes monter vers la masure du braconnier, croûlante sous son poirier de plein vent. Il voit même un peu plus de choses qu'il n'y en a. Les peurs sont par là, qui rôdent. Une flamme peut soudainement s'élever plus haut que les têtes d'arbres du bois, un mouton noir ou un mulet rouge apparaître qui disparaîtra en jetant une lueur.*

*S'il reste plus tard au pays, peut-être que les soirs, devant le feu des fermes, il racontera les histoires. Histoires lentement mises au point, selon le sûr travail de l'imagination populaire. Il y a les peurs, il y a les crimes ; il y a les singularités, comme de ce simple que les enfants suivaient et questionnaient pour lui entendre donner toutes les dates de l'histoire de France : « Poitiers ? — 1336 ! — Marignan ? — 1515 ! » et les naïvetés, comme de cette petite qui se trouvant en foire pour la première fois tapa du bâton sur le marchand qui marquait aux ciseaux les moutons de son maître ; tragique ou plaisant, ce qui paraît mériter de rester dans la grande mémoire des campagnes. Au spirituel comme au temporel, tout bon Auvergnat a besoin de constituer un magot, un musée, un trésor. Et ces conteurs des veillées font ainsi la chronique romancée d'une terre.*

*Mais un enfant venu de la ville sans les siens au pays des vieux pères, il se peut qu'après des années vécues au village et dans la lande, il retourne vers la ville, vers les écoles. Qu'il enseigne même un temps, comme cela est arrivé à Léon Gerbe, qui né à Paris, a passé son enfance à Embort, entre Condat-en-Feniers et Champs-sur-Tarentaise, pour aller au collège de Mauriac, à l'Ecole P. S. de Pleaux et sortir d'une Ecole normale avec le titre d'instituteur. Qu'il voyage, qu'il se fixe à Paris, qu'il écrive : ce seront ses souvenirs de petit berger qui feront son fonds, sa richesse. Et même lorsqu'il se croira parti sur d'autres routes, il courra après cette enfance sans joie, mais toute de merveille.*

*Voilà quatre ans que Léon Gerbe a commencé d'écrire. A* l'Auvergnat de Paris, *M. Louis Bonnet l'a accueilli, M. Antoine Bonnefoy, amicalement, l'a conseillé, encouragé. Son* Artense *s'est faite, page à page, de souvenirs et de songes, de vérité et de fiction. Il lui fallait parler de ces cantons où des bourgades grises, fauves, noires sous leurs larges toits lamés d'ardoise, se tassent, çà et là, aux meilleurs aspects des plateaux bourrus. Où les pacages s'étendent, mouillés, tout marqués par le sabot des vaches, et cependant hérissés comme des brosses. De loin en loin, le frêne et le châtaignier y ombragent quelque calvaire. De la ravine, la fumée d'un feu de charbonniers monte comme un peu d'air bleuissant. Au rebord, une roche qui a son nom et parfois ses pouvoirs, surveille le dévalement du torrent vers quelque château branlant de moulin.*

*Pays de bûcherons, de braconniers, de colporteurs. Il doit rester encore quelques vivants par là-haut, mais Léon Gerbe a dépeuplé terriblement ces communes. On s'entretue et on se suicide beaucoup dans son* Artense. *C'est vrai que les Artensiers avaient naguère une réputation assez sauvage. Ils portaient, paraît-il, à leur ceinture, un couteau extrêmement tranchant, nommé goujou, ou poinçon. Ce mince coutelas, c'était parfois des tragédies. Quelle aubaine pour un conteur. Les bons bois gravés d'Emile Rollier parlent d'ailleurs aussi d'un pays où se marient bien sauvagerie, rudesse et vieillerie paysanne.*

*Léon Gerbe regarde peut-être aujourd'hui ces contes comme des exercices, d'assez vains essais descriptifs. Mais on peut lui savoir gré d'apporter comme il fait les villages, les fêtes, l'hiver, la forêt, la lande, les rivières et les moulins, les bourgs, les prés, les burons, les lacs, les routes, et tout, pêle-mêle, les habitudes et les gens, les travaux et les jours. Au trésor de la mémoire populaire, celui qu'amassent les trouvères des veillées, il a mêlé son trésor de compagnon des petits pâtres, ce trésor de détails, pareil à celui que le matin peut faire entrevoir dans le sous-bois, là où les écus de soleil pleuvent des branches de noisetiers, où l'argent et l'or des lichens luisent près des grains de diamant de l'aiguail, des feux verts des mousses, des pierreries roses et rouges de la framboise et de la fraise. Ses amitiés d'enfant le lui avaient donné. Et il a voulu le rendre à cette Artense sans fortune.*

*Il nous ramènera à l'Artense forestière, dans un roman qui va paraître chez Valois,* Amblard lou Nigre : *roman et plus encore témoignage : l'histoire d'un grand-père charbonnier que la solitude et les privations pendant la guerre, conduisent jusqu'à l'hospice, jusqu'à la mort. Léon Gerbe continue la série de ses études sur les littérateurs et les peintures a'Auvergne. Mais c'est encore à l'Artense qu'il reviendra avec un roman en préparation,* Thérése Armance, *une vie de pauvre fille écrasée par « tout un appareil social qui permet sans les excuser des situations parfois monstrueuses ».*

*Cependant, à la faveur de ses collaborations à* Nouvel-Age, *à* la Courte-Paille, *aux* Lectures du Soir, *à* Monde, *au* Bulletin des Ecrivains Prolétariens, *il s'est, dit-il, dégagé d'un souci trop précis d'écriture, d'un goût pour le pittoresque au profit de l'humain, et, de plus en plus, délaissant le milieu, la nature, c'est à*

*l'homme seul, avec ses peines, avec ses joies, et particulièrement à l'homme social qu il s'intéresse.*

*Un souci trop précis d'écriture ? On ne se souciera jamais trop de bien rédiger. A condition de ne pas rédiger trop bien : il faudrait paraître s'en tenir au langage parlé, en lui donnant plus de contour, de clarté, de force. Si l'on pouvait seulement.*

*Ecarter le pittoresque au profit de l'humain, bonne affaire aussi. Mais délaisser la nature ? Toute civilisation n'est-elle pas faite d'une alliance entre l'homme et sa terre ? N'a-t-elle pas pour base des « valeurs paysannes », comme parle Ramuz, valeurs auxquelles on sera toujours forcé de revenir ? Les dire archaïques ? Comme si aujourd'hui on échappait à ces données que sont notre corps, notre fibre, notre sang, et ce monde autour de nous, l'herbe et le caillou, l'arbre et le ciel. Les choses naturelles, voilà nos conditions premières, et tout part d'elles et l'on ne s'en écarte pas sans dommage. Il n'y a qu'une culture, qui est de donner aux choses humaines la beauté des choses naturelles, et d'ajouter aux choses naturelles la chaleur de cœur des choses humaines.*

*Pourquoi, en art, le peuple est-il un si grand maître ? Si une hutte, un pot, une arme, dus à des primitifs ont les lignes heureuses d'une réussite, c'est que ces primitifs n'ont jamais eu affaire qu'à des fleurs, à des feuilles, à des oiseaux, à des bêtes, à des choses d'une parfaite beauté. De même parce qu'il s'est fait de soi, le langage du peuple est le plus beau de tous.*

*Mais le peuple, qui est encore tout proche des campagnes, l'artisan ou le paysan en contact avec la nature et son royaume : non pas le prolétariat.*

*Dira-t-on qu'il ne s'agit plus tout à fait aujourd'hui de lettres et d'art, mais d'autre chose, d'une culture nouvelle dans un monde nouveau ? Je répéterai qu'on n'échappe pas aux conditions naturelles, qu'il n'y a qu'une nature, qu'une culture. Que prendre les choses autrement, c'est les prendre de façon trop particulière, pour une société et pour une époque : en politicien, non en écrivain.*

*Il ne serait pas bien de paraître ici contredire Léon Gerbe. Mais certainement Léon Gerbe n'a pas un dessein politique. Il a parlé de l'Artense parce qu'il avait cela dans le cœur, et tout de même il parlera d'Amblard et de Thérèse. Ecrire a été pour lui une sorte d'évasion, un besoin d'amitié. Il aime Thérèse, il aime*

*Amblard, les dépourvus à qui ce monde sans charité est terriblement dur. Il sent très fort le poids de la vaste injustice, qu'on ne sent jamais assez, parce qu'elle est trop bien établie, mais qui fait que, selon le mot de Claudel, « le pauvre gêne le riche, rien qu'en le regardant face à face ». Et la noblesse de l'homme n'est-ce pas de se porter toujours contre le mal universel humain ?*

*On demande seulement à Léon Gerbe, citadin, de ne pas oublier la fontaine au bord du bois, entre les fougères.*

*Son Artense, depuis son enfance, — et il n'a pas trente ans, — elle a bien changé. Voilà deux jours, je recevais, je lisais une étude de Ph. Arbos. L'Artense s'est enrichie depuis la guerre, son économie devient tout autre. Et c'est beau de comprendre cela, de prendre avec un maître géographe connaissance d'un pays, de remonter aux sources, de voir les faits s'enchaîner, se lier, de les rattacher au grand ensemble, de voir l'homme non plus seulement dans ses peines et dans ses joies, mais dans sa vieille alliance avec la terre, travaillant à tout humaniser. C'est de cette alliance que part la civilisation, et c'est d'elle que l'art tire sa vie, sinon il s'exténue ou s'affole.*

*La grande paysannerie, il y a un exemple de ce qu'elle peut, et cet exemple, Léon Gerbe le connaît bien : c'est celui de Gachon. Gachon a vécu la paysannerie du dedans, et il la connaît du dehors, en géographe. Elle en a fait un écrivain : un romancier dont chaque ligne a un intérêt de connaissance et un poète pour qui Jammes a pu parler de splendeur bucolique. Il sera bien forcé qu'on s'en aperçoive un jour.*

*Quand on a été petit berger, dans la campagne, il n'y a qu'une chose à souhaiter, c'est de rester de la campagne toute sa vie. Que Léon Gerbe n'oublie pas les chemins enfermés de petits murs de pierres, la fontaine aux fougères, le bois de fayards. Qu'il retourne comme il fait, les voir chaque année. Ces amitiés, et celles des gens de l'Artense, voilà ce qui sans cesse rafraîchit le cœur, lui rend le sentiment des choses naturelles et de tout art vraiment humain. Il arrivera à Gerbe ce qui arriva à l'un de ses personnages, lorsqu'il revit le village et la lande : « et ses yeux redevinrent tout neufs. »*

**14 Juillet 1932.** **HENRI POURRAT.**



*« Et ce ne sont pas les pays les plus beaux, ni ceux ou la vie est la plus douce, qui prennent le cœur davantage, mais ceux où la terre est le plus simple, le plus humble, près de l'homme et lui parle une langue intime et familière. »*

Romain ROLLAND.

# L'Artense

SUR les confins du Puy-de-Dôme, du Cantal et de la Corrèze, entre Rhue et Dordogne s'isole, à quelques neuf cents mètres d'altitude, l'Artense : le plus étrange plateau qui se puisse voir.

Peu de régions peuvent être comparées à l'Artense pour l'âpreté, la désolation, le charme vieillot des paysages.

Sur un socle primaire de granit, les basaltes dressent leurs dykes, leurs orgues sombres et, de place en place, des coulées de lave pétrifiée submergent gneiss et schistes.

Les rivières de Rhue et de Dordogne, les torrents de Cabacut, du Torrons, de la Tarentaine, entaillent profondément ce plateau rocheux et s'échappent en grondant par des chutes, des cascades, des gorges noires, sous un dais de sapins tristes.

Pressées entre des forêts dantesques — Algères, Maubert, Gravières,

Bois-des-Gardes — les landes se déroulent dans un décor d'abîmes, de cavernes, de rocs, d'eaux écumantes.

Les fougères et les genêts, les genévriers et les bruyères, tournent autour des « suqs », des bois inquiétants de fayards et de chênes et cernent une multitude de mares et d'étangs rouillés, de lacs tranquilles d'une limpidité d'eau de roche comme celui de la Crégut.

De pauvres pâtis spongieux, de maigres champs de seigle et de sarrasin rudement ébouriffés par les grands vents sont perdus dans ces solitudes ; ils se cachent derrière les murs de pierres sèches aux mines d'estropiés, sans voir jamais dans les lointains bleutés la silhouette puissante du Mont-Dore et celle hardie du Cantal.

Les routes et les voies ferrées n'errent pas sur ce plateau inclément et l'Artense, repoussée du monde, conserve en dépit des siècles son immuable physionomie de sauvageonne, rude, ténébreuse comme ces visages des Vierges noires de la primitive Auvergne.

Les villages sont plus que centenaires et il n'est point besoin de lire les dates vénérables, inscrites dans le granit au-dessus des portes, pour en connaître l'âge.

Depuis toujours, des « charreires » raboteuses, bordées de murs de pierres sèches, de frênes et de noyers, conduisent, de loin en loin, à des hameaux en basalte, grossièrement crépis à la chaux, dont les toits de chaume sont de la couleur des vieilles mousses.



Les églises romanes, les calvaires de granit aux saints usés par les ans et les croix de bois des missions qui gardent les carrefours donnent à ce terroir le caractère mystique de quelque continentale Bretagne.

Une race vigoureuse de paysans et de bûcherons, sobre, dure au travail, âpre au gain, violente après boire, hantée encore par d'antiques croyances vit sur ces terres froides ; loin des villes, elle se conserve pure, indépendante sous un ciel changeant, dans le vent fort du plateau et les fauves parfums des genêts et des fougères.

Et dans les villes, c'est vers cet humble coin d'Auvergne, mélancolique et désolé où les choses et les êtres paraissent plus vieux que partout ailleurs, que partent mes regrets.



# Malavel d'Artense



FIGUREZ-VOUS un petit homme brûlé, sec comme un grillon, une barbe aux luisants de suie et, sous l'ombre du feutre, deux yeux gris, perçants comme ceux des écureuils.

On l'appelait Malavel d'Artense, parce que l'Artense était son domaine à ce sans-logis.

Il allait toujours, en toutes saisons, culotté d'un velours aussi rapiécé qu'un coteau de campagne française et le torse jouant dans une veste de chasse « couleur de la bête ».

Je le rencontrai, pour la première fois, l'été dernier, sur un chemin, en pleine Artense.

« Bonjour ! » lui criai-je en passant ; il me regarda de travers et pour toute réponse fit cette réflexion inattendue :

« Le ciel est haut, la terre est basse, il n'y a que la table qui soit de niveau ! »

Je le pris pour un fou et passai mon chemin ; j'ai su depuis qu'il n'aimait pas les touristes, les étrangers — des feignants, disait-il — et j'ai su aussi son histoire.

■

En ce temps-là, bien avant qu'il ne prenne l'Artense, Malavel habitait une maison écartée au lieu dit de « Combenoire »; une maison, c'était trop dire ! Une masure plutôt aux murs sillonnés de lézardes, au chaume troué par les vents coulis.

C'est que Malavel n'était pas riche ; il ne possédait, en tout bien, qu'un arpent de terre et buissonneux encore : un âne n'y aurait pas tondu sa vie !

Cependant, Malavel et sa femme, la Mariette, vivaient heureux :

ils se convenaient bien. Elle sortait d'une de ces familles de roulants qui courent les villages, la balle sur l'épaule, rampaillant là les chaises, raccommodant ici la vaisselle et ramassant un peu partout chiffons et peaux. Il l'avait prise, car à défaut de dot, elle apportait la jeunesse et la santé ; et puis c'était une crâne fille, large de hanches, forte de poitrine, avec un visage fraîchement coloré à l'auvergnate, des dents blanches et une chevelure si noire qu'elle jetait des reflets bleus.

A l'époque, chaque été, Malavel se louait pour la saison des foins dans quelque borde de la montagne. Cela lui crevait bien le cœur de se séparer, pour trois mois, de la Mariette, mais il le fallait pour gagner quelque argent.

Trois durs mois qu'il passait là-haut, penché sur l'andain, sous un soleil féroce, parmi de rudes compagnons qui abandonnaient périodiquement, comme lui, maison, famille, pour amasser le pécule indispensable pour vaincre l'hiver !

Mais aussi Malavel connaissait la vigoureuse joie des retours, et le jour où il remettait le pied sur le quai de la petite gare posée face aux monts Dore, il s'estimait le plus heureux des hommes.

Chacun se souvient encore de sa folle gaîté, lors de son dramatique retour qui devait être son dernier. A peine prit-il le temps de serrer les mains de quelques connaissances, car sitôt débarqué, il fila par les prés vers « Combenoire ».

On l'entendait chanter, lui qui jamais ne chantait et ceux qui savaient, riaient en se regardant — le monde est méchant !

A grandes enjambées, il descendait vers le vallon ; sa faux, enveloppée de toile à sac, dansait sur son épaule ; il pensait à la ferme des Gaudes, allongée dans les pacages entre les « suqs » herbeux, aux compagnons, au vin lourd et il sentait, sous la blouse, tout contre son cœur, son portefeuille gonflé de billets bleus ; il voyait déjà Combenoire et le sourire de Mariette...

Le ciel de septembre était doux, voilé de vapeurs, encombré de nuages laineux que le soleil roussissait par endroits. Malavel ne le regardait pas ; les effluves résineux du Bois de la Marquise, dont les sapins poussaient presque devant sa porte, l'accaparaient déjà ; il marcha plus vite. Non loin du village, le petit berger de Rifort, le conseiller, lui cria bonnement de loin :

— Bonjour Malavel !

— Bonjour ! Rien de nouveau au pays ?

— Pas grand'chose ! Ils disent que la Mariette est partie avec son Italien...

Malavel n'entendit plus rien, mais dès qu'il vit clair, il poussa un affreux juron et, la mine égarée, il courut droit sur Combenoire.

La chaumière, toutes portes et fenêtres fermées, paraissait abandonnée au milieu de l'enclos. En quelques bonds, Malavel fut devant la porte, il la secoua d'une poigne véhémente, mais elle ne s'ouvrit pas.

« Mariette ! Mariette ! » se mit-il à crier ; elle ne lui répondit pas, mais il entendit l'écho, un écho ironique qui répétait : Mariette ! Mariette ! et semblait le narguer.

Alors, une colère subite jeta Malavel contre cette porte obstinément close ; du poing et du pied, il enfonça les planches vermoulues, puis sauta dans la grande pièce.

Seul, le silence l'entoura. Il se tut, posa, d'un geste las, sa faux contre le mur et tandis qu'un tremblement nerveux agitait tout son corps, il regarda.

La table occupait toujours la même place près de la fenêtre, dessus deux verres et deux assiettes sales se faisaient vis-à-vis ; des mouches rôdaient autour d'une fiasque à demi pleine. Dans le coin obscur, sous les solives noires où les araignées tissaient leurs toiles, le lit s'ouvrait tout bouleversé ; il détourna la tête ; un rais de lumière descendait par la cheminée et éclairait les cendres : il détourna encore la tête ; il grimpa l'escalier poussa la porte de la chambre ; le lit de sangle de l'Italien n'était pas défait, sa mallette ferrée avait disparu...

Il redescendit ; sa respiration sifflait dans le silence ; il ouvrit les tiroirs ; fouilla le bahut, l'armoire, chercha en vain derrière la pile de draps de lit la boîte en fer qui contenait quelques milliers de francs — toute leur fortune — ; elle aussi avait disparu.

Alors, il ne se contint plus : « La garce ! La garce ! »

On l'entendait crier jusqu'au fond du village, paraît-il !

Il décrocha le vieux rouillard allongé au-dessus de la cheminée, bourra ses poches de chevrotines qu'il fondait lui-même pour la chasse aux sangliers et, pareil à un dément, fila vers le hameau.

Les gens avaient barré leurs portes. On le vit tourner sur la place, autour du tilleul, brandissant son fusil et proférant de terribles menaces.

L'aspect désert, le silence du village au lieu de l'apaiser augmentèrent sa fureur ; il se lança sur les portes de chêne, les martelant rageusement de coups de crosse et sans arrêt sa voix farouche grondait : « Bandits ! Bandits ! »

Personne ne répondit, personne ne se montra alors ; il se calma, mit son fusil inutile en bandoulière et, s'adossant contre le tilleul, il se prit à songer ; on le vit même sourire, oui, un sourire bizarre, inoubliable éclaira subitement son visage cuit et ravagé ; c'est à ce moment que Rifort, le conseiller, sortit ; il s'avança, tapa affectueusement sur l'épaule de Malavel et lui dit de cette voix ronde, grasseyante, chargée de locutions qu'il prenait pour traiter les affaires importantes :

— Non, mon ami ! Tu aurais dû t'en douter ! « A la donc n'est-ce pas », on ne laisse pas une femme, jeune comme la Mariette, avec un de ces chenapans d'étrangers ! Bah ! rentre chez toi. Hé, bougre, tu en trouveras des femmes et qui vaudront bien la Mariette « comme de bien entendu » !



« Malavel d'Artense »

Il voulut l'entraîner chez lui, mais Malavel, sans un mot, les deux mains enfoncées dans les poches, la tête rentrée entre les deux épaules, le fusil lui battant l'échine, tourna les talons, planta là Rifort et ses discours, et, devant le village aux aguets, reprit sans se presser le chemin de Combenoire.

Il rentra dans sa cambuse, fourragea un moment dans les pièces, prit ses musettes, ses filets, entassa quelques fagots sur le lit, l'arrosa de pétrole, fit craquer une allumette et, tirant la porte sur lui, il sortit.

Ceux qui l'épièrent, le virent s'éloigner rapidement vers les bois proches ; il atteignait les premiers sapins, lorsque de grandes flammes jaillirent du toit de sa maison. On lui cria : « Malavel ! Combenoire brûle, Combenoire brûle ! » ; il ne se retourna même pas.

■

Pendant un mois, on ne sut ce qu'il était devenu : « Il se sera détruit », répétaient les bonnes gens ; puis la nouvelle commença à circuler qu'il tenait l'Artense ; il battait, en effet, le plateau, toujours errant, toujours taciturne, mais ne faisant de mal à personne.

Il évitait les villages, couchait dans les granges écartées, les grottes dans les rochers, les baraques abandonnées dans les bois. Parfois, il restait invisible durant des semaines et un beau soir, à l'obscure, on le voyait paraître dans le bourg, dissimulant sous sa blouse quelque volumineux paquet ; il portait ainsi le produit de ses pêches et de ses chasses aux aubergistes pour se faire un peu d'argent. Toujours pêchant et chassant, n'ayant plus de logis mais vivant libre et sans soucis au milieu des bêtes des bois dont il connaissait les moindres ruses, Malavel s'en vint à oublier Combenoire, la Mariette et son malheur.

Un jour, une bonne femme de Condat, à qui il venait de vendre un plat de truites, lui dit confidentiellement :

« Malavel, tu sais... la Mariette est revenue... Elle a bien souffert, aussi, la pauvre... si tu voulais, vous pourriez être encore heureux... »



Malavel ne répondit pas, cracha au loin, répeta : « Alors, c'est entendu, un lièvre pour la Saint-Martin ? Vous l'aurez ! », et de sa démarche souple d'homme des bois, il tira vers la lande et la forêt qui l'avaient consolé des hommes.

# Villages



ls se ressemblent tous les vieux villages de chez nous.

Les uns s'allongent près du ciel sur des plateaux bourrus où passent des vents vierges ; les autres se blottissent au creux des vallées qu'ombragent les sapins ; certains s'accrochent aux pentes des volcans parmi les herbages et la pierraille.

Mais, en dépit de cette diversité d'allures, ils restent frères par le visage et par la couleur. Ils sont tout gris, couleur du temps, car ils n'ont pas d'âge les vieux villages... Ils sont tout gris, couleur du sol aussi : fauves comme les granits et noirs comme les basaltes.

Leurs maisons sont taillées dans des blocs volcaniques que lie une chaux blanche à gros grains, et les villages se confondent, de loin, à la terre où ils s'écrasent, aux rochers qui les cernent, aux murettes en pierres sèches qui les protègent contre les vents et d'invisibles dangers.

Les toits larges et bas, coiffés de chaumes, lamés d'ardoises, ou ployant sous de lourdes tuiles, émergent à regret des vergers et des horts clôturés de planches, des noyers dorés, des frênes clairs, des châtaigniers penchés le long des prés, au bord des chemins.

■

Sous le couvert des murs ventrus et tors, croulants et festonnés de ronces et d'orties, les chemins millénaires, usés par les chars, marchent vers les hameaux.

Aux carrefours, marquant l'entrée d'un signe pieux, se dresse,

presque toujours, une croix de bois grise qui tend ses deux bras branlants avec des gestes familiers.

Ils ont tous un bel air d'indépendance, nos villages : ils reflètent l'humeur des habitants.

Au mépris des servitudes urbaines, des disciplines de l'alignement et de la symétrie, les maisons, toutes de guingois, sont accroupies à la diable, cà et là.



Ce libre désordre est la marque d'un esprit très particulariste et très propriétaire et nul part, mieux qu'en Auvergne, le paysan est « chez lui » dans sa maison.

Le logis communique avec l'étable et la grange. Sans sortir de sa demeure, le paysan vaque à ses occupations et, tel un capitaine sur son navire, commande et dirige en maître bêtes et gens.

Du pas de sa porte, il surveille tout son bien : le verger odorant avec le four tout rond dans un coin, l'hort bigarré avec ses légumes, ses fleurs et son parfum de miel, les ruches bourdonnantes, en coiffes de paille, sagement alignées contre le pignon tapissé de vignes et ruisselant de soleil, le hangar en planches abritant les chars, le tas de bois broussailleux en bas de la « levée » de grange et plus loin, derrière les murettes, les maisons voisines qui ressemblent à la sienne comme des sœurs...

Les générations passent mais les villages restent : une vie monotone comme l'éternité les anime. Les mêmes bruits, les mêmes gestes, les mêmes faits se répètent chaque jour aux mêmes heures, dans les mêmes circonstances et rien ne laisse prévoir que cette continuité pourrait cesser demain.

Les villages s'éveillent à l'aube aux cocoricos des coqs, aux caquettements des poules, aux aboiements des chiens, aux claquements des portes et des fenêtres que l'on ouvre, aux battements clairs des sabots sur les pierres des chemins, aux accents rudes du patois d'Oc.

Les cheminées vétustes fument comme la veille, et les villages reprennent leur rythme quotidien.

Les ruelles s'emplissent de troupeaux : vaches rouges que de jeunes pâtres, pieds nus, poussent à coups d'aiguillade, aidés dans leur besogne par des chiens féroces, tout en crocs ; moutons à l'odeur de suint, et chèvres capricieuses que de vieilles bergères, la quenouille sous le bras, vont garder sur la lande.



Tout cela passe dans un sourd piétinement coupé de cris, de longs meuglements, de bêlements plaintifs, d'abois rageurs, et tout cela s'éteint, meurt, disparaît au détour du chemin dans une poussière blonde fleurant la bouse.

Les villages retombent alors dans un quasi silence. De grands chars gémissants roulent aux pas lents des bœufs courbés sous le joug ; des tombereaux, crottés jusqu'au timon, passent chargés de fumier.

L'heure est matinale et la journée est longue ; devant maintes portes ouvertes, les conducteurs arrêtent leurs attelages ; du milieu du chemin on échange des bonjours, on suppute le temps d'après la forme des nuages et on parle de l'état des travaux.

Les femmes restent à la maison et s'occupent des soins domestiques. Par bandes, jeunes et vieilles vont chercher l'eau à la fontaine ; la source sourd de la montagne et l'eau coule en chantant dans le vieux bac moussu creusé à la hache dans le tronc d'un sapin ; en suivant

les chemins pierreux, les porteuses reviennent avec un seau de fer débordant d'une eau fraîche et pure, pendu à chaque bras ; le fardeau est lourd, les langues sont alertes et la fontaine est loin !

L'après-midi, un lourd silence pèse sur les villages. Tous les gens sont aux champs et dans les « charreires » où brûle le soleil, la chanson du grillon sous le chaume, le gloussement des poules qui picorent dans les cours, le bourdonnement des ruches dans les jardins, troublent seuls cette paix écrasante.

Une vie étrange grouille au cœur des murs penchants : les lézards gris, menus et vifs tracent, un peu partout, de craintives arabesques ; les gros lézards verts et or dorment, les yeux grands ouverts, sur les pierres éclaboussées de soleil ; quelques couleuvres paresseuses déroulent silencieusement, à travers les trous innombrables, leurs anneaux de chair aux reflets métalliques.

L'ombre corsaire d'un milan plane sur les basses-cours.

Les villages somnolent... il fait bon attendre le soir sous les tilleuls où tricotent les bonnes vieilles...

Le crépuscule s'avance à pas de loup, et dans la pénombre bleue, sous le ciel violet piqué d'étoiles, les troupeaux rentrent portant dans leurs pelages et leurs toisons l'odeur des bois, des prés et des bruyères.

Les chars parfumés, chargés de gerbes ou de foins regagnent les granges suivis de la silencieuse procession des travailleurs las d'une fatigue heureuse.

Les bruits s'apaisent peu à peu, les chaumières s'illuminent. Et après la soupe, assis sur les bancs massifs, devant les portes ,on rêve dans la douceur du soir.

La chouette hulule dans les bois, alentour. Des bruits furtifs montent des chemins déserts : les crapauds pustuleux se traînent le long des murs, sans crainte de la couleuvre avaleuse, et, comme des sons de flûte, leurs chants sonores et tristes alanguissent la nuit.



# Le Départ pour Paris



NAïs Roumeix attacha les deux vaches, la chèvre à la crèche, ferma la porte de l'étable et en claquant des sabots pénétra dans la salle.

La lampe charbonnait au-dessus de la table ; la Catoune trempait la soupe « d'eau bouillie » dans les écuelles de terre et le père Roumeix, songeur, fumait sa pipe au coin du feu.

A l'entrée de sa fille, il leva la tête et brusque, rompant le silence, annonça la nouvelle :

— Anaïs ! le facteur est passé... une lettre de Paris... la Maria a trouvé une place qui te conviendrait : Trois cents francs par mois, logée, nourrie ; si tu te décides, tu partiras dans huit jours !

■

A dix-sept ans, Anaïs Roumeix ne connaissait du monde que le coin désolé de l'Artense où elle était née.

Ce rude plateau, perdu aux confins du Cantal, du Puy-de-Dôme et de la Corrèze, est une des régions les plus déshéritées de l'Auvergne. Les vallées passantes de la Dordogne et de la Rhue l'évitent et l'Artense, isolée, rébarbative, nourrit chichement de frustes paysans, de violents bûcherons dont l'humeur batailleuse et les gestes bruts ont de tout temps effarouchés les habitants plus affinés des vallées voisines.

A l'écart de tout hameau, la maison des Roumeix pointait son chaume, ébouriffé par un vent perpétuel, au milieu d'inquiétantes landes de bruyères, de genêts et des fougeraies rousses. Des prés maigres bossués de taupinières, des champs hérissés de « cheyrous »,

tapis hostilement derrière des murs de pierres sèches, parsemaient ces terres incultes. Et de loin en loin, des étangs luisaient d'un éclat louche, à travers les joncs, dans les tourbières.

La chaumière surveillait le déroulement des landes et la fuite du ciel immense jusqu'à l'horizon bleuté, obstrué par le Mont-Dore.

Ce massif enchantait la solitude du plateau. Blanc, rose, arrondi par les neiges, il étincelait en hiver ; violet et de lignes vigoureuses, il animait à la belle saison les lointains par ses jeux de lumière et par les mouvements tumultueux de ses formes changeantes au gré des nuages.

Anaïs l'interrogeait souvent, car cet ami précieux, toujours présent à ses regards, lui prédisait avec certitude, par ses variations de nuances, le beau temps, la pluie, l'orage. Sa vue engendrait chez elle des rêves de départ, lui donnait des poussées de désirs vagues et le goût nostalgique pour un monde inconnu dont il semblait défendre jalousement l'accès.

Et puis, certains jours d'automne et de grand vent que les nuées s'effilochaient à ses cimes, il devenait exaltant, prodigue de promesses avec ses pics esquissant, comme des bras monstrueux, des gestes d'appel !

Grâce à ce mont, à sa magie, à son pouvoir de rêves et d'espoirs, Anaïs supportait une vie humble et sans joie rigoureusement réglée par l'alternance des saisons et le cours du soleil.

De l'aube au crépuscule, elle gardait le troupeau dans les pacages, fanait et moissonnait en été, participait aux labours en automne, tisonnait le feu et tricotait comme une vieille en hiver.

Depuis sa première communion, elle n'était sortie que deux fois pour aller à un enterrement à Lanobre et à une foire à la Tour d'Auvergne.

Cette quasi-reclusion dans cette froide solitude avait accentué chez elle la surprenante naïveté, proche de la simplesse d'esprit, qui caractérise parfois les gens ignorants, confinés dans leur terroir et qui n'ont jamais rien vu.

Une à une, ses sœurs avaient pris le chemin de Paris et le père Roumeix, que le seul nom de la capitale subjuguait, n'était pas peu fier de leur réussite :

— Oh ! oh ! bougre ! elles gagnent bien leur vie ; elles sont à Paris, et dans de bonnes places ! répétait-il complaisamment.

Anaïs, à son tour, rêvait d'une de ces bonnes places où, après avoir lavé, fourbi, fait le souillon dans une cuisine aux cuivres rutilants, soulevé la poussière d'un appartement somptueux, servi Madame et Monsieur, l'on peut faire la demoiselle sur les boulevards, courir les magasins, les dancings, les cinémas et économiser encore la petite dot qui permettra de trouver un mari...

Une fois l'an, à la Noël ou à Pâques, ses sœurs envoyaient un colis de fine épicerie aux parents. L'arrivée de ces friandises était une fête

pour Anaïs ; elle humait avec délices les paquets de café, de bonbons, de chocolats enjolivés de faveurs roses, les bananes, les oranges, les fruits exotiques et cherchait à surprendre dans toutes ces odeurs un peu du parfum grisant de Paris. Les noms des Damoy, des Potin imprimés en lettres dorées sur les cartons coloriés, les magasins dessinés suivant une flatteuse perspective sur les fers-blancs peinturlurés la ravissaient...

Que de fois, n'avait-elle pas emporté dans son cabas de bergère un de ces catalogues de réclames criardes ou quelques ternes cartes postales ! Tout en touchant les vaches, elle admirait ces modernes talismans : le charme opérait et la transportait à Paris.

Mais ces jours-là, la lande lui semblait plus triste et le Mont-Dore plus décevant avec sa pose obstinée...

■

La décision d'Anaïs était prise et le soir même elle répondait à sa sœur Maria qu'elle partait dans huit jours pour Paris.

Durant une semaine, fièvreusement, elle cousut, ravauda ses vêtements, transforma avec un goût baroque qu'elle croyait très parisien, des chapeaux rococo, chargés de cerises et des roses artificielles ; à grands coups de ciseaux, elle taillada ses corsages et raccourcit ses robes ; elle empila dans l'antique malle au couvercle clouté de fer, renforcé de lanières poilues en peau de chèvre, un linge écru au grain rude.

Et le soir du départ arriva.

L'âne, attelé à la voiture à deux roues, attendait, une heure en avance, devant la porte.

Le père Roumeix, en blouse bleue des dimanches, le foulard à carreaux noué autour du cou, et le chapeau noir à larges bords incliné sur l'oreille, avala son verre de café parfumé d'un filet de rhum et monta dans le véhicule encombré de paquets.

La joie d'Anaïs tomba brusquement et fit place à une indicible tristesse.

La maison était pleine de parents et d'amis ; chacun accablait Anaïs de commissions : qui pour un fils, une fille, qui pour une sœur, un frère, un cousin émigré à Paris ; sa vieille mère recommençait d'une voix larmoyante de sempiternelles recommandations ; ses petits frères trépignaient, criaient, s'accrochaient à ses jupes et même le fidèle « labrit » tournait autour d'elle en poussant des geignements plaintifs.

Dehors, le crépuscule naissant estompait déjà le Mont-Dore.

— Dépêchez-vous, les femmes ! cria le père Roumeix.

Anaïs s'arracha en sanglotant aux ultimes étreintes et grimpa sur le siège.

Les mains agitèrent des mouchoirs, des coins de tablier essuyèrent de furtives larmes, le père Roumeix piqua de quelques coups d'aiguillon la croupe pelée de l'âne qui se mit à braire et hi ! hi ! la voiture s'ébranla et disparut en cahotant au coude du chemin...



Anaïs s'arracha en sanglotant aux ultimes étreintes...

■

Dans le train, elle pleura longtemps. Elle sentait toujours sur ses joues le picotement des favoris rudes de son père ; elle entendait encore sa voix qui s'altéra soudain lorsqu'il lui dit sur le quai de la gare de Bort :

— Au revoir, Anaïs ! Bon voyage ! Et tu sais, petite, si tu t'ennuies là-bas... reviens... il y aura toujours une place pour toi à la maison.

Le bercement du train l'endormit. Des coups de sifflets stridents, le tintamarre métallique des plaques tournantes, des noms inconnus hurlés hâtivement traversaient sa somnolence. Parfois, elle ouvrait un œil, autour d'elle, ses compagnons de voyage parlaient fort en patois, mangeaient, buvaient, fumaient comme dans une auberge ; elle se croyait toujours en Auvergne et se rendormait confiante.

Lorsqu'elle s'éveilla, une aube sale blanchissait les vitres du wagon. Tout le monde, debout dans les couloirs, manipulait les colis.

Anaïs comprit que Paris approchait et une émotion faite de craintes et d'espoirs lui étreignait le cœur.

Elle ne pensait déjà plus à L'Artense. Et le front collé au carreau, elle regardait fuir, dans la grisaille, des poteaux télégraphiques échevelés, des maisons fantomatiques, des jardins transis et les berges brumeuses d'un fleuve qui lui parut immense et qui n'était que la Seine.

Puis ce fut une succession d'usines fumeuses, de chapelets noirs de locomotives et, tout déployés, des éventails de rails qui luisaient à l'infini du froid éclat de l'acier.

Et brusquement, le train stoppa avec un grincement de ferraille sous les feux électriques d'un hall poussiéreux.

Sur les quais, les employés couraient en hurlant :

— Austerlitz ! Austerlitz !

Les portières en claquant dégorgèrent une foule de voyageurs fièvreux.

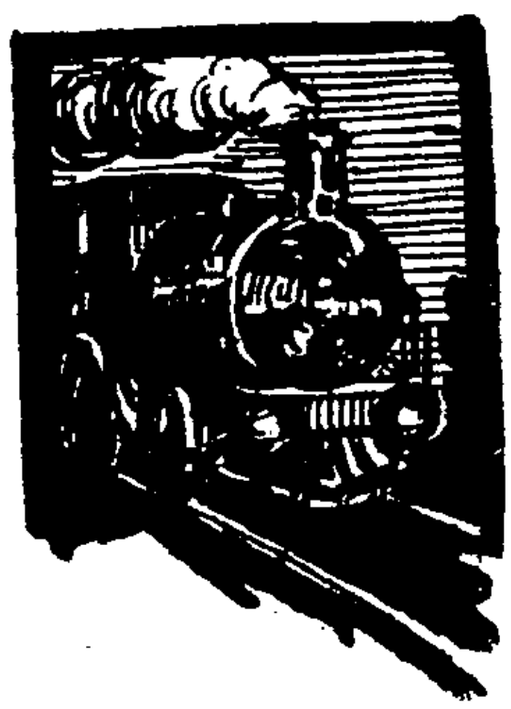
Anaïs, docile, descendit et se laissant porter par la cohue, elle échoua dans une cour où des files d'autos attendaient.

Un chauffeur de taxi l'apercevant, figée avec un air de complète hébétude au milieu de ses paquets, l'interpella familièrement :

— Hé ! hé ! mademoiselle ! où désirez-vous que je vous conduise !

— Chez la Maria !

Anaïs Roumeix débarquait à Paris.



# Le Retour de l'Africain



L arriva au village, sur les coups de deux heures de l'après-midi, un dimanche.

Sur la route, où le soleil d'août tapait, les gens méfiants le regardaient passer, la balle sur l'épaule, en vêtements poudreux et fatigués.

Il était grand, sec, pliait un peu les genoux en allongeant le pas par une vieille habitude de pistard ayant fait longtemps colonne avec les indigènes ; un collier de barbe noire ourlait son visage osseux, basané, couturé de cicatrices ; deux rides amères sillonnaient ses joues de chaque côté de la bouche et ses yeux gris, voilés d'une incurable tristesse, brillaient parfois de cet éclat dur que la vie donne au regard de ceux qu'elle a meurtris.

— Qui est-ce ? Vous le connaissez ? s'interrogeaient les bonnes femmes.

Lui, allait de sa même démarche souple vers un but qu'il semblait connaître depuis toujours ; il dévisageait hardiment les curieux, une courte rougeur allumait ses pommettes et souvent il réprimait un sourire.

A l'auberge, il s'arrêta, s'assit sans mot dire à une table au fond de la salle, commanda chopine, bourra sa pipe.

Aux tables voisines, des bûcherons et des paysans sentant la résine et l'étable, le feutre noir incliné sur les yeux, jouaient à la manille en buvant du vin rouge.

Il les examinait tour à tour et pensait à part lui : « Je les reconnais tous, eux, ils ne me reconnaissent pas... »

Par la fenêtre ouverte, le ciel d'août entrait violent comme un azur africain ; de toutes parts, des pointes rocheuses et des bois veillaient ; l'inconnu les dénombrait du regard et ses lèvres murmuraient des

noms : « Le suq du Miavet », « Les bois de Mandrailles », « La roche du Soudard », « Le Lavadour », « La Grangeoune »...

Il resta là une heure à rêvasser, les yeux mi-clos ; une idée tenace devait le poursuivre ; soudain, il se leva laissa l'argent sur la table et sortit sans desserrer les dents.

Il marcha encore un moment sur la route, puis on le vit prendre le chemin des bois de la Grangeoune, celui qui mène à la maison de la « Morte ».

■

Au milieu de prés, semés de tas de pierres qu'on appelle par ici des « cheyrous », la maison de la « Morte » se tenait accroupie sous un capuchon de chaume rouillé ; de tous les côtés, les lisières en hautes fougères et genêts ronds des bois peureux la surveillaient.

C'était une masure dont les murs s'effritaient à force d'être battus des vents, lavés des pluies, fouettés des neiges ; elle n'avait plus de couleur tant elle était vieille ; ses « fenestrous » sans carreaux bâillaient tout noirs derrière leurs barreaux de fer ; la porte quasi-dégondée, grinçait. L'endroit était triste, désert et cette maison, avec son nom funèbre et son chiffre taciturne, parlait de quelque abandon sinistre.

L'homme s'était arrêté au bas du pré et, adossé au mur de pierres sèches, les pieds dans l'eau du chemin creux, il regardait la demeure avec des yeux agrandis ; le soleil, tout rouge, éclaboussait les bois ; un merle silencieux piétait dans la haie de noisetiers.

Lui, il avait quitté son chapeau ; la sueur perlait à son front, à ses tempes dégarnies ; il tremblait de tout son grand corps cassé en deux et fixait avec une sorte d'égarement la masure qui l'épiait derrière ses fenêtres borgnes.

Il fit effort pour traverser l'enclos, hésita un moment devant la porte en délabres parmi les ronces et les orties ; une fois dans la salle basse, pour ne pas tomber, il s'accota à la muraille tapissée de toiles d'araignées et pour ne pas voir, il ferma les yeux.

A la longue, il regarda ; le fond de la pièce était occupé par une motte de foin qui obstruait presque la fenêtre donnant sur le bois ; la large cheminée restait encore intacte avec son manteau noir de suie, son vieux banc, ses marmites éventrées dans la cendre.

Il respirait vite, le visage contracté et, tendant les mains vers le coin de la cheminée, il dit à voix haute dans le silence :

— C'était là !

La table pourrissait contre la cloison de planches ; une alcôve dont les rideaux pendaient en loques, béait dans l'ombre ; une odeur humide de cave flottait sous les poutres ; la nuit et le vent entraient par les trous des murailles ; l'homme s'était couché à plat ventre dans le foin ; il pleurait.

Bientôt, ce ne fut plus qu'une nouvelle dans le village : « Il y a quelqu'un à la maison de la « Morte » ! La nuit on voit briller une lumière... » Et des histoires de revenants se forgèrent, des contes à dormir debout, pleins de chaînes, de voix, de fantômes et où le Malin tenait généreusement son rôle. Les gens avisés clignaient de l'œil et ne disaient rien car rien ne sert d'avoir la langue trop longue, mais à leur air entendu on se doutait bien qu'ils savaient quelque chose. Et un beau jour chacun répétait, en grand secret, à son voisin :

— Savez pas, pauvres... Eh bien, le revenant ce serait l'Africain... l'homme de la Morte, celui qu'on a vu monter dimanche. Il n'a pas peur !

Maintenant, on l'épiait, et lorsqu'il allait chercher de l'eau au bac moussu, en bas du pré, lorsqu'il courait les bois pour tendre quelques pièges ou qu'il pêchait la truite dans le ruisseau, il devinait des yeux cachés derrière la feuille ; le plus terrible était qu'il ne voyait jamais personne ; les bergers fuyaient à son approche, plantant là, au beau milieu des genêts, leurs vaches et leurs brebis sans avoir le cœur de s'occuper du reste ; lorsque par hasard il entendait sonner des sabots dans le chemin, il se montrait sur le pas de la porte; hélait le passant, mais l'autre détournait la tête et ne répondait pas.

Le troisième dimanche, n'y tenant plus, il descendit au village ; le monde emplissait les auberges sur la route ; on le reconnut de loin :

« C'est l'Africain qui descend ! C'est l'Africain qui descend !

Il passa devant les maisons, grand, maigri, tout noir de barbe et brûlé de soleil ; les femmes — celles qui l'avaient connu jeune — soulevaient un coin de rideau et chuchotaient :

— Bonne Vierge, comme il a changé !

Elles n'osaient dire : « le pauvre... » et ajoutaient : « Il a bien toujours son même air têtu et la dégaine de son père, défunt Mouvi... »

Il s'arrêta sur la place d'où les hommes, réunis sous le tilleul, le regardaient venir. Il les fixa tous bravement, se tint un moment silencieux, puis brusquement, d'une voix sourde il dit :

— Oui, c'est moi, l'Africain, l'homme de la Morte ! Vous me reconnaissez ! J'ai fini mon temps à la Légion, voilà... Et puis après, je suis chez moi là-haut ! Et son doigt sec désignait les bois noirs où dans une échappée de prés, la masure songeait avec son secret rouge sous le chaume.

Le vieux Crédigne, que par respect pour son grand âge et sa borde de quinze vaches on nommait toujours conseiller, parla :

— Oui, nous te reconnaissons, mais pourquoi es-tu revenu ? Malheureux, il ne fallait pas revenir !

L'Africain haussa les épaules, se mit à rire :

— Je suis chez moi là-haut ! Et puis, n'ayez pas peur, je ne vous ferai pas de mal... Elle, c'était une garce ! J'ai eu la main lourde...

Il se tut, attendit une parole, mais personne ne la prononça ; alors,

il tourna les talons et la tête penchée en avant, l'échine un peu plus courbée, il reprit lentement le chemin des bois.

■

Depuis ce dimanche, il semblait que quelque chose était changé dans le village ; l'air du temps n'était plus franc.

Un matin, les gendarmes montèrent :

— C'est pour l'Africain :

Et, comme à l'approche d'une délivrance, la joie éclairait les visages ; seuls quelques vieux hochaient la tête.

Ils étaient venus à deux, et sans rien demander à personne, ils prirent le chemin de la Grangeoune.

— Ca va faire quelque malheur... Il ne badine pas l'Africain...

Et les femmes se signaient en serrant la marmaille autour de leurs jupes.

Lui, il dormait dans le foin lorsque les gendarmes arrivèrent. Il s'éveilla en entendant les brodequins ferrés racler les pierres devant la porte ; il se mit debout, eut un drôle d'air, murmura :

— Je les attendais !

La porte était solidement verrouillée, elle résista à leur poussée ; alors il s'avança, les vit soufflant, tout rouges et la main sur l'étui à revolver. Il tira le loquet, ouvrit et droit, grand, tranquille, il les regarda ; ils reculèrent surpris, mais lui se plaça entre eux deux : « Allez, n'ayez pas peur, emmenez-moi ! »

Au milieu du pré, il s'arrêta pourtant, revint sur ses pas ; les autres le suivirent et une fois dans la salle, l'Africain, comme s'il voulait se libérer d'un grand poids, lâcha d'une traite :

— Elle était là, elle dormait dans le fauteuil au coin du feu, la tête sur son bras ; j'avais bu à Bort ; on m'avait tout raconté... que le Marquat, de Lempre, venait la voir pendant que je roulais les routes avec les chargements de bois... La hache était là qui luisait sur les bûches... J'avais bu, j'étais fou, j'ai vu rouge. Elle n'a même pas poussé un cri. Quinze ans d'Afrique et je suis revenu. Que voulez-vous, je voulais tout revoir ! Maintenant j'ai tout revu : la maison, le temps d'avant, le pays, les gens que j'ai connus et qui à présent ont peur de moi et puis... Elle aussi, je l'ai revue...

Il tremblait, repassa la porte et ne souffla plus mot.

Il marchait docilement entre les deux gendarmes ; c'est ainsi qu'ils arrivèrent tous trois au village ; le monde était dehors pour les voir passer ; lui, il ne voyait personne et ses yeux allaient loin et leur lumière avait un reflet étrange, fiévreux.

Au moment de traverser le pont sur la rivière, il murmura :

— Je suis content... Je suis bien content...

Et avant que les deux gendarmes aient eu le temps d'intervenir, il franchit d'un bond sauvage le parapet et son grand corps disparut avec un floc sourd dans l'eau du gouffre.

# La Fête au Village

Au début de l'automne, à la Saint-Rémi, se célèbre la fête du village.

La semaine précédant cet important événement, une fièvre s'empare des maisonnées.

Les enfants rêvent de pâtisseries en ribambelle ; les femmes prennent des airs mystérieux et les hommes, sortant de leur mutisme coutumier, s'enquièrent des projets de leurs compagnes.

Puis, un matin, sans crier gare, la maison si calme est bouleversée. La poussière et la suie des poutres du plafond volent sous le balai ; le papier jauni des murs est arraché ; les araignées surprises délogent de leurs toiles ; l'eau de cendres bout dans le chaudron, les femmes lavent, frottent, astiquent, fourbissent et une odeur de colle, de cire et de phénol s'échappe des demeures.

De son côté, le rétameur ambulant, installé devant ses fourneaux, sous le tilleul, plonge dans le bain d'étain fourchettes, cuillers, louches de fer et leur redonne un éclat éphémère.

Et vers le soir, la maison, en parure de fête, proprette comme une vieille endimanchée, s'éclaire d'un sourire tout neuf.

Sur la planchette de la cheminée, les bouteilles bleues, rouges, vertes, aux bouchons de papier frisé, jettent des feux multicolores et les lampes à huile, à trois becs, exhibent des panses aux reflets d'or. La fontaine en cuivre rouge rutile dans un coin et le balancier de l'horloge brille, dans l'ombre, comme un soleil. Des gravures, violentes de tons et représentant les célébrités de l'heure : aviateurs, président de la République, maréchaux ou assassins fameux, ont transformé les murs.

La maison est prête pour la fête !

Et voici la veille du grand jour...

Les ménagères s'enferment dans la chambre où, près de l'alcôve qu'épaulent des sacs de farine, se tient la maie.

Et lorsqu'elles ressortent — visage et cheveux enfarinés, mains et bras gantés de pâte — les tartes aux prunes et aux confitures, les « pastis » aux pommes, les couronnes de brioche et de « tome » et les « fougnardes » dans les poêles, s'alignent sur les planches.

Pendant ce temps, les hommes transportent des fagots à l'antique four banal : il dévore un char de bois et son basalte est chaud.

Alors, par les ruelles, défile l'attentive procession des porteuses de gâteaux.

Tout le village est là et les enfants haletants, en équilibre sur les murs, attendent...

Gustou, le meunier, a fixé, au bout de la longue perche, l'épi de blé ; il le promène dans le four et la chaleur de la voûte ayant grillé à point les barbes, il hoche la tête et dit :

— On peut enfourner !

Et les gâteaux, marqués aux signes des pâtissières, glissent, de la large pelle de bois, sur les dalles brûlantes.

La porte de fer s'est refermée... le vieux four moussu exhale des parfums très doux... Au bout d'un moment, Gustou entre-baîlle lentement la porte. L'instant est solennel... les nez gourmands frémissent sous des bouffées grisantes ; une odeur de gâteaux tout chauds s'épand sur le village. C'est bien la Saint-Rémi, cette odeur est unique et notre enfance en reste parfumée !

Les lueurs dorées des croûtes illuminent le four obscur. Les enfants trépignent et les femmes se bousculent pour recevoir, sur les planches, les glorieuses pâtisseries.

Au crépuscule, la parenté des communes environnantes arrive en voitures à ânes. Des hommes lourds, en blouses bleues, aux larges chapeaux de feutre noir et des femmes, amplement enjuponnées, vous assaillent. Les baisers claquent, comme des gifles, sur les joues rouges ; l'air retentit d'exclamations vigoureuses, lancées dans un patois franc. Que voulez-vous, on se voit une fois l'an et demain c'est fête.

L'aube de la Saint-Rémi n'est pas pareille aux aubes coutumières et on l'espère avec émoi dans l'ombre de l'alcôve...

Les gamins mi-vêtus sont déjà devant les portes et la première fusée monte en détonnant dans les brumes du matin ; elle éveille les échos des rochers et soulève une furieuse tempête d'abois, de cocoricos, de caquets que renforcent les braiements hilarants des ânes des invités.

Debout, la Saint-Rémi commence !

Un vrai feu de Saint-Jean flamboie dans la cheminée. Un repas pantagruélique se prépare. Le poulet engraissé depuis des mois au blé noir est mis à la broche ; le lapin et le morceau de veau mijotent

dans les cocottes, sur la braise ; le pot-au-feu écume dans la marmite.

La table massive en chêne, qu'entourent des bancs pleins d'entailles, est recouverte d'une nappe blanche. Les assiettes à fleurs et les verres à facettes sont sortis. La soupière monumentale en faïence trône dans une vapeur blonde.

On se met à table : la Saint-Rémi est commencée !



Carrures de lutteurs, visages rouges, yeux luisants, dents longues sous la rude moustache : voilà les vrais convives des vrais repas arvernes ! Et on mange et on boit et on rit et on chante ! Un vin épais déborde des verres, les têtes s'échauffent, on discute avec passion de politique...

Mais les jeunes s'impatientent et, après le dernier gâteau, s'esquivent.

C'est le jour d'étrenner l'habit, les souliers ou le chapeau neufs. Personne n'y manque, car on veut être « fier » pour aller danser !

A l'auberge, sur la route, la cabrette nostalgique, pleure des sons fluets, sur un rythme irrésistible... La bourrée d'ouverture est glissée : les bras s'arrondissent en anses de corbeille, les jeunes filles semblent filer une invisible laine, les doigts des garçons claquent comme des castagnettes, les pieds frôlent à peine le plancher, puis, brusquement, part un coup de talon sec et les cris éclatent avec des hi fou fou ! joyeux.

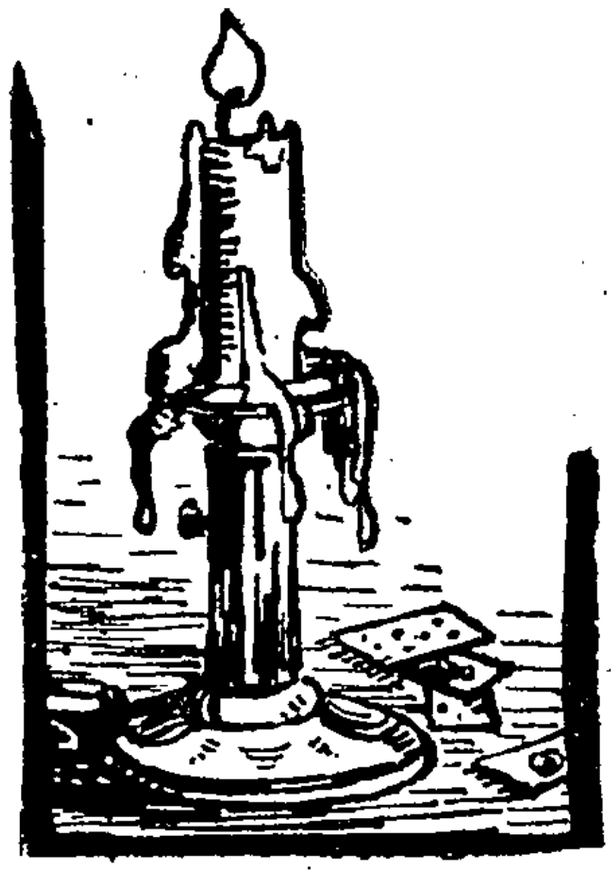
Dehors, des hommes, orgueilleux de leur force et de leur adresse,

lancent la boule pesante et fauchent les quilles avec des enthousiasmes d'enfants.

A l'intérieur, autour des chopines de vin rouge et parmi la fumée des pipes, la manille fait rage, les coups de poing résonnent sur les tables, les verres dansent, les disputes s'élèvent et puis soudain s'apaisent dans des rires.

La fête se poursuit ainsi toute la nuit. Les fusées sifflent, leurs traînées lumineuses se perdent dans les étoiles. Mais l'aube, sans lendemain, se lève. Les danseurs abandonnent le plancher infatigable ; quelques manilleurs s'acharnent encore autour d'un tapis crasseux, et les enfants, ivres de bruit et de poudre, lancent un dernier pétard : il explose sans clarté...

La Saint-Rémi est finie !



# La roue de Saint Martin

DEPUIS l'âge de dix ans, elle était orpheline et gagnait petitement sa vie chez les autres en gardant les troupeaux.

On l'appelait Borgnette car elle n'avait qu'un œil vivant, l'autre, sans regards, dormait comme une eau trouble au fond de l'orbite, sous une buée bleue.

Elle n'était pas jolie malgré ses vingt ans ; son corps frêle s'amenuisait dans de pauvres robes sombres, sans coupe, étranglées à la taille ; une chevelure jaune paille auréolait son visage aminci tout tavelé de taches de rousseur.

Avec cela, la pauvrette était un peu simple, ne possédait pas un liard et voulait se marier.

Elle voulait se marier la Borgnette mais les garçons ne la recherchaient point ; elle ne perdait pas espoir cependant et dans ses bons jours chantonnait cette piquante bourrée :

*Chez moi, ils font l'amour,*
*Moi je garde l'âne,*
*Moi je garde l'âne,*
*Chez moi, ils font l'amour,*
*Moi je garde l'âne tout le jour.*

*Quand mon tour viendra,*
*Gardera l'âne,*
*Gardera l'âne,*
*Quand mon tour viendra,*
*Gardera l'âne qui voudra.*

Mais son tour tardait à venir. Les années passaient et Borgnette était toujours servante et bergère. C'était toute son humble vie à elle, les gardes dans les pacages ceinturés de bois noirs, sous le ciel ivre de nuages du haut plateau. Chaque jour, elle s'asseyait sur les pierres où, enfant, elle jouait à la maîtresse de maison ; elle ne se sentait pas vieillir : tout n'est que recommencement... Elle découvrait encore dans les anfractuosités de rochers, au pied des buissons, des morceaux de faïence et de verres coloriés, des boîtes en fer-blanc, un ramassis d'objets qu'elle glanait en ce temps-là dans les chemins du village pour monter son ménage puéril.



A présent, elle rêvait d'une maison solide en granit et en chêne, d'une maison bien à elle avec un bon mari, de beaux enfants qu'elle gouvernerait et chérirait à loisir.

Le soir, dès qu'elle avait clos les vaches et mangé la soupe, elle s'empressait d'aller retrouver devant le feu les images de ce bonheur chimérique.

Autour d'elle, sous les lampes, les jeunes filles préparaient leurs trousseaux de mariage et parlaient des fiancés partis au régiment.

Borgnette, le regard perdu, écoutait sans souffler mot et s'arrêtait de tricoter les bas de laine pour la maisonnée ; alors, quelque voix railleuse la tirait brusquement de sa songerie :

— Hé, Borgnette, tu es rêveuse ! Ton tour viendrait-il aussi, par hasard !

Elle ne répondait pas et se contentait de sourire tristement.

Elle couchait dans un obscur réduit, près de l'étable ; son lit de bois, occupait un renforcement dans la muraille ; par les fentes passaient des bruits de chaînes, des souffles de bœufs et l'odeur des litières.

A la lueur du lumignon, les poutres du plafond, noircies par la suie, jetaient des éclats comme si elles avaient été taillées dans de l'anthracite ; des gravures de première communion étaient collées contre les cloisons de planches ; au-dessus de la tête du lit, dans une niche enguirlandée de fleurs séchées, une sainte vierge en plâtre dédoré, priait, mains jointes.

Avant de se coucher, Borgnette récitait devant la statuette la vieille et naïve prière que les jeunes filles de chez nous, en désir de mari, adressent à l'une des plus miraculeuses vierges noires d'Auvergne :

*Notre-Dame de Vassivière*
*Mariez-moi toute première.*

Ces pauvres petites paroles de rien du tout, ce vœu tout tremblant d'antique ferveur et d'héréditaire croyance une fois murmuré, Borgnette s'endormait confiante ; l'espoir se glissait dans son cœur...

■

A l'écart du village, dans une chaumière délabrée, au fond d'un hort, vivait une vieille femme qu'on appelait la Marion.

Avec son bonnet sale posé de travers sur ses cheveux gris, son nez crochu rejoignant le menton, sa bouche édentée largement fendue et tellement enfoncée que les lèvres ne se voyaient plus, elle ressemblait à une sorcière.

Elle avait d'ailleurs la tête farcie d'étranges histoires, croyait à de bizarres superstitions et faisait peur aux enfants. Nul n'aimait à la rencontrer certains soirs qu'elle trottinait dans les vieux chemins, toute pliée en deux, appuyée sur un bâton, mâchonnant des bouts de phrases et regardant les passants avec un drôle d'air.

Pourquoi s'était-elle prise d'amitié pour la Borgnette ? On ne le sut jamais.

L'orpheline allait souvent la voir ; la vieille chassait alors d'un coup de main les mouches collées à la table et offrait invariablement un bol de lait de chèvre à la petite.

Borgnette s'asseyait un moment devant le feu ; le chat noir ronronnait dans la cendre ; le chien roulé en boule ouvrait un œil, la vieille tisonnait ; dans le silence des choses familières, l'orpheline confiait ses peines et ses espoirs :

— Ah ! Marion, je voudrais tant me marier... J'aurais un mari, des enfants, une famille... je serais un peu moins orpheline...

La vieille hochait la tête et Borgnette reprenait :

— Pour cela, je prie chaque soir la bonne vierge de Vassivière ; croyez-vous Marion qu'Elle m'écoutera ?

La Marion prenait une prise, clignait de l'œil et riait sans bruit, puis, comme de coutume, elle répondait :

— Ma fille, crois-moi, va à Trémouille en Artense, fais tourner dans l'église la roue de saint Martin et si tu n'es pas mariée dans l'année, je veux être pendue !

C'est ainsi que Borgnette pria moins souvent la vierge noire de Vassivière et pensa davantage à saint Martin et à sa roue.

■

Cette année-là, vers la Toussaint, la fille aînée de la maison devait se marier.

Le jour de la noce arriva ; personne ne s'occupa de Borgnette ; le soir on lui fit l'aumône d'une toute petite place au bout de la table ; elle ne toucha pas aux plats ; de son seul œil où brillaient des larmes elle regardait avec envie les deux rangées de convives ; chaque jeune fille avait son cavalier, sauf elle ; tout ce monde mangeait à belles dents, buvait, chantait, riait, était heureux, tout ce monde, sauf elle.

Lorsque l'heure de la danse fut venue, elle s'adossa contre le mur avec quelques vieux qui mâchaient des chiques. Les couples tournaient avec allégresse ; la cabrette gonflée à craquer pleurait et riait les airs du pays endormis au fond de son vieux cœur.

Borgnette attendait ; aucun garçon ne l'invita ; lorsque la polka fut dansée et qu'elle se vit toujours seule dans son coin, elle se sentit triste à mourir ; c'est alors que le conseil de la Marion lui revint en mémoire ; l'idée une fois entrée dans sa tête ne devait plus en sortir jusqu'à la fin.

Onze heures sonnèrent ; sans songer plus avant elle partit...

Il faisait une nuit d'automne sans lune et sans étoiles ; l'air était tiède et le vent, un peu fou ce soir-là, secouait dans les ténèbres les parfums des vergers et faisait tomber les pommes des arbres.

Borgnette traversa rapidement le village endormi ; les rires, les chansons, les musiques, les battements de pieds dans la maison en fête ne la lâchèrent qu'après le premier tournant. Dès lors, elle n'entendit plus que la rivière qui roulait ses cailloux et semblait pleurer ; des coups de vent passaient parfois dans les sapins avec un grand bruit de friture.

Son idée la poussait dans ce noir de la nuit éclairé seulement par la bande grise de la route.

Elle marcha longtemps dans les bois sans les voir ; des sources chuchotaient autour d'elle ; des bêtes fuyaient dans le taillis ; des pierres roulaient subitement au fond des ravins et Borgnette sentait ses jambes se raidir, sa tête s'alourdir et son œil papilloter à force de fouiller les ténèbres.

La Marion lui avait dit :

« Tu sors du village, tu prends la route et tu suis la rivière jusqu'à Trémouille. »

Elle avançait donc un peu à l'aveugle, se fiant à l'étrange voix du torrent.

Vers le matin, trompée sans doute par le brouillard ou peut-être victime d'un éblouissement, elle tomba ; tout à coup, la route se déroba de dessous ses pieds ; elle chercha à se retenir mais ses bras battirent l'air et ce fut la chute terrible sur les rochers. Elle resta un moment évanouie ; du sang coulait sur son visage ; malgré son extrême faiblesse, elle trouva la force de grimper la pente caillouteuse où elle avait roulé et d'atteindre la route.

Il faisait grand jour ; elle se mit à rire car elle voyait, tout en haut, de la montée, Trémouille et son église, et, au travers des murs, elle croyait apercevoir une roue qui tournait...

Elle avança en se tenant aux arbres ; la vieille église devant elle dansait, grandissait, se rapetissait ; son clocher à peigne orné d'un rustique balcon de bois se penchait ; deux cloches de bronze occupaient encore leurs logettes, la troisième venait de s'envoler, les cloches bougeaient dans l'air ; les peupliers roux brûlaient dans le soleil levant comme des cierges. Borgnette était heureuse ; ses oreilles bourdonnaient comme si toutes les cloches de la terre sonnaient en branle et carillonnaient son entrée dans Trémouille.

Personne ne la remarqua ; elle longea le minuscule cimetière plein d'oiseaux et de tombes vêtues de verdure sauvage ; elle poussa la porte de l'église ; une petite lumière bleue vacillait sur l'autel ; elle se traîna sur les dalles ; son œil cherchait la roue de saint Martin.

Elle la vit toute noire contre le mur, alors elle se mit encore à rire.

C'était une roue en fer forgé, bizarrement ouvragée et toute chargée de clochettes pareilles à des sonnailles ; une corde pendait ; Borgnette, se soulevant à demi, la saisit d'une main et tira ; la roue tourna en égrenant une multitude de sons clairs et légers qui montèrent comme des voix frêles, un peu enfantines, un peu étranges aussi vers la voûte de pierre d'où pleuvaient des traits de feu.

Borgnette tirait toujours sur la corde, la roue tournait et son tintement argentin donnait de la douceur à l'air ; tout était musical, bon, clair et dans l'église mille voix chantaient :

*Quand ton tour viendra*
*Gardera l'âne qui voudra...*

■

Ce n'est qu'une heure plus tard qu'on la découvrit ; elle était couchée au pied de la roue, sa main serrait encore la corde, ses lèvres souriaient ; elle semblait dormir mais elle avait un trou noir dans la tête.

# La peur du Gendarme



La chasse est une des passions des races fortes.

En solide Auvergnat, Fantou l'aimait avec fureur ; mais une peur panique des gendarmes gâtait chez lui ce robuste plaisir, car il faut vous dire que Fantou ne prenait jamais de permis et se souciait fort peu des époques d'ouverture et de fermeture dont il ne comprenait pas la périodique alternance.

Aussi, Pierre de chez la Guigne, l'homme le plus avisé du village, assurait-il : « Que cette fâcheuse habitude vaudrait, tôt ou tard, à ce bougre-là un bon petit procès ».

Fantou le savait parbleu ! Et à défaut d'amis obligeants, la Fantounette, sa femme, se chargeait de l'en avertir sur tous les tons.

On a beau être d'humeur indépendante, têtu comme tous les Auvergnats, et braconnier, on n'en est pas moins un pauvre homme, sensible aux criailleries de sa femme et aux conséquences onéreuses d'un procès.

Donc, Fantou s'entourait d'infinies précautions lorsqu'il se hasardait à braconner.

Tout d'abord, il démontait son fusil, suspendait à son cou la bretelle qui retenait encore la crosse et le canon, endossait sa veste de chasse et dissimulait cet imprudent accoutrement sous une blouse bleue très ample.

Ainsi équipé, il sortait, le plus naturellement du monde, les mains dans les poches, la barbe au vent, la pipe aux lèvres ; et ses sabots ferrés sonnaient hardiment sur les pierres du chemin.

Mais son calme n'était qu'apparent et un observateur attentif aurait certainement suivi avec curiosité le jeu de tête du bonhomme.

En effet, sous le large chapeau, la tête de Fantou oscillait perpétuellement à droite, à gauche, dans tous les sens ; elle émergeait au-dessus des murettes des « charreires » comme ces masques hilares qui dansent au bout d'un bâton dans les défilés carnavalesques.

Pour sa part, Fantou obéissait tout simplement à une violente agitation intérieure : il craignait de voir surgir de chaque arbre, de chaque mur, le képi bleu d'un gendarme.

Au surplus, Fantou, très superstitieux, faisait de longs détours pour ne pas passer devant la porte de Pierre de chez la Guigne qui avait la réputation de porter malheur.

Ce dernier connaissait le faible de Fantou et dès qu'il apercevait notre chasseur, il se montrait avec ostentation.

L'autre grommelait alors entre les dents :

— Crédigne ! je ne ferai rien d'aujourd'hui, allons, demi-tour, ce sorcier de Pierre m'a encore vu !

Et le plus drôle de l'histoire, c'est qu'il regagnait incontinent sa maison, à la grande satisfaction de la Fantounette.

Comme tous les braconniers, Fantou affectionnait l'hiver, saison des champs de neige sur lesquels on peut suivre, à la trace, le gibier. Mais il se disait, avec juste raison, que les gendarmes pouvaient facilement lui emboîter le pas sur cette cire blanche où tout marque.

Il déployait alors des ruses de vieux lièvre pour dépister les poursuivants éventuels : aux carrefours, il entrecroisait savamment ses pas ; avant de franchir une murette ou une haie, il marchait à reculons sur des centaines de mètres et, dédaignant les ponts, il traversait les ruisseaux en sautant de roche en roche comme un cabri.

Pour tout dire, Fantou, avait une peur maladive des gendarmes et poussait la prudence jusqu'à l'abstention.

C'est en vain que son ami Tournadre, marchand de toiles de son état, mais qu'on surnommait le « Capitaine » parce qu'il était le meilleur chasseur de la région, l'invitait à partager ses parties dès son retour du « Voyage ».

Fantou promettait toujours mais ne venait jamais.

D'ordinaire, cette étonnante inconséquence se traduisait ainsi :

Le soir, après la soupe, Fantou venait fumer sa pipe sur la « levée » de grange de Tournadre. L'air était calme, les chaumières enveloppées d'ombre s'endormaient lampes éteintes et yeux fermés, les étoiles tremblottaient sur les cimes des montagnes environnantes, les tilleuls exhalaient une odeur apaisante. Et dans le silence nocturne et la paix villageoise, on contait avec chaleur des histoires de chasses épiques, vieilles de trente ans peut-être, mais qui ne s'usaient pas à être rabâchées. Au contraire, on eût dit qu'enrichies chaque fois d'un détail nouveau, elles rajeunissaient plus hardies, plus pittoresques, plus invraisemblables à mesure que l'époque où on les avait vécues devenait lointaine...

Fantou, à ces souvenirs, prenait feu et on se séparait en se pro-

mettant de faire lever à l'aube un gros « capucin » qui hantait depuis quelques jours les bruyères des Bessades.

Mais la nuit, réputée sage conseillère, attiédissait vite ces ardeurs chasseresses et au petit jour, lorsque Tournadre frappait, à coups de crosse, à la porte de Fantou, ce dernier sentait mourir toutes ses hardiesses de la veille. D'ailleurs, la Fantounette s'agitait à ses côtés, dans le lit, comme une furie et, ne tarissant pas de menaces, elle finissait de parachever l'obscur travail de démoralisation nocturne.

Fantou se levait quand même, ouvrait la fenêtre, serrait des mains dans l'obscurité et invariablement bredouillait d'une voix hésitante les mêmes excuses :

— Crédigne ! je crois que je ne viendrai pas aujourd'hui, le ventre m'a fait mal toute la nuit...

Ou encore :

— Té, vous irez bien sans moi, il m'arriverait malheur, j'ai rêvé des gendarmes. Allez, ce sera pour la prochaine fois !

■

Les gendarmes et toutes les peurs qu'ils inspirent ne sauraient avoir raison d'une passion de braconnier.

Un matin, que Fantou conduisait au bourg un chargement de « bois de stère » et qu'il arrivait avec ses bœufs aux Arabies, à l'endroit où la route fait un coude près du pont, deux rustauds de lièvres gros comme des chiens, lui passèrent sous le nez.

Fantou pensa en avoir un coup de sang et de tout le jour, il ne songea qu'à ces deux lièvres. Le soir, il se précipita chez Tournadre pour lui faire part de cette intéressante rencontre et décider des mesures à prendre. Il jura, tout de suite, que demain, quoi qu'il advint, il apporterait le fusil : la partie était trop belle !

Le lendemain, à trois heures, Fantou était sur pied et sourd aux objurgations de la Fantounette, il décrocha l'hammerless poussiéreux allongé au-dessus de la cheminée, passa la blouse bleue des grands jours et sortit.

Tournadre l'attendait ; ils se serrèrent la main sans mot dire, scrutèrent l'ombre, levèrent le nez vers le ciel, poussèrent un énergique : « Allons-y » ! et partirent.

Leurs pas éveillaient des sonorités endormies dans les pierres du chemin, l'obscurité était complète, quelques étoiles luisaient encore.

Au bout d'une demie-heure de marche, Fantou dit :

— C'est là.

Ils s'arrêtèrent et prirent prestement possession de leurs postes. Tournadre s'installa dans un fourré au-dessus de la route, Fantou se tapit en contre-bas, sur le versant qui descendait vers la rivière,

Les craquements des branches cassées s'apaisèrent. La sourde

rumeur du torrent se brisant contre les rochers emplit seule la nuit. Fantou frissonna et l'oreille aux écoutes, attendit.

Il percevait les moindres bruits : les souffles du vent dans les arbres, les froissements soyeux des feuilles, le lent cheminement des vers sous l'écorce pourrie des vieux chênes, les chutes mates des faînes de fayard sur la mousse, la dégringolade subite d'une pierre au fond d'un ravin.



Ses yeux perçants fouillaient les ténèbres ; elles pâlissaient insensiblement et Fantou estima que les lièvres ne tarderaient guère à regagner leurs gîtes.

Fiévreusement, il guettait leur passage. Toute la volupté de l'affût tient dans cet instant éphémère, émouvant comme un drame : au détour d'un sentier, deux oreilles droites et velues, un museau moustachu qui flaire le vent, apparaissent soudain ; alors, dans le silence religieux, c'est l'âpre joie du coup de feu qui troue l'aube blême, la culbute sans un cri de la bête touchée à mort, la prise du corps chaud et palpitant, le doux contact du pelage roux dont l'odeur sauvage grise comme la forêt, la lande et le sang...

Mais ce jour-là, Fantou trouvait l'attente longue ; il s'énervait ; pour comble d'infortune, ses maudites peurs recommençaient à l'assaillir ; cela le prenait comme un accès de fièvre : les halliers subitement se peuplaient de képis de gendarmes. Quel enfer ! Une furieuse envie de déguerpir s'empara du malheureux Fantou, mais le son d'un pas martial, sur la route, au-dessus de sa tête, lui coupa net les jambes. Il retint son souffle, ferma les yeux et attendit que deux

mains justicières s'appesantissent sur son épaule. Rien ne vint, le bruit de pas s'affaiblit. Fantou respira et risqua timidement quelques hum ! hum ! enroués pour avertir Tournadre du danger.

Cet appel resta sans réponse.

« Mon Tournadre a certainement été pris par l'un des gendarmes, l'autre me cherche » pensa Fantou et poussé par une terreur folle, il dévala en trombe, aux risques de se rompre le cou, la pente raide jusqu'au ruisseau. Il bondit dans le torrent, glissa sur les roches humides, faillit se noyer et fila dans le jour naissant, derrière les vergnes, par des sentiers de pêcheurs, jusqu'au village.

A travers champs, il gagna sa maison, verrouilla sa porte et bien qu'il fût mouillé et fourbu, il trouva doux les sarcasmes de la Fantounette et se mit à siffler un air de bourrée devant le feu car il était persuadé d'avoir échappé à l'un des plus graves périls de sa vie de braconnier.

Tournadre ne rentra qu'au crépuscule ; Fantou courut à sa rencontre et lui prenant les mains, il lui dit sur un ton de sincère apitoiement :

— Mon pauvre Tournadre, tu n'es pas chanceux, ils t'ont eu les gredins !

L'autre partit d'un grand éclat de rire et répliqua :

— Bougre de Fantou, tu es incorrigible ; tu as pris, ce matin, le curé pour un gendarme !

— Crédigne ! hurla Fantou, puis lorsque l'hilarité de son ami fut calmée, il conclut par cette réflexion consolatrice :

— Ce sacré curé m'a, sans doute, fait courir un peu, mais bah, je ne regrette rien ! De toutes façons la journée était perdue ; tu sais bien, Tournadre, que la vue d'un curé, le matin, porte malheur !



# La Forêt cantalienne



l'assaut du volcan démantelé, la forêt cantalienne lance, depuis des siècles, la multitude de ses sapins, de ses fayards et de ses chênes.

A force de patience, elle a conquis le roc !

Sur les sommets, elle lutte de taille avec les rochers où le milan fait son nid. Elle jette sa rumeur sur les plateaux, grimpe hardiment les flancs croulants des monts et, à cheval sur de rocheuses vertèbres, frôle l'azur ou l'accapare. Farouche, elle se penche au-dessus des précipices et semble en défendre les secrets. Elle dévale follement jusqu'au fond des gorges taillées en pleine pierre, trempe ses feuillages dans les torrents, préside à la naissance des sources, des ruisselets qui sourdent à la lumière en balbutiant au pied de ses grands arbres.

Les prairies sont ses vertes clairières. Elle les couve, les veloute de fraîcheur, d'ombres mouvantes.

A regret, elle abandonne, par place, à la lande sa chétive et odorante sœur, la défense jalouse de l'antique sol. Cependant : bruyères, fougères et genêts recouvrent aussi la pierre stérile ! Mais la forêt, dédaigneuse de cet humble effort, puise sans cesse de nouvelles forces dans les vents océaniques où elle s'abreuve et poursuit sans faiblir la lutte millénaire contre le roc.

Pour mener le combat, la forêt cantalienne a choisi trois preux parmi les arbres : le fayard qu'aucun vent ne ploie, le chêne qui se scelle à la pierre par de noueuses racines et le sapin ignorant le vertige qui pousse tout droit jusque dans les abîmes.

Et derrière ses colosses, elle entraîne tout un sous-bois touffu : houx épineux, noisetiers, ronciers, framboisiers, lierres rampants,

champignons purulents, lichens argentés et mousses — parasites voraces — qui submergent les moindres pierres.

Indifférente à la ronde des saisons, la forêt cantalienne change à peine de couleur en changeant de feuillage. Ses sapins toujours verts lui donnent une immuable et monotone teinte et même l'hiver, cernée dans la blancheur des neiges et poudrée de frimas, elle paraît endeuillée.



Du village natal, enfoui au creux de la vallée, elle surgit menaçante, noire, campée debout sur les monts. Longtemps, elle enchante notre enfance de ses légendes.

Est-elle chimérique alors ! Un monde de dragons aux gueules de feu, de serpents monstrueux, de loups-garous, de sorcières, de lutins, de fées, évolue sous ses hautes futaies, dort mystérieusement au fond de ses précipices, se baigne dans ses torrents...

Puis, un jour, par des sentiers pierreux et ravinés que les orages transforment en ruisseaux, on pénètre dans la forêt des légendes.

On la découvre en compagnie de sabotiers, de charbonniers, de scieurs de long, des rudes hommes vêtus de velours rapiécés, armés d'étincelantes haches, des tombeurs d'arbres, prestigieux comme des héros...

On connaît la crainte heureuse des nuits forestières passées sous la hutte de branchage avec de frustes bûcherons fleurant la pipe, l'âcre fumée des « charbonnières », l'humus, la sueur et la résine. On dort côte à côte, tout habillé, sur des lits de feuilles sèches et crissantes. Le vent hurle sinistrement dans les branches, la toiture de

feuillage frissonne, mais les ronflements des compagnons endormis dans l'ombre sont si confiants qu'on s'abandonne sans crainte à ses rêves familiers.

Les journées passent à regarder naître, des massifs billots de fayard, les sabots aux formes rondes, aux bouts élégamment relevés.

Sans se lasser, on tourne autour des « charbonnières » en terre noire qui exhalent silencieusement par d'innombrables trous, une fumée bleue et calme à l'odeur de mousse roussie et de bois vert.



Parfois, la chute tournante d'un arbre abattu par la hache, fait sursauter. Un fracas épouvantable de branches écrasées secoue la forêt et avec un bruit d'avalanche le géant dégringole par des glissoirs de pierre jusqu'au chemin ou jusqu'au torrent. Les grands bœufs cornus de Salers, rouges sang, tout en muscles bandés, traînent alors dans un bruit de chaînes et sous les jurons, les corps écorchés tout vifs des sapins morts.

En dépit de ces meurtres, on se gorge de mûres, de framboises, de fraises ou de myrtilles et à l'heure du midi on a encore suffisamment d'appétit pour s'asseoir sur sa souche, autour de la marmite... En vrai bûcheron, on se régale de la fricassée de pommes de terre, de lard et d'oignons, ce succulent « finaud » des sabotiers bourbonnais.

Puis, c'est la longue sieste au pied des fayards, sur les sacs ; on suit un moment, du regard, le ballet des moustiques, la danse des libellules et l'on s'endort au bourdonnement des guêpes.

La chaleur, une fois tombée, le dur labeur reprend jusqu'au coucher du soleil.

Le soir, on ferme la hutte et on accompagne, par les chemins creux pleins d'odeurs grisantes, les chars hauts sur leurs deux roues et qui plient et s'embourbent sous le poids des lourds troncs d'arbre.

On arrive enfin à la route blanche... Là-haut, le crépuscule assombrit déjà la forêt... On est heureux de revoir la vallée hospitalière, le village des laboureurs, la scierie qui chante au bord de l'eau, la maison et la longue table avec la soupière odorante qui fume sous la lampe.

Ainsi, la forêt cantalienne est dépourvue des grâces riantes qui sont le charme des forêts d'Ile-de-France, de la gravité tendre des bois de Sologne et des Landes.

Mais, par contre, si elle est plus souvent funèbre que gaie, davantage sublime qu'humaine, elle reste la Forêt avec sa primitive force et sa grandeur épique.

Sous ses voûtes silencieuses et dans sa solitude végétale, l'obscur et puissant émoi des terreurs lointaines trouble l'âme irrésistiblement.

Pensif, on se tait et on écoute religieux et frémissant la voix profonde du vent dans les grands arbres.

Aussi, ce n'est pas en vain qu'on a vécu, enfant, à l'ombre de la forêt cantalienne, car plus tard, quelles que soient les sylvés fameuses entrevues au cours d'insouciants voyages, c'est toujours vers elle que l'on retourne avec fidélité.



# Le Simple d'Algères

Au cours de la nuit, les sangliers grognèrent autour de la cabane. L'huis était ouvert : ils envahirent le logis misérable.

Un bruit de mâchoires emplit un instant la pièce, puis les bêtes s'enfuirent et, derrière elles, de fauves haleines flottèrent.

Le Simple, couché sur son lit de feuilles à quelques pieds au-dessus du sol, n'avait pas bougé.

Il rêvait, les yeux grands ouverts, et monologuait à mi-voix. Tantôt, il parlait à l'étoile qui le guignait par un trou de la toiture de feuillage et tantôt, il répondait à la chouette qui hululait dans le grand fayard.

A l'aube, le toc-toc du pivert résonna dans la clairière. Le Simple surgit tout vêtu de dessous un amas de peaux de bique et sauta à terre.

Une blouse, qui avait dû être bleue, couvrait son torse long et sec et ses jambes maigres flottaient dans de larges pantalons de bure brune.

Sa tête était osseuse, jaune comme un vieil ivoire depuis le crâne chauve jusqu'aux pommettes saillantes et au nez tourmenté. Les joues et le menton disparaissaient sous une barbe drue et grise qui se perdait en pointe sur la poitrine. Le visage du Simple ressemblait ainsi aux images du Christ des chaumières. Mais sous les sourcils broussailleux, dans l'enfoncement des orbites, deux yeux noirs de jais luisaient de fièvre et de folie.

Le Simple sortit de la cabane en marmottant des mots inintelligibles.

La neige blanchissait la forêt d'Algères. Les sapins noirs dévalaient, sous l'azur brutal, parmi des rocs pelés jusqu'à la Rhue. La rivière grondante écumait dans son lit de pierre et sa clameur, plus impérieuse que celle de la mer, berçait depuis trente ans le délire du Simple.

Il fit quelques pas, prit dans ses mains l'eau de la source, se rafraîchit le front et but.

Mais lorsqu'il voulut apaiser sa faim, il ne trouva plus dans la cabane les pommes de terre qu'il faisait cuire chaque matin dans la braise, ni le chanteau de pain : les sangliers avaient tout dévoré.



Alors, il jeta sur ses épaules sa traînante limousine rousse qui s'était élimée à tous les vents des routes cantaliennes et il partit.

Par des sentiers rocailleux, ruisselants d'eaux vives, il descendait vers la vallée. Et sa besace brimbalait sur son dos ; elle était déjà lourde du poids du « Petit Albert » — vieux traité de sorcellerie — et d'une bible noiraude qui ne le quittaient jamais.

Le Simple connaissait le mystérieux langage des génies de l'air, des eaux et du feu et savait parler aux dracs, lutins et fées qui errent dans les bois, les landes et les prairies.

Aussi, le pauvre homme s'arrêtait parfois devant quelque vieux chêne gibbeux, creux comme un tambour, faisait sonner le tronc du bout de son sabot, collait son oreille contre l'écorce ridée, remuait les lèvres et reprenait sa marche avec de grands éclats de rire.

Sur le coup de midi, il pénétra dans le premier hameau.

Tous les paysans et bûcherons de Saint-Amandin à Champs, de Lanobre à Trémouille connaissaient le Simple d'Algères. Et dans

le pays d'Artense, il passait pour jeteur de sorts, sorcier et guérisseur, mais il n'avait pas le « mauvais œil » et personne ne le fuyait.

Par bandes, les enfants le suivaient et l'accablaient de questions :

— Marignan ?

— 1515 !

— Poitiers ?

— 1336 !

Et le Simple, qui possédait la mémoire prodigieuse des faits historiques, lançait automatiquement les dates sans s'arrêter ni se tromper jamais.

Il allait de porte en porte et ne demandait rien. Les ménagères taillaient à même la tourte de larges morceaux de pain bis ou bien découpaient une tranche de lard pendue à la « travade » et lui donnaient. Il ne remerciait pas mais distribuait en échange amulettes et scapulaires.

La nuit était avancée lorsqu'il arriva à Vousseyre — le pauvre a toujours sa place marquée au cantou auvergnat, — il entra dans la première maison venue et vint s'asseoir devant le feu.

Il sentait la feuille des bois, le foin et la misère, cette fade odeur de besace, de sueurs, de poussières et de pluies, intimement mêlée aux haillons des pauvres hères...

— Tenez, brave homme, vous mangerez bien aco ! dit la fermière en lui tendant une écuellée de soupe.

Il mangea lentement, le regard perdu au cœur des flammes, chauffa ses mains, paumes ouvertes et s'assoupit.

Le maître l'interpella :

— Vous êtes fatigué ; venez dormir !

Le Simple se leva et suivit l'homme dans un réduit blanchi à la chaux qui communiquait avec l'étable ; une alcôve occupait un des coins.

Il se coucha. Il ne se souvenait pas d'avoir jamais couché dans un lit — un vrai — avec un oreiller, une couette de plumes, des draps, une couverture de laine.

Pourtant il se sentait prisonnier de forces mauvaises, de la nuit inconnue, du silence hostile, de l'air confiné, des « pilles » humides et glacées qui lui collaient à la peau ; du fond de son inconscient, montaient des impressions confuses et douloureuses : trouble survivance de ses supplices d'enfant ligoté au berceau...

Brusquement, il jaillit du lit, se vêtit de ses hardes, prit sa besace et son manteau, ouvrit la porte, traversa l'étable chaude où dans un cliquetis de chaîne, sommeillaient les vaches, gravit l'escalier bouseux et se trouva dans la grange.

Il se jeta sur le foin — ce lit du pauvre — Et la couche végétale, vivante et tiède, se creusa pour recevoir son corps brisé ; elle lui parlait une langue intime et chuchotante... presque maternelle...

Des senteurs de prairies, de bois, de fleurs séchées, de soleil et d'été l'enveloppèrent. Et ce sauvage parfum de liberté qui rôde dans les granges et que ne connaissent pas les lits serviles et douillets des hommes, regaillardit son cœur.

L'étoile de ses nuits d'Algères le regardait par un trou du chaume. Des chauves-souris voletaient parmi les toiles d'araignées et le clair de lune. Et soudain, le rire joyeux et fou du Simple résonna dans le fenil et secoua la nuit.



# Mauvert



A scierie était cachée au creux de la vallée sous les sapins dévalants ; elle ronflait tout le long du jour au bord de l'eau dans une odeur de sciure et de résine.

Mauvert s'était engagé dans le chemin creux qui y menait, un de ces chemins rabotés à vif jusqu'à la pierre par le traînage des troncs d'arbres ; de longues échardes, des plaques d'écorce saignaient aux dents des rocs.

Sous le berceau des noisetiers, il faisait presque nuit : le garçon pressa le pas, la fatigue alourdissait pourtant ses jambes car, depuis le matin, il marchait ; il en avait parcouru des lieues et des lieues de montagne, de landes, de genêts et de bruyères, de bois depuis qu'il avait quitté son hameau de Rachères, plus loin que Saint-Donat.

Là-haut, il avait tout laissé et de se sentir si loin, au milieu de ces forêts noires, le courage lui manquait.

Il s'arrêta un moment à une fontaine qui coulait à bas bruit dans un bac moussu ; un reste de jour se réflétait dans les flaques ; il but, se rafraîchit le visage, épousseta ses vêtements et repartit, la valise gonflée pendue au bout du bras.

Au tournant, il aperçut la scierie, la maison d'habitation, les dépendances.

A cette heure, les machines ne marchaient plus ; le ru fluait dans le chenal et tombait avec un frémissement de cascade sur la grande roue de fonte ; des piles de planches fleurant bon le sapin se dressaient géométriquement au bord du chemin ; et sur des lits d'écorces pourrissantes où les pieds s'enfonçaient, des troncs d'arbres énormes tout cerclés de chaînes et meurtris par les coins de fer, attendaient d'être débités par les scies ; des chariots hauts sur leurs deux roues,

timons en l'air, campaient un peu partout dans un désordre forestier.

Mauvert jeta un regard à la scierie dormante, avec ses rails, ses plateaux, ses aciers qui accrochaient les dernières clartés et il respira l'odeur sauvage des chantiers en plein bois : baumes des essences, tan des écorces vieillies, âcreté des sciures.

Un peu plus loin, la maison d'habitation, massive, carrée, tout en granit, était éclairée.

Mauvert s'avança, hésita un peu avant de franchir le seuil.

Sous une lampe à suspension, ventrue, en faïence blanche, deux rangées d'hommes rudes mangeaient la soupe.

— Bonsoir à tout le monde ! dit Mauvert.

— Bonsoir, jeune homme, je t'attendais ! répondit celui qui paraissait le maître.

Les bûcherons, la cuiller en l'air, s'étaient arrêtés de manger et dévisageaient l'arrivant.

Mauvert se tenait immobile au milieu de la salle, un peu emprunté et tournant son chapeau entre ses doigts. Il avait un bel air de force et de jeunesse avec sa haute taille, ses larges épaules, sa tête aux traits fortement marqués sous les cheveux noirs, crépus, et son visage hâlé par le soleil et le vent, couleur de pain bis.

— C'est un crâne drôle ! Il est bien planté ! murmura quelqu'un. Mauvert était adopté par ses nouveaux compagnons ; les cuillers recommencèrent à racler le fond des écuelles et les servantes reprirent leurs allées et venues de la table au vaisselier, de la cheminée flambante où pipaient les marmites à la trappe de la cave, dans le plancher, pendant que le garçon, assis à côté du maître, mangeait déjà d'un bel appétit.

■

C'est une rude vie que celle des bûcherons, dans les scieries de la montagne ; levés toujours à l'aube, ils partent à la pique du jour en caravane avec les chariots, les rouges paires de bœufs et l'attirail cliquetant des chaînes, des scies, des haches, vers les hautes coupes ; l'abat des arbres dans les rochers, le charroi des longues billes en côtoyant des précipices, voilà leur travail du matin jusqu'au soir ; et quelque temps qu'il fasse, ils sont dehors à lutter de tous leurs muscles roidis contre les sapins géants, les attelages de Salers durs à gouverner.

Tard, au crépuscule, leur rude besogne achevée, ils n'ont que le goût de manger la soupe et d'aller dormir.

Le dimanche, ils se dédommagent de la dure semaine de labeur ; leurs bandes tapageuses emplissent les auberges du proche village et la paye s'épuise vite en des beuveries qui ne s'achèvent qu'au petit jour.

Mauvert, lui, ne sortait jamais !

Enragé au travail, il n'y en avait pas deux comme lui pour coucher un sapin à coups de hache ou pour charger les longs et énormes troncs d'arbres sur les chars. Mais une fois à la scierie, il ne s'attardait pas à table, à vider chopine en jouant à la manille, et le dimanche il ne courait pas les auberges et les filles comme faisaient les autres.

— Il est « serré » le Mauvert ! disaient ses compagnons, voulant dire par là qu'il ne se hasardait pas à la dépense.

— Il fait son magôt, le drôle ! Il doit vouloir se marier.

Et on le taquinait ; il laissait dire, travaillait, économisait, gardait son idée ; il songeait chaque jour à la fin de la campagne, quand il pourrait reprendre le chemin de Rachères, la poche garnie de quelque argent ; alors le père Deschambre ne lui refuserait plus la Mélie.

■

— Le pauvre Mauvert en tient pour son compte, le coup de hache lui a emporté le bras au-dessus du coude !

Dans la grande salle, tout le monde s'entretenait de ce malheur.

On l'avait transporté dans sa petite chambre, et sur son lit il était aussi blanc qu'un mort.

C'est là qu'il souffrit durant de longues semaines, visité de temps en temps par le médecin et les servantes qui venaient lui faire son pansement.

De sa fenêtre, il voyait le rocher du Milan, tout gris parmi les sapins noirs et il pensait à son bras qu'il avait laissé là-bas ; les voix de ses compagnons, s'en allant ou s'en revenant du travail, montaient jusqu'à lui ; alors il se sentait tout à coup chétif, diminué, et une envie de se détruire le prenait tandis qu'il répétait en mordillant ses draps :

— Je ne suis plus bon à rien ! Je ne suis plus bon à rien !

Il commença de se lever à la fin de l'hiver mais sa manche gauche était vide ; il avait maigri, et le feu de la fièvre brûlait toujours dans ses yeux noirs.

Dès qu'il se sentit assez fort, il dit au maître :

— Je m'en retourne là-haut !

Et un matin de printemps, il reprit le chemin de sa montagne.

Sur le tard du jour, ses pieds écrasaient les gentianes des hauts plateaux ; derrière lui, dans des lointains de crépuscule, les vallées sauvages pleines de rocs et de bois s'effaçaient. Mauvert regardait tristement sa manche flottante et à mesure qu'il approchait de son village, il ralentissait le pas, car il n'avait rien dit à personne.

La nuit était venue quand il vit grisonner au loin les murs des premières maisons.

Il s'arrêta au pied de la vieille croix de granit qui garde le carrefour, s'assit et resta là un bon moment à réfléchir ; il se rappelait, ce dimanche, pendant la guerre — il était encore un enfant — quand le Marius de la Raveille arriva avec un bras en moins ; il le revoyait si jeunet, si pâle, avec sa manche vide, entouré de ses jeunes sœurs qui pleuraient et de sa vieille mère qui ne cessait de l'embrasser en répétant :

— Mon Marius, mon pauvre Marius ! comme ils t'ont mis, mon pauvre Marius !

A présent, lui aussi, il était bien pauvre — c'est que les bras sont la seule fortune de ceux qui n'ont rien — et il se sentait si démuni, si honteux qu'il attendit que la nuit fût bien close pour repartir ; il traversa le village rapidement en baissant la tête de peur qu'on ne le reconnût.

La maison des Deschambre était la dernière, un peu à l'écart, derrière un hort.

Il prit la sente, passa devant l'étable, tourna le vieux massif de buis et, par la porte ouverte, il vit sous la lampe autour de la table, le père Deschambre, toujours hirsute comme un sanglier, la vieille qui raclait son écuelle et elle, la Mélie, avec son visage doux de blonde qui rêvait.

Il se mit à trembler et la même idée se mit à tourner dans sa tête :

— Comment lui dire ? Comment leur dire... Bah, ils verront bien !

Enfin, il se décida, franchit le seuil.

— Tiens, c'est toi Mauvert ! s'exclama le père Deschambre.

— Oui, bonsoir, à tous !

Et la Mélie, toute saisie de joie s'était levée et l'embrassait déjà.

— Allons, assieds-toi, tu vas manger ! reprenait, amical et bourru le père. Mais Mauvert, tout droit, le côté gauche dans l'ombre, ne bougeait pas.

— Qu'est-ce que tu as, dis, qu'est-ce que tu as ? s'inquièta la Mélie.

Il ne répondait toujours pas. C'est alors que tous le regardèrent longuement en silence et ils virent.

— Oh, mon Dieu ! ton bras ! s'écria la jeune fille, et elle se pendit au cou de Mauvert en pleurant.

Alors, il s'assit, leva son bras valide d'un geste las, parla :

— Oui, je n'ai pas voulu dire : ça ne sert à rien de faire de la peine. C'est dans ces bois que ça m'est arrivé... un coup de hache. Ah ! malheur, j'en ai enduré, mais maintenant je suis guéri...

— Pauvre « drôle » ! dit la vieille.

— Pauvre « drôle » ! répéta Deschambre et, lui versant un verre de vin, il ajouta :

— Et à présent, qu'est-ce que tu vas faire ? Tu ne peux plus travailler la terre, aller dans les bois... Qu'est-ce que tu vas faire ?

Et Deschambre se leva l'air gêné, et pour se donner une contenance, il se mit à bourrer une pipe au « cantou ».

— Oui, qu'est-ce que tu vas faire ? répétait-il.

Puis, brusquement, il dit :

— Tu ne peux plus entrer dans une maison comme ici ; il faut des bras pour tenir une borde ; il faut des bras, Mauvert, tu le sais bien, mon pauvre !... il ne faut plus penser à la Mélie.

Puis, pour atténuer la dureté de ses paroles, il reprit :

— C'est dommage, je t'estimais bien, tu es un bon garçon !

Et il lui versa encore à boire.

Mauvert, le visage dur, serrait les dents, pour ne pas crier ; il repoussa son verre, la Mélie pleurait à ses côtés. Il la regarda longuement, se leva, et dit :

— Bonsoir, monde !

■

Il allait seul dans la nuit, sans but, avec un grand dégoût de tout dans le cœur.

Il n'était plus bon à rien, maintenant, à quoi bon vivre ? Pourtant on lui avait promis un emploi de facteur dans la vallée, mais sans l'amour de la Mélie, qu'est-ce qui pouvait bien le retenir ?

Il repassa devant la croix, s'assit encore sur les degrés de pierre ; il était là depuis longtemps, perdu dans son désespoir, lorsqu'il sentit un bras lui entourer le cou, des lèvres de fraîcheur sur ses joues en fièvre et il entendit la voix tendre de Mélie qui disait :

— Vois, je suis venue... emmène-moi où tu voudras, je te suivrai...

Alors, serrant contre lui celle qui l'aimait toujours, le courage lui revint et il se mit à rire, car il savait, dans un bourg tranquille une petite maison qui les attendait, avec un képi bleu de facteur.



# L'Hiver Auvergnat



Il n'est pas d'hiver plus rude que l'hiver auvergnat.

Précoce, il apparaît dès la mi-novembre et six mois durant, il règne sur plombs et puys.

Au cours de jours éphémères et de nuits interminables, la neige tombe.

Sans bruit, elle coiffe les toits, encombre les « charreires », ensevelit à moitié les murettes, recouvre prés et champs, encapuchonne les « suqs », blanchit les noires sapinières, habille les chênes et les hêtres dépouillés par l'automne ; elle s'amoncelle sur les planèzes et les landes et, collée aux flancs des monts, se perd sur les sommets, dans le ciel brouillé qui la vit naître.

La montagne pastorale où les burons ne se voient plus et les forêts sont abandonnées aux écirs.

Les routes qui montent vers les cols disparaissent sous la neige : les balises de pierre sont englouties.

Les voyageurs surpris par la tourmente dans ces solitudes, n'atteignent pas toujours le village où les attend une famille inquiète. Et des croix de bois nombreuses marquent, au bord des routes la place des « congères » où ils se sont enlizés.

Puis, viennent les frimas. La neige cesse de tomber, durcit, adhère fortement à la terre.

Le ciel se montre de nouveau, mais rajeuni, purifié, sans nuages ni buée et d'un bleu de lessive. Et c'est peut-être la séduction la plus sensible de l'Auvergne que l'éclat de son ciel d'Oc sur les neiges septentrionales.

Un soleil rapetissé, sans rayons, presque lunaire, dore à peine le ciel glacé.

Le froid est vif. Jour et nuit il gèle. L'eau des baquets gèle devant

les portes et celle des « barlits » gèle au fond des souillardes dans les maisons. Les lacs, les rivières et même les cascades se muent en glace unie ou tourmentée.

L'hiver fantaisiste orne les rochers d'aiguilles, de chandelles, de pendeloques transparentes, et sur ce décor une lumière irisée, d'une pureté incomparable, joue.

La piquante odeur de neige recrée l'atmosphère. Les exhalaisons des fumiers, les relents des étables, les parfums vieillis des fenières s'affadissent dans l'air vierge.



Malgré ses rigueurs et malgré ses dangers, l'hiver demeure la saison préférée des chasseurs ; certains chaussant les skis poursuivent, sur les champs de neige, le renard famélique ; d'autres traquent dans les vallées forestières les hardes de sangliers que la faim sort des bauges.

Mais la vie se concentre surtout dans les villages, autour des feux domestiques et dans la chaleur lourde des étables et des granges jumelles.

Sous les toits brodés de gel, les portes restent closes et les vitres des fenêtres reflètent les flammes du foyer.

Des souches et des troncs d'arbres fument, pleurent, pètent, s'embrasent dans les cheminées démesurées tout juste larges pour ces brasiers géants.

Les femmes, toujours frileuses, tiennent compagnie au feu et l'entretiennent fidèlement comme les vestales antiques.

Le tas de bois accumulé avec prévoyance pendant l'automne, s'accote abondant et broussailleux au pignon de la maison. Et les hommes coupent, fendent, de la hache et du coin, les troncs moussus couverts de neige.

Ils battent aussi les gerbes dans la grange et bottèlent le foin. Ils mettent en état fourches, râteaux, jougs, chars et taillent des araires en fayard.

Le pesant triangle de madriers ou les lourds branchages que traînent une paire de bœufs ont chassé la neige des « charreires ». Matin et soir, les pâtres mènent les troupeaux boire au sapin creux, luisant de glace et dans lequel l'eau tiède de la source coule et fume.

Pour briser la monotonie des jours, des réunions se forment entre voisins. Les hommes jouent à la manille et les femmes bavardent et travaillent. Parfois, tout le monde s'assied autour de la longue table pour casser les noix fumées qui donnent sous le pressoir une huile dorée que les ménagères conservent dans de poussièreuses bonbonnes de verre. C'est presque un jour de fête. Un joyeux tintamarre de marteaux frappeurs, de coquilles écrasées emplit la pièce et les casseurs de noix boivent le vin doux et mangent les fruits huileux jusqu'à l'écœurement.

Les enfants trouvent l'hiver court ; pour eux, c'est la saison heureuse des jeux violents où ils essaient leurs jeunes forces. Et qui ne se souvient, sans un regret mélancolique, de ses âpres plaisirs d'enfant dans les neiges d'Auvergne !

Vous rappelez-vous l'ivresse des glissades dans les prés, les courses téméraires sur la glace des rivières et des étangs, les descentes effrénées dans les luges aux flancs vertigineux des « suqs », les gigantesques boules de neige patiemment roulées qui déchaînent des avalanches le long des pentes ! Et les batailles et les luttes sauvages vous en souvenez-vous ? Et à ce rappel d'un passé impérissable les mains et les oreilles ne vous brûlent-elles pas comme elles vous brûlaient alors ?

Les temps n'ont pas changé et les enfants d'Auvergne jouent toujours dans les neiges et gagnent des teintes rouges ; car, le sang fort fouetté par les bises montagnardes colore à jamais les visages !

A la nuit tombante, les cris des enfants et les croassements des corbeaux s'éteignent.

Dans le grand silence hivernal, les campagnes s'assoupissent.

Les sabots, débordants de braises, fument devant le feu, dans des mares d'eau et, autour des souches rutilantes, les veillées s'éternisent.

Dehors, la neige, malgré les ténèbres, conserve dans sa masse une lumière blanche et prolonge un jour gris qui ne veut pas mourir.



# Le Serment du Pierrounet



ANETOUNE, je m'en vais saigner le porc de Grabier ! et sur cette laconique déclaration, Pierrounet, le tueur de porcs, laissant sa femme au coin du feu, quitta la ferme des Prats-Riches.

Le jour commençait à poindre derrière les sapins givrés d'Algères et dans la « charreire » grise les plaques de glace luisaient.

Tout en s'aidant de sa canne ferrée, Pierrounet, arquant les jambes, se mit à descendre vers la vallée.

De temps en temps, il interrompait sa marche prudente, sortait de dessous sa blouse une tabatière poisseuse et, avec ses doigts gourds, fourrait dans son nez tout couturé et bourgeonnant, une de ces bonnes prises picotantes à souhait qui le faisaient éternuer bruyamment et lui redonnaient du souffle.

Les grains de tabac noircissaient drôlement ses lèvres rases et la bise d'hiver qui se perdait dans ses favoris broussailleux n'arrivait pas à mordre sa peau rude de montagnard.

Sous l'ombre du large feutre, les yeux de Pierrounet, petits et ronds, sans cils, percés en vrille comme ceux des gorets, pétillaient de malice et de gaîté.

Pierrounet était heureux !

Pierrounet était heureux, car saigner un porc était pour lui une vraie fête.

Sans contredit, il préférait tuer une maîtresse truie de trois cents livres ou un de ces gros verrats limousins, replets à point, dont la peau rose, tachée de noir, pète sous la graisse, que de manier la faux, tenir l'araire ou nettoyer l'étable...

Pierrounet exerçait son art, car ne vous en déplaise, égorger pro-

prement un porc est tout un art, avec une gravité quasi sacerdotale. En un tournemain, il vous saignait aussi facilement que la Nanetoune faisait d'un poulet, les porcs les plus récalcitrants et les plus criards. Il tirait de cette maîtrise incontestée, une légitime fierté... Eh ! eh ! au pays d'Auvergne, titre de tueur de porcs vaut presque brevet de noblesse ! Aussi ces dilettantes de la charcuterie, en grands seigneurs qu'ils sont, ne monnayent pas leurs services, mais les obligés reconnaissants tiennent en leur honneur table ouverte.

Pierrounet, mieux que quiconque, savait apprécier les bénéfices de la charge : la considération et surtout les pantagruéliques ripailles et beuveries.

Sa trogne vineuse trahissait assez sa prédilection pour la chopine. Et la seule certitude de satisfaire bientôt son goût bachique suffisait à rendre, ce matin-là, Pierrounet guilleret, car, à la vérité, si ce truculent tueur de porcs possédait un joli coup de couteau, il était, à jeun, le plus doux des hommes.

Pierrounet atteignit le torrent qu'il traversa sur la passerelle vertigineuse faite de deux troncs de sapin accolés et foula gaillardement la route du village.

Dans la transparence de l'air, le soleil levant brillait, rond comme une lune énorme. A plein gosier, les coqs des fermes lançaient le triomphal cocorico. Sur le pas des portes, les paysans bâillaient, détendaient leurs bras, s'ébrouaient, le visage plongé dans l'eau glacée des cuvettes de fer.

Et chacun, à la vue de Pierrounet, le hélait :

— Hé ! hé ! Pierrounet, où allez-vous de si bon matin ? Mais tous, sachant bien que Pierrounet s'en allait saigner le porc de Grabier, poursuivaient, sans attendre la réponse :

— Entrez ! Entrez donc ! vous boirez bien un coup !

Pierrounet n'avait garde de refuser les invitations à boire ; il s'installait avec un visible plaisir à la longue table, ouvrait son couteau, taillait largement dans la tourte, la fourme, le saucisson, vidait quelques gros verres de vin en compagnie des hommes, pendant que les femmes activaient le feu et débarbouillaient les marmots. Par souci professionnel, il jetait un coup d'œil dans la loge aux cochons, tâtait la couenne de l'animal, prenait une prise et partait en déclarant en guise d'au revoir :

— Dans une semaine il sera mûr : je reviendrai !

Et ainsi, trinquant de maison en maison, Pierrounet s'enluminait, ses petits yeux papillotaient et sa voix grasseyait terriblement.

L'houstal de Grabier était le dernier du village, et lorsqu'il y arriva, il était légèrement gris. Tout en sacrant, prisant, hoquetant, exhalant une haleine avinée, parfumée d'ail, il serra la main de Grabier, vaguement inquiet, et demanda :

— Où est la bête ?

Il se fit un grand remue-ménage dans la maison et Grabier, suivi

de deux voisins bénévoles et de Pierrounet, tira le verrou d'une porte basse, vermoulue, pourrie par le purin et pénétra dans la loge obscure.

Vautré dans son fumier, près de l'auge breneuse, le porc grogna à l'approche des hommes ; pour l'amadouer, Pierrounet lui gratta l'échine et Grabier, lui ouvrant le groin, lui serra prestement la mâchoire supérieure dans un nœud coulant et, tirant de toutes ses forces, tandis que les aides poussaient l'animal au derrière, il hala cette masse de chair qui devait peser au moins quatre cents livres.



Les femmes avaient accouplé deux bancs devant la porte, et la Grabielle, les manches du corsage retroussées jusqu'aux coudes, attendait, une bassine de cuivre à la main.

Le porc poussait des cris suraigus qui déchiraient l'air jusqu'au fond du village et faisaient aboyer tous les chiens ; il fut traîné ainsi jusqu'au lieu du supplice. Hop ! cria Pierrounet, et les quatre hommes, rassemblant leurs forces, basculèrent le verrat sur la planche, le maintinrent couché sur le flanc, pattes liées, tandis que Pierrounet, d'un tour de corde, fixait le groin au banc.

Pierrounet, sortit de la gaine de cuir, le coutelas, passa la lame sur sa paume pour en éprouver le fil, puis, avec des gestes de praticien, tâta le cou du porc ; malgré l'épaisscur des graisses, il sentit battre la carotide sous ses doigts exercés ; à cette place, il rasa soigneusement les soies rudes et, quand ce fut fait, il avertit :

— Attention !

La Grabielle présenta la bassine de cuivre et les trois hommes serrèrent davantage.

Alors, d'un coup de pointe magistral, Pierrounet enfonça le couteau jusqu'au manche dans le cou du porc qui se mit à crier d'une façon atroce ; un jet de sang gicla du trou et ruissela en chantant dans le récipient ; la fermière tournait lentement avec sa main cette fumante liqueur, emprisonnant entre ses doigts la fibrine gluante.

Le porc geignait, râlait, s'apaisait soudain, puis roidissant ses muscles, secouait la grappe d'hommes acharnés sur son pauvre corps



pantelant et un gargouillement de source s'échappait de sa gorge trouée.

Le poing sanglant de Pierrounet tournait froidement le coutelas dans la plaie sous l'œil curieux et craintif, d'un cercle d'enfants, et les chiens, alléchés par l'odeur du sang, coulaient des regards de fauves vers la bassine en se pourléchant les babines.

Le porc cessa de gémir, de gigoter et le sang de jaillir.

Pierrounet prit entre ses doigts visqueux une large prise et commanda :

— Lâchez-le, il a son compte !

Le cochon fut jeté sur les dalles, puis recouvert d'une couche de paille à laquelle les aides, brandissant des brandons, mirent le feu.

Alors un fait inouï, qui, de mémoire de tueur de porcs, ne s'était jamais vu, se produisit. A peine les flammes rousissaient-elles les soies du porc que celui-ci, se dressant sur ses jambes, fonça, en vacillant, droit devant lui. Une fois le premier moment de stupeur passé,

les témoins vociférants se lancèrent aux trousses du fuyard. Il n'alla pas loin, et au bout de quelques mètres, s'affaissa lourdement dans la poussière du chemin.

Pierrounet, rouge de honte et de colère, se coucha sur la bête parcourue encore par de grands frissons, et fouilla rageusement la plaie saignante avec son coutelas...

Le porc fut râclé, lavé à l'eau chaude et transporté dans la grande pièce de la maison, à même le plancher, sur un lit de paille fraîche et de linges blancs.

Pierrounet, dégrisé par ce coup maladroit, capable de lui faire perdre sa réputation de maître tueur, pour la première fois de sa vie, maudit le vin. Il se surpassa dans le dépeçage de cette chair entrelardée, rouge et blanche, dont l'odeur parfumait la demeure. Et pour flatter Grabier et lui faire oublier cette malheureuse saignée, il s'exclamait à tout bout de champ :

— Cré nom de nom, Grabier, la belle bête !

Lorsqu'il eut achevé son travail, le fumet de la « grillade » — morceaux de porc frais rôtis aux marrons, morceaux de porc frais mijotés en ragoût, triomphe des journées de tuerie — lui avait ouvert l'appétit et rendu sa gaîté.

Le repas dura jusqu'au soir et Pierrounet, malgré de trop copieuses libations, partit seul dans la nuit.

Le chemin était trop étroit pour servir de champ à sa marche en zigzags et les deux murs de pierres sèches semblaient prendre un malin plaisir à se renvoyer cette outre pleine de vin.

Pierrounet, tout en titubant, arriva au torrent. Fort à propos, la lune se leva pour éclairer la passerelle étroite jetée dans les ténèbres au-dessus du bouillonnement de rocs et d'eau pour quelque danseur de corde sans doute !

Malgré son ivresse, Pierrounet recula devant l'abîme ; puis, frappé d'une inspiration subite, il s'élança sur les troncs d'arbres en s'écriant :

— Bonne Vierge, je ne boirai plus ! Bonne Vierge, je ne boirai plus !

Et l'ivrogne, en défiant toutes les lois de l'équilibre, par un miracle, atteignit l'autre rive sans piquer une tête dans le gouffre.



Mais dès qu'il sentit sous ses sabots le solide granit du sentier, Pierrounet, se retournant vers quelque invisible suivante, partit d'un grand éclat de rire et clama à tue-tête :

— Je boirai encore ! Je boirai encore !

# Noël d'Auvergne

UNE neige invisible tombe ; l'air glacial siffle et mord. L'odeur d'oignons frits de la traditionnelle soupe au fromage imprègne les ténèbres, autour des maisons.

Des portes s'entre-bâillent, le regard jaune des lampes filtre et des ombres imprécises, presque humaines, circulent dans les « charreires », en balançant de-ci, de-là, des lanternes aux lueurs vacillantes.

La jeunesse du village, en manteaux de bure et en sabots, part entendre la messe de minuit au bourg lointain.

Les pieds s'enfoncent, jusqu'aux chevilles, dans la neige, le froid brûle les visages et, les yeux, qu'aveuglent les flocons, pleurent... Mais le sang montagnard est vif ! Et filles et garçons, bras-dessus, bras-dessous, barrent la route et marchent en chantant le Noël auvergnat :

*Il est né dedans un coin*
*Dans une étable*
*Il est né dedans un coin*
*Dessus le foin.*

Une rafale de vent neigeux emporte les dernières strophes et la nuit, de nouveau solitaire, fait hou ! hou ! aux angles des maisons, dans les chemins déserts.

Autour de la souche qui flambe et gémit, il ne reste plus que les vieux et les tout petits.

Les flammes lèchent la pierre noircie de l'âtre ; esclaves de la chaleur engourdissante, le chat ronronne et le chien dort ; les châtai-

gnes farineuses détonnent sur le gril et les pommes qui jutent sous la dent on un parfum d'automne.

Qu'importent la nuit, l'écir, la neige ! Et qu'importe la crèche fleurie, toute illuminée de cierges, qui resplendit dans l'église obscure emplie de senteurs d'encens et de musiques d'orgue !

Il fait bon attendre, au coin du feu, l'heure chaude de Noël...



Peu de paroles — le bonheur paisible ne se dit pas — nul geste... Les yeux rêvent et les oreilles écoutent le cri-cri grêle du grillon et les meuglements très doux des bœufs qui veillent dans l'étable comme à Bethléem...

Minuit sonne lentement à l'horloge de cuivre. Et dans l'air, la voix des cloches chante ; elle dit : Noël ! Noël ! l'Enfant est né ! L'année va finir et les peines aussi ; une autre recommence... Joie ! joie ! Noël ! Noël ! L'Enfant-Dieu est né !

L'aïeul, s'éveillant d'une interminable songerie, se lève du fauteuil que des peaux de moutons recouvrent. Et debout, sous le manteau de la cheminée, retirant de sa tête blanche, le lourd chapeau de feutre noir, il ébauche un signe de croix.

Toute la famille entoure le patriarche et s'agenouille à ses pieds. Et la prière du soir est dite en chœur, à haute voix, avec plus de ferveur que de coutume...

Le village sommeille maintenant toutes lumières éteintes.

Bouches humides entr'ouvertes, les enfants dorment au fond des

alcôves en rêvant à des petits Jésus en sucre rose qui fondent sur la langue.

La vieille souche achève de se consumer sur un lit de cendres. Et, tout autour, en ronds jolis, les sabots sages et naïfs épient la visite furtive du Bonhomme à la hotte merveilleuse.

L'écir s'est calmé, la neige ne tombe plus.

Une étoile tremble au-dessus de la cheminée et sa lueur mystique venue de très loin du fond des âges, baigne de douceur la nuit de Noël.



# La Légende du Forgeron



Il y avait à Marchal, en Artense, un forgeron qui n'était pas riche.

On n'a jamais été riche sur ces hautes terres, hormis de contes ; en ce temps-là, les bruyères poussaient drues sur le granit mais le blé guère et les paysans, tous pauvres comme des saints Labres, ferraient eux-mêmes leurs bœufs, et cerclaient aussi leurs roues.

Le forgeron ne pouvait pas être riche.

On l'appelait Michel le Roux ; il était grand, large, velu, hardi de corps et bon de cœur ; une barbe rouge flambait sur son visage et le tablier en cuir de bœuf qui lui descendait depuis le cou jusqu'aux genoux était noir comme sa forge sise dans la ruelle étroite près de l'église.

Un jour, qu'il songeait tristement à son sort, assis sur son enclume et les bras ballants, il vit entrer dans sa forge un étranger de fière mine ; ce dernier avait un visage brun terminé en pointe par une barbiche de lignite ; ses deux yeux noirs luisaient étrangement ; et, parce qu'il était vêtu de serge bleue comme un bourgeois de Limagne, Michel le Roux pensa qu'il arrivait de la riche terre des vignes avec un convoi de mulets brimballant les outres en peaux de chèvres gonflées de vin clairet et fou.

L'inconnu dit :

— Eh bien, forgeron, tu ne travailles pas ?

— Tu parles bien, l'homme, mais avec quoi veux-tu que je travaille ! Je n'ai pas de fers, je n'ai pas de charbon, je n'ai pas d'outils, je n'ai pas de pratiques, je n'ai rien !

L'étranger regarda Michel le Roux et, brusquement, lui proposa ce marché :

— Forgeron, qu'est-ce que tu me donnes, et je te laisserai assez d'or pour que ta forge ronfle ta vie durant et que ton enclume résonne chaque jour du matin jusqu'au soir !

— Tu parles bien l'homme, mais que veux-tu que je te donne ? Je n'ai rien !

— Donne-moi ton âme forgeron !

— Elle est à toi ! s'écria Michel le Roux, mais se repentant aussitôt de cette réponse hardie, il ajouta :

« Tout de même, l'homme, je ne te connais pas, qui es-tu ? »

— Le diable !

Alors, le pauvre Michel Le Roux de se lamenter :

— Mon Dieu, mon Dieu, qu'ai-je fait, qu'ai-je fait ?

— Qu'est-ce que tu as fait, forgeron ! Tu t'es damné, et si dans vingt ans tu n'es pas mort, je viendrai te chercher !

Le bourgeois de Limagne eut un rire sarcastique et sortit ; son manteau de serge bleue flotta une dernière fois au tournant de la ruelle ; au même instant, un âne gris, portant en croupe un vieillard en haillons, à la barbe blanche bougeant au vent, s'arrêta devant la forge ; un besacier, tout couvert de la poudre des chemins, appuyé sur un long bâton, suivait, pieds nus ; il s'approcha de l'âne, le tint par le licou, et le vieillard se laissa glisser à terre ; malgré son grand âge, il était droit comme un frêne ; il passa la porte ; il y avait tant de lumière dans ses yeux que la forge noire en fut tout éclairée :

— Brave forgeron, dit-il, depuis Saint-Donat nous marchons ; mon âne n'a plus de fers ; veux-tu le ferrer ?

Michel le Roux qui avait le bon cœur des pauvres, fouilla sa ferraille, découvrit quatre vieux fers et se mit à la besogne.

Quand il eut achevé, le vieux mendiant demanda :

— Combien te devons-nous ?

— Rien, rien, pauvre homme ; allez, allez toujours, je vois bien que vous n'êtes guère riches !

— Grand merci, brave forgeron ! Tout de même, demande-moi les trois choses qu'il te plaira ; elles te seront accordées !

Michel le Roux réfléchit un instant et dit :

— J'ai un fauteuil pailleux au « cantou », je voudrais que tous ceux qui s'y asseoient y restent le derrière collé à mon désir ; j'ai un poirier devant ma maison, je voudrais que tous ceux qui y montent y restent juchés à mon désir ; j'ai une cabrette derrière ma porte, je voudrais que tous ceux qui l'entendent, chantent et dansent à mon désir.

Le Bon Dieu et saint Pierre, car c'étaient eux, sourirent, montèrent à califourchon sur l'âne et disparurent au tournant de la ruelle.

■

Ce matin-là, parce que l'hiver était venu, il gelait fort ; les femmes allaient et venaient sur la petite place grise de neige et de brouillard et cassaient la glace autour de la fontaine.

Michel le Roux martelait un fer rouge sur son enclume ; il n'était pas gai ; jamais sa forge ne lui avait paru aussi noire ; à mesure qu'il levait son marteau l'ombre semblait s'épaissir davantage ; il tenait le dos tourné à la porte et pourtant il devinait une présence ; il n'osait tourner la tête, il la tourna à la longue, alors il vit que c'était Lui.

Il avait sa barbiche de bouc, son rire silencieux et son habit de serge bleue, comme un bourgeois de Limagne.

— Eh bien ! forgeron, les vingt ans sont passés... il faut me suivre, dit-il, dans le silence.

Michel le Roux, très calme, répondit :

— C'est bon, c'est bon, mais va te chauffer au « cantou » près de ma femme ; j'achève de battre ce fer et je t'accompagne.

Sans contredit, il faisait ce jour-là un froid à sortir tous les loups des sapins d'Algères, un froid à donner l'onglée même au diable.

Lui, devait venir de loin, de par là-bas, de l'autre côté des montagnes et il devait avoir enduré du froid aussi car, heureux de l'invite, il s'assit aussitôt sur le fauteuil pailleux au coin du feu ; il allongea ses mains noires et crochues vers la flamme ; le chat, hérissant le poil, se mit à miauler ; c'est alors que Michel le Roux entra ; il portait dans ses bras un faix de bûches de fayard et le jeta d'un coup dans le foyer ; par trois fois, il renouvela la brassée.

Entre les landiers de fer, un bûcher flambait qui aurait chauffé à lui seul le four communal. Des tisons pétaient de toutes parts ; les flammes montaient si hautes qu'elles jaillissaient hors de la cheminée ; la suie s'allumait un peu partout, en clignotant de l'œil.

Le diable, les cheveux, les cils, la moustache, la barbe poudrés d'étincelles, se rôtissait la peau, se roussissait son bel habit de serge bleue, se tordait comme une vipère que l'on fait griller au-dessus d'un feu de genêts, et, malgré ses contorsions, ne pouvait se lever du fauteuil.

Il implora :

— Brave forgeron, laisse-moi partir et je te pardonne encore pour vingt ans !

■

Un matin d'automne, Michel le Roux, ne pensant à rien, regardait le vent déplumer sur la place, le vieux tilleul.

Sa forge était éteinte et pourtant il sentait dans son dos comme une grande brûlure ; il n'osait pas se retourner, il se retourna à la longue, alors il vit que c'était encore Lui.

Il avait toujours sa barbiche noire, ses yeux durs et luisants et son habit de serge bleue, comme un bourgeois de Limagne.

— Eh bien, forgeron, les vingt ans sont passés, il faut me suivre ! dit-il.

— C'est bon, c'est bon, je viens ; passe à table, nous casserons la croûte et ensuite nous partirons ! répondit, sans se presser Michel le Roux.



Le diable, affamé comme un chien perdu, s'assit à la table de chêne luisant ; par la fenêtre ouverte, on voyait le poirier chargé de poires.

— Forgeron, tu as de bien belles poires !

— Oui, par ma foi ! Belles et bonnes et si ça te chante, monte à l'arbre pendant que je m'apprête.

Lui, gourmand comme une fouine, enjamba la fenêtre, grimpa au poirier et pour calmer son envie de poires en mangea à se faire péter la bedaine. Mais lorsqu'il voulut descendre ce fut une autre histoire : une force irrésistible le cloua, à cheval, sur la maîtresse branche. L'aigre vent d'automne se mit à souffler sans trêve arrachant les basques de son habit de serge, fouaillant sa peau ; et, les branches se mettant de la partie se levèrent et s'abaissèrent en cadence lui fouettant le visage et tout le corps ; des paquets de feuilles mortes le gifflaient, bouchaient ses yeux, ses oreilles, emplissaient sa bouche de leur odeur putride.

Durant trois jours et trois nuits, l'arbre en démence le battit sur toutes les coutures ; alors le corps moulu, la tête vide, il implora :

— Brave forgeron, laisse-moi descendre et je te pardonne encore pour vingt ans !

Un soir d'été, peu après l'*Angelus*, Michel le Roux s'apprêtait à quitter sa forge ; devant les portes, les vieux fumaient des pipes sur les bancs de granit ; l'ombre noyait la place ; le temps était calme.

Michel le Roux voulait s'en aller mais il ne pouvait pas : une main, plus noire que la nuit, le retenait auprès de son enclume.

C'était encore Lui avec sa barbiche de chèvre, ses yeux flambants, toujours vêtu de serge bleue comme un bourgeois de Limagne.

— Eh bien ! forgeron, les vingt ans sont passés, il faut me suivre, dit-il.

Il se mit à rire d'un rire mauvais ; tout dans la forge trembla ; les fers suspendus au plafond s'entrechoquèrent comme si un grand vent subit s'était levé.

— C'est bon, c'est bon, je suis prêt, va te faire verser à boire par ma femme et nous partons ! répondit tranquillement Michel le Roux.

Mais, le diable, cette fois-ci, ne voulut pas l'entendre de cette oreille et tout en grommelant : « Attends, attends, tu voudrais me faire asseoir dans ton fauteuil ou me faire monter à ton poirier ! », il chargea le pauvre forgeron sur ses épaules et se dirigea vers la porte. Au passage, Michel le Roux put décrocher la cabrette vineuse pendue au clou ; tant bien que mal, il parvint à la gonfler et soudain le diable entendit bêler à ses oreilles un air de bourrée :

« *Tra di lou, tra di la lou lette. Tra di lou, tra di la lou la* ! »

Du coup, il lâche le forgeron et se met à chanter à tue-tête :

« *Tra di lou, tra di la lou lette. Tra di lou, tra di la lou la* ! »

Il se met à chanter, à danser, à pirouetter, à sauter, à cabrioler, là sur la place, ici sur le coudert, là sur la bruyère, ici sur le fumier, là sur les roches, ici sur le pré.



Il dansa le jour, il dansa la nuit ; il chantait mais il ne riait pas ; il tournait comme une toupie, il tournait toujours et rien au monde n'aurait pu l'arrêter ; il voulait s'accrocher aux arbres, les arbres fuyaient, il voulait s'agripper aux rochers, les rochers rentraient en terre.

Durant trois jours et trois nuits, il vira sans arrêt ; les chiens hurlaient à la mort autour de lui.

A la fin, rouge, suant, son bel habit de serge bleue fumant comme une lessive, il implora :

— Brave forgeron, arrête-moi, et je te pardonne pour toujours !

Sans ça, le diable danserait encore, là-haut sur le plateau, à Marchal en Artense.

# La Lande



Cœur celtique de la Bretagne, l'Auvergne possède aussi sa lande.

L'humble parure des granits et des schistes croît avec vigueur sur les terres primitives : elle affectionne les durs socles hercyniens que n'entamèrent pas, au cours des âges, les mers et les fleuves aux alluvions fertilisantes.

Et parmi tant de forêts, de prairies et de vignes que porte la rude Auvergne, se cache, odorante et sauvage, la lande de bruyères, de fougères et de genêts.

Elle déploie, avec des gestes d'une filiale douceur, les plis de son manteau troué sur notre rocheux pays.

Ses genêts drapent les collines et ses fougères couronnent les têtes ruinées des monts.

Charitable, elle dissimule, sous ses bruyères, l'usure des hauts plateaux, la déchéance des puys effondrés, l'horreur des cicatrices millénaires.

Soumise à de maléfiques enchantements, elle s'attarde dans des tourbières noires, aux bords des étangs rouillés de l'Artense.

Elle est envahissante comme la mer : ses flots de bruyères, de fougères et de genêts battent les villages.

Elle dispute à l'homme des parcelles de territoire ; mais, malgré sa tenacité, elle recule peu à peu devant les champs de seigle et de sarrasin.

Elle renferme, en son sein, la source des impérissables sèves : le feu réduit en cendre ses bruyères, la serpe mutile ses genêts, la faucille coupe ses fougères, l'araire extirpe ses racines... opiniâtre, elle

lutte toujours et se révolte encore au moment où elle paraît domptée !

Il suffit, en effet, de laisser tomber en jachères, pendant une année, le champ péniblement conquis pour qu'aussitôt surgissent de plus belle, irrésistibles les genêts verts !

Sauvageonne en haillons, la lande court de la forêt à la prairie, du village au désert de pierres, en secouant de fauves parfums.

Elle n'est pas faite pour être serve ! Les paysans le savent trop bien et souvent au lieu de la combattre, ils l'utilisent comme une alliée.



Les brebis et les chèvres viennent brouter, dès le printemps, l'herbe aromatisée qui pousse entre les touffes de bruyères parmi les ronces, les fougères et le thym.

Les genêts géants abritent de fraîches coulées d'herbes fleuries et maintes sonnailles s'égrènent dans la lande par les journées d'été. Mais où sont les vaches rouges de Salers ? Les petits pâtres allongés sur de larges pierres plates que rongent les lichens ne s'en inquiètent guère. Ils ne peuvent compter les cornes de leurs troupeaux, mais autour d'eux la lande est vivante : les genêts frémissent, des clochettes tintent et l'odeur des bouses se mêle dans l'air à la verte odeur des fougères.

Inculte et quand même nourricière, la lande se rend encore précieuse par ses produits.

Ses fougères fournissent des litières odorantes pour les étables et ses genêts servent à de multiples usages.

Ils couvrent avec le chaume les toitures des hangars et des bergeries. Ils s'amoncellent en tas broussailleux au bas des granges et une fois secs, ils deviennent indispensables à la fermière pour allumer dans la cheminée noire le feu journalier. Les vieilles bergères qui filent la laine à leurs pieds, n'oublient pas de couper quelques-unes de leurs tiges les plus souples et de confectionner ces rustiques balais qui seuls, raclent à souhait, le plancher rugueux de « l'houstal ».

Dès que les châtaignes sont tombées, c'est encore à la lande que l'on a recourt, car rien ne vaut une pétillante flambée de genêts verts pour griller à point les fruits farineux.



Misère et providence de l'Auvergne, la lande en est aussi l'enchanteresse. Et qui a connu son sourire usé et respiré le parfum vieilli de ses bruyères ne peut s'empêcher de l'aimer pour toujours....

Pourtant, ce n'est que lentement qu'agit son sortilège.

Elle inspire, tout d'abord, une instinctive crainte ; non pas qu'elle soit peuplée comme la lande bretonne de sorcières et de korrigans — il y a longtemps que les « fades » auvergnates ne la hantent plus — mais ses solitudes soupçonneuses engendrent l'ennui et vous laissent trop seuls avec vous-mêmes.

Puis, ensorceleuse, et inquiétante, la lande attire invinciblement.

Elle ne donne pas de suite et veut être conquise.

Il faut plonger ses jambes, jusqu'aux genoux, dans des fougères coupantes, recevoir les gifles des genêts, se déchirer les mains aux ronces avant de la découvrir, rose et parfumée, dans son lit de bruyères.

Dès lors, la lande opère sa secrète magie : le soleil paraît plus vieux et la terre plus primitive que partout ailleurs.

Le sol embaume ; il exhale des senteurs vierges et fortes, des aromes subtils et grisants que les bruyères distillent des granits depuis que l'Auvergne est.

Comme il sied aux berceuses de rêves, la lande est silencieuse ou chantonne tout bas.

Les guêpes bourdonnent, les gousses des genêts éclatent avec un bruit sec en répandant leurs graines, les clochettes des bruyères s'entre-choquent avec des sonorités de cristal : une musique discrète enveloppe la lande.

Il n'en est pas toujours ainsi. Et lorsque les vents d'écir la fouettent sauvagement de leurs lanières glacées, elle pleure, geint, siffle, hurle, s'apaise soudain et se lamente de nouveau comme une damnée.

Chaque saison la montre différente.

Sous les pluies d'automne, dans les brouillards, elle élabore des songes taciturnes. Dans l'isolement des neiges elle se révèle perfide : l'hiver, ses « congères » sont funestes aux voyageurs égarés.

Au printemps, elle oublie sa gravité séculaire et trouve des sourires. Coquette, elle se pare d'oripeaux dont les ors tapageurs ne sont que feux de paille et, bien vite, elle revient fidèle aux roses et violets timides de ses bruyères.

En été, sous le soleil de midi, elle flamboie. Nul arbre n'allonge le fuseau de son ombre, les bruyères rigides comme des crins de fer n'ont pas un frisson. Et sous le ciel de cuivre jusqu'aux horizons pourpres, l'éblouissement de lumières se prolonge.

La nuit est lente à venir... le violet des bruyères se confond au violet du crépuscule, un parfum de miel flotte dans l'air et aux chants des cigales la lande s'endort.

Et, du plus loin que se souvienne notre mémoire, la lande surgit ainsi avec ses immuables aspects.

Elle est mêlée à nos premiers pas, elle servit de stade à nos jeux d'enfants ; nos jeunes corps, ivres de forces neuves, se roulèrent dans ses bruyères, s'imprégnèrent des sauvages odeurs de ses fougères et de ses genêts ; et nos yeux éblouis ont gardé la vision féérique de ses printemps tout en or et de ses automnes violets.



Notre enfance, l'Auvergne ! c'est la lande surtout, la vieille amie au visage cher et ridé qu'à chaque retour au pays l'on va revoir et dont la chanson grise ne lasse jamais.



# Quand le Soudard de guerre revint...



QUAND le soudard de guerre revint tout mal chaussé, tout mal habillé, il entra à l'auberge et dit à l'hôtesse :

— Dame l'hôtesse, tirez du bon vin blanc pour le soudard qui n'a pas d'argent !

Et le soudard se mit à table, se mit à boire et à chanter et l'hôtesse à pleurer.

— Que pleurez-vous dame l'hôtesse ? Vous pleurez votre vin blanc... le soudard n'a pas d'argent...

— Je ne pleure pas le vin de ma cave, je pleure la mort de mon mari... Comme vous lui ressemblez !

Alors, le soudard se leva et regardant l'hôtesse en pleurs qui serrait contre elle ses quatre enfants, il s'écria :

— Qu'as-tu fait méchante femme ! Je t'avais laissé deux enfants en partant et j'en vois quatre à présent !

— Hélas, mon ami ! On m'a écrit de fausses lettres, on m'a dit que tu étais mort et enterré... je me suis remariée...

— Femme, femme, faisons partage ! Garde les deux petits, moi je prends les deux grands et m'en retourne au régiment. Trouverai bien des jeunes filles comme tu as trouvé des amants !

*(Récit de folklore recueilli en Artense).*



# Le Tilleul d'amour



INQ années avaient suffi à Pierre Gravières pour faire fortune et oublier Maria Chardel.

Sur le pas des portes, dans les chemins, à la fontaine, chacun se communiquait l'invraisemblable nouvelle :

— Il est arrivé hier soir, dans une auto comme un Président !

— Croyez-vous ! Il doit se marier en Normandie avec la fille d'un millionnaire...

— Pauvre Maria Chardel ! Elle va le regretter son Pierre... Ah ! si le père Chardel avait su !

Mais allez deviner que cette tête brûlée de Pierre Gravières, ce « marailleur » des bois, ce valet qui ne restait pas un mois dans la même borde, pouvait devenir riche un jour !

Et les rideaux des fenêtres se soulevaient au passage de Pierre ; mais lui ne voyait rien ; après cinq ans d'absence, il reprenait contact avec le pays natal.

Il était parti un soir que le père Chardel lui avait refusé brutalement la main de sa fille Maria. Que voulez-vous ! Ils possédaient un « bien » de huit vaches les Chardel...

Les premières années, il connut la misère, les dures journées de « chine », la pluie, la boue, le froid, la faim. Et la souffrance de son amour humilié était au fond de toutes ses rancœurs.

Mais ce grand garçon, large d'épaules, au visage mâle, au front volontaire sous les cheveux noirs et drus avait tout vaincu ; il allait bientôt épouser la fille unique de Grorimond, le riche quincaillier de Challes, près du Mans, où lui-même était établi ferrailleur en gros.

Lorsqu'il interrogeait ses vieux parents sur ce mariage ceux-ci lui répondaient :

— Pierre, tu devrais te marier avec une fille de chez nous ; si elles ne sont pas très riches, elles sont travailleuses, économes, bonnes ménagères et au moins... vous vous comprendriez, tandis qu'avec ces étrangères...

Pierre se mettait à rire et raillait :

— Ah ! oui... les filles de chez nous, merci, je ne veux plus en entendre parler !

Il songeait à Maria et se sentait fort.

Depuis son arrivée, il n'avait pas éprouvé la curiosité de savoir ce qu'elle était devenue : il ne désirait pas la revoir.

Mais le hasard veillait...

Un après-midi que Pierre longeait la rivière, il surprit un groupe de baigneuses et reconnut parmi elles Maria Chardel.

Cette rencontre fortuite lui rappela tout un passé qu'il croyait mort.

En s'en revenant par les sentiers blancs de soleil, croulants de pierrailles, parfumés de genêts et de thym, une grande lassitude l'accabla.

Il s'assit sur une pierre, en proie à des rêveries tristes. Des lézards chauffaient leurs dos mordorés autour de lui ; la rivière moirée coulait au fond du val et dans le ciel de juin, d'un bleu dur, un milan décrivait de larges cercles.

Une envie bête de pleurer le prit.

Le goût amer des baisers, mouillés de larmes, de Maria lui revint aux lèvres.

Malgré les ans et l'oubli menteur, il se ressouvenait avec vivacité du son brisé de sa voix, de l'odeur de ses cheveux, de l'âcre saveur de sa bouche et même de la couleur mauve du soir d'adieu sous le tilleul.

Dès lors, il mesura sa faiblesse, perdit sa joyeuse insouciance, devint taciturne.

Il avait beau lutter, il était trop faible contre le souvenir. Une passion violente flambait de nouveau dans son cœur.

Sa vieille mère, avec la sûre intuition des femmes, devinait son tourment ; elle le surprit, un jour, à grimper sur le « Chastet » — un suq tout rond — d'où la vue dominait le village voisin de Peyrechave et la maison des Chardel.



Chaque soir, maintenant, il montait sur la colline et là, couché dans les herbes, il regardait trembloter la lumière des Chardel et ne redescendait que lorsqu'elle s'était éteinte.

Dans la nuit calme de juin,

les cigales chantaient ; des parfums de fleurs flottaient dans l'air tiède... Pierre regagnait la maison, le cœur lourd.

Il s'oubliait à rêvasser devant le feu, durant des heures. Les deux vieux l'observaient en hochant la tête :

« Le « drôle » a quelque chose ...», se confiaient-ils, lorsqu'il n'était pas là.

Un soir, Pierre Gravière ne monta pas au « Chastet » et avant de se coucher, il dit brusquement :

— L'air du pays ne me vaut rien. Mama ! prépare ma valise, je pars demain ; dans un mois je me marierai, vous viendrez à la noce.

— Eh ! tu n'y penses pas, pauvre ! s'exclama sa mère ; c'est la Saint-Estèphe dimanche ; tu passeras bien la fête avec nous et je te ferai de ces « fougnardes » dont tu es si gourmand...

Il ne répondit pas, mais le lendemain il ne parlait plus de partir ; toute la nuit il avait ressassé ses souvenirs des bals d'antan, quand il dansait avec Maria.

Le jour de la fête arriva, il alla au bal et Maria aussi.

Elle était toujours jolie, petite et fine, avec ses cheveux noirs et frisés, ses yeux bleus et rieurs fendus en amande, son teint de pain bis rose aux joues et le sourire éclatant de ses lèvres rouges sur les dents blanches.

Dès qu'ils s'aperçurent ils détournèrent la tête, mais la puissance du souvenir les poussa l'un vers l'autre.

L'accordéon de Pierretou exhalait cette valse qu'ils avaient tant aimée jadis :

*J'ai fait l'amour cinq à six mois*
*Dans la ville de Rennes...*

Sans mot dire, ils s'enlacèrent et se perdirent dans le tourbillon des valseurs.

Ils dansèrent tard dans la nuit et lorsqu'il l'accompagna par les prés piqués des feux des vers luisants, il sentit frissonner contre lui le corps chaud de Maria retrouvée.

Avant de se séparer, il demanda :

— Maria, tu n'es pas fiancée ?

— Non, répondit-elle simplement. Et toi, Pierre on dit que tu vas te marier en Normandie...

Il ébaucha un geste vague et murmura :

— Je ne sais pas, je crois que je n'en ai plus envie...

Et de peur de troubler le silence qui suivit, ils se quittèrent mais se sourirent comme autrefois ; des larmes brillaient dans les yeux bleus de Maria.

Les soirées d'été en Auvergne sont chargées d'amour, capiteuses, gonflées de sève et veloutées comme des joues de bergères.

Pierre et Maria se rencontraient maintenant chaque soir, sous le tilleul qui étendait sa ramure odorante près d'une vieille grange, à mi-chemin entre les deux villages ; on l'appelait le tilleul d'amour et il méritait bien son nom car depuis des générations, les couples qu'il avait unis ne se comptaient plus.

Et juillet arriva ; Pierre Gravières n'était pas encore reparti.

Il se sentait tout près de la terre: une vie forte bouillonnait dans sa chair.

Un après-midi que le soleil chauffait à blanc, il monta sur le Chastet. Les villages, alentour, dormaient dans un tremblotement de lumière. Et là-bas, au balcon gris des Chardel, la robe de Maria faisait une tache vivante.

Il dévala du « suq », passa la rivière sur le pont en bois, traversa le village aux maisons closes, aux chats sommeillants et se trouva devant la demeure des Chardel.

Il poussa la porte ; Maria était seule, elle l'accueillit en rougissant. Elle fleurait le linge blanc et la lavande.



Il la pressa dans ses bras, s'assit à côté d'elle, près de la table, sur le banc rugueux, chercha ses lèvres.

La pièce était obscure et fraîche ; le grillon chantait dans la cendre ; au loin, on entendait l'appel sonore d'un pâtre et le grincement d'un char, chargé de foin, qui descendait les côtes...

Dans le logis, le silence se prolongeait ; Pierre le rompit :

— Je repars en Normandie... j'ai besoin d'une femme gente, bonne et vaillante à l'ouvrage comme toi... Veux-tu m'accompagner Maria ?

— Je veux bien, Pierre ! répondit-elle.

Et le soir, Pierre Gravières, devant la soupière fumante, sous la lampe, annonça simplement à ses parents :

— J'épouserai Maria Chardel.

# Rivières d'Auvergne



IGNORANT les neiges éternelles et les glaciers, les rivières d'Auvergne naissent dans le gazon des prairies.

Elles sont filles des plombs et des puys ; l'eau perle aux flancs de ces buveurs de nuées atlantiques et murmure dans les « rases ».

Puis entraînés invinciblement par les pentes, les ruisselets s'assemblent, égratignent le sol, reflètent le ciel, musent parmi les pensées sauvages et les gentianes grasses et sucent la réglisse amère.

Mais devinant leur rude destin, les ruisseaux enflent la voix et dévalent des pacages comme des taurillons échappés.

C'est en vain que les vergnes chenus se penchent sur leurs eaux turbulentes, les conseillent et tâchent de les retenir entre leurs racines : les ruisseaux ne les écoutent pas. Et fatigués de la lumière des monts, du vent des cimes, des herbes et des fleurs des prairies, des grenouilles vertes, des écrevisses, des mufles roses des vaches rouges, ils poursuivent leur course aventureuse.

L'ennemi millénaire — le roc — pointe déjà dans leurs lits. N'importe, aveuglés, impatients d'arriver au terme de leurs courts voyages, les torrents filent, droit devant eux et bondissent par des cascades et des sauts vertigineux dans les vallées.

Fumants, bouillonnants, tonnants, ils rassemblent sur les rochers leurs flots épars et les vallées auvergnates retentissent d'une clameur que les échos répercutent sans fin.

De toutes parts, les basaltes, les laves, les granits, les schistes, les cernent, mais les rivières colériques se ruent à l'assaut des barricades rocheuses, tombent, s'élancent de nouveau, s'affaissent, se tordent, bavent, usent la pierre qui ne recule pas, burinent les gorges,

creusent les abîmes, taillent les brèches, se faufilent entre les quartiers de roc et passent.

Aguerries désormais, elles rusent, dorment dans les « gours » en faisant des moires, tourbillonnent lentement, rentrent au plus profond de leur lit et brusquement jaillissent, escaladent les obstacles, les submergent et glissent, tout d'une pièce, en hurlant, vers de nouveaux reposoirs.

Du plus lointain des âges, campés en des poses de rêve ou de méditation, des sapins noirs assistent sur les pentes ravinées à ce combat incessant. Parfois, la foudre ou la cognée des bûcherons en fauchent quelques-uns et maints troncs ébranchés pendent lamentablement au-dessus des torrents. C'est dans ce décor d'épopée — chaos de rocs, gorges profondes, ciel rare et soleil invisible — que coulent les rivières auvergnates dans leur cours forestier.



Mais les torrents, ces forces éternelles de la nature délirante et que la pierre têtue ne peut dompter, trouvent enfin leur maître. L'homme les attend ! Et derrière le scientifique barrage en ciment, les fières rivières s'immobilisent impuissantes.

Brusquement arrêtées en pleine course, au paroxysme d'une fureur victorieuse, elles ronflent menaçantes mais asservies en des lacs artificiels.

Une croûte d'écume jaunâtre, de détritus, de feuilles pourries et de bois mort les recouvre comme d'une honteuse lèpre.

Et ce n'est qu'après la fuite par de ténébreux conduits souterrains, puis la chute sans gloire sur les turbines des usines électriques, qu'elles retrouvent leur lit et la libre lumière.

Les meuniers, à leur tour, captent leurs forces brouillonnes, mais

c'est de bonne grâce et en chantant qu'elles font tourner la roue des vieux moulins.

Elles s'attardent même complaisamment aux barrages en bois des scieries et mêlant leurs grondements aux sifflements des roues d'acier dentées, elles passent fleurant la résine et en robe de sciure.

Peut-être, en s'égarant dans quelque bourg, des tanneries noirciront leurs eaux claires ; elles n'en rouleront pas moins leurs cailloux blancs et colorés et leurs sables blonds pailletés d'or, recherchés des orpailleurs arvernes.



Les rivières ont conservé d'indéfectibles fidèles : les pêcheurs.

Toute une race vivante qui ne mourra sûrement qu'avec elles, a tracé, génération par génération, des sentiers hardis sur leurs abrupts bords.

Dans les chaudes soirées d'été, les pêcheurs en sabots, armés de longues gaules, tendent filets, jettent cordes hameçonnées, posent verveux et nasses d'osier dans les eaux poissonneuses. Et dans la rose lumière d'aubes toutes pareilles, parmi les parfums d'algues, c'est la « levée » ruisselante. Des truites arcs-en-ciel et des goujons nacrés frétillent dans les mailles ; des anguilles noires, qui glissent dans les mains, se débattent au bout des hameçons d'acier.

Mais parfois, les filets sont troués, les cordes vides et sur le sable humide la loutre voleuse a signé de ses griffes son forfait nocturne.

Il n'est pas que les pêcheurs qui hantent les rivières, Des pauvres vieilles viennent ramasser dans les rochers, le bois mort, lourd, gonflé d'eau, qui chauffera « l'houstal » au long des jours d'hiver. De robustes

lavandières flanquées de deux tas de linge blanc et agenouillées sur les pierres plates, dans les menthes odorantes, manient avec ardeur le battoir sonore.

Sous la garde de jeunes bergères, les brebis et les chèvres broutent les ronces et les herbes folles dans la pierraille ensoleillée des rives bruissantes de grillons, de couleuvres et de lézards.

Dans les brûlantes après-midi de canicule, des nymphes s'ébattent dans les eaux fraîches... mais bergères d'Auvergne, derrière les rocs, les branches du saule et du bouleau, dans les halliers tout noirs de mûres et les feuillages du tremble, des yeux de faune s'allument encore pour vous !

Les rivières d'Auvergne ne montrent pas toujours un visage aussi virgilien ; elles sont capricieuses comme leurs sœurs méditerranéennes et il suffit des brusques orages de l'été, des fortes pluies de l'automne, des fontès des neiges printanières pour qu'elles deviennent « grosses » et déchaînées. Leurs flots bourbeux charrient des planches, des billes, emportent les ponts de troncs d'arbres, saccagent champs et prairies et emplissent les gorges d'un bruit de cataracte.

Ces terribles déportements sont éphémères. Et les rivières d'Auvergne, couleur de roches, de ciel, de lait, couleur des martin-pêcheurs qui les frôlent de leurs ailes, reprennent leur cadence héroïque et leur chant rythmé pour s'en aller mourir en Allier, Lot ou Dordogne.



# Le moulin du Torrons



u sortir du Bois des Gardes, le funèbre Torrons, roulant son eau dans un lit de lave noire, s'évade de l'Artense par des chutes basaltiques en tuyaux d'orgue.

C'est à l'orée des bois, au pied d'une de ces cascades blanches qui s'écroulent en éventail dans des vasques de pierre couleur d'encre, que se cachait le moulin du Torrons.

La bâtisse, avec ses dépendances — un four et un pressoir, — méfiante, dissimulée sous des vergnes touffus, ne montrait que son toit de chaume et, par endroits, sa façade barbouillée de farine comme un masque.

Le moulin se tenait accroupi au bord de l'eau.

Ses murs, épais de deux mètres, évasés à la base, enduits d'un crépi craquelé, étaient percés de fenêtres étroites, défendues par des croisillons de fer. La porte basse et les quatre ouvertures épiaient soupçonneusement le petit pont de bois jeté au-dessus de la rivière et le sentier rocailleux qui grimpait les pentes roides du vallon et reliait le moulin aux villages voisins de La Tuilière et de Champ-Redonde.

Sur le derrière, l'eau emprisonnée dans le réservoir, dormait. Sous une arche béante, elle s'engouffrait dans le moulin, se brisait en mugissant sur les aubes de fonte de la roue et s'échappait aussitôt pour aller se perdre dans le Torrons.

A l'intérieur, une cloison de planches séparait le logis du local où les meules broyaient, où les poulies grinçaient, où les courroies ronflaient, où le son volait parmi le va-et-vient monotone du blutoir et la chanson bruissante du grain.

Des sacs de blé et de farine, adossés aux murs ou s'épaulant les uns contre les autres comme des lutteurs, encombraient la pièce, laissant juste assez de place pour le grand lit-armoire, le vaisselier, la cheminée monumentale et la table en chêne massif près de la fenêtre.

Depuis 1760, date gravée dans la clef de voûte de la porte, les Bodequeille, de père en fils, habitaient ce moulin ; ils moulaient tout le seigle et le sarrasin produits par ce pauvre canton, perdu au milieu des landes et des forêts sur les limites du Cantal et du Puy-de-Dôme.



Une sorte de popularité quelque peu ironique s'attachait à leur nom.

Ainsi, il n'y a pas fort longtemps, on chantait encore dans les villages environnants, sur le rythme du *Pas de loup* — une vieille danse — cette ritournelle :

*Pon pas de lon !*
*Bodequeille, Bodequeille,*
*Pon pas de lon !*
*Bodequeille du Torrons.*

A l'époque de cette histoire, le maître du moulin, Pierre Bodequeille, approchait de la cinquantaine. Il était long, voûté, coiffé d'un chapeau noir aux bords rognés, poudrés de farine ; hormis ses joues fleuries de favoris grisonnants, son visage était glabre. On le rencontrait toujours par voie et par chemin, clopin-clopant, ne se pressant jamais et suivi nonchalamment de son âne qui portait à demeure, en travers de l'échine, quelque sac de blé.

Pendant que Bodequeille parcourait le pays de la Crégut au Couderc, du Vialard à La Fontille, la Nanette, sa femme et Paul, son fils, faisaient tourner le moulin.

A dire vrai, la Nanette se chargeait à elle seule des trois quarts de l'ouvrage ; bien que vieille déjà, petite, menue dans l'ample robe de futaine et le collant corsage de satinette noire, elle était rude au labeur et ne se plaignait point ; son seul faible était une superstition forcenée ; partout elle redoutait les diables, les farfadets, les loups

garous, les revenants ; toute seule, autour des meules, elle contait...

Paul, un grand garçon de vingt ans, sauvage, renfermé, d'apparence dur, menait une existence bizarre, toujours claustré dans la chambre haute près du grenier.

Durant les rares instants où il condescendait à travailler avec sa mère, ses gestes conservaient un automatisme inconscient, son regard restait absent ; une pensée unique devait l'occuper ; les gens des alentours le surnommait « Tabanat » — Toqué — en français.

Loin des villages, son enfance s'était écoulée taciturne dans ce sombre moulin, près du torrent noir et de la cascade blanche. Jamais il n'avait connu d'amis, de petits camarades ; ses jeux solitaires se bornèrent toujours à patauger dans la rivière, à pêcher à la main la truite et l'écrevisse, à édifier des barrages de pierres, à construire de minuscules moulins dans le sable au bord de l'eau ; son plus grand plaisir consistait alors à regarder tourner pendant des heures la roue géante du moulin qui lentement, par saccades, s'ébranlait sous le poids des lourds paquets d'eau, à rester couché sur les sacs de farine, les yeux grands ouverts : on eût dit que le mouvement des courroies et des poulies, la rotation des meules jumelles l'ensorcelaient.

De bonne heure, sa chambre, sous le chaume, fut encombrée de mécaniques de son invention, d'une multitude d'almanachs que les colporteurs chaque année présentent de porte en porte.

Le père Bodequeille ne comprenait rien à l'attitude contemplative et aux préoccupations mystérieuses de son fils ; un jour il le lui dit un peu vertement : « Le monde t'appelle le « Tabanat » ! Mais je crois qu'il a raison... A quelles sornettes rêves-tu tout le temps... songe-creux ! Tu ferais mieux d'aider ta mère aux meules ; ces almanachs te tournent la tête... Enfin que cherches-tu ? Peut-être le moyen d'aller à la lune... nanet ! »

— Je cherche le mouvement perpétuel ! répondit Paul sans s'émouvoir autrement.

Le garçon cherchait certainement quelque chose mais nul n'avait eu vent du résultat de ses secrets travaux ; jamais il ne se départissait de sa réserve et je ne sais pas quel événement aurait pu le faire sortir de son rêve éveillé.

Pourtant, un soir de fin d'hiver, Paul annonça tout de go à ses parents :

— Je pars pour l'Amérique... Je reviendrai avec la fortune ou vous ne me reverrez plus !

***

Le malheur s'abattit sur le moulin, une nuit de juillet, quelques mois après le départ du fils.

Durant tout le jour, une chaleur étouffante avait pesé sur le vallon. La fraîcheur du torrent et les arbres ne parvenaient pas à créer le moindre souffle. Le silence était total. Les oiseaux effarouchés par leurs propres cris ne piaillaient qu'à rares intervalles. Les taons et

les moustiques piquaient jusqu'au sang. Dans le ciel d'un bleu noir de gros nuages gris flottaient lourdement.

Bodequeille en rentrant à la tombée du jour dit à la Nanette :

— Femme ! il va faire orage : le Mont-Dore et le Cantal ont leurs capuchons !

Le soir, à la fraîche, après la soupe, les deux vieux s'étaient assis sur le banc de pierre devant la porte.

Le moulin ne tournait plus ; on n'entendait que la chute monotone de la cascade et les heurts du ruisseau qui fluait avec des blancheurs livides dans l'ombre.

Des chauves-souris voletaient autour de la maison ; malgré soi quelque chose d'indéfinissable étreignait le cœur ; et ce bruit régulier de l'eau qui tombait d'un mouvement égal sur les rochers était angoissant, terrible comme l'éternité.

Bodequeille et la Nanette ne parlaient pas ; ils écoutaient le battement sourd de leurs artères et pensaient à l'enfant parti au loin, sans doute, pour toujours...

Soudain, la Nanette s'écria d'une voix blanche en désignant le taillis obscur, près du pont :

—Bodequeille ! Avez-vous vu ? Là... une ombre rouge vient de passer !

Le meunier d'ordinaire se moquait des peurs de sa femme mais, ce soir-là, il se contenta de répondre :

— Femme, rentrons !

A peine avaient-ils poussé la lourde porte que le tonnerre gronda dans le lointain ; des larges gouttes d'eau s'écrasèrent avec un son mât sur les dalles de la cour.

Ils s'étaient couchés dans le profond lit-armoire et bien qu'ils eussent tiré les rideaux de l'alcôve, le feu du ciel illuminait la pièce comme en plein jour.



La foudre roulait, détonait, craquait sèchement ; le Bois des Gardes et le Charlut, avec tous leurs rochers, leurs sapins, leurs hêtres, leurs chênes, semblaient crouler tout d'une pièce.

A chaque décharge, la maison tremblait jusque dans ses fondements.

Bodequeille et la Nanette se levèrent ; pendant que le meunier vérifiait soigneusement la fermeture des portes et des fenêtres, la vieille, qui était allée quérir dans le bahut le litre d'eau bénite, faisait force signes de croix et aspergeait les meubles avec un brin de buis.

Au moment où Bodequeille cherchait du feu pour allumer la lampe, un éclair zébra le ciel, raya la vitre, et les deux vieux, frappés par le fluide, tombèrent sans un cri sur le plancher ; une odeur

de soufre emplit le logis et dans un fracas épouvantable, pareil à un bruit d'avalanche, le moulin du Torrons s'embrasa comme une meule.

■

Quinze ans après son départ du moulin, Paul Bodequeille, inventeur et fabricant d'une machine à calculer dont la marque, un vieux moulin au bord d'un torrent, faisait prime dans le monde entier, était devenu l'un des plus riches industriels de New-York.

Depuis son éloignement, il n'avait pas donné signe de vie, mais fidèle à sa promesse, il tint à revoir ses vieux parents et le moulin de son enfance.

Un jour, une somptueuse auto le déposa à la Crégut, à l'auberge du lac, sur la route.

Seul, taciturne comme par le passé, il prit le sentier pierreux qui menait au moulin ; à travers les landes de genévriers, de fougères, il respirait, non sans émoi, les parfums vieillots dont s'était grisée sa jeunesse ; mais à mesure qu'il avançait, le chemin se perdait sous les ronces, l'herbe folle, les orties : il paraissait abandonné depuis longtemps ; un pressentiment lugubre avertit Paul et, lui, qui dans sa hâte d'arriver courait presque, ralentit brusquement sa marche.

Il atteint le Torrons, reconnut sans surprise la noire rivière mais chercha en vain le petit pont de bois sur lequel il avait tant joué jadis ; le cœur serré, il traversa l'eau à gué, franchit d'une traite le rideau de vergnes et s'arrêta net, cloué au sol ; un sanglot rauque d'homme fort, pareil à un cri de bête blessée, perça sa gorge ; il s'avança en titubant vers le moulin en ruines envahi d'arbustes verts, passa ses mains tremblantes sur les pans de murs noircis, les pierres écroulées, jeta un regard navré à la croix de bois penchée sur ce désastre et vint s'asseoir sur les rochers sombres, au bord du Torrons.



La tête dans les mains, il revit sa mère, en serre-tête noire ,contant autour des meules, son père tout blanc de farine marchant suivi de l'âne, le vieux moulin sonore couvert de chaume, et son ombre à lui se promenant dans la chambre haute où il forgeait ses rêves...

Alors se mêlèrent dans son âme à un goût désespéré de néant, le doute affreux, le regret subit d'avoir sacrifié l'amour de ses vieux parents, de son toit natal à la fortune.

Et devant le gouffre noir et la cascade blanche qui coulait avec l'étrange rumeur d'autrefois, Paul sentit son cœur, durci par l'âpre conquête de l'argent, s'ouvrir à la douleur, et pour la première fois de sa rude vie d'homme, il pleura.

# Le Barrage



La chaumière, couleur de chanvre, se cachait à la lisière des bois sous un emmêlement de rames de sapins ; le pré pendait au-dessus de la rivière et sa lumière verte mettait une joie lente dans ce sombre climat de solitude. Le chemin tout craintif derrière ses murettes tortes se coulait un temps sous de grands fayards et disparaissait vite au cœur des taillis.

La rivière brune et blanche dévalait à gros bouillons de la gorge et les sapins noirs se penchaient pour la voir rouler sa hargne ; le grondement du torrent toujours égal de ton créait par sa monotonie même une sorte de silence étourdissant. Là-haut, dans des remous d'air, des milans gris-fer poussaient de déchirants miaous...

C'était tout, l'endroit s'appelait le Gournoir ; on y respirait un tel air de liberté, de sauvagerie, qu'il étonnait même les paysans, les bûcherons de ce canton où l'on trouve davantage de rocs, de bois tristes, de précipices, de landes que de bonnes terres en belle exposition.

Hormis quelques enragés pêcheurs et chasseurs, personne n'aimait à traîner ses sabots dans cette gorge forestière quasi inaccessible où se tordait la rivière de Tarentaine.

Un homme pourtant vivait là, un original qu'on surnommait « l'Ecossais ».

Dans le temps, il avait porté la balle des marchands de toile sur les routes de France ; il affectait alors de parler un jargon mi-patois mi-français où les gens n'y comprenaient goutte. Au surplus, il s'habillait à l'écossaise : une finasserie, une malice à lui ; il savait bien, le braque, qu'en faisant « l'Etranger », le monde croyant tromper se laisserait tromper et que sa marchandise se vendrait.

Grâce à ce trafic, « l'Ecossais » avait amassé nu pécule suffisant pour vivre librement, en sauvage, à Gournoir.

Les travaux des champs ne l'occupaient guère ; il tenait bien une vache, ensemençait aussi quelques carreaux de seigle et de blé noir, plantait deux ou trois quarterons de pommes de terre en lisière des genêtières, mais pour sûr il passait le plus clair de son temps à courir la rivière et les bois alentour. Cela se devinait dès l'abordée de sa demeure. Des roues de chars, des timons, des socles rouillés gisaient pêle-mêle le long des murailles ou traînaient à l'abandon près des fagotiers, du tas de fumier croupissant en plein vent dans une mare de purin roux.

Par contre, bien exposé au midi, contre le pignon, un auvent en planche s'ouvrait net, propre, et là, des grands filets tendus séchaient toujours ; souvent, du chemin on pouvait apercevoir « l'Ecossais » debout en train de réparer quelques mailles.

« L'Ecossais », tout à son braconnage, ne s'écartait guère de sa cambuse si ce n'était le dimanche où il allait chopiner au village voisin distant d'une demi-lieue par la traverse. Lorsqu'il avait bu il était terrible et, sur une parole entendue de travers, il vous aurait bien mis tout le village devant.

Il en avait surtout aux gendarmes qui pourtant ne venaient pas souvent le déranger dans ses sapins ; ils n'avaient pas envie de le désembucher allez ! C'était trop dangereux et l'Ecossais n'avait pas réputation d'agneau.

— N'ont qu'à venir, je les attends pour mesurer le profond de l'eau au Gournoir ! répétait-il à qui voulait l'entendre. Et avec cela il était vindicatif en diable ; un drôle de corps tout de même, l'allure un peu braque, plutôt petit de taille mais râblé et musclé comme pas un et agile, agile mieux qu'un écureuil.

Dans les batteries d'auberge, il était craint comme le feu ; ah, les lourdauds Artensiers ne pesaient pas plus que des cabris au bout de ses deux bras ! Ils en surent quelque chose un jour de fête, par là-haut ceux de Trémouille, mais l'histoire serait trop longue à conter...

Seul, Niasse, le vieux meunier, parvenait à le calmer, il avait connu ses parents dans le temps et à cause de cela, il se permettait de le sermonner de sa grosse voix cordiale :

— Il faut vivre avec les vivants ! Allons, mon ami écoute ton père et ta mère, ramasse-toi ! et l'autre l'écoutait ; pourtant je vous assure, il n'était pas de bon approche après boire lorsqu'il courait les chemins comme un fou, la faux au poing et parlant de mettre tout le pays à sang.

A part ces déportements qui étaient sa manière de célébrer les dimanches, les fêtes et les foires, il ne bougeait pas ; une fois remisé à Gournoir, il se tenait tranquille et s'ensauvageait pis qu'un sanglier. N'ayez crainte que personne ne s'avisat de venir lui chercher noise dans son ravin ; il pouvait à son aise pister les lièvres, tenir l'affût du renard, pieger les blaireaux, surveiller le passage des canards,

poser les filets et jeter son épervier dans des gours seuls fréquentés de lui.

Il était là dans son domaine, un domaine terriblement difficile à écumer mais il l'écumait et il aurait continué encore longtemps si un événement n'était venu bouleverser brusquement sa vie et rendre sa solitude intenable.

■

La nouvelle traînait dans l'air mais les années passant on avait fini par ne plus y croire.

Or, un beau matin, le pays fut envahi par des équipes d'arpenteurs, de géomètres, d'ingénieurs, que sais-je, tout un monde savant à lunettes, à carnets, à crayons, traînant avec eux un aria de niveaux, de planchettes, d'appareils bizarres, et tout cela calculait, dessinait, tirait des plans.

C'est pour le barrage ! disaient les gens en hochant la tête.

L'Ecossais voyait d'un mauvais œil ces particuliers tourner autour de son Gournoir, ausculter les rochers, les sapins, la rivière, tout le pays comme une personne malade.

Il grinçait des dents et marronnait :

— Faudrait pas que ces culs blancs viennent m'embêter chez moi !

Mais lorsqu'il apprit que le torrent allait être barré en amont de son Gournoir, que l'eau captée filerait par un siphon souterrain jusqu'à Sautevedel où jointe à celle de la grande Tarentaine, elle chuterait sur les turbines d'une puissante usine électrique, il faillit devenir fou de rage.

Il ne décolérait plus ; à l'auberge du village son poing martelant les tables faisait sauter bouteilles et verres.

On l'entendait hurler :

— Cré nom de sort ! Les crèverai tous ! tas de porcs va ! on ne serait bientôt plus maître chez soi si on les laissait faire, vous entendez les agneaux, faut les sortir !

Et des groupes de paysans l'écoutaient sans rire.

Durant toute une semaine, il courut les hameaux, allant chez l'un chez l'autre, exhortant chacun :

— Et surtout ne signez rien tonnerre ! Ne leur donnez aucun droit, ils ne peuvent passer chez vous, comprenez ! Ils vont tuer l'eau, les bois, il n'y aura plus de lièvres, plus de poissons, plus rien. Ils n'entreront pas dans mon Gournoir, non et non ! Tenez, ils me jetteraient là cent mille francs que je ne le leur donnerais pas !

Les colères de l'Ecossais n'empêchèrent pas les affaires d'aller leur train. Des bandes d'Italiens, d'Espagnols, d'Arabes, s'abattirent sur le canton. Les bois furent éventrés et bientôt ce ne fut plus dans ces lieux jadis si sauvages, si fermés, si calmes, que coups de mine, avalanches de rocs, charrois d'arbres, bruits de pics et de per-

foreuses, éclats de voix, comme si toute une armée était campée dans les parages.

Il ne fallait plus songer à traquer le renard ou à pêcher la truite ; toutes les bêtes de plumes et de poils avaient disparu comme par enchantement et quant aux poissons, si on tendait un filet le matin on le retrouvait vide ou on ne le retrouvait plus.

L'Ecossais étouffait, il grimpait sur un de ces rocs à milans qui dominent la vallée et là, posté dans les sapins il lui prenait parfois des envies folles d'envoyer quelques volées de balles à tous ces marailleurs ou de faire dérouler les rocs pour les écraser tous.

— Ferai quelque malheur si je reste dans ce putain de pays ! disait-il ; et un jour il barra sa porte et repartit faire « l'Ecossais » sur les routes de France.

■

Il revint deux ans après, un dimanche de l'arrière saison. Tout le village sur le pas des portes le regardait venir.

Niasse voulut l'arrêter au passage :

— Eh bougre, te revoilà ! tu retournes à ton Gournoir pardi !

— Oui, la campagne est finie, une autre recommence ! et sans autre compliment il passa ; son baluchon sautait sur son épaule et ses souliers couverts de la poudre des routes faisaient deux tâches blanches dans le chemin.

Le lendemain de son arrivée, il quitta le Gournoir à la pique du jour ; il avait remis ses frusques de traîneur de bois et de ruisseaux ; il portait sur le flanc une musette bondée et qui paraissait pesante.

L'automne avait déjà roussi fort avant les fayards et les chênes du bois d'Escurol, mais les sapins du Fayet sur les rochers restaient noirs et verts comme toujours ; l'Ecossais les regardait avec un grand rire dans les yeux.

Il avait coupé un bâton d'épine dans un fourré et il suivait le sentier de rondins jeté par les manœuvres à flanc d'abîme.

Sur la pente, entre les rocs entassés, les sapins et les fayards montaient d'un seul jet ; certains étaient abattus et pourrissaient là avec tout leur branchage ; ils n'avaient pas été coupés à ras du sol comme font les bûcherons de chez nous mais à mi-corps d'homme, alors « l'Ecossais », grondait :

— Salauds !

En s'agrippant aux rochers, aux racines des sapins, il se penchait parfois au-dessus des précipices ; il apercevait au fond le lit presque desséché du torrent ; une eau brillante sautait encore, mais elle était si maigre qu'il ne la reconnaissait plus ; quant à ses gours, ils avaient tous été bus ; il s'épongeait le front et poursuivait sa route en gémissant :

— Une misère ! Une misère !

Le sentier se mit à descendre et bientôt « L'Ecossais » atteignit

le fond du val. Entre deux éperons de granit, un haut mur blanc évasé à la base tout en ciment barrait la vallée.

Le braçonnier toisa l'ouvrage avec mépris ; la haine durcissait sa face ; il grimpa l'échelle de fer et se trouva au sommet du barrage sur le chemin de ronde. La rivière prisonnière ronflait dormante et noire derrière ce mur ; des sapins noyés sur pied montraient de-ci, de-là leurs têtes pareilles à des épis. L'Ecossais cracha de dégoût dans cette eau asservie.

Il leva la tête ; comme des pans de mur, les deux bords de la gorge s'élevaient avec leurs retables de roc, leurs corniches sur lesquels veillaient les sapins roides, et tout en haut entre ces deux machoires de pierre et de forêt, le ciel, étroit comme une rivière, roulait des bouillons de nuées.

Il fit le tour du barrage, examina les vannes, les plaques de fer d'où montait le grondement de l'eau s'échappant dans le conduit souterrain.

Il redescendit au pied de l'ouvrage.

— T'aurai va ! siffla-t-il entre ses dents et il ouvrit sa musette.

A coup de ciseaux et de marteaux, il se mit à attaquer la base de l'ouvrage. Il travaillait avec un tel cœur, une telle furie que vers midi il avait foré quatre trous de mine. Alors il passa sa manche sur son front, sortit un litre de vin, le vida d'un trait et gronda :

— Verrons bien si l'eau leur appartient à ces fainéants ! Puis, il bourra les fourneaux et posa les mèches.

Des buses tournaient dans le ciel, le soleil allumait la pointe des rocs, les sapins restaient noirs. Il regarda tout, repèra tranquillement sa cache, un quartier de roc en contrebas dans le lit du torrent, haut comme une maison, et battit le briquet ; le fulmicoton grésilla ; à toutes jambes, il fila vers l'abri.

Collé derrière la roche, il attendit ; le sang lui bourdonnait aux tempes et son cœur sautait dans sa poitrine à se décrocher.

— On va rire, le Gournoir aura de l'eau, on va rire ! et son démon le poussant pour mieux voir la défaite de l'adversaire, il passa la tête.

Une quadruple détonation pareille à des coups de canon fit hurler la gorge ; dans des jets de flamme et de fumée une mitraille de pierrailles sifflantes hacha les sapins alentour et « l'Ecossais » s'écroula le front ouvert. Le sang pissait de sa blessure et l'aveuglait presque mais il riait quand même et gueulait :

— Je l'ai ! je l'ai ! et l'âcre odeur de la poudre lui piquait la gorge.

Une épaisse fumée lourdement s'enleva vers les premières rames des sapins, et « l'Ecossais » tout saigneux écarquilla les yeux tant qu'il put : il revit le barrage intact à peine déchiré et noirci qui le regardait de toute sa blancheur indifférente.

Alors, tendant le poing, serrant les dents, « l'Ecossais » hurla encore :

— Ah porc, si j'en réchappe, te mettrai au cul la dynamite !

# Les Bourgs



OMMODÉMENT installés le long des routes blanches, les bourgs vivent sous le signe de croix des clochers.

Les routes nationales leur font rarement l'honneur de les couper par le milieu, les routes départementales parfois les oublient, mais il leur reste toujours l'orgueil des chemins vicinaux.

Tout fiers de leur importance, ils délèguent, au-devant du voyageur, deux rangées de platanes cérémonieux.

C'est presque avec respect que l'on pénètre dans ces minuscules capitales. La rivière même, consciente de la déférence qui se doit aux notables, discipline son allure, avale baves et grondements et multiplie, en guise de révérences, les courbes gracieuses dans les grasses prairies.

Par un artifice de coquette, les bourgs dissimulent la nudité de leurs maisons derrière un rideau frissonnant de peupliers, frênes, noyers et sapins.

Tout au bout de l'inévitable ligne droite, les demeures curieuses se penchent pour lorgner l'arrivant ; des odeurs de crottin, de corne brûlée, de pain chaud accourent, harcèlent l'étranger : elles l'accompagneront tyranniquement jusqu'à la sortie du bourg.

Campées solidement de chaque côté de la route, les maisons en pierre de taille — basalte et granit — ont un air de jeunesse vigoureuse ; leurs quatre fenêtres symétriques percées comme des yeux dans la façade blanche, dévisagent les passants. L'ardoise aux reflets bleus remplace sur les toits la tuile moussue aux tons d'or vieux ; des girouettes de fonte tournoient et grincent sur les faîtages en métal crêté, car les antiques croix de pierre ont disparu. Des balcons de fer, sans parenté aucune avec les rustiques « balits » en bois,

ornent bourgeoisement la villa aux panonceaux dorés du notaire et celle à plaque de cuivre du médecin.

La poste, coiffée de fils télégraphiques, la gendarmerie et son drapeau, la mairie-école affublée des accessoires municipaux : horloge, hampe bleue, estampille « R. F. » géante, portent la mine ennuyée de personnalités officielles présidant un banquet.

Le commerce de la commune est concentré sur ces quelques centaines de mètres de route et longtemps pour les petits villageois, il n'existera pas, de par le monde, de lieux plus prestigieux que cette voie sans nom bordée de boutiques grises...




A l'entrée du bourg, la forge noire du maréchal ferrant rougeoie, vomit une fumée âcre et, toute résonnante de marteaux, mêle la voix laborieuse de son enclume aux tintements liturgiques des cloches. Des roues, des timons, des chars traînent dans les fossés ; un cheval attaché par une chaîne à l'anneau de fer de mur, se laisse brûler placidement la corne des sabots sous l'œil attentif d'un paysan appuyé au frontal de sa paire de bœufs.

Un peu plus loin, derrière des vitres blanchies de farine, des piles de miches oblongues encadrent les tourtes — ces disques épais de pain de seigle — devant la porte, la voiture à quatre roues, à bâche bise, attend, brancards en l'air, la venue de la boulangère pour faire la tournée journalière dans les hameaux voisins.

Des bocaux poussiéreux, pleins de bonbons, alignés à quelques devantures, désignent, mieux que des enseignes, les épiceries ; les

denrées les plus diverses, la quincaillerie la plus inattendue encombrent jusqu'au plafond ces boutiques obscures : l'huile et le café voisinent avec les « ferrats » et les galoches de cuir noir.

D'un bout à l'autre de l'année, une odeur de chair fraîche s'échappe de l'unique boucherie et, suivant la saison, quelque veau, mouton ou cabri se balance au crochet de l'étal.

Le tailleur-coiffeur guette patiemment du pas de sa porte une clientèle rare ; et le marchand de tissus bâille, le mètre à la main, devant son comptoir vide, symbolisant ainsi, sans le savoir, le morne ennui des petits bourgs.




Mais ce ne sont là que petites gens et les bourgs s'enorgueillissent surtout d'un café-hôtel que nul n'aurait l'hérésie de confondre avec les modestes auberges de village.

Méprisant les titres pompeux — Lion d'Or, Cheval Blanc, Trois Ecus — qui enflent la renommée des hôtels de sous-préfecture, le café-hôtel se contente du nom de son propriétaire ; ce dernier est toujours un notable et les habitués annoncent avec une pointe d'orgueil :

— Nous allons chez « Charreire », chez « Rabuissou »...

Chacun sait que la grande salle possède un billard, une table d'hôte où s'asseyent parfois de bedonnants voyageurs qui ne dédaignent pas de remiser, pour une nuit, leurs autos dans le garage-écurie.

Les élus de la commune ne manquent pas d'honorer l'illustre établissement de leur présence à l'issue d'une réunion du Conseil muni-

cipal ; à l'occasion d'un comice agricole. Lors du Conseil de révision, les conscrits y célèbrent de joyeux banquets et les noces les plus cossues seraient sans éclat si elles n'y donnaient pas des repas plantureux. Les jours de foire, une cohue bruyante déborde des salles trop petites où l'on respire une atmosphère de kermesse.

En outre, le café-hôtel est le point de départ et d'arrivée du courrier qui relie la région à la gare du réseau ; cette fonction rehausse singulièrement son prestige.




Chaque soir, toute la badeaudaille se rassemble autour de l'autobus ronflant ou de la patache obèse que traîne encore, à l'ancienne mode, un couple de chevaux tout sonnants de grelots. Les préparatifs sempiternels sont suivis avec un inaltérable intérêt ; une fois que le sac de dépêches et les malles sont arrimés sur le toit, la portière claque sur le dernier voyageur et le courrier s'ébranle majestueusement. La parenté larmoyante et les curieux troublés regagnent à pas lents les maisons tranquilles, en rêvant aux voyages qu'ils ne feront jamais...

Les bourgs possèdent tous une place vénérable où survit le charme vieillot d'autrefois.

Des marronniers séculaires ombragent un gazon lustré comme un habit usé ; ils tournent autour d'une fontaine qui chante et rit toute

seule en se remémorant les propos des commères qui depuis toujours viennent emplir leurs seaux à sa margelle usée.

Assises en rond, des maisons basses, décrépites, pour le moins centenaires, semblent tenir un éternel conciliabule ; lorsque sonnent matines et *Angelus*, elles paraissent agenouillées pour de ferventes prières.

Dans un coin, la vieille église « rabuse » et ne se souvient plus du temps où elle était romane ; les siècles et des générations de maçons l'ont défigurée ; ses murs lézardés, ses arcs-boutants courbés par un trop long effort, son toit de tuiles bossué ainsi qu'une échine de glaneuse, et son clocher posé tout de travers comme une coiffe de grand'mère lui composent le visage émouvant des êtres et des choses qui ont lentement vieilli et longtemps souffert...

Elle embaume d'un parfum d'encens, la place que traversent discrètement des menettes noires toujours en marche vers la sacristie.

Par contre, le garde-champêtre martial et moustachu, trouble intempestivement le silence religieux des marronniers, de rageurs roulements de tambour et d'avis glapissants.

Chaque dimanche, la place connaît un peu de son antique splendeur ; une foule en blouse bleue et en robes sombres l'emplit et déferle jusqu'aux murs de l'église. A toute volée les cloches carillonnent et la grand'messe entendue, les fidèles se retrouvent au café-hôtel devant les chopines de vin rouge ; de leur côté, les paroissiennes envahissent les boutiques et entassent dans les voitures et camionnettes des filets gonflés de victuailles.

Les bourgs sont aussi la nécropole des communes et le culte des morts les pare d'une poésie grave.

Le cimetière attenant à l'église dort sous les regards perpétuels des vivants ; il exhale une funéraire odeur de buis et chatoie comme un jardin ; des fleurs et des plantes enlacent les stèles, les croix de bois vermoulu et celles de fer rouillé ; des cyprès rêvent le long des allées herbeuses ; l'if endeuillé et le pin balsamique veillent autour du tombeau symbolique des soldats morts à la guerre.

Les enfants de la commune ont tous joué à l'ombre de ses murs branlants couronnés d'aconits et plus tard, tous — les sédentaires et les émigrants — reviennent fidèlement au bourg natal, dormir aux côtés des ancêtres dans le petit cimetière patiné de lumière, cuivré de soleil et tout sonore de chants d'oiseaux.

# La première Foire

On en fit longtemps des gorges chaudes, chez les Ricoux d'Embort, de la première foire d'Anna la bergère.

La petite, à l'époque, avait treize ans ; elle sortait de Fallet, un village de l'Artense, haut perché sur les rochers, parmi les genêts et la bruyère.

Bien que jeunette, Anna était robuste, presque femme ; elle ressemblait à une bohémienne avec ses robes en lambeaux, ses jambes nues et brûlées, son teint de moricaude, sa tignasse noire et ses yeux sarrasins qui ne cillaient pas sous les regards provocants des garçons.

Les pâtres des alentours, dépités par ses allures farouches, se plaisaient à la narguer en lui chantant la drolatique bourrée des *Filles de Fallet* :

*Les filles de Fallet*
*Sont amoureuses,*
*Sont amoureuses,*
*Les filles de Fallet*
*Sont amoureuses des sabotiers.*

*Elles se jettent sur les garçons*
*Comme des chèvres,*
*Comme des chèvres,*
*Elles se jettent sur les garçons*
*Comme des chèvres sur les buissons...*

Mais les mauvais plaisants se tenaient à une sage distance d'Anna qui, certes, n'aurait pas hésité à se jeter sur eux pour les corriger, car elle avait la main leste et le bras solide.

Pour sa rudesse, le Père Ricoux l'estimait.

C'était, lui aussi, un fruste Artensier, encore vert malgré ses quatre-vingts ans, et qui cherchait les coups au lieu de les éviter. En toute occasion, aux fêtes et aux foires, il entretenait la réputation de « tête folle » et de bravoure légendaire qu'il avait acquise en faisant partie de la mémorable charge du 6 août 1870 à Reichshoffen.

A dix lieues à la ronde, on ne le connaissait que sous le sobriquet du « Cuirassier » : il en était fier !

Et, qui ne l'avait vu dans les auberges de l'Artense, bien planté avec sa haute stature, ses épaules carrées faisant craquer la blouse, bouchant les portes, sa tête massive, dure comme si elle avait été taillée dans un morceau de granit ! Des favoris roux et une moustache à la gauloise qui refusaient de blanchir, encadraient militairement son visage énergique, mordaient le nez osseux, la peau tannée, briquetée, criblée de trous comme par des petits plombs ; des rides, grosses comme des cordes, barraient son front bas, têtu et, ses yeux, verts comme une eau de torrent, pétillaient, pleins d'éclairs, sous la broussaille des sourcils.

Tonitruant, buvant bien son verre, il n'avait pas son pareil pour faire trembler les parquets raboteux aux cadences des bourrées athlétiques.

■

La veille de la grande foire de printemps de Condat-en-Feniers, le « Cuirassier », devant la maisonnée ébahie, dit brusquement à Anna :

— Drôla ! Je suis content de toi, demain tu m'accompagneras à la foire !

Personne ne discutait les décisions du « Cuirassier » mais ce n'est pas sans inquiétude que chacun songeait au départ pour la foire de ce vieux fou et de cette sauvagesse.

Anna n'était jamais allée à une foire ; l'annonce de cet événement la tint éveillée toute la nuit.

Du réduit où elle couchait près de l'étable, elle entendait un incessant piétinement de troupeaux pareil à un bruit sourd de troupes en marche qui auraient défilé sans fin sur la route de Bort à Condat. Des roulements saccadés de carrioles, des ronflements de moteurs, des trompes d'autos, des beuglements, des abois, des jurons grossis par la nuit, traversaient les murs épais, venaient mourir jusqu'à elle. Parfois, des « vaccades » descendant de Bélier, de Saint-Etienne, de Ridoux, passaient en trombe sous les fenêtres, dans le chemin : les vitres vibraient, des voix fortes criaient : « Atti ! Ah ! Ani ! Tas ! Tas ! » Les bêtes dans l'étable secouaient leurs chaînes et beuglaient doucement.

Tous ces bruits, ces mouvements dans l'ombre achevaient de troubler Anna dont le cœur se serrait comme à l'approche de quelque catastrophe.

A l'aube, l'appel rude du « Cuirassier » la fit sursauter :

— Lève-toi, Anna ! C'est l'heure !

Elle se leva, se vêtit de sa plus belle robe, — un pauvre carré d'indienne piquetée de fleurs — mit ses souliers noirs à talons hauts, son chapeau des jours de fête et sortit.

Elle avala un bol de café brun, prit la lanterne que lui tendait le « Cuirassier » et le suivit à la bergerie.



Le père Ricoux se mit à palper les brebis en maugréant ; lorsqu'il en découvrait une bien maigre, il la soupesait par la toison et lui faisait sauter la claie. Après avoir ainsi trié une douzaine de misérables bêtes, il les poussa dehors, referma la porte d'un air satisfait, décrocha son « drillier » noueux, siffla son chien Piquart et adressant un joyeux « Viens petite ! » à l'Anna, il partit pour la foire de Condat.

La route, d'ordinaire si tranquille, était encombrée de gens, de bêtes, de véhicules : Anna ne la reconnaissait plus ; une poussière blanche volait au-dessus de la chaussée ; de violentes odeurs de crottin, de bouse et de suint composaient déjà l'atmosphère fièvreuse du foirail.

Des voitures à deux roues, combles de jeunes filles en toilettes claires, aux joues avivées par l'air du matin, cahotaient au galop des chevaux ; des camionnettes et des autos cornaient éperdument derrière d'interminables troupeaux de Salers rouges que des vachers mastocs et des « labris » hargneux ne parvenaient pas à faire garer ; des petites vieilles, le cabas de paille jauni enrubanné de velours

noir pendu au bras, trottinaient le long des fossés ; et des paysans, en blouse bleue, aux visages couperosés par le feu du rasoir, marchaient en gesticulant au milieu de tous ces embarras.

A chaque instant, le « Cuirassier » rencontrait des figures connues ; on l'interpellait :

— Hé ! Hé ! père Ricoux ! Alors, vous allez à la foire !

Il fallait s'arrêter dans les auberges, à Coindre, à Cournilloux, vider



chopine et rejoindre ensuite, à grandes enjambées, Anna qui toute seule se démenait comme une diablesse autour de ses douze moutons maigres, perdus parmi les troupeaux et les attelages.

Une longue et bruyante caravane cheminait à travers la forêt du Maubert, sous les regards indifférents des sapins et des rochers.

Aux Essarts, Anna éprouva un pincement au cœur en revoyant le petit chemin creux, hérissé de pierrailles, qui grimpait péniblement la pente jusqu'au plateau où Fallet était juché...

Après un dernier tournant, Condat apparut avec ses villas blanches et ses toits bleus dans un cercle de montagnes couvertes de bois noirs, au creux d'un vallon vert où se nouent dans les prés et les sables la Rhue et la Santoire.

Le père Ricoux, d'un coup de poing faraud, inclina son chapeau bourru sur l'oreille, frisa ses favoris, tira sa pipe, saliva et dit :

— Anna, fais attention ! Il va y avoir du monde ; aie l'œil sur les bêtes !

Puis, prenant les devants, il passa très fier, la taille droite, devant les villas fermées des marchands de toile.

Le marché aux moutons se tenait au carrefour des routes de Montboudif et d'Egliseneuve, dans un recoin, sous un tilleul centenaire.

Le « Cuirassier » dédaignait cet emplacement trop à l'écart et il estimait que ses douze moutons maigres méritaient d'être mis en montre en plein forail.

Le foirail de Condat-en-Feniers est un des plus réputés du Cantal. La faveur dont il jouit s'explique par sa situation unique, tout en



haut de la ville, sur un « suq » rocheux qui domine la mairie, l'église, les maisons et commande les vallées. Si ce n'était le calvaire de pierre planté à son sommet, le château d'eau qui le couronne lui donnerait l'allure d'un fortin. Par place, les coulées de lave se montrent à nu sous un gazon rare, parsemé toute l'année de bouses sèches.

Nulle part, lorsque les vaches, les bœufs et les « bourettes », s'étagent sur ses pentes, ils ne se présentent avec autant d'avantages aux yeux des acheteurs.

Le père Ricoux connaissait cette particulatrié ; aussi, sans se soucier des règlements de police, des injures des bonnes gens qu'il bousculait, il campa l'Anna et ses douze moutons maigres près de la croix. Puis, après avoir attaché les bêtes ensemble, il dit à la bergère :

— Petite, je vais faire un tour... garde bien les moutons ! Attention qu'on ne te les enlève pas !

Anna, appuyée sur son bâton, ne se lassait pas de suivre du regard la mouvante forêt de cornes et la houle rouge des Salers qui beuglaient autour d'elle. Des hommes en blouse, larges de carrure, violents de mine, se coudoyaient dans un va-et-vient perpétuel ; des colloques animés se formaient ; des visages rudes s'approchaient à se frôler, on se confiait des secrets dans l'oreille, puis soudain des rires éclataient, des voix brutales s'élevaient, proférant des jurons pittoresques en patois ; des poignes véhémentes agrippaient les revers des blouses ; les prix jetés au vent étaient débattus avec âpreté et des coups de plat de mains, retentissants comme des coups de battoirs, concluaient les marchés.

Tout le jour, le tumulte de la foire gronda dans le bourg. Les cris de la foule, les grognements déchirants des porcs, les bêlements des moutons, les beuglements prolongés des vaches, les airs de cabrette et des accordéons dans les cafés se heurtaient, se confondaient dans le plus assourdissant des hourvaris. Anna, abasourdie, n'ayant mangé, pour tout repas, qu'un bout de pain bis et de fromage, attendait placidement le retour du « Cuirassier ».

Parfois, quelque paysan tâtait l'échine d'un mouton, et, sans un regard pour la gardienne, s'éloignait, la lippe dédaigneuse.

Tout à coup, un gros homme, rubicond, court sur jambe, guêtré de fauve, le torse serré dans une blouse étriquée, courut droit à elle ; sans mot dire, il saisit une énorme paire de ciseaux qui pendaient à sa ceinture et tailla une large croix dans la toison du premier mouton qui lui tomba sous la main.

Ah ! le pauvre homme ! Il n'avait pas achevé, qu'Anna, rouge d'indignation, échevelée, les yeux brillants, fit pleuvoir sur ses épaules une maîtresse volée de coups de bâton ; en même temps, elle ameutait tout le coin de sa voix criarde et hurlait :

« Ah ! crapaud ! Bougre de voleur ! Je t'apprendrai à tondre mes « ouilles » !

L'infortuné marchand avait beau crier :

« Arrête ! Arrête folle ! J'ai acheté ces moutons à Ricoux ! Je les marque, c'est mon droit !

Rien n'y faisait, Anna vociférait et frappait toujours...

Et le « Cuirassier », qui, du café de la « Terrasse », assistait à cette scène burlesque, clamait, à perdre haleine :

— La crâna drôla ! La crâna drôla !



# Les Prés

Dès les premières brises de mars, les prés s'éveillent du sommeil hivernal. La neige fond lentement par larges plaques et déjà, dans les haies, le noisetier chatonne. Au pied des vieux murs, des rangées d'arbres, la violette embaume. Un soleil jeunet, vernisseur de bourgeons, empourpre les monts crêtés de neige.

Et par un de ces matins d'avril, bleutés, humides, doux comme des yeux d'agnelets, les prés à l'herbe rase, roussie par les gelées, boivent de nouveau la lumière.

Minables, ils rappellent ces malades qui ont gardé la chambre durant un long hiver... Feuilles mortes et brindilles pourries les jonchent ; les orages de l'été ont charrié terres et cailloux sur le gazon et les pluies patientes de novembre effacé les « rases ».

Mais bientôt, sous les brillantes averses printanières et les coups de soleil, clairs comme des flambées de genêts, les prés verdoient, commencent à fleurir.

C'est l'époque où les jeunes filles s'en vont cueillir par prés et champs, le long des fossés poudreux, le pissenlit nouveau et la doucette tendre.

Puis, un jour, les villages envahissent les prés ; les femmes arrachent, avec le râteau, feuilles, bogues, écales emmêlées dans les herbes ; les enfants épierrent ; les hommes curent ; creusent les « rases », chargeant les détritus dans les « charrilles » crépies de bouse qu'ils vident ensuite dans les chemins ; des filets de fumée bleue s'élèvent des tas de feuilles que l'on fait brûler en parfumant ces journées de printemps d'une âcre odeur d'automne.

Leur toilette saisonnière achevée, les prés proprets, peignés, lustrés, étincellent tout neufs sous le soleil. L'eau limpide des « serves » coule dans les rases en faisant trembler les clochettes jaunes des coucous et les boutons d'or. Le matin, les gouttelettes de rosée perlent à la pointe des herbes naissantes comme des pleurs au bout des cils...

Sous les flambants soleils de juin, les prés drus, montants, multicolores, ronflent comme des incendies.

Abeilles et guêpes butineuses, papillons diaprés, libellules graciles voltigent pêle-mêle au-dessus des hautes herbes et des fleurs.

La scie aigre des grillons couleur de feu, des cigales brunes, des sauterelles aux détentes mécaniques, accompagne ce bourdonnement de ruche. Piquetées de bluets, les graminées frêles courbent leurs épis trop lourds. De chaudes et capiteuses senteurs de miel, d'angélique et de sureau flottent dans l'air ; en suivant les traverses, les adolescents rêveurs effeuillent les marguerites blanches...

Les prés verts, chatoyants, embaumés comme des jardins vont mourir. Leur glas tinte dans les villages : le bruit clair et monotone des faux que l'on martèle monte des vallées.

Un matin, les prairies à peine éveillées, barbouillées encore de brumes nocturnes, frémissent.

Les chemins rocailleux résonnent sous le pas des bourreaux. Ils arrivent, en file indienne, la faux étincelante sur l'épaule. Leurs chemises à carreaux baîllent sur leurs poitrines velues ; les nerfs et les muscles cordent et bossellent leurs bras bronzés ; sous l'ombre rude des larges chapeaux de paille, les visages se durcissent et les yeux lancent d'inquiétantes lueurs... Une étroite ceinture de cuir serre les reins de chacun en retenant contre le bas-ventre, le coffin de bois, plein d'eau, où trempe la pierre à aiguiser.

Les faucheurs se sont mis en ligne à la lisière du pré. Le chef de file prépare à petits coups de taillant, sa place de départ ; puis d'un large mouvement, il envoie siffler la lame dans le gras du pré, et ran ! ran ! le premier andain croule.

Successivement, les faucheurs légèrement échelonnés, entrent en action. Une longue ligne brisée de dos bigarrés, ployés en deux, ondule, avance pas à pas, Chaque faucheur abat son rang, sans effort apparent, en balançant régulièrement le tronc et les bras avec une mesure, une plénitude admirables.

Parfois, la faux crisse sous la dent d'un cailloux, rase une taupinière, sabre une vipère, une couleuvre endormies ; alors, la malchanceux s'arrête, essuie d'un revers de main la sueur qui coule de son front et maintenant entre ses doigts, par la pointe, la lame dont il appuie le talon sur son genoux, il en aiguise longuement le fil sonore avec la pierre dégouttante d'eau. Puis, il repart et pousse fort la faux car le faucheur suivant le talonne... C'est qu'ils ont leur fierté, les faucheurs de chez nous ! Nul ne veut passer pour retardataire et mériter ces offensantes appréciations qui se colportent de villages en villages.

— Ah ! ah ! Celui-là, ce n'est pas un rude homme... ni un de ces plus vaillants...

Et si un pari s'engage entre ces bravaches, aimant également la gloire et le bon vin, il faut voir comment se tendent les reins et comment se crispent les paumes calleuses sur les mancherons tors !

Les prés naguère si chevelus, couverts maintenant d'herbes coupées — vagues concentriques, bourrelets parallèles comme des sillons — ressemblent, là, à une mer, ici, à un champ labouré.



Le temps des faneuses est venu. Les râteaux font des virevoltes, éparpillent au soleil et au vent toutes ces herbes et ces fleurs suppurantes de sucs laiteux, humides encore de la dernière rosée.

Après avoir été épandu, tourné et retourné maintes fois, rissolé sur toutes ses faces, le foin blond, léger, bouffant, frisé comme du tabac, est bon à engranger.

Cahin-caha, les chars gris et mâtés, que traînent des paires de vaches rouges, grimpent vers les prés. Depuis l'aube les faneuses râtellent, érigent des montagnes de foin dans les parties les plus accessibles du pré. Deux robustes filles montent dans le char ; elles reçoivent à pleins bras, terrassent, piétinent comme une vendange les lourds et tournants paquets de foin que des garçons râblés leur présentent au bout des fourches en frêne à trois becs. Le pâtre, planté devant l'attelage, surveille les vaches et les émouche avec une branche de coudrier. Les sauterelles crépitent, les taons bourdonnent, la sueur ruisselle des visages apoplectiques, les chemises de toile et les brins de foin se collent à la peau moite, une poussière brûlante pénètre par le nez, la bouche et dessèche la gorge.

A midi, c'est le repas, à l'ombre épaisse de quelque frêne, près de la source qui glougoute ou sous les vergnes au bord du ruisseau ; les bouteilles de vin rouge et de café noir, calées entre les pierres luisantes, se rafraîchissent dans l'eau vive. Assis, couchés sur le gazon, à l'entour des nappes blanches, faneuses et faneurs se reposent de l'épuisant labeur. Les bons moments que ces repas agrestes ! On se gave de « pompes » de sarrasin enduites de beurre ou de confiture, d'écuellées de lait crémeux et de brisures de pain bis, de saucisson fumé aux poutres durant l'hiver et de ce lard d'Auvergne au goût unique de noisette... Pour finir, on croque des « cabecous », ces savoureux fromages de chèvre, ronds, plats, durs comme des galets.

Là-bas, au milieu du pré, l'air bleu danse et ses flammes lèchent les flancs des tas de foin ; un grésillement qui semble ne devoir finir jamais emplit l'étendue ; assourdis par ce cliquetis du plein été, bêtes et gens somnolent.

Après une courte sieste, les travailleurs, les mouchoirs flottant sur la nuque, se remettent vivement à l'ouvrage, car un orage soudain peut éclater et si on le laissait faire, ce soleil féroce aurait tôt grillé les foins et lampé leurs vertueux arômes.

Au crépuscule, les prés, sans un fétu, ras, nets, prometteurs de regain, reverdissent déjà.

En traînant les sabots, faneuses et faneurs, râteaux et fourches sur l'épaule, suivent les derniers chars, ballonnés, hauts qui cahotent dans les chemins en faisant crouler des pans de murs et en laissant accrocher, aux basses branches, des touffes odorantes.

Là-haut, dans la nuit qui s'étoile, sous le serein qui tombe, les prés esseulés, nus, frissonnent.

Et de partout, le long des pentes, des roues lentement gémissent et des voix graves psalmodient :

— Prou... Ani... A... A...

Les foins rentrent.



# L'Escapade



On la surnommait la «Braillaude» ; elle avait le travers de jeter, à la face des gens, des paquets de phrases qui se bousculaient entre ses lèvres en formant le plus criard des galimatias.

Au demeurant, c'était une pauvresse, bonne femme, dont le mari, un sabotier, s'était tué en forêt d'Algères en abattant un fayard.

Vraie mère poule, elle traînait toujours accrochée à ses cottes une marmaille dépenaillée.

Tant bien que mal, elle vivotait d'aumônes, du fruit de gros travaux, d'un bout de jardin rogné au communal et du lait de quatre chèvres qui tondaient toute l'année l'herbe du « coudert ».

Ce printemps-là, vers la Saint-Jean, à l'époque où les bourgeons éclatent, elle fit le tour du village en braillant :

— Brave monde ! Vous ne savez pas ! J'ai loué mon Jeantou... huit cents francs jusqu'à la Saint-Martin ! Par là-haut en Artense, au Jurqui, chez la « Catoune ». Ah ! le pauvre !

— Vous avez bien fait, Marie ! Vous avez bien fait ! Hé ! pourquoi ne vous aiderait-il pas à présent ? Il ne sera pas malheureux le petit... c'est une bonne maison, bougre ! répétaient les voisins pour la consoler.

■

Jeantou, à l'âge de neuf ans à peine, était de ces enfants qui restent petits, chétifs, le ventre ballonné, pour avoir été nourris uniquement de pain bis, de pommes de terre cuites à l'eau et de lourdes « papes » de sarrasin.

Ses joues rondes, trop rouges, luisaient comme ces pommes d'apis qui pendent au bout des branches, en automne, dans les vergers. Avec cela, il possédait deux yeux, noir raisin, bordés de longs cils recourbés et qui brillaient craintifs et tendres.

Sa pauvre mère l'habillait de bric et de broc, au hasard des dons.

Un feutre tout verdi et cabossé, porté jadis par son père, le coiffait jusqu'aux oreilles. Son torse maigrelet sautait dans une méchante veste de cadis démesurément ample, dont les pans lui battaient les genoux.

Un pantalon de bure rousse, rapiécé comme un vieux chemin, achevait de lui donner un air petit bonhomme à la fois comique et attendrissant.

Tous les matins, quelque temps qu'il fît, Jeantou partait pour les pacages.

On le voyait passer, pieds nus lorsque la poussière flambait dans les « charreires », en sabots lorsqu'il pleuvait, toujours poussant, à coups de gaule, six vaches rouges, un ânon velu et triste et trois chèvres folles.

Durant la traversée du village, il faisait le vaillant, excitant la chienne du geste et de la voix, la lançant aux jarrets des bêtes en criant :

— Tas ! Tas ! Atti Bergère ! Pique-les ! Pique-les !

Mais une fois, la dernière chaumière oubliée derrière les murettes, il devenait silencieux ; il sortait de la musette qui ballait sur ses fesses un quignon de pain bis et le grignotait sans joie tout en grimpant de vieux chemins largement étoilés de bouses fraîches.

L'enfant ne pouvait se guérir de son village et il se croyait au bout du monde dans cette proche Artense.

Ce plateau étrange, vieillot, où des rocs, des bois, des landes, des prairies se bousculent pour se recroqueviller sous un grand ciel triste, lui faisait peur.

Il est vrai que nul ne peut se vanter d'avoir pu vaincre le ténébreux envoûtement de l'Artense.

Etreintes par un silence quasi absolu, que déchire parfois le croassement lamentable d'un busard, ces mornes solitudes ne sont hantées que par des calvaires de granit, des croix de bois portant des niches où sont logées des saintes vierges blanches.

Des pacages spongieux, rudes comme des brosses, marqués profondément par les sabots des vaches, se tapissent avec de faux airs derrière les genêts cauteleux.

Jeantou regrettait la vallée natale, la route blanche où les autos soulèvent en passant des nuages de poussière dorée, les prés qui dévalent vers la rivière dont la voix familière parle là-bas aux petits bergers...

Ici, tout le jour, il restait seul, en butte aux énigmes de ce plateau hostile. Le petit, défiant, se tenait toujours sur quelque tas de pierres,

au beau milieu des pacages, le plus loin possible des lisières de bois ourlées de fougères géantes.

A force de se sentir ainsi fixé par ces inquiétantes masses de fayards et de chênes, des peurs se levaient en lui ; il se remémorait les contes des veillées, les histoires de bonnes femmes où l'on parle d'hommes aux yeux luisants sous de larges feutres, aux barbes couleur de suie, aux longues dents blanches et qui suivent les petits bergers dans les pacages, près des bois noirs...

Les vaches paissaient ; les sonnailles tintinnabulaient mélancoliquement dans le silence et, minuscule sur le plateau désert, Jeantou pleurait.



De temps à autre, il jouait avec la « Bergère » ; la chienne, assise sur le derrière, la tête inclinée, surveillant l'enfant de ses bons yeux, happait au vol, d'un preste coup de gueule, quelque croûton.

Vers midi, Jeantou mordait dans le chanteau de pain, suçait un bout de lard, mangeait à même le petit seau de fer une salade confite de haricots verts et d'oignons, croquait un morceau de dur fromage et, après avoir bu quelques gorgées d'eau fraîche à la source, attendait le soir.

Lorsqu'il pleuvait, les journées se traînaient sempiternelles.

Accroupi, sous un grand parapluie bleu, au pied d'un arbre, Jeantou résigné écoutait crépiter la pluie sur les feuillages.

Une buée montait des prés ; des langues de brume pendaient du ciel bas, léchaient les herbes, cerclaient les « suqs » qui semblaient bouger.

Des salamandres vertes, tachetées de noir, zigzaguaient dans les

sentiers coupés de flaques ; Jeantou éprouvait une répulsion insurmontable pour ces bêtes fabuleuses qui traversent le feu sans se brûler et dont le seul contact — au dire du Petassaïre d'Embort — suffirait à faire tomber un cavalier et son cheval...

Pour s'égayer, Jeantou allumait un feu de genêts dans le creux d'un rocher ; ses vêtements humides fumaient en dégageant une odeur fade, les flammes gesticulaient : Jeantou se sentait moins seul.

Parfois, il avait la bonne fortune de garder, de conserve, avec les petits bergers du voisinage. Les belles journées alors ! Du coup, le plateau perdait sa redoutable mine, il se déridait comme un visage de grand-père. Les galopades, les batailles, les cris, les chants, les abois rageurs des chiens secouaient pour un temps le silence. Les bois, fouillés en bande, n'offraient plus de mystères ; à dénicher les oiseaux, à tailler des sifflets dans les pousses du frêne, à rouler des trompes aux saveurs sucrées de jeunes sèves avec l'écorce tendre du coudrier, les journées de printemps passaient vite.

Et lorsque se dressaient dans les parages une de ces granges abandonnées, aux murs terreux, au chaume moussu, visitées des hiboux, la belle aubaine !

La troupe, sans crainte, se précipitait dans ces antres d'aragnes, s'emparait de la longue échelle accotée à la motte de foin et sur cette luge improvisée les glissades se succédaient aux glissades aux flancs lisses des prés.

L'automne était venu, un automne aigre, pluvieux avec de longs pleurs de vent dans les bois roux et sur les landes crêpées de bruyères violettes.

Et Jeantou, perpétuellement pelotonné sous un grand parapluie bleu, se demandait si saint Martin, libérateur des petits bergers, n'arriverait jamais !

Sa tristesse augmentait à mesure qu'octobre approchait, car ce mois était pour lui le plus beau de l'année : celui de la fête du village....

La veille du jour béni, il ne put cacher sa peine et pleura sans honte au cantou.

— Eh ! Qu'as-tu, Jeantou ? Tu t'ennuies ?... lui demanda doucement la Catoune, une vieille femme grise, sale, édentée, avaricieuse comme une sorcière mais pas mauvaise au fond.

— Ah ! maîtresse ! Demain c'est la Saint-Rémi à Embort... soupira le petit, puis, lui, si timide, s'enhardissant, il ajouta très vite :

— Je voudrais bien y aller, revoir ma mère, mes frères, mes sœurs, manger des gâteaux...

— Mah ! Bonne Vierge du ciel ! Tu n'y penses pas drôletou ! Qu'est-ce qui garderait les vaches ? Je suis trop vieille à présent, mais si tu veux, tu pourras demain conduire le troupeau aux « Trois Pierres »,

c'est loin... ça fatiguera les bêtes, elles ne donneront pas beaucoup de lait, le soir... mais de là-haut tu le verras ton Embort !

■

Lorsque Jeantou arriva aux « Trois Pierres » il eut un saisissement.

Du sommet de ces trois roches en équilibre les unes sur les autres, le regard découvrait, par delà une dégringolade de landes et de prés, la vallée de la Rhue ; tout au fond de cette profonde entaille faite par la rivière dans la pierre et les sapins, la tache dorée du village d'Embort vibrait comme un jardin.

Il ne put retenir le cri de joie qui perçait sa poitrine et jetant son chapeau en l'air, il se mit à gambader comme un cabri.

Dans le lointain et la fine lumière de ce matin d'octobre, il distinguait les chaumières et les fumées calmes qui montaient là-bas vers un ciel connu.

Il s'assit sur les pierres et prenant dans ses bras la chienne, il lui dénombra les demeures une à une ; son index tremblait et sa voix enthousiaste criait :

— Là, l'houstal du Pillarot, là celle de Petassaïre... ici celle de Jean de la Jeanne... du Belit... là encore celle de la Catinotte... et là, sur le coudert, près du gros noyer, la mienne !

Tout le jour, couché sur le ventre, dans les herbes, la tête entre les mains, il contempla à travers un voile de larmes, le village d'où il était exilé. Il revoyait la chaumière familiale, la longue table bordée de ses petits frères et sœurs, sa mère encombrante et criarde, la soupière ventrue et fumante et les couronnes luisantes de gâteaux qui sentaient si bon...



Vers le soir, dès que les premières fusées rayèrent le crépuscule de la vallée en fête ,il n'y tint plus ; il lui semblait entendre les sifflements des pétards, les rires de ses camarades, la musique des accordéons dans les auberges.

Les lampes s'allumaient dans les chaumières...

Alors, poussé par un désir irrésistible, Jeantou se mit à courir par des chemins cahoteux, déjà pleins d'ombre, qui descendaient tout droit vers ces lumières clignotantes — essaim de points d'or fascinants — qui dansaient dans la nuit.

# Chez les autres

C'ÉTAIT un jour comme tous les autres. Le lac fumait, les plaques de neige luisaient aux flancs du Sancy, le ciel était plein de soleil et de vent. Les cinquante taureaux — des Salers rouges — plongeaient leurs fronts frisés dans l'herbe haute du pâturage et les cornes en arc brillaient accrochant la lumière.

Milou surveillait tout cela, comme à l'ordinaire, derrière les verres de ses lunettes de fer, quand soudain il ne vit plus rien.

— Bah, que veut dire ! murmura-t-il et il passa sa main osseuse dans sa barbe blanche et sur son front.

Il enleva ses lunettes, essuya les verres avec son mouchoir, les remit ; il distinguait encore les taureaux, mais le lac, la montagne, le buron, le bois de hêtres semblaient avoir brusquement disparus comme lorsque le brouillard tombe.

— Picquart ! Ici Picquart ! Appela-t-il et le chien, un labrit tout bourru, vint frotter son museau contre son pantalon de bure.

Milou un peu tranquillisé quitta son chapeau de feutre noir en forme de cloche et levant la tête, regarda le soleil : un rouge flamboiement empli ses deux yeux bleus, aussi candides, aussi clairs que ceux des enfants.

— Pauvre de moi ; mais je n'y vois plus ! gémit Milou et il se roula dans l'herbe.

■

Dans la grande salle de la borde du Pont-de-Couze tout le monde était attablé sous la grosse suspension de faïence blanche. Seul, Milou, le gardien des taureaux, manquait.

— Que trafique encore Milou ! Cré nom il se fait vieux celui-là ! gronda Garric, et son poing s'abattit sur la table de chêne en faisant danser assiettes et verres.

C'est alors que Milou entra tout tâtonnant et tenant Picquart par une ficelle. Arrivé au milieu de la pièce, il resta immobile, la tête basse.

— Eh bien, Milou, tu te fais attendre ce soir ! dit Garric rudement.

— Ah, maître si vous saviez ce qui m'arrive ! répondit Milou d'une voix tremblante.

— Quoi ? Les bêtes peut-être... s'inquièta Garric sur un ton menaçant.

— Pauvre monde, je n'y vois plus ! lâcha dans un souffle le vieux berger.

— Qu'est-ce que tu nous chantes là ! s'exclama Garric et tous les valets la cuillère en l'air, regardèrent Milou dont les yeux bleus brillaient plus que de coutume derrière les lunettes car ils étaient remplis de larmes.

Garric s'était levé ; c'était un homme dans la force de l'âge, frisant la quarantaine, rouge de poil et de mine et qui flambait vite de fine fureur dès que ça ne marchait pas à son idée.

— Approche, dit-il.

Milou s'approcha un peu craintif.

— Enlève-moi ce chapeau, ces lunettes !

Milou obéit et Garric lui prenant la tête entre les mains la tint levée sous la lampe et longuement lui examina les yeux.

— Je ne vois rien de rien ! conclut-il. Assieds-toi, mange et vas te coucher. Tu nous racontes des histoires, demain tu verras clair !

Milou soupira et s'installa sur le banc près des autres mais c'est à peine s'il goûta à la soupe au choux et au petit salé ; il répétait :

— Je suis aveugle ! Je suis aveugle !

Quand tout le monde se leva de table, il interpella le petit berger :

— Hé, Baptistou, mon enfant, viens me conduire à l'étable !

Le petit prit la main du vieux ; Garric les regarda sortir et se grattant la tête d'un air mécontent, il déclara :

— C'est l'âge pardi ! Ses yeux n'en veulent plus. Il n'est pas foutu de garder à présent, je vais le remplacer !

■

A partir de ce jour, Milou ne quitta plus la borde, la vue ne lui était pas revenue, c'est à peine s'il devinait le pays comme à travers un brouillard.

Personne ne s'occupait de lui ; il allait de la ferme à l'hort, de la grange à l'étable, toujours seul, les autres travaillaient. Picquart, son bon labrit, suivait maintenant le nouveau berger à travers les pacages tout le long du jour. Milou connaissait la solitude et l'ennui.

Un matin, alors que tous les valets étaient à la montagne, Garric vint trouver Milou à l'étable et lui dit :

— Suis-moi, j'ai à te parler.

Milou emboîta le pas au patron et le suivit dans la grande salle.

— Apporte deux verres ! commanda Garric à sa mère, la vieille Gathe et il s'assit sur le banc.

Milou s'était installé en face du maître et, vaguement inquiet, il attendait.

— Ecoute, mon pauvre Milou, tu vois bien que je ne peux plus te garder et puis ici il n'y a pas moyen de te soigner ; j'ai vu le maire, on te donne un lit à l'hospice, tu partiras dimanche ! déclara brusquement Garric.

Milou ne répondit pas, mais ses lèvres bleuies s'étaient mises à trembler. La Gathe du coin du feu le regardait, compatissante elle essaya de parler pour lui.

— Allons Jean, Milou ne nous gêne pas ici et pour ce qu'il mange... tu pourrais bien le garder va, il s'occupera des porcs, des oies...

— Non et non ! C'est une affaire entendue, l'hospice le ramasse ! coupa brutalement Garric.

Alors Milou se leva sans avoir touché à son verre de vin et regardant bien en face Garric, il déclara :

— Ecoutez, j'ai soixante-dix ans ; quand je suis entré à la borde de Pont-de-Couze, j'avais quinze ans, comptez : ça fait cinquante-cinq ans que je travaille pour vous ; votre défunt père avait dit avant de mourir qu'on me garderait jusqu'à la fin. Et c'est ça votre merci !

— Allons Milou, ce n'est pas pour te renvoyer, mais à l'hospice tu seras mieux soigné qu'ici, et puis on viendra te voir les jours de foire ! répondit Garric, un peu gêné.

— C'est bon, je n'ai besoin de personne ! dit Milou et il sortit.

Le soir, il vint manger comme de coutume, mais il ne desserra les dents qu'au moment de partir.

— C'est bien demain, dimanche ? demanda-t-il.

— Oui, Milou, allons prépare-toi pour aller à l'hospice, je t'emmènerai l'après-midi en auto, répondit Garric, d'une voix cordiale.

— Ca va, ça va, bonsoir à tout le monde ! dit le vieux berger, en repassant la porte. Après son départ une gêne inexplicable suivit et maître et valets restèrent silencieux.

Cette nuit là, Picquart, le labrit, hurla à la mort sur la levée de grange.

■

Il faisait petit jour ; Milou par le fenestrou apercevait vaguement une lueur blanche.

Il se leva, se vêtit comme à l'ordinaire : pantalon de bure, corps de tricot et feutre verdi, puis il rangea soigneusement dans la mallette cloutée, recouverte de peau de chèvre, ses blouses, son habit de rase noire.

Picquart tournait autour de lui, remuant la queue, lui faisant fête.

Milou s'assit un moment sur le lit, le labrit posa sa tête sur ses genoux et ses bons yeux de chien avaient l'air de dire :

— Reste !

Milou, tout en lui caressant l'échine, lui parlait :

— Je m'en vais tiens, mon pauvre Picquart ! Ils ne veulent plus de moi, je suis trop vieux, je n'ai plus rien à faire ici !

Il sortit, un soleil clairet, montait derrière le Puy de Sancy, l'air du matin sentait l'herbe mouillée et l'eau de la Couze la menthe et la neige fondante.

Milou, en écrasant les gentianes, se mit à marcher à travers les pâturages. Devant le parc aux taureaux il s'arrêta ; appuyé aux claies il essaya de reconnaître ses préférés mais ce fut en vain ; il ne distinguait qu'une confuse masse rouge ; alors il appela :

— Violent ! Ferrand, ! Frisé !

Les Salers vinrent lui lécher les mains de leur langue rapeuse.

Milou resta un long moment à respirer l'âcre odeur des bouses, à sentir sur son visage le souffle chaud des taureaux qu'il ne garderait plus. Il revit dans cet instant toute sa vie passée sur cette montagne : la garde des bêtes dans les pacages durant l'estive, les soins à l'étable pendant l'hiver.

— Allons ! soupira-t-il et s'arrachant au parc plein de sonnailles, il se dirigea vers le buron accoté dans une bosse d'herbes, près d'un bois de hêtres.

La masure sous son chaume gris semblait l'attendre. Milou poussa la porte, le soleil entra avec lui dans la pièce obscure emplie d'un parfum aigrelet de tomes fraîches. Le lit où tant de fois il avait dormi n'était pas défait ; les presses, les gerles, encombraient le sol de terre battue.

— Non, quitter tout ça, jamais ! dit Milou en faisant le tour de la pièce, Picquart sur ses talons.

Une grosse corde pendait à une des solives ; Milou la heurta du front ; il s'arrêta net et se mit brusquement à la palper ; ses ongles s'enfonçaient dans le chanvre, il respirait fort ; alors à tâtons et sans lâcher la corde, il attira vers lui un escabeau, monta dessus, puis sans hâte, fit un nœud coulant qu'il se passa autour du cou...

Dehors, le soleil flambait dans le ciel bleu ; les moustiques dansaient autour des fayards, au loin un morceau de lac brillait, la neige étincelait aux pentes du Sancy, les taureaux rouges s'agitaient dans le parc et le vent qui passait sentait l'herbage amer.

— Il vaut mieux partir tout de suite que d'aller crever là-bas ! dit tout haut Milou et d'un coup de pied il envoya rouler l'escabeau dans un coin du buron.

Son corps se balança dans le vide, il se tordit un moment au bout

de la corde tandis qu'une bave rougeâtre coulait sur sa barbe blanche ; puis il ne bougea plus.

Picquart s'était couché devant la porte du buron et hurlait. Un quart d'heure plus tard, les gens de la ferme, Garric en tête, accouraient ; quand ils furent devant le buron et qu'ils aperçurent Milou déjà tout noir, pendu au-dessus du sol, ils poussèrent un « Ah ! » d'étonnement et quittèrent leurs chapeaux.

Alors Garric, dans le silence, déclara d'une voix bourrue :

— Le pauvre bougre ! Il n'était plus bon à rien ! Il vaut mieux ça. Il ne souffre plus !



# L'Ane et le Loup

Un jour, après souper, un grand malheur survint à un pauvre âne qui était tout affamé.

Il quitta l'étable pour s'en aller paître un carreau de blé bien vert, bien tendre qu'il voyait luire, par le « fenestrou », sous les bois de la Rode.

Quand il fut dans le blé, le loup sortit du bois et, en ces termes, lui déclara la guerre :

« Descendons à la Catinotte, le vent nous attend, et il y a bruyère bourrue pour se rouler ! Nous nous porterons quelques bottes, nous



nous découvrirons et verrons lequel de nous deux sera le plus courageux ! »

Arrivé à la Catinotte, le loup, brusquement, dit à l'âne :

« Tu es l'âne de Marti le meunier ! C'est toi qui as assommé mon cousin ! Tu lui as donné, par derrière, un coup de barre dans les bois du Sagui sans lui crier gare et sans rémission ! »

Alors le pauvre âne de répondre poliment :

« Brave loup, vous vous trompez ! Martinou n'est pas mon maître, je n'ai jamais été loué ! Je suis l'âne du château des Maumours et si vous étiez si fine lame de me vouloir faire tort, par ma foi, notre madame se vengerait de ma mort ! »

Le loup retroussa ses babines et reprit :

« Que tu aies droit, que tu aies tort, je vais t'étriper comme un porc, je vais t'étriper le foie et les boyaux et te déchirer les quatre pieds ! »

Alors, le pauvre âne de se lamenter :

« Jacques ! Jacques ! mon valet, viens à mon secours ! Par ma foi, si trop tu tardes, tu n'assisteras même pas à mon enterrement ! »

A peine avait-il achevé, que le loup lui sauta sur le poil, le saisit au poitrail et, au premier coup de patte qu'elle reçut sur le corps, la pauvre bête d'âne tomba raide morte.

*(Vieille fable recueillie en Artense).*



# Le Buron de la Manicodie

PAR ma foi, je crois que le Mue avait bu un coup de trop, hier soir ; il tenait tout le chemin et lui, qui ne parle jamais, parlait tout seul. Mais était-ce bien de vin que le Mue était saoûl ?...

De trois jours, il ne sortit pas de sa maison ; c'est alors qu'on connut son malheur.

Guiral, le fermier de la Manicodie, pour la première fois depuis quelque quarante ans, ne l'avait pas engagé pour l'estive. Pauvre Mue ! Quarante ans pourtant qu'il poussait sa vie dans les burons. Ah ! il la connaissait par cœur sa montagne. Après avoir été, tour à tour, pâtre, boutillier, vacher, tomber à rien, c'est dur ! Non, le Mue ne pouvait se résigner à vivre le restant de son temps dans ce trou de la vallée, entre forêts et rocs, comme tous ces traîne-sabots de par en bas... des propres à rien ! Et pourquoi cette honte, pourquoi ? Il avait soixante-cinq ans passés, c'est vrai, mais il s'y connaissait encore mieux que personne pour gouverner un buron ! Et dire que Guiral avait préféré un jeune, un jeune versé dans les machines... Ah ! misère de monde, misère de monde ! Est-ce juste ? Est-ce juste ?

Et le Mue se faisait un mauvais sang du diable.

« Il en fera une maladie ! » disait-on.

De fait, le Mue n'était plus le même homme ; ils se voûtait, sa barbe blanchissait, il en perdait le boire et le manger et maigrissait terriblement ; son long nez, plus courbe que jamais, descendait tout de travers dans son visage où les rides creusaient leurs raies noires.

Il errait comme un chien perdu dans le village s'employant de temps en temps chez l'un, chez l'autre car on se trouvait dans la saison des foins. Mais on voyait bien qu'il n'avait pas le cœur à l'ou-

vrage ; le dépit et le regret de là-haut ne lui laissaient pas de cesse.

Parfois, il disparaissait durant trois ou quatre jours, et lorsqu'il revenait, il avait l'œil plus allumé, la mine plus rouge, la taille plus droite, et ses vêtements, sa barbe, ses cheveux étaient imprégnés de je ne sais quelle sauvage odeur de montagne : vent, herbes, petit-lait et bouse... Que voulez-vous, quand la nostalgie des hauts pâturages lui montait à la tête, le Mue ne se connaissait plus ; il partait courir la montagne et s'en allait rôder autour des parcs, des burons, guettant son ancienne vie, et parce qu'il ne pouvait plus la vivre, il était à présent un homme quasi mort ! Mais allez faire comprendre ces choses-là à ces gens des vallées ! Ils se contentent de hausser les épaules et de répéter : « Le Mue n'a plus sa tête ! Le Mue n'a plus sa tête ! »

■

Un matin, la chasse n'était pas encore ouverte, le Mue fut rencontré sur les chemins, un fusil à l'épaule.

Il ne répondit à aucun salut et, sous le chapeau aux ailes rabaissées, ses yeux, selon les dires, luisaient comme deux braises.

« Le Mue va faire quelque malheur », pensa-t-on sur le moment, mais, une fois son long corps disparu derrière les murettes, on n'y pensa plus.

Le Mue avait pris le sentier des chèvres et des bûcherons ; une idée à lui devait le pousser ; il gravissait vivement les pentes boisées par des pistes hérissées de rocs, encombrées de racines. Il allait, la tête penchée en avant, les lèvres serrées et suivant son chemin sans détour. Le monde s'arrêtait étonné sur son passage :

« Bonjour, l'homme ! Et où allez-vous comme çà ? » Il semblait ne rien entendre mais pressait le pas.

Sur le coup de quatre heures de l'après-midi, il aborda les hauts pâturages par les bois de la Font-Sainte, au lieu dit des « Tranchées de Laquerie ». L'endroit est lugubre, désert ; sous le couvert ténébreux des sapins, de longues crevasses parallèles s'ouvrent profondément dans le roc et font de cette partie des bois, sur deux ou trois kilomètres, du village de Laquerie au château de Lugarde, un affreux chaos ; à chaque pas les gouffres traîteusement se cachent sous la feuille ; les abîmes baîllent autour de vous ; de tous côtés des tranchées naturelles entaillent la pierre, et si profondément que l'œil s'y perd ; en toutes saisons, même au plus fort de la canicule, la glace se forme au fond de ces précipices.

Le Mue longea un moment les failles, ses sabots heurtaient parfois le squelette de quelque vache ; alors il s'arrêtait, contemplait d'un œil un peu fou ces tas d'ossements blanchis par le temps et se mettait à sourire d'un drôle d'air.

A travers les pointes des sapins, on apercevait, tout en bas, un filet blanc de route et, dans le fumeux de l'air, les toits bleus du

bourg de Condat ; mais le Mue s'en moquait bien et, tournant le dos à la vallée, il montait toujours.

Il se hissa sur la falaise rocheuse et, brusquement, la montagne verte lui dit bonjour. Toute la Manicodie le regardait venir : le ciel immense, les pâturages moutonnants, les troupeaux rouges, les burons. Alors, à son tour, il cria bonjour et se coucha dans les gentianes grasses ; il se mit à mâcher, comme des chiques, les racines amères ; cette saveur dans la bouche le regaillardissait ; le vent brillant et vif filait sur les pacages. Il faisait clair, au moins, sur ces sommets ! Ce n'était pas comme dans cette vallée de misère où tout est couleur de sapins ! Au fort fumet des herbes se mêlait un souffle fin de pensées sauvages et tout cela dilatait largement la poitrine et grisait le Mue comme toujours.

Dans un bruit de sonnailles, les troupeaux broutaient ; les voix des pâtres lui apportaient des mots familiers qui, une fois entendus, ne sortaient plus de sa tête et lui donnaient une douleur sourde au cœur.

Le soir venait ; le Mue se glissa de replis en replis jusqu'à la crête couronnée de rocs ; puis, tapi derrière les quartiers de basalte il attendit, le fusil au poing.

La chaîne du Cantal et les Monts Dore surgissaient tout au bout des plateaux, dans les lointains violets; le Mue ne voyait pas leur présence ; ses yeux ne pouvaient se détacher du buron, il était là, devant lui, presque à la portée de sa main ; les murs grisonnaient vaguement dans l'ombre et la cheminée fumait au-dessus du toit buissonneux.

Dire qu'il avait traîné toute une vie dans cette masure pour un jour voir sa place prise par un autre ! Non, il n'y a pas de Bon Dieu, pas de justice sur terre ! Rien ! Rien !

A un moment donné un gros homme vint se dandiner sur le pas de la porte ; le Mue étouffa un juron et tout en murmurant dans sa barbe :

« Je le savais bien, je le savais bien, il monte tous les mercredis du mois, le porc ! » il chargea à balles son fusil et visa Guiral longuement comme au tir ; mais ce fut tout et il reposa lentement son arme en marmotant : « Non ! Non ! Ce serait trop vite fini ! »

■

La nuit était venue ; dans le parc proche, le lait giclait dans les gerles. Le Mue se mordait les lèvres pour ne pas crier ; il sentait une folie le gagner ; il faillit se lever, courir pour prendre dans ses mains les pis lourds et sentir une dernière fois couler entre ses doigts le lait chaud qui sent si bon la montagne...

La lune se leva. Dans le parc, les bêtes couchées flanc contre flanc bramaient doucement. Les hommes s'étaient verrouillés dans le buron.

Par le « fenestrou », le Mue regardait le lun qui éclairait tout rouge. Au bout d'un moment, il se leva et, le fusil à la main, s'avança vers la masure ; les chiens qui rôdaient aux alentours l'éventèrent mais le reconnaissant, vinrent lui lécher les mains ; il s'aplatit contre le mur ; par la vitre sale il voyait les trois hommes qui fumaient silencieusement leurs pipes au coin du feu : Guiral occupait le fauteuil, l'Autre lui faisait vis-à-vis, le pâtre sommeillait sur le banc ; au fond les trois lits étaient toujours alignés bout à bout contre la cloison ;




dans l'ombre le canon d'un fusil luisait ; les mancherons des presses, le métal des écrémeuses accrochaient la lueur dansante des flammes. Le Mue regardait tout cela en reniflant l'odeur aigrelette des tomes fraîches...

Il n'y tint plus, quitta la fenêtre et vint s'allonger sur le tas de genêts contre le pignon. Un grand dégoût l'avait saisi ; il se sentait lâche et il répétait dans sa tête à en devenir fou : « Et pourquoi faire ! Et pourquoi faire ! »

Il pétrissait son fusil dans ses mains ; l'acier froid du canon frôlait son menton... Ce serait si vite fini pourtant...

C'est alors que la porte du buron grinça et les hommes sortirent tout en bâillant et pissant et soudain, comme une giffle, la voix coupante de Guiral vint frapper le Mue dans l'ombre :

— Cent pièces depuis juin ; c'est du bon travail ça ! du bon travail ! Ah ! ne me parlez pas de ce Mue, un propre à rien et qui a dû m'en faire perdre de l'argent pendant vingt ans, allez !

Le Mue étreignait son fusil et entre ses dents serrées, il sifflait :

« Ah, porc ! Ah, porc ! »

Mais les hommes rentrèrent, le lun s'éteignit et bientôt de solides ronflements emplirent le buron.

Le Mue appela les chiens et se dirigea vers le parc ; à son approche les vaches s'agitèrent, alors à voix basse, il les appela par leurs noms : Violette, Rouge, Charmante, Marquise...

Il ouvrit la claie et plongeant ses mains dans le sachet à sel que par habitude il portait toujours à la ceinture, il distribua des poignées gourmandes aux bêtes.

Dans l'ombre, ses yeux luisaient ; il allait d'une vache à l'autre, se penchait un moment vers elles ; marmottait et toutes se levaient ; puis il sortit du parc à reculons : elles le suivirent...

Il amena ainsi le troupeau jusques aux bords des « Tranchées de Laquerie » ; les vaches tremblantes reniflèrent l'abîme et commencèrent à reculer en beuglant ; le Mue tout droit sous la lune qui jouait avec les nuages, répétait pour se donner courage :

— Il le faut ! Il le faut !

Puis brusquement sa voix éclata violente dans la nuit :

— Atti Piquart ! Atti, Bergère ! Piquez-les ! et les chiens hurlants se jetèrent aux jarrets des bêtes.

Le troupeau affolé fonça droit devant lui et la charge de cornes et de croupes luisantes alla s'abîmer sur les rocs et les sapins avec un bruit d'avalanche, un beuglement épouvantable qui éveillèrent longuement les échos de la vallée.

Demi-nus, les hommes du buron s'étaient précipités, mais trop tard ; la « vacade » avait disparu dans le gouffre noir et Guiral qui se tordait les bras au-dessus de l'abîme entendit un grand rire fou monter des rocs et une voix terrible qui disait :

— Guiral, le Mue se venge !



# Lacs d'Auvergne



C'EST au-dessus des vallées où grondent les torrents que les lacs — ces clairs et humides regards de l'Auvergne — brillent.

Près des nuages, ils tremblent au fond des cratères des volcans éteints, dans le creux des prairies aériennes et les replis des landes venteuses.

Ils sont les très lointains cousins des lacs élégiaques, classiquement voilés de frémissants feuillages, dont les rives s'incurvent avec des élégances mignardes.

Les grâces mièvres sont bannies de leur coupe et, dans leur onde austère, les frondaisons fastueuses, les chalets, les villas blanches, les jardins, les charmilles ne se mirent pas.

D'une beauté plus mâle, en lacs montagnards, farouches, taillés robustement en pleine pierre, ceux d'Auvergne offrent avec un geste brusque, leur eau vierge au large baiser du ciel.

Animant d'un persistant reflet de métal, les cratères où bouillonnaient jadis les laves, ils dorment, fiers de leur servage, dans d'étroits colliers de scories, de ponces, de phonolites : roches aux teintes de cendre, de flammes et de fumée que les bulles d'air en crevant criblèrent de trous. Et ces lacs de cratères, sont une synthèse saisissante de l'Auvergne, terre de contrastes, puissamment frappée au coin de la rudesse et de la douceur.

Cependant, tous les lacs d'Auvergne n'ont pas élu la gueule noire d'un volcan.

Certains, d'humeur pastorale, se rident dans les boutonnières de roc dont la peau verte des pâturages est crevée ; d'autres, hirsutes, barbus, couverts de joncs et de roseaux croupissent dans les landes, sur le granit.

La plupart logent dans d'anguleuses coquilles de basalte, sous la sèche lumière du ciel : tout nus !

Et si, d'aventure, quelques arbres les vêtent de feuillages, ce ne sont pas les bouleaux graciles en gaines d'argent ou les saules éplorés, mais plutôt les hêtres, les sapins bardés d'écorce dure, qui guerroyent sur les cimes balayées par les vents. Sous cette double couronne de pierre et de ramures, les lacs chargés de ténèbres luisent alors sinistrement...

Quel que soit le décor dans lequel leur liquide orient est enchâssé, les lacs d'Auvergne, loin des vallées humaines, des villes fumeuses, des bourgs et des villages s'enivrent du silence des solitudes montagnardes.

Seul le vent des monts qui souffle, gémit, gronde, hurle autour des puys et des plombs, apporte aux lacs, à ces reclus des thébaïdes de pierre, les odeurs et les bruits du monde. Inlassablement, il roule dans ces entonnoirs, les résineux et verts parfums des forêts, les aromes mielleux des prairies ; il jette dans ces conques tout le butin de ses lointains maraudages : meuglements des troupeaux, tintinnabulement de sonnailles, chants sonores de pâtres, appels de cornes d'autos, halètement de locomotives poussives en difficulté au flanc de quelques pentes.

Mais lorsque le vent rôdeur s'en est allé, on ne sait où, un silence pesant choit sur les lacs.

Nulle brise ne les ride, aucune ombre ne passe sur leurs surfaces polies comme celles des bains d'étain, car les nuages, ballons captifs à l'ancre, se reposent de courses effrénées.

Le voyageur, que ce silence et cette rigidité de l'eau, plus terrible encore que celle de la pierre, angoissent, se hâte de se soustraire à l'envoûtement de ces anneaux enchantés ; aussi est-ce avec un sentiment de délivrance qu'il retrouve la forêt, la lande, la prairie étincelante d'insectes et pleine de chants d'oiseaux.

Pourtant, malgré leur apparente immobilité, les lacs vivent. Une force obscure en eux sommeille. Leurs eaux tourbillonnent, se creusent soudain, aspirées par d'invisibles suçoirs.

Dans les profondeurs lacustres, longtemps réputées insondables, tout un monde mystérieux repose enseveli ; elles gardent jalousement les pierres de couleur, les végétaux des ères géologiques qui lentement se carbonisent ; et puis, elles recèlent peut-être encore les palais merveilleux aux murs liquides, les cavernes rocheuses que hantent les fades et les dracs,

Chaque lac possède ses légendes terribles ou douces... on se les raconte toujours là-bas aux veillées...

Les enfants du voisinage, peureusement évitent ces eaux stagnantes ; plus tard, devenus de hardis adolescents, ils ne craindront pas de se baigner dans les lacs, mais ils ne pourront jamais vaincre la tenace survivance des terreurs anciennes, qui les poussera, la nuit, à se détourner de leurs bords.

L'homme trouble rarement la quiétude des lacs. De temps en temps,

quelques chasseurs à l'affût surveillent ces mornes eaux où viennent s'abattre toute l'année les vols de canards et les oiseaux migrateurs, lors des passages saisonniers. Des pêcheurs tendent également des filets dans ces viviers naturels, mais, le plus souvent, la barque massive reste immergée près de la vanne moussue dont les chaînes se rouillent. Les pâtres, durant les brûlantes journées d'été, y mènent boire les troupeaux par des pistes immuables marquées par les sabots



des rouges Salers. L'hiver, ils sont pris par les glaces et, hormis les hardes de sangliers, nul ne les visite.

Tous les quatre ou cinq printemps, les écluses des lacs de faible volume s'ouvrent ; l'eau s'évade par le canal, déborde des « rases », ruisselle le long des prés et va se perdre dans la proche rivière ; alors sur les roches gluantes parmi les grappes de grenouilles, les hommes raflent à pleines mains les poissons frétillants ; les lacs retentissent durant plusieurs jours de chants et de cris et, vidés, sales, honteux, retombent dans un funèbre silence ; le soir, on dirait qu'ils pleurent leurs eaux échappées et leurs hôtes, car une plainte s'élève de leurs rives : le chœur des grenouilles coasse les amours nouvelles...

Malgré leur rudesse, une timide douceur persiste dans les lacs d'Auvergne ; ils sont de la couleur changeante de certains yeux gris de femmes et rendent sensibles la teinte des jours et des saisons.

Dans les nuits sereines, ils égalent en profondeur violette, en scintillement, les firmaments les plus étoilés. A l'aube, ils semblent respirer ; une haleine blanche ternit leur surface à l'instar des vapeurs qui obstruent le ciel. Les soleils allument de rouges incendies dans leurs eaux. Et du sommet de quelque puy, par les après-midi de canicule où l'air surchauffé danse, les yeux, hallucinés, voient bouillir, dans les cuves étincelantes comme les cuivres du Cantal, les laves ardentes des volcans réveillés.

Mais les lacs ne reflètent pas toujours les soleils, les lunes, les étoiles, les nuages en marche ; souvent, des brumes pluvieuses les enveloppent ; alors, ils n'ont même plus au-dessus de leur coupe, le rond, lumineux comme un nimbe, du ciel familier.



# L'Appel du Lac



Il s'en ira aux premières feuilles, répétaient les gens du village en hochant la tête.

Le printemps, si court dans nos montagnes qu'il se confond presque avec l'été, tirait à sa fin et il vivait toujours.

Il couchait au rez-de-chaussée, sa chambre donnait sur l'hort.

Les passants entrevoyaient dans la blancheur de l'oreiller sa tête brune, son visage osseux aux teintes de cire et la flamme courte de ses deux yeux noirs dont les cernes violets s'agrandissaient chaque jour davantage.

Sous les couvertures anguleuses on devinait son pauvre corps amaigri.

De son lit, il voyait les massifs de fleurs, les carrés de légumes, les ruches pailleuses ceintes du vol doré des abeilles ; des parfums de miel et des bourdonnements vibraient dans l'air jusqu'à lui ; cependant ces baumes et ces musiques de l'été ne parvenaient pas à déloger les émanations du camphre, de l'iode et ce silence inquiet des choses qui rôde autour de ceux qui lentement s'en vont.

Derrière la haie de buis, un vieux calvaire de granit inclinait sa croix gothique ; sans bouger la tête, il pouvait appuyer ses regards sur sa mousse verdie par les ans et les promener ensuite sur la poussière du chemin.

Maintes fois, la porte tournait silencieusement sur ses gonds : il y avait des chuchotements dans l'air, des pas feutrés glissaient sur le plancher, sa mère et ses sœurs penchaient vers lui leurs visages aimants et s'efforçaient de sourire car il n'aimait pas les voir tristes ; des voix timides interrogeaient :

— Te sens-tu mieux Robert ? As-tu besoin de quelque chose ?

Alors, c'était comme si des mains douces lui caressaient le cœur.

Par la fenêtre ouverte, le village lui tenait compagnie.

Les troupeaux allaient et venaient sur le chemin ; les bergers criaient, les chiens aboyaient, les paysans partaient pour leurs champs ou en revenaient ; des chars grinçaient et, à toutes heures du jour, des femmes passaient ployant la nuque sous le bât qu'alourdissent les deux seaux pleins d'eau de fontaine.

En prêtant l'oreille aux échos des conversations, aux appels, aux cris des bêtes, il recomposait les scènes du dehors ; à la campagne chaque occupation a sa sonorité particulière et c'est pourquoi, même invisibles, elles sont sensibles à ceux qui savent entendre leurs truchements.

Cette vie simple du village, dont il recevait sans cesse les ondes paisibles, lui rappelait encore qu'il était un vivant mais n'arrivait pas à le distraire.

Le lac lui manquait.

Le lac sorcier... La nuit, lorsque le vent soufflait dans les sapins du Bois-des-Gardes, il entendait le clapotis des eaux mais il ne les voyait pas.

■

« Dressez mon lit dans la chambre haute, je verrai le lac... Je sais qu'il me guérira... » disait-il toujours à ses vieux parents.

Longtemps ceux-ci restèrent sourds à ses prières : la chambre haute regardait le lac mais elle était située au Nord.

On arrivait au cœur de l'été ; la chaleur s'en allait augmentant ; un peu cela, un peu la douce obstination du fils, ils se laissèrent vaincre.

Dès lors, une vie nouvelle commença pour Robert.

Les bruits humains cessèrent et il n'eut plus sous les yeux ces mouvements sur le chemin qui parfois lui faisaient sentir si cruellement sa déchéance.

Un rectangle immobile de ciel et d'eau occupait maintenant la fenêtre ; d'un côté, la rive forestière, toute noire de sapins le fixait obliquement, et, de l'autre, des collines couvertes de fougères et de genêts se miraient sans bouger. Ah, ces collines ! Quand il sortait brusquement de ses lourdes somnolences il croyait toujours voir de fantastiques grenouilles pétrifiées au bord d'un étang qui le regardaient.

Nuit et jour, le lac luisait dans sa chambre, près de son lit, tout contre son visage. A l'aube, il assistait à son réveil brumeux ; l'eau avait cette couleur tranquille, bleuâtre des grands yeux des bœufs ruminant dans les pacages ; le soleil levant buvait vite le brouillard matinal et le lac resplendissait lisse, à peine terni de buée.

Les lavandières battaient le linge sous les vergnes nabots ; les pêcheurs, debouts dans leurs bachots, jetaient les filets ; les bergers menaient boire, matin et soir, leurs rouges troupeaux de vaches à une anse ; parfois des bandes claires de touristes sillonnaient en barque le lac ; les rires, les chants, les cris épeurés bondissaient dans la chambre comme des balles sonores et Robert se rappelait le temps de son enfance.

De son lit de malade, il portait la lessive sur ses épaules avec les lavandières, il pêchait avec les pêcheurs, il pataugeait avec les bergers, il ramait avec les rameurs.

Le pouvoir de cette vie illusoire était tel que ses joues prirent quelques couleurs ; il respirait plus librement ; une force inespérée montait dans son corps que l'on croyait usé.

Ses parents n'osaient pas trop croire à la possible guérison ; il était si fragile encore ; pour se fortifier dans leur commencement d'espoir ils ne cessaient pas de répéter :

« Le lac lui fait du bien ; le lac le guérira : Il l'a dit ! »

■

L'époque des foins était venue : dès l'aube, le village se vidait ; tous ceux qui étaient en âge de tenir faux ou râteaux partaient pour les prairies ; quelques femmes demeuraient au logis pour préparer le repas de midi.

Robert restait seul dans sa chambre, seul en tête-à-tête avec le lac.

Il était bien faible et si maigre — si nos yeux pouvaient voir on aurait vu son âme à travers son corps — et le lac, lui, était fort et sorcier.

Ce qui devait arriver, arriva.

Ce jour-là, l'eau brillait comme une plaque d'argent sous le ciel d'un bleu fort.

Le soleil tapait férocement sur les tuiles ; on entendait le chaume crépiter comme si une flamme le mordait ; l'atmosphère de la chambre était brûlante ; là-bas les poissons sautaient comme des traits de lumière.

Robert se leva.

Adossé au lit, il parvint à se vêtir ; il voulut marcher, tout tourna : meubles, plafond, plancher, murs ; ses jambes tremblaient et sa tête trop lourde retombait sur sa poitrine creuse ; en s'accrochant au lit, à la table, il s'avança jusqu'à la porte ; il s'agrippa à la rampe de l'escalier et descendit les marches sans rouler.

Une fois en bas, une fraîcheur de cave lui tomba sur les épaules ; il frissonna mais il vit dans l'ombre la table de cerisier qui luisait avec dessus, le litre de vin, la tourte, le fromage ; il s'assit, mangea et but.

Ce repas le regaillardit et la tête un peu troublée, il ouvrit la porte.

L'air bleu et le grand soleil blanc qu'il reçut en plein visage le firent chanceler. Il s'adossa contre le mur et ferma les yeux ; quand il les rouvrit, tout autour de lui était bleu de ciel et blanc de soleil ; il se coucha sur le banc de granit sous la treille et les yeux d'or des lézards le regardaient.

Il s'habitua peu à peu à la lumière et les choses reprirent leurs formes, leurs couleurs connues. Il vit, appuyés contre le pignon, les deux rames usées par l'eau et polies par les mains.

Entre les saules, le lac étincelait, fascinant ; Robert le fixa, l'œil un peu fou.

Il se dressa, saisit les deux rames et, chancelant comme un homme ivre, se dirigea vers la rive. Il pouvait à peine respirer ; une sueur glacée mouillait son corps ; il allait toujours car le lac l'appelait. Dès qu'il fut à son côté, il le toucha, le caressa comme un gros chien et il se mit à rire car il sentait l'eau tiède vivre dans sa main.

Un lourd bachot à moitié plein d'eau était à l'amarre ; il défit le nœud, sauta dans l'embarcation, appuya sur les rames ; l'épais triangle fendit l'eau ; lui, il ne se sentait plus de corps ; il allait sans fatigue comme dans un rêve ; la rive bordée de sapins et de rochers l'accompagnait ; il ne la voyait pas ; il ne regardait que le fond de l'eau et, à travers sa clarté verte, les troncs d'arbres engloutis et les anguilles qui fuyaient l'ombre de la barque.

Il fit ainsi le tour du lac ; l'air était immobile et l'eau douce comme une soie ; vers la pointe Nord il s'arrêta ; la crique qu'il affectionnait s'ouvrait devant lui ; il laissa flotter les rames, la barque s'immobilisa, une herbe fine croissait sur les fonds, naguère, elle était bonne à ses pieds nus... mais pouvait-il se baigner à présent ! Il regardait les sangsues noires et n'y songeait pas.

Il était dans l'ombre des sapins ; en face, des vergnes tors, pareils à des mendiants, le dévisageaient ; il sentait se lever en lui ses terreurs d'enfant.

Tout au bout du lac et de la lande, les monts bleus du Cantal barraient le ciel.

C'est alors que le vent brusquement souffla. Le lac se rida, se couvrit de vagues. La barque s'emplissait toujours d'eau, Robert inconscient maniait les avirons, il parvint jusqu'au milieu du lac.

Il avait beau pousser sur les rames, le bachot n'avançait plus, il ne reculait pas davantage, il tournait en rond, prisonnier ; et l'eau montait toujours, Robert en avait maintenant jusqu'aux genoux.

Tout malade qu'il était, il lutta pourtant avec une farouche énergie ; les avirons pesaient comme du plomb au bout de ses frêles poignets ; sa poitrine rendait un sifflement comme un soufflet crevé ; une écume rougissait ses lèvres. Il se vit perdu ; il jeta les rames vaines et se leva ; l'eau emplissait la barque aux trois-quarts.

Il était extraordinairement calme. Dans le lointain bleuté, les montagnes indifférentes le regardaient ; à la pointe du lac la route blanche passait solitaire, sans se presser, comme toujours ; la scierie, près de la vanne, désertée par les hommes, ne ronflait pas ; seuls, les vergnes grimaçaient sur la rive.

Aucun espoir de se sauver ; il était trop faible et le lac trop fort.

Le chaume de la maison familiale, inquiet, le regardait par dessus les arbres ; la fenêtre de sa chambre battait au vent et semblait l'appeler. Il la regarda une dernière fois ; il avait souffert là-bas ; maintenant il ne souffrait plus ; il détourna la tête ; la barque se déroba de dessous son corps ; il ferma les yeux, sourit à quelque chose qu'il voyait en dedans de lui, et, tout vivant disparut dans les flots. Le lac sorcier l'avait guéri.

Proche, quelque part dans les prés, des faneurs chantaient.

# Le Vaincu

MARAILLE donna encore un coup de pioche et s'adossa à la paroi de la tranchée ; il n'en pouvait plus ; une toux sèche le secoua, ses poumons semblaient se déchirer dans sa poitrine, une mousse rougeâtre mouilla ses lèvres.

Couderc, le propriétaire de la montagne de la Rode, lui avait dit :

— Tu vas aller creuser une tranchée aux tourbières pour l'écoulement des eaux. Je te donne vingt sous par mètre, ça te fera tes quinze francs par jour si tu n'es pas un feignant !

— Bon, avait répondu Maraille et il était parti. Depuis huit jours il trimait dans le marécage, mangeant chichement un peu de pain et de lard, ne buvant qu'une eau fade et tiède. Le soleil de juillet brûlait sur le plateau et Maraille avait la fièvre. Ayant fait la guerre, il était gazé.

A présent, il était sans force ; il ferma les yeux, ses jambes fléchirent, il se laissa tomber de tout son long dans la boue ; un mince filet d'eau coulait au fond de la fosse, il y colla ses lèvres et à plat ventre comme une bête il but.

Le ciel vide et tout blanc de soleil le regardait, les grillons cachés dans les herbes chantaient la chanson du plateau. Il n'entendait rien, il ne voyait rien ; de courts frissons parcoururent son grand corps et il ne bougea plus.

■

On le retrouva, le lendemain, au petit jour. Couderc inquiet à la longue de son absence avait envoyé deux hommes à sa recherche.

Dans les parcs, les troupeaux rouges enveloppés d'une âcre odeur de bouse, secouaient pesamment leurs sonnailles ; le vent faisait trembler les clochettes jaunes des gentianes ; les hautes herbes de la tourbière luisaient sous la rosée.

— Il n'est pas là ! dirent les deux hommes en s'approchant de la tranchée, mais en se penchant, ils découvrirent Maraille couché au fond du trou.

Il respirait encore, ils l'emportèrent. Quand Couderc les vit arriver, il se mit à sacrer :

— Tonnerre, c'est propre à rien et ça veut travailler ! Et dire que je le payais vingt sous du mètre ! Jamais cette tranchée sera prête pour les pluies !

Et de dépit, il fit claquer les portes.

Ils avaient déposé Maraille sur le foin de la grange ; quelques gouttes de rhum le ranimèrent .

— Je veux rentrer chez moi, près de mes petits ! dit-il et il se rendormit.

Maraille habitait au bourg, à la place basse, près du ruisseau, une vieille cambuse qu'il louait mille francs l'an à Couderc, son patron.

Depuis deux mois, il était veuf, sa femme, la Julie, une gaillarde pourtant, s'était tuée au travail, à faire des lessives chez l'un, chez l'autre par tous les temps.

Il restait donc à présent seul avec sa vieille mère tout juste bonne à faire chauffer la soupe d'eau bouillie sur le feu et avec ses trois enfants des petits encore : l'aîné avait six ans.

La vieille traînait la savate dans la pièce noire sous les solives craquantes quand les hommes de Couderc l'apportèrent.

— Il est bien mal, il a craché le sang, on l'a retrouvé dans la tranchée, étendu, quasi-mort, dirent-ils.

— Mon pauvre Marius ! Mon pauvre Marius ! Toi aussi, alors ! se lamenta la vieille et tout en trottinant par la salle elle prépara le lit.

Pendant ce temps, les enfants demi-nus barbottaient avec d'autres galopins dans le ruisseau presque à sec, encombré d'assiettes cassées et de boîtes en fer blanc.

Il resta couché trois semaines.

— Maraille s'en va de la poitrine, disaient les voisins. Il n'en a pas pour longtemps. Et que vont devenir ces pauvres petits ! poursuivaient-ils en hochant la tête.

Il résista pourtant et dès qu'il put se lever il reparla de travailler.

Il le fallait bien ; sa vieille mère en le soignant avait attrapé le mauvais mal, à son tour elle grelottait dans le lit et puis la faim faisait pleurer ses trois petits. Tout le jour, ils cherchaient leur vie dans les rues du bourg ; on leur faisait l'aumône d'un bout de pain, d'un morceau de fromage. Maraille trouvait encore quelques bonnes âmes qui lui prêtaient mais il en avait honte et il serrait les poings.

Un jour d'août, il embrassa tout son monde et dit :

— Je vais demander du travail chez Couderc !

Il s'en alla ; il se fatigua beaucoup pour grimper les côtes ; la borde de Couderc était quillée en plein plateau, derrière une triple rangée de sapins qui la protégeait du vent et des neiges. Elle avait grand air au milieu des pâturages, c'est pourquoi on l'appelait « Le Château ».

Couderc, gras, et la mine rouge d'un homme bien nourri fumait sa pipe sur le pas de sa porte lorsque Maraille arriva.

— Bonjour monsieur Couderc, dit le journalier, je viens voir si vous voudriez m'embaucher.

— Ah, bien par exemple, mais tu n'y penses pas ! Tu ne t'es pas regardé pauvre, tu n'as que la peau et les os... Je ne paie pas mes gens à ne rien faire moi ! Et toi, comme je te vois, tu n'es pas foutu de tenir une pioche ou une faux !

Et Couderc, tournant le dos au pauvre diable, rentra chez lui.

Maraille, le feu au visage était resté tout interdit, il jura :

— Nom de Dieu ! Et pénétra à son tour dans la maison.

Couderc, assis à sa table, se versait un verre de vin ; quand il vit entrer Maraille, il s'exclama :

— Encore toi ! Ah, mais je n'aime pas qu'on vienne m'embêter chez moi, tu sais !

— J'ai faim ! Mes trois petits ont faim ! répondit l'autre.

— Je m'en fous ! Je n'ai pas à m'occuper des affaires du monde, va voir le Maire !

— Ecoutez, monsieur Couderc, j'ai faim, mes trois petits ont faim, la vieille se meurt, j'ai besoin de travailler !

— Eh, au diable, je te dis ! Je n'ai pas besoin de crevés chez moi !

Maraille bondit.

— Crevé ! crevé ! Oui, pendant que j'attrapais la crève aux tranchées pour engraisser des sales gueules comme la tienne, tu remplissais tes poches feignant en nous faisant manger de la carne enragée, salaud !

Et Maraille empoignant une chaise s'avança vers Couderc qui tout tremblant et cramoisi reculait vers le fond de la pièce.

Mais soudain Maraille prit d'une quinte de toux fut obligé de s'appuyer au bahut pour ne pas tomber ; il se mit à cracher le sang. Couderc l'observait les yeux mauvais, alors le voyant tout secoué par cette terrible crise et sans plus de force il marcha vers lui et empoignant ce malheureux par les deux épaules, il le poussa dehors brutalement en gueulant :

— Tu auras bientôt de mes nouvelles ! Sors d'ici et que je ne te revois plus ! Sors crapule, sale communiste, sors d'ici !

■

Maraille se traîna jusqu'à un « cheyrou » sentant la pierre chaude et resta là étendu.

Au fond de l'horizon, les monts Dore tout bleus tremblaient dans la lumière. Maraille sifflait entre ses dents :

— Les vaches ! Les vaches !

A travers les herbes, il apercevait la bâtisse carrée et l'auto devant la porte ; Couderc sortit et monta dans la voiture qui démarra.

— Il va chercher les gendarmes, je m'en moque, ils ne m'auront pas ! murmura Maraille.

Il s'était levé et l'air égaré marchant droit devant lui, il répétait :

— Crever ! Crever tout de suite !

La voie ferrée l'arrêta ; il resta planté devant le ballast, l'œil fou. On entendait le train de deux heures qui s'époumonnait pour grimper la côte ; alors Maraille se coucha tranquillement sur les rails. Le froid de l'acier sur sa peau le fit frissonner ; il ferma les yeux mais ses oreilles bourdonnantes étaient toutes pleines des halètements de la locomotive qui prenait la courbe ; il avait beau ne vouloir penser à rien, l'idée de la mort atroce le torturait, il se représentait les roues lui broyant la tête, les jambes et son corps déchiqueté, et sa chair pantelante jetée et collée aux cailloux ; il s'agrippa des deux mains à la traverse de bois pour ne pas fuir. Le train filait maintenant dans la ligne droite, encore une minute et ce serait fini, Maraille tourna la tête, la locomotive noire, monstrueuse courait sur lui, alors poussant un cri de bête il se dressa d'un bond sauvage et se mit à courir à travers le plateau. Il fuyait, sous le soleil, en hurlant :

— Lâche ! Lâche !

Le train était déjà passé avec son bruit d'enfer qu'il fuyait toujours criant à tue-tête :

— Lâche, Lâche, je ne suis qu'un lâche !

Il atteint ainsi le bord du plateau. Tout au fond de la vallée, derrière la fine pointe des sapins, il aperçut le bourg ; il distinguait le ruisseau et auprès la masure où sa vieille mère agonisait, où ses trois petits souffraient de faim. Des larmes chaudes coulaient le long de son visage ravagé.

— Je ne suis bon à rien, bon à rien ! J'aurais dû le tuer, j'aurais dû me tuer ! Lâche, je ne suis qu'un lâche ! répétait-il.

Puis, sombre, il se tut ; ses yeux sondèrent l'abîme de rocs et de sapins qui baîllait à ses pieds ; il recula, s'arrêta, regarda tout, le soleil lustrait les pâturages, l'air chaud sentait bon la résine, quelques oiseaux voletaient dans le silence.

Maraille ferma les yeux et dit :

— Allons ! Allons-y ! et les bras tendus en avant il s'avança : le pied lui manqua et ce fut la chute terrible dans le vide, sans un cri. Son grand corps rebondit d'un retable de roc à un autre, resta suspendu l'instant d'une seconde à un arbre et alla s'écraser au fond de la faille sur les pierres moussues.

Le coup ne le tua pas net ; il se mit à gémir doucement :

— Mes pauvres petits ! Mes pauvres petits !

Il était étendu sur le dos ; ses yeux grands ouverts déjà vitreux fixaient l'étroite bande bleue du ciel, un sapin poussait collé contre la paroi de pierre et tout tordu cherchant la lumière semblait vouloir s'arracher du précipice dans un effort lent, désespéré ; lui, il ne voulait plus s'évader ; il faisait un froid de cave, l'engourdissement de la fin commençait à paralyser son corps ; il restait cependant très lucide et ne cessait de songer à ses petits.

Soudain, du haut de la roche, des voix partirent ; il reconnut celle de Couderc qui expliquait :

— Quand il a vu qu'il avait raté son coup, il s'est sauvé. Le garde qui longeait la voie vers les deux heures l'a aperçu qui filait vers les « tranchades ». Il doit se cacher dans un de ces trous à renards, cherchons-le !

— Tenez, mais voilà son chapeau ! s'exclama le brigadier de gendarmerie.

Ils étaient maintenant tous alignés au bord du précipice : le gros Couderc, le garde, le brigadier, les deux gendarmes, d'autres.

Alors, Maraille gratta la mousse avec ses doigts comme pour saisir quelque fusil imaginaire et à demi-soulevé, rassemblant ses dernières forces, dans un grand râle, il leur lança à la face :

— Salauds !

# Les Routes



SINUEUSES comme des rides sur un vieux visage, les routes de chez nous ne ressemblent à aucune voie connue.

Epousant les moindres mouvements de la rude terre qu'elles sillonnent, leur montée vers les puys et les plombs est tenace, laborieuse comme une vie d'Auvergnat.

Poussièreuses ainsi que de pauvres hères qui auraient longtemps marché, elles se glissent dans les vallées aux grondements des torrents ; souples et grises, elles rampent au pied des pans de basalte bleu balafré de coups de mine. Curieuses, elles coulent, en passant, de blancs regards par les trous d'écoulement des eaux percés, comme des meurtrières, dans les parapets de maçonnerie qui gardent du vertige des abîmes.

Des pentes caillouteuses viennent mourir à leur ligne claire.

Fougères, genêts, chardons, orties, ronces et herbes folles croîssent vigoureusement le long des fossés poudreux, et les routes, éclatantes de blancheur, traversent comme des raies de lumière les noires forêts de sapins, de hêtres et de chênes.

Les résines, les myrtilles, les fraises et framboises sauvages, les eaux qui suintent entre les racines monstrueuses et dégoulinent des rochers moussus, les imprègnent d'odeurs et de fraîcheur.

Après d'innombrables tournants, des sauts prodigieux sur les ponts de pierre au-dessus des gorges, des descentes à « tombeau ouvert », de lentes ascensions de rampes, les routes soufflent sur les plateaux.

Elles courent alors sur la bruyère parmi des étendues de genêts coupées de champs de seigle et de sarrasin qu'enclosent les murs de pierres sèches ou les fils de fer barbelés.

Balayées perpétuellement par des souffles verts, elles ne traînent plus le manteau de poussière blanche qui alourdissait leur marche

dans les vallées ; mais nerveuses, musclées, vêtues légèrement d'un sombre gravier basaltique, elles prennent l'allure montagnarde.

Les eaux vives ne frissonnent plus dans les fossés et au friselis des feuillages ont fait place les longues modulations du vent, le miaou... miaou... des milans, le croassement des corbeaux, le son métallique des élytres d'insectes et le despotique bruit de friture des sauterelles dans les herbes et le soleil.



Vivifiées, rocailleuses, dures, prêtes pour un nouvel élan, les routes s'accrochent aux flancs des hauts pâturages dont les gras replis abritent les burons au parfum aigrelet de petit lait et de bouse.

Et là-haut, cachées dans les herbes, les fleurs, les gentianes, sous le regard placide des troupeaux rouges, les routes, de quelque côté qu'elles tournent, trouvent toujours, campés à l'horizon, soit le massif puissant du Mont-Dore, soit la chaîne articulée du Cantal, dont les puys aigus comme des dents déchirent un ciel changeant, bleu d'Afrique ou noir d'orage.

■

Au cours de leur voyage, les routes accueillent les « charreires » pierreuses, ravinées comme des torrents à sec et qui les attendent assises derrière les murs de pierres, à l'ombre des noisetiers, des noyers et des frênes.

Inoubliables visages, cuits, fripés, sentant bon le foin, des vieux chemins de chez nous ! De les voir ainsi penchés sur le sourire clair des routes neuves, ils rappellent ceux de ces bonnes aïeules qui se déridents aux jeux des petits enfants.

Puis de loin en loin, les routes, attentives à la cérémonieuse invitation des doubles rangées de platanes, de tilleuls, de marronniers, pénètrent dans les bourgs et les villages ; elles glanent une multitude de nouvelles et surprennent maints secrets avant de se perdre toutes chargées de vie sur les cimes bourrues où les puys complotent avec le ciel...



Aussi les routes portent-elles sur leur visage comme un reflet de la vie des populations qui, depuis des siècles, empruntent leur chaussée ; elles sont marquées par les croyances, les joies, les deuils des hommes et c'est ce qui leur donne ctte physionomie émouvante, à la fois intensément humaine et particulariste que nous aimons tant.

Des croix de bois branlantes, moussues, brûlées par le soleil, le gel, lavées par les pluies, les neiges tendent un peu partout au bord des routes et des chemins leurs bras miséricordieux ; une obscure inquiétude étreint le passant devant ces signes qu'une piété populaire dresse dans les lieux, témoins des drames, des accidents survenus au cours de nuits tragiques et des retours de foire lourds de vin...

Elles ont toujours été hantées les routes de chez nous ; il semble que tous les loups-garous, les « fades », les revenants des contes des veillées aient abandonné les forêts, les landes, les hauts pâturages pour venir épier commodément le voyageur du sommet des roches en surplomb...

Ne soyez pas surpris si parfois, à l'heure indécise du soir, vous voyez grimacer quelques masques terribles derrière un quartier de roc, un bouquet de fougères ou de genêts...

De temps immémorial, il est des endroits réputés maudits que l'on fuit en pressant le pas ou que l'on évite en suivant les traverses. Les

rochers découpés curieusement par les eaux prennent des formes étranges et, pour comble de terreur, l'imagination des campagnes les dote de noms mystérieux : roche du diable, roche des fades, chaise du revenant...

Des buissons ardents, des lumières, des apparitions surgissent soudain la nuit à quelque tournant de pierre, au coin d'un bois. Ah ! ils en savent des histoires fantastiques, les rouliers qui somnolent sur les routes aux grelots des attelages ! Et ces rudes bûcherons qui n'ont pas peur du silence des forêts pleines d'embûches, des arbres géants et meurtriers, des rouges empoignades dans les auberges, tremblent comme des feuilles au vent du soir, en vous les racontant...

Comment ne les aimerions-nous pas, les routes de chez nous, seules routes où persiste encore le souvenir d'un surnaturel révolu !

Et, pour bien les connaître, et, pour bien les aimer, il faut être né là-bas au bord de leurs chaussées ; il faut avoir éprouvé, dès sa plus tendre enfance le respect aimant et craintif que les petits villageois nourrissent à l'égard des routes qui mènent aux bourgs où se tiennent les foires, où se dressent l'église, la mairie et les magasins pleins de ces bonnes choses dont on rêve la nuit, dans les grands lits, sous les rideaux à fleurs...

Les routes demeurent pour l'enfant du hameau, les premières initiatrices, celles qui lui ouvrirent ces yeux ignorants et curieux sur le monde inconnu. Et plus tard, il se les rappelera toujours avec ses rouliers claquant du fouet et conduisant des attelages sonores dans un parfum de planches de sapin, avec son facteur régulier comme une horloge, ses gendarmes sévères, son cantonnier diligent, avec le boulanger, le boucher, l'épicier ambulants, les bohémiens déguenillés, les mendiants poudreux et avec ses automobiles ronflantes, énigmatiques qui filent vers des villes fabuleuses, des terres lontaines dont les noms resplendissent en lettres d'or dans les premiers livres lus.

L'atavique désir des migrations froidement calculées, des voyages enrichisseurs qui pousse la race auvergnate vers tous les points du monde n'est-il pas fortifié dès l'enfance par l'appel des routes !

Qu'importe, puisqu'elles savent tôt ou tard nous reconduire au village quitté !



Ah! quelle émotion nous étreint ! lorsqu'après de longs mois ou années de labeur dans les villes anonymes nous revoyons courir les routes de chez nous à travers les rochers, les bois, les landes, les prés sous le regard triste des murettes et des croix grises...

Les premières, elles nous accueillent à notre arrivée au pays et maternellement nous mènent jusqu'au dernier tournant d'où les toits de chaume du village natal montrent leurs visages usés, chers comme ceux des vieux parents qui nous attendent devant les portes de basalte et de granit.

# La Roche de Liniers



OURTAUD, noir, la jambe torte et le nez de travers, le « Cabrettaïre » était populaire au pays d'Artense.

Il savait si bien la gonfler sa rouge cabrette à grelots, si bien la faire piauler, pleurer, rire, chanter, qu'il était de toutes les noces ; les vieux vous le diront encore : les dimanches et jours de fête, les danseurs ne s'arrêtaient pas de virer à l'auberge où il faisait courir ses doigts sur le tuyau de buis.

Avec cela, c'était un drôle de corps tout mal bâti et disgracieux ; son visage mince était orné de favoris frisés et ses yeux petits, noirs, brillaient comme les prunelles des haies sauvages ; il ne pouvait pas vous regarder sans faire cent et cent grimaces et on ne savait jamais si sa bouche aux lèvres rases se tordait de déplaisir ou riait de joie.

On le rencontrait sur tous les chemins, toujours vêtu d'une blouse bleue trop ample que le vent du plateau ballonnait et portant avec précaution sous le bras, dans une gaine de velours, sa cabrette ; il ne la lâchait pas celle-là ; c'était sa vie : son passe-temps et son gagne-pain.

Le « Cabrettaïre » vivait seul dans une maison écartée, sur la route de Bort à Condat, non loin de la roche de Liniers. Une fois retiré dans sa cambuse, il ne montrait même pas le bout du nez, peut-être parce qu'il passait les trois-quarts de son temps dans le bruit et le mouvement des assemblées à faire sonner les talons des garçons sur le plancher dans la fumée des auberges, peut-être aussi parce qu'il se méfiait des mauvais passants.

Il ne voyait quasiment personne sur cette route de tournants, qui se tord de bois peureux en bois peureux en surplombant la rivière de Rhue.

En ce temps-là, les rouliers, deux fois par jour, passaient devant sa porte. Le matin, à la pique du jour, il les entendait descendre vers Bort avec leurs chargements de planches de sapins, claquant du fouet, dans un roulement de roues ferrées, un grincement d'essieux, un tintinabulement de sonnailles ; tout cela s'en allait en cahotant dans une bonne odeur de planches fraîches et de pierrailles écrasées ; les attelages, composés de gros chevaux pommelés attachés trois, quatre, cinq à la queue leuleu, tiraient toujours à plein dans leurs colliers aux cuivres étincelants et des pompons rouges dansaient sur les crinières.

Le « Cabrettaïre », dans sa retraite de Liniers, n'aimait guère tout ce tumulte, ces lourdauds de rouliers, jureurs, vaillants en diable, faisant péter les fouets dont les mêches fumaient.

Tout ce bruyant équipage remontait à vide vers la mi-nuit et le bruit de meule des roues, le martèlement des sabots, le tressautement des caissons sonores, les jurons, les voix brutales des conducteurs arrachaient le « Cabrettaïre » à son somme et le laissaient tout secoué comme au sortir d'un cauchemar.

■

Si le « Cabrettaïre » n'aimait guère les rouliers, ceux-ci le lui rendaient bien ; une nuit, au cœur de l'hiver, alors qu'il gelait à pierre fendre, ils lui jouèrent un tour de leur façon.

Une forte tête d'Embort qu'on appelait le « Goulant » rumina tout et à l'arrêt, à l'auberge de Champs, il proposa aux autres :

— Hé les enfants ! Vous n'avez pas idée que le « Cabrettaïre » nous regarde de travers. Si nous le dressions... Attendez un peu, laissez-moi faire...

— Oui, oui, faisons-lui voir du pays, répondirent les rouliers, et ils reprirent la route. »

Le « Goulant » tenait la tête des attelages : arrivé devant la maison du « Cabrettaïre », il s'arrêta ; les autres l'imitèrent.

— Soufflez vos lanternes, dit-il, et les lanternes s'éteignirent ; puis il se mit à cogner du manche du fouet à la porte du « Cabrettaïre » en se lamentant.

« Ah, pauvre « Cabrettaïre » donnez-nous du feu, le vent a éteint nos lanternes. »

Priera que prieras-tu, rien ne bougeait dans la maison, mais le « Goulant » se mit à faire un tel vacarme qu'à la fin le « Cabrettaïre » prit peur, se leva, s'habilla, alluma « l'esclairou » ouvrit la porte en grommelant.

— Ah bougre, vous dormez bien ! lui dit le « Goulant ». Et pendant que le « Cabrettaïre » conciliant s'en allait avec les conducteurs allumer les fanaux, d'un coup de pied l'autre se précipita dans la cambuse, décrocha la cabrette pendue à un clou derrière la porte et courut l'emplir d'eau à la fontaine qui coulait près du pignon.

Les lanternes une fois rallumées, le « Cabrettaïre » regagna son logis et les rouliers repartirent en criant dans la nuit :

— Bien le bonsoir « Cabrettaïre » et grand merci !

— Viendrez nous faire danser dimanche à Embort ! ajouta le « Goulant » et il se mit à rire gros ; puis, s'adressant aux autres : « Demain, elle aura pété la cabrette du « Cabrettaïre », la peau de chèvre ne bêlera plus.

■

Elle avait, en effet, pété de toutes parts, la cabrette du « Cabrettaïre » ; durant la nuit l'eau avait gelé dans sa panse en la crevant ; elle pendait au clou, dehors contre la porte, pareille avec ses loques vineuses à une pauvre bestiole éventrée, vide, transie de froid.

C'est là que le « Cabrettaïre » la découvrit le matin en allant tomber de l'eau.

« Les porcs ! » hurla-t-il, et sa bouche se tordit.

Dans ses mains tremblantes, il avait pris la cabrette déchiquetée et ses doigts lissaient délicatement les lambeaux, tâchaient de panser les déchirures ; hélas ! le mal était trop grand, la cabrette était bien morte et le « Cabrettaïre », les doigts sur les trous du tuyau de buis, où jamais plus l'air ne tirelirerait, s'effondra sur le banc de pierre et pleura là comme un enfant.

Il en tomba malade ; il s'était claquemuré dans sa chaumière et dans son lit, il grelottait de fièvre en regardant l'hiver dessiner des fleurs de givre sur la vitre.

Lorsqu'il put se lever, il se sentit terriblement seul, abandonné de tout, sans ami, sans compagnon et aussi démuni qu'un qui aurait perdu bras et jambes.

Dès le premier dimanche, il vint au bourg et se rendit tout droit à l'auberge où l'on dansait. Il était tout gauche sans sa cabrette.

« Tiens, le « Cabrettaïre ! » s'écriaient les gens en le voyant et ils riaient ; lui, le pauvre, il ne riait pas et il sentait comme un grand froid à son cœur ; les couples tournaient dans la salle mais il ne les voyait pas ; il ne regardait que la table sur laquelle il installait sa chaise jadis ; un autre y était assis, le litre de vin rouge à ses pieds ; il étirait, rouge, suant, un accordéon nasillard en laissant baller sa tête de droite et de gauche comme s'il avait bu.

« L'Italien m'a volé la place ! » gémit le Cabrettaïre, et il reprit tristement le chemin de sa chaumière de Liniers.

Toute la nuit, il ressassa son infortune ; il n'était pas riche et hormis sa cambuse, il ne possédait qu'un hort et une vieille bique qu'il attachait à un piquet dans l'enclos ; à la première foire qui se tint à Bort, il vendit la chèvre et acheta une cabrette toute neuve.

En s'en revenant, il était si content, qu'il voulait faire danser tout le monde sur la route et une fois la porte de sa maison barrée, il la fit parler toute la nuit, sa nouvelle cabrette, tant il était ivre de

vieux airs qu'il allait chercher comme par miracle au fond de la jeune panse et dans sa vieille mémoire.

Le dimanche suivant, tout fier et son sourire ambigu de nouveau sur ses lèvres, le « Cabrettaïre » retourna au bourg ; L'Italien était déjà installé avec son accordéon à l'auberge grande, alors il alla à l'autre bout du village dans un petit café et dit qu'il ferait danser.

Il se mit à la faire piauler, piauler sa cabrette comme encore de mémoire, on ne le fit jamais ; elle dit tous les airs du pays ; les gais et les tristes, ceux qui font rirent et ceux qui font pleurer, les valses amoureuses et les bourrées endiablées ; elle eut beau prendre toutes les voix, tous les tons, personne ne vint ; tout en haut du bourg, l'accordéon soufflait et nul maintenant n'écoutait plus cette vieille radoteuse de cabrette.

Cependant, le « Cabrettaïre » voulant espérer encore fit le tour du canton ; mais aussi bien à Lanobre qu'à Trémouille, à Marchal qu'à Champs, il s'entendit partout dire :

« Laissez-nous tranquille avec vos bêlements ; nous n'en voulons plus de votre peau de chèvre, nous avons maintenant un accordéon ! »

■

Il traîna quelques mois encore, la tête dérangée et ne se nourrissant presque plus ; lorsqu'il passait dans les chemins avec son petit corps maigre, sa jambe torte, son visage aux joues creuses barrées de son long nez, tout ratatiné, toussottant et serrant sa cabrette sous son bras, les gens en avaient peur.

Le jour, on ne savait pas au juste ce qu'il trafiquait ; il se cachait dans les bois, vivotant des aumônes des bûcherons et des pommes de terre qu'il déterrait ; il avait complètement abandonné sa maison du bord de la route et lui, on ne le vit bientôt plus.

C'est vers cette époque que commencèrent les peurs de la Roche de Liniers ; l'endroit est peu plaisant ; la route s'enfonce et tourne entre deux hauts pans de roc, si hauts, qu'il faut lever la tête pour en voir la cime. La pierre ruisselle toujours comme si elle était en sueur ou comme si elle pleurait, et le couloir est sonore et silencieux à la fois ; vers la mi-nuit, on presse toujours un peu le pas en passant dans ce lieu ; on ne sait trop d'où cela vient mais, sur cette roche parsemée de buissons maigres, de panaches hirsutes de ronces, de boqueteaux, une obscure menace se lève, un lourd secret pèse ; il semble que quelque chose d'invisible et de terrible vous regarde passer...

Ce furent les rouliers qui, d'abord, colportèrent la nouvelle, chaque nuit, disaient-ils, on entendait à la Roche de Liniers comme une musique qui partait du sommet et qui n'était pas de la terre ; cela chantait doux, frêle comme un souffle et cela pleurait et riait, pleurait encore et riait toujours ; les chevaux en tremblaient et les hommes n'osaient lever la tête ; d'autres nuits on voyait une lumière qui

sautillait de roche en roche ; on entendait des voix qui demandaient des messes pour les morts de la commune.

Ces choses duraient depuis quelques semaines quand le malheur du « Goulant » arriva.

Une nuit, il était reparti seul de Bort ; il était toujours entre deux vins le « Goulant » mais, sans doute, ce soir-là, pour se donner courage, il vida coup sur coup deux litres à l'auberge de Champs et s'asseyant pour cuver son vin près de la ridelle, il se laissa conduire par ses chevaux ; arrivé à la Roche de Liniers, la musique l'éveilla ; il y avait un grand feu rouge sur la cime ; de grosses roches se mirent soudain à dérouler ; les chevaux prenant peur s'emballèrent et le « Goulant », projeté sur la route, se fracassa la tête sous les roues.

On découvrit son corps raide au petit jour ; des blocs de pierre encombraient la chaussée ; les gendarmes montèrent, grimpèrent au sommet de la roche et près d'un foyer noirci ils découvrirent la cabrette du « Cabrettaïre » mais de « Cabrettaïre » point.

Depuis ce temps-là, on entend toujours vers minuit, comme un petit air de cabrette qui pleure dans le vent là-haut, sur la Roche de Liniers, et les rouliers s'arrêtent de siffler et de chanter et se signent en pressant le pas.



*Un pays de granits et de fleurettes, de brumes rosissantes et de sombres forêts. L'effort et les enfantillages, le jeu et la contrainte s'y marient bien pour prendre et pousser l'homme.*

HENRI POURRAT.

# Retour au Pays natal



La nostalgie du pays le saisit une nuit, à Rio-de-Janeiro, en écoutant deux matelots parler de l'Auvergne, en patois.

Un mois après, par un de ces matins lumineux et voilés dont l'automne a le secret, Jean Maleine prenait le train au quai d'Orsay.

Tout le long du jour, il assista à la fuite éperdue des paysages : banlieue cuivrée, plaine monotone de Beauce, Loire divaguant dans les sables, Sologne aux rondes bleues de pins et de bouleaux, Cher romantique comme un Rhin d'estampes avec ses bois noirs, ses rochers nus et ses donjons croulants.

Le soir violet surprit le convoi à Eygurande et dans l'air plus vif et quasi montagnard, Jean Maleine respira l'Auvergne toute proche.

Des fantômes familiers l'accueillirent : pâtis bordés de vergnes, maquis odorants de fougères et de genêts. Les collines basaltiques, en capes dépenaillées de bruyères, semblaient se bousculer pour le recevoir. Des bois soupçonneux se penchaient à son passage.

Par la vitre baissée, Jean Maleine recevait, en plein visage, les souffles forts, cinglants comme des gifles, de la vieille terre de lave et de granit. Sa tête bourdonnait comme une ruche. Soudain, il se mit à fredonner une bourrée oubliée : éternelle griserie des premières bouffées de vent natal !

La nuit devint hermétique. Des formes vagues se chevauchaient dans le noir, mais d'instinct, Jean Maleine saisissait les traits essentiels de la terre maternelle. Cette seule vue trouble lui faisait bondir le cœur.

Aux arrêts, les employés psalmodiaient des noms de gares connues : Single, Port-Dieu, Miallet !

Les souvenirs montaient de sa mémoire comme des rougeurs au front.

A Bort-les-Orgues, il descendit. Le grondement de la Dordogne emplissait la nuit ainsi qu'au soir de son départ pour l'Amérique. Il y avait quinze ans déjà...

Le chauffeur de l'autobus de Champs le dévisageait avec curiosité ; alors, pour cacher son trouble, il interpella l'homme rudement :

— Combien prenez-vous pour me conduire à Embort ?

— Quinze kilomètres... c'est cinquante francs ! compta, tout haut, l'autre.

Jean Maleine grimpa sur le siège et l'autobus démarra.

Bouche entr'ouverte, il buvait à perdre haleine, l'air frais des landes, des forêts et des prairies. L'Auvergne mordait ses joues de baisers brûlants. Et de tout son corps penché en avant, de toute son âme, il se donnait à la terre maternelle et en prenait possession.

Après Champs, il revit, avec émotion, la Rhue, l'héroïque rivière de son village qui étincelait, sous la lune, dans les gouffres.

Dès lors, chaque tournant lui rappela un souvenir, chaque rocher une histoire.

La roche des « Fades », inclinée sur les bois, gardait toujours ses inquiétants mystères. Au lieu dit de la « Croix de Barrade », un petit frisson courut sur son échine et, à la dérobée, il jeta un regard méfiant au conducteur. Ah ! que de fois, avec les galopins du village, il avait passé, à toutes jambes, en détournant la tête, devant cette croix d'assassiné, plantée là, comme un gibet, au bord de la route !

Mais Embort approchait, il en percevait les odeurs familières... Car, il est des odeurs qui vous imprègnent dès votre enfance pour toute votre vie : odeurs du village où s'écoula notre jeunesse, de la maison où l'on naquit.

La « charreire » du hameau, cachée derrière le mur, l'attendait... Il descendit.

Dès qu'il sentit sous ses pieds la pierre dure de l'antique chemin, ses yeux se brouillèrent de larmes... Il marchait en titubant, comme un homme ivre. Plus loin, il se pencha sur le « Radji », la fontaine commune et but une gorgée d'eau de roche. Les refrains sonores des « barlits » de fer chantaient dans sa mémoire ; une allégresse inconnue le portait.

Au bout du chemin, « l'houstal » dressait son ombre massive dans la nuit bleue.

Jean Maleine s'arrêta pour mieux l'embrasser du regard. Et, malgré le voile de ténèbres, il reconnut le vieux logis couvert de tuiles, la grange attenante en coiffe de chaume, l'escalier de pierre et le balcon branlant.

D'une main tremblante, il saisit la rampe, gravit les degrés disjoints, poussa la porte. Et ses yeux, qu'avait usé le spectacle quotidien de tant de terres lointaines, de mers mouvantes, de cieux changeants, redevinrent tout neufs.

En bonnet de dentelles et la quenouille sous le bras, la grand'mère filait au coin du feu, assise à la même place où il l'avait quittée. Les flammes illuminaient la cheminée noire et le cher visage. L'horloge comptait les secondes dans le silence.

Il s'avança. Alors, voyant danser une grande ombre sur le mur, elle se leva. Elle regarda un moment, muette et sans comprendre, ce garçon basané qui lui souriait. Tout à coup, un tremblement l'agita, des larmes coulèrent lentement sur ses joues ridées et dans un mouvement impétueux, elle tendit ses bras à l'inconnu en bégayant :



— Mais c'est mon Jean ! Mais c'est mon Jean !

Il se précipita vers ces deux mains parcheminées, baisa le front jauni auréolé de cheveux blancs.

Une joie touchante rajeunissait le cher visage...

Ah non ! elle ne l'avait pas oublié son Jean ! Et il fallait la voir trottiner dans la vaste salle, allumer la lampe à pétrole suspendue au-dessus de la table, s'agiter autour du vaisselier, ouvrir et fermer tiroirs et maie.

D'une voix chevrotante, elle posait une foule de questions dont elle n'attendait pas les réponses :

— Mon Jean, je savais bien que je devais te revoir avant de mourir. Et dans tous ces pays et ces déserts as-tu trouvé du « brave monde » comme par ici ? Et toute ces bêtes et la chaleur... pauvre enfant ! Bonne Vierge : si ton pauvre grand'père pouvait te voir !

Jean Maleine, assis au « Cantou », écoutait, heureux et amusé, ce bavardage. Et ses yeux ne se lassaient pas de faire le tour de l'humble pièce.

Il reconnaissait toutes choses : l'âtre accueillant, luisant de suie, toujours égayé d'une flamme bondissante et claire, le fauteuil paillé où le grand-père délassait, après le dur labeur des bois, ses membres fatigués, les chaises basses, la huche à sel, le tas de bois dans un coin, les chenets de fer à tête de Jacob et la marmite noire pendue à la crémaillère...

Après l'écuellée de soupe, ils échangèrent leurs souvenirs devant l'éclair bleu des tisons et une douce torpeur l'engourdit.

La grand'mère alla lui préparer un lit ; mais, avant de se coucher, il voulut revoir la grange poussiéreuse, embaumée d'aromates de foins et de parfums de pommes, l'étable obscure où il jouait, et derrière la maison, le pré, sous les étoiles, le cerisier tentateur et le châtaignier chenu.

Il embrassa la grand'mère et gagna sa chambre. Le lit grand ouvert l'attendait. Il se glissa entre les draps rugueux, fleurant la menthe. Par une impérissable habitude, son corps retrouva la place favorite, encore marquée au creux de la coitte de plumes.

La fenêtre était ouverte ; la nuit entra odorante comme un verger : elle sentait l'automne.

Elle était musicale aussi... Et il entendit à nouveau la berceuse des calmes nuits d'Auvergne, la berceuse de son enfance : souffles courts de bœufs, bruits de chaînes et de paille froissée, dans les étables, glougou de la fontaine, grondement sourd de la rivière et friselis inquiet des feuillages et des chaumes sous le vent.

Il écouta et s'endormit, sans hâte, en souriant : l'Auvergne l'avait repris.



# TABLE


1 *Préface d'Henri Pourrat.*
2 L'Artense.
3 Malavel d'Artense.
4 Les Villages.
5 Le Départ pour Paris.
6 Le retour de l'Africain.
7 La Fête au Village.
8 La Roue de Saint-Martin.
9 La Peur du Gendarme.
10 La Forêt Cantalienne.
11 Le Simple d'Algères.
12 Mauvert.
13 L'Hiver Auvergnat.
14 Le Serment de Pierrounet.
15 Noel d'Auvergne.
16 La Légende du Forgeron.
17 La Lande.
18 Quand le Soudard de Guerre revint...
19 Le Tilleul d'Amour.
20 Rivières d'Auvergne.
21 Le Moulin du Torrons.
22 Le Barrage.
23 Les Bourgs.
24 La Première Foire.
25 Les Prés.
26 L'Escapade.
27 Chez les Autres.
28 L'Ane et le Loup.
29 Le Buron de la Manicodie.
30 Lacs d'Auvergne.
31 L'Appel du Lac.
32 Le Vaincu.
33 Les Routes.
34 La Roche de Liniers.
35 Retour au Pays natal.




# Chroniques & Bibliographie

## Chez nos Abonnés

### Deuils

**M. Henri Bourrellis**, chevalier de la Légion d'honneur, ancien officier, est décédé le 15 juin à Manaurie, par le Bugue (Dordogne), à l'âge de 80 ans. De chers souvenirs de la société militaire et artiste d'avant guerre nous rendaient sa sympathie précieuse et réconfortante. Que sa famille veuille bien croire à la sincérité de ce témoignage de notre fidélité en sa mémoire.

— **M. Georges Courtial**, ancien député, conseiller général et maire d'Ambert, est décédé le 3 juillet. Dans ses diverses fonctions publiques il n'aura laissé que des souvenirs éclairés par la bonté et la générosité de son âme. Il aura réalisé l'accord de tous ses administrés dans l'affection et la reconnaissance qu'ils lui témoignaient.

— **M. Rollier**, père de notre collaborateur, le peintre et dessinateur de l'Artense, Emile Rollier, à qui nous devons l'illustration de ce numéro. Qu'il veuille croire à notre sympathie bien émue.

— **M. Marcel Repiquet**, neveu de M. Bresson, Pharmacien à Pont-du-Château, dont les funérailles, le 11 juillet en l'Eglise S^te^-Martine, furent une véritable manifestation de sympathie de la part de toute la population de Pont-du-Château. Nous adressons à M. Bresson, l'expression de nos condoléances attristées.

### Fiançailles.

Nous avons appris les fiançailles de :

M^lle^ **Gabrielle Barrière** et M^lle^ **Jeanne Barrière**, filles de M. et M^me^ Joseph Barrière, avec MM. Louis Anglès d'Auriac, ingénieur civil des mines et Jean de Rollat du Bourget, externe des hôpitaux.

— **M. Georges Souteyrand**, fils de M. Souteyrand, docteur en pharmacie à Ambert, avec M^lle^ Jeanne Héritier.

— M^lle^ **Renée Izambard**, fille de l'agréé Clermontois, ancien adjoint, avec M. Guy Chaput.

— **M Jean d'Aligny**, fils du Baron et de la Baronne née de Parieu, est fiancé avec M^lle^ de Cosnac, fille du Comte, décédé, et de la Comtesse, née de Larochetulon.

— **Jean Gandilhon Gens d'Armes**, ingénieur du Génie Maritime, avec M^lle^ Geneviève Berger.

C'est le troisième mariage, en bien peu de temps, dans la belle descendance de notre bon poète et critique. Nous adressons à ses enfants tous nos voeux pour leur bonheur, le meilleur des bonheurs dont il puisse jouir lui-même.

### Mariages.

En juin, à Toulon, a été béni le mariage du lieutenant **Guy Douet**, du 20^e^ Régiment de Dragons, fils aîné de M. Douet, châtelain des Ternes et historiographe de la région de Saint-Flour, avec M^lle^ Odette Vainin, fille du Commandant de Vaisseau.

— Le 28 juin, à Varennes-sur-Morge (P.-de-D.), a été célébré le mariage de M^lle^ **Geneviève Rochette de Lempdes**, avec M. Paul de Raguenel de Montmorel, capitaine instructeur à l'Ecole Aéronautique, chevalier de la Légion d'honneur.

— Le 2 juillet, Mgr Gabriel Brunhes, évêque de Montpellier, a béni à Dijon, le mariage de **M. Henri Brunhes**, avocat à la cour d'appel de cette ville, fils du regretté savant Bernard Brunhes, avec Mlle Henriette Laurain.

A Clermont, ont été célébré les mariages déjà annoncés :

— De Mlle **Marie Gourdiat**, fille du Dr Gourdiat et de Madame née Collier, avec M. Guy Chassaigne du Lac.

— De Mlle **Madeleine Souchal** avec **M. Marcel Jarrier**, architecte, fils de l'éminent architecte des monuments historiques d'Auvergne.

## Naissance.

— **Pierre Clementel**, fils du sympathique propriétaire des Fontaines pétrifiantes de St-Alyre. Le 7 mai.

— **Gérard Delaunay**, petit-fils du dévoué libraire de l'avenue des Etats-Unis. 9 mai.

— **Marie-Claire**, fille de M. et Mme Paul Souchal, Clermont-Ferrand, le 22 mai.

— **Henri-Jacques et Eugène-Guy**, fils de M. Henri Pellet et de Mme, née Courbaire de Marcillat. 14 juillet.

— **Jean-Aimeric**, fils de Jean-Jérome de Ribier et de Madame née Fels.

## Légion d'Honneur

Parmi les récentes promotions dans l'ordre, nous avons relevé avec grand plaisir les noms suivants :

Le Dr **Piollet**, professeur à l'Ecole de Médecine de Clermont, promu officier.

Ont été promu chevalier :

— **Jean Camus**, le Sculpteur bien connu et si justement apprécié de tous les milieux artistiques Auvergnats et Parisiens.

— **M. Gipoulon**, industriel à Clermont, Intendant Militaire du cadre auxiliaire.

— **M. Alfred Douet**, lieutenant de réserve, propriétaire du château des Ternes (Cantal).

Nos bien vives félicitations.

Lamazière
JOAILLIER
OBJETS D'ART
MONTRES DE
PRÉCISION
23, Rue des Gras
CLERMONT-FERRAND

## Succès.

M. l'Abbé **Gandilhon**, professeur à l'Institution Sainte-Eugénie à Aurillac, vient de passer brillamment l'examen de licence ès-lettres.

## Bibliographie.

**Henry Franz. — LE SECRET DU REGISSEUR. (Mame).**

Henry Franz : chacun sait en Auvergne, que ce nom masculin couvre une personnalité féminine et très féminine en dépit d'un esprit quelque peu « à emporte-pièce ». On sait aussi qu'Henry Franz a écrit nombre de romans « blancs », d'un ton alerte, d'une plume adroite, d'une action toujours ingénieusement conduite ; qu'elle fut maintes fois lauréate des Jeux Floraux de Toulouse pour de savantes études ou d'émouvants poèmes. et que l'an dernier, l'Académie Française couronna son beau recueil *L'Etape dans le brouillard*. Les amis d'Henry Franz n'ignorent pas qu'elle donne actuellement la plus grande part de son temps au journalisme : journalisme d'idées et de convictions autant que d'action, où sa vivacité de plume et ses dons de riposte du tac au tac ont déjà fait merveille. Ils espèrent que cette tâche nouvelle ne la détournera pas trop de la poésie et du roman, car ce serait dommage.

C'est de la romancière que nous voulons parler aujourd'hui, et du *Secret du Régisseur*, un roman romanesque — où il y a vraiment un « secret » qui ne se dévoile que peu à peu — et si attachant que l'ayant pris, un soir, avec l'intention d'en lire les premiers chapitres, nous avons laissé tourner l'aiguille et brûler la chandelle aussi longtemps qu'il a fallu pour savoir ce qui allait arriver et atteindre la dernière page.

Ce qui arrive ? nous ne le raconterons pas ici. Disons seulement qu'il s'agit d'une grande famille très éprouvée, dont tous les jeunes rejetons sont impitoyablement fauchés, peut-être par un de ces mystérieux châtiments qu'attire, sur une descendance, la faute du chef... Un seul tendre bourgeon a été épargné ; mais ce petit Français appartient-il vraiment à la race des Malfreneuse ? Une étrange affaire de substitution d'enfants s'est produite. Quand le lecteur entrevoit cette machination, il s'inquiète parce que les événements, ici, semblent exiger qu'il y ait une victime, et une victime innocente et sympathique. Mais grâce à l'habileté de l'auteur, et à la qualité même des âmes qu'il met en scène, tout s'arrange. Deux couples qui s'aiment s'uniront selon leur choix. Et il y aura encore de beaux jours pour les châtelains de Malfreneuse.

L'histoire nous est contée avec beaucoup de finesse et de charme, dans un style clair et imagé tout à la fois où le dialogue est toujours vif et rapide, et l'on y respire cette atmosphère fraîche et forte qui baigne ces beaux paysages de notre Auvergne où l'auteur a situé l'action du *Secret du Régisseur*.

S'il est en chacun de nous,
*Un poète mort jeune à qui l'homme survit.*


**Pianos, Musique & Instruments**

**Maison Soulacroup** ▼ **Phonographes**

**André CONNEN, Succr**

*Ex facteur accordeur diplômé de la Maison PLEYEL*

:: 8, Rue Saint-Genès, 8 ::

*Téléphone 5-65* **CLERMONT-FERRAND** *Téléphone 5-65*

il est aussi, un enfant qui demeure insatiablement friand d'histoires... et la nourrice ou la mère-grand n'est plus là pour en conter. Alors, on appelle à soi les livres, les romans, les aventures...

Merci, Henry Franz. de nous avoir, avec *Le Secret du Régisseur*, enlevés pour quelques heures à la monotone vie.

Amélie MURAT.

**MM. H. et E. du Ranquet. — L'EGLISE NOTRE-DAME DU PORT DE CLERMONT-FERRAND.** Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont-Ferrand. 2e série, fascicule XXX. Clermont-Ferrand, Imprimerie Générale, de Bussac, 2, cours Sablon, 1932, prix : 25 fr.

La bibliographie des ouvrages concernant l'église de Notre-Dame du Port forme une très longue liste. Cela montre l'intérêt qu'un grand nombre d'érudits ont trouvé dans ce monument, mais aussi pour les curieux du passé y a-t-il de grosses difficultés à se reconnaître dans ce dédale, et à se documenter aisément.

Deux agréables volumes viennent de mettre à la portée de chacun, les renseignements les plus sûrs dont quelques-uns inédits.


**Robes pour mariages et cérémonies**
**Robes du soir et d'après-midi**
**Tailleurs et Manteaux**

**Mary Teyras**

Couture

English Spoken

Téléphone 13-60
10, rue Fontgiève
**Clermont-Ferrand**

Les lecteurs de cette revue ont reçu le numéro spécial que MM. Rouchon et le Dr Balme (1) consacrèrent l'an dernier à l'histoire de l'église, du chapitre qui y fut attaché et enfin de la paroisse entière, qui dépendait de ce centre religieux. Ce copieux volume restera longtemps non seulement comme la synthèse de ce qui fut écrit sur cet édifice, mais encore ajoute la somme de ce que des érudits ayant une très longue pratique des archives et du passé anecdotique de Clermont pouvaient apporter d'inconnu.

Cependant, l'étude du monument lui-même avait été seulement effleurée et laissée à celui que l'on peut regarder comme le père de l'archéologie auvergnate. Aussi le volume de MM. du Ranquet, n'ayant examiné dans la partie historique seulement que ce qui était nécessaire à la compréhension de leur raisonnement, traite-t-il avec minutie tout ce qui touche à sa construction.

Ces auteurs ont divisé leur sujet en trois grandes parties : *intérieur*, *extérieur*, *sculpture*, et dans chacune étudient sucessivement le narthex, la nef, le transept, le chœur et la crypte, et cela avec une inimaginable patience. Grâce à un examen poursuivi à tous instants et à des remarques notées au cours des nombreuses réparations que M. H. du Ranquet a pu suivre,

(1) G. Rouchon et P. Balme, *L'Auvergne Littéraire*, N° 51. Illustrations de Jaffeux en 2e édition. Imprimerie Générale, 2, Cours Sablon, Clermont-Fd.


L'élégance masculine

Magasins
du
Progrès
Tailleurs

Vêtements
sur mesure
et faits d'avance

Téléphone 2-12
6, place Gaillard
Clermont-Ferrand

Articles de voyage et maroquinerie
bon et bon marché
AU DÉPART
anc: maison Dalmas
BOHAT
11 rue du 11 Novembre 11
Tél. 5 55
CLERMONT-FERRAND

pendant la fin du siècle précédent et au début de celui-ci, il a pu voir et relever les reprises, défauts d'alignement, empiètements, différences des matériaux, toutes choses qui caractérisent des époques diverses de constructions. Nous trouvons consignées toutes ces particularités et les auteurs en tirent les conclusions les plus ingénieuses et les plus probantes.

Le monument entier est pour ainsi dire démonté, disséqué, chaque morceau après une étude de ses caractéristiques est rapproché de la technique de l'époque à laquelle il appartient et son âge est ainsi déterminé.

Ce travail de patience n'a pu être mené à bien que grâce au coup d'œil avisé et exercé de M. du Ranquet, qu'une longue habitude a rendu particulièrement apte à ce genre de diagnostic, et qui est appuyé sur des similitudes relevées avec les nombreux monuments que les auteurs ont visités et examinés. On voit aussi par les multiples rapprochements et notes que leur érudition est très vaste et de première valeur.

On remarquera la minutieuse description des chapiteaux historiés, qui vient par l'étude des costumes et des armes des personnages corroborer les dates attribuées pour l'élévation de chaque partie de l'édifice.

Nous trouvons ainsi sept périodes qui ont laissé des témoins des chantiers successifs : le soubassement de la façade Ouest vient du VI^e^ siècle avec Saint Avit ; le dessus de ce morceau et une partie du mur septentrional est un reste de l'édifice d'Haddebert et de Bernowin, VIII^e^ siècle ; la restauration de Saint Sigon est visible sur ce mur Nord et dans les voûtes du narthex. La plus grande partie de la nef et de l'extrémité de ce même mur du Nord doivent être attribué à Etienne II, environ de 950, mais le chef-d'œuvre, le chevet devient le lot du doyen Robert, qui administra le chapitre de 1065 à 1095. Enfin, par suite sans doute d'un accident, une bonne partie du mur Sud de la nef fut refait avec les colonnes qui l'avoisinent et avec la grande voûte à la fin du XII^e^ siècle. Plus tardivement

Les déménagements W. Fillou
sont effectués avec un
matériel de premier ordre
par un personnel stylé et
consciencieux.
Suppression du pourboire.

W. FILLOU
17, RUE BLATIN
:: Téléphone 22-92 ::
CLERMONT-FD

LA CUISINE
AU GAZ
EST LA PLUS PROPRE, LA PLUS RAPIDE
LA PLUS SOUPLE, LA PLUS HYGIÉNIQUE
LA PLUS ÉCONOMIQUE
si l'on sait employer le gaz rationnellement
et si l'on dispose de bons appareils

encore le bizarre assemblage de la porte méridionale faisait l'objet d'un nouveau chantier.

L'église est alors bien complète, mais chaque siècle suivant est marqué par une transformation qui est décrite à la fois par son étude sur le monument et dans les textes d'archives. Le XIX^e^ et le XX^e^ siècle seront particulièrement actifs ayant à réparer le vandalisme révolutionnaire d'abord, et ensuite les méfaits de l'intempérance d'imagination ou le manque de goût des époques précédentes. Tout cela est noté avec soin.

Et ainsi l'histoire ou plutôt la légende fabuleuse de cet édifice a pris une allure toute nouvelle, et les dates auxquelles on peut rapporter sa construction sont maintenant basées sur des données parfaitement scientifiques.

Quelques bonnes pages sur le musée de N.-D. du Port, statues, peintures, sculptures sur pierre et sur bois, vitraux, étudiées et décrites avec le même soin.

Nous signalons le groupe compact des gravures qui accompagnent ce texte, et forment un véritable album, où se retrouvent en images tout ce qui peut intéresser dans cette église.

Tous ceux qui connaissent la haute tenue littéraire et scientifique des mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont-Ferrand, ne seront pas surpris que cette compagnie ait tenu à faire figurer ce volume dans la suite de sa collection, elle a d'ailleurs fait un méritoire effort pour donner à cette publication tout le lustre possible.

VICTOR GUIDY.

Mademoiselle Véronique



Marchande de
FRIVOLITÉS
*Sous les Arcades*
*de la Préfecture*
**Clermont-Fd**

LINGERIE
ROBES
PARURES
*et tout ce qui*
*concerne l'enfant*

## ŒUVRES PATOISES DES RÉGIONS D'AMBERT ET DE THIERS.

**Textes recueillis par Alexandre Bigay. — Imprimerie T. de Grandsaigne, Thiers, prix : 15 fr.**

**Le patrimoine littéraire de l'Auvergne vient de s'enrichir à nouveau.**

**Le volume que publie M. Bigay est, en effet, une de ces œuvres que l'on doit accueillir avec joie et reconnaissance, car il conserve et fait connaître une cinquantaine de chansons, lestes et subtiles strophes qui voltigent sur les lèvres du peuple, légères et chatoyantes comme des papillons, mais aussi éphémères si l'on y prend garde que ces brillants lépidoptères.**

**Il y a là ramassé jusqu'à la saturation des siècles de verve et cela en dialecte auvergnat, ce qui en augmente le sel, car cette langue méridionale n'a pas subit la décoloration et les mutilations des grammairiens et des pédants de la Renaissance, elle garde toute la fraîcheur et l'énergie de la jeunesse, tout ce qui fait le charme des fabliaux du moyen-âge et de Rabelais. Ces textes ne sont pas grossiers, c'est la traduction qui devient illisible, parce que les mots français sont devenus hypocrites et ont perdu la candeur et la franchise des termes latins et patois ; nous avons mis malice là où il n'y avait que faconde et grosse gaîté ; telles les sculptures qui ornent nos cathédrales ogivales, faites pour l'édification religieuse des masses et qui paraissent aujourd'hui le comble de l'impudicité grâce à notre éducation faussée.**

**C'est pourquoi, tous ces vers faits de bonhomie souriante, de traits mordants, de satire acerbe, chantant le plaisir ou plutôt les plaisirs, créent**


Tout ce qui concerne la Musique



Disques et Phonos PATHÉ

à Ste Cécile

Perretière

8 Bd Desaix (en face la Préfecture.)

Clermont-Ferrand Téléphone 2-25

un ensemble de pensées terre à terre si l'on veut, mais ce produit très précieux de notre folk-lore risque, à touts instants, de se perdre. Aussi est-il heureux que M. Bigay se soit mis à cette récolte difficile. Il fallait pour cette œuvre un curieux qui soit à la fois un artiste, un érudit, un musicien, un amoureux de notre sol, toutes qualités que l'auteur possède à un degré rare; il a réussi à former un volume qui doit être dans toutes les bibliothèques où se placent des livres auvergnats.

M. Bigay est ici un travailleur assidu et silencieux, ce qui sort des habitudes félibréennes, il peine consciencieusement dans l'ombre sans crier et lancer les surenchères sperlatifoantes que certains dans ce milieu croient devoir ttribuer à leur modeste personnalité.

N'oublions pas de signaler pour augmenter la valeur de ce livre, quinze fables d'un *Paysan d'Olliergues* qui doivent faire figure à côté de celles de l'abbé Jarsaillon, et ne sont pas indignes de La Fontaine lui-même.

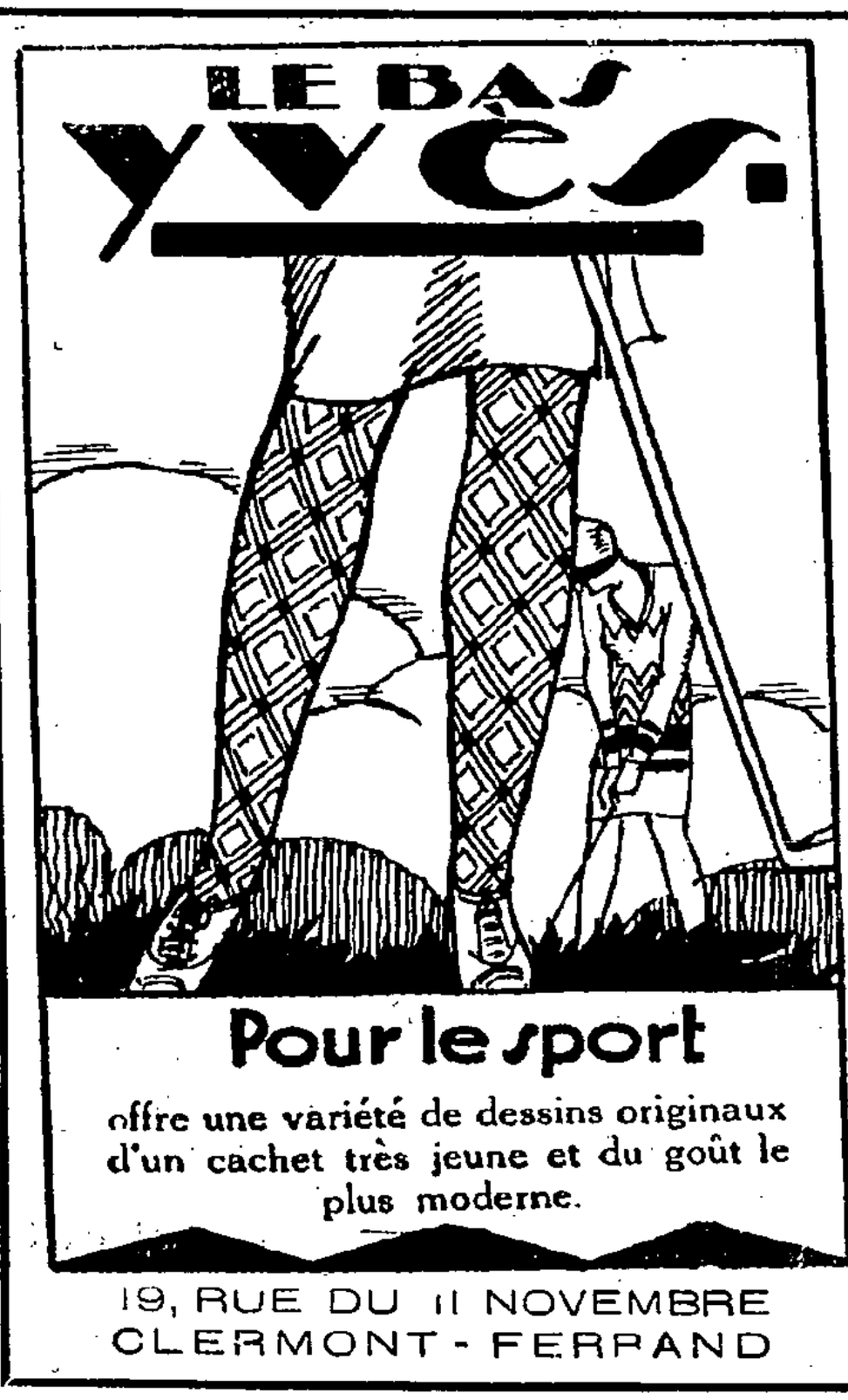
La musique des principaux airs des chansons patoises est un attrait bien spécial et digne d'intérêt.

VICTOR GUIDY.

## Revue des Revues.

MA REVUE. — 71, boulevard de Versailles. Saint-Cloud. (N° de mars 1932).

De M. le Colonel Godchot, une sévère critique de la traduction par M. Henri Goelzer, des *Bucoliques* de Virgile.

**LA BOURGOGNE D'OR. — Chagny (Saône-et-Loire). (N° 4 de 1932).**
**De belles strophes, *Lassitude*, de M. Prosper Maufoux.**

**LA REVUE DES PAYS D'OC. — Villa Zani. Boulevard Sixte-Isnard. Avignon. (N^os^ de mars et avril 1932).**
**Remarqué le début de l'article, *Les surprises d'une généalogie*, de M. Raoul Bousquet :**

***Qui ne connaît à Marseille la place de Lenche ?***
***Elle est loin du tumulte des affaires et des grandes coulées de la circulation***

**Pas d'une éblouissante clarté cette dernière phrase, ni d'un français très pur. L'auteur doit sans doute y être « dans les affaires » et circuler dans les grandes coulées en question.**
**A noter *La Chèvre d'or* du Capiscol de l'Ecole de Limagne, M. B. Vidal.**

**CORYMBE. — Saint-Julien de l'Escap, par Saint-Jean-d'Angély (Charente-Inférieure). (N^os^ de mars-avril 1932).**
**Quatre pages de bons vers de divers auteurs. J'ai particulièrement goûté : *L'Ombre du laurier* de M. Jean-Abel Marchand.**

**LES AMITIES. — 1, rue de la Paix, Saint-Etienne. (N^os^ de décembre 1931 et avril 1932).**
**Je ne peux vraiment pas m'habituer à rencontrer dans une page de prose littéraire et encore bien moins en un poème, le mot *auto*, diminutif du mot *automobile*. M^lle^ Luce Oberty, dans sa pièce intitulée *Pauvre âme, c'est cela*, n'a pas ce puritanisme, elle dénomme même un accélérateur *la pédale rapide*. Cette poétesse doit être méridionale car elle fait rimer *rôle* avec *symbole*. La povre !**
**De fort belles strophes de M. Maurice-Pierre Boyé dans lesquelles une originale idée, pleine de sensibilité, a été coulée.**
**Signalons également *Regrets d'Iarive*, de M. J.-J. Rabearivélo.**

**LA RENAISSANCE PROVINCIALE. — 7, cours Anatole-France, Bordeaux. (N^os^ de juillet, août, septembre 1931 et mars-avril 1932).**

**OC. — Montréal (Aude). (N° de janvier-février 1932).**

**LA TRAMONTANE. — 2, rue Révolution-Française. Perpignan. (N^os^ d'octobre-novembre 1931 et février-mars 1932).**
**Ne passons pas sous silence les vers des poétesses Doétte Angliviel et Marie-Louise Dromart : *Puisque l'automne vient* et *Les ombres fraternelles.***

**LA GRIVE. — 8, avenue d'Arches, Mésières. (N° d'avril 1932).**

**LA REVUE DU CENTRE. — 175, boulevard Malesherbes, Paris. (N° de mai-juin 1932).**
**Une étude sur le poète de terroir bourguignon : Fernand Clas, par M. Hubert Fabureau, dans lequel nous avons relevé ces vers relatifs à l'exode des campagnes :**

***S'en aller c'est la délivrance...***
***I' partont avec l'espérance,***
***De deuvn'ir employé d'métro***
***Factuer, cantonnier ou sergot,***
***N'importe quoué, mêm' train' misère,***
***Surtout, n'pus cultiver la terre...***

*(A suivre).*

**Marcel FROMENTEAU.**

*Imp. Générale. — Clermont-Fd.* *Le Gérant:* **Emile DESFORGES.**

# L'AUVERGNE

## Littéraire, Artistique & Historique

**Fondée en 1924 par Armand Peysson et Alexandre Borrot**

est l'organe de :

## I. La Société Littéraire et Artistique du Puy-de-Dôme.

*Président* : G. DESDEVISES DU DEZERT, 5, avenue de Royat, Chamalières
*Vice-Présidents* : Emile LASBAX, Joseph DESAYMARD.
*Membres du Comité* : Dr P. BALME, Dr CANQUE, Dr CANY, G. DELAUNAY, E. DESFORGES, DOUSSE, M. FROMENTEAU, V. GUIDY, M. POURCHER, B. VIDAL.
*Secrétaire* : Victor GUIDY, 5 boulevard Gergovia, Clermont-Fd.

## II. La Veillée d'Auvergne de Paris.

*Président* : M. Eugène DE RIBIER, Agrégé des Lettres, Directeur de *La Revue des Poètes*, Proviseur du Lycée Pasteur, à Neuilly.
*Membres du Comité* : Mlles Emilie ARNAL, Amélie MURAT, MM. Maurice BUSSET, CANTELOUBE, Dr CHABROL, Victor FONFREIDE, Emile GAILLARD, GANDILHON GENS D'ARMES, Pierre RODET, Dr Emile ROUX.
*Secrétaire général* : M. René LONDICHE, 4, rue Félix-Voisin, Paris XIe.
*Trésorier* : M. Victor TEISSÈDRE, 5, rue Léon-Vaudoyer, Paris VIIe.

## III. La Fédération Arverne.

*Président* : M. Roger DE BONNAFOS, 7, rue du Colonel-Combes, Paris VIIe
et 🏰 de Lamothe, par Calvinet, Cantal.
*Siège social et Secrétariat* : Librairie Paillard, 51, boulevard Raspail, Paris VIe. Tél. : Littré 04-29. Ch. post. : 93-44.

*Directeur et Rédacteur en chef de la Revue :* Dr P. BALME
Tous les manuscrits, journaux, revues, doivent lui être envoyés
13, rue de Rabanesse, Clermont-Ferrand.

---

Inscription à l'une des trois sociétés : **25** fr. par an
Etranger : **35** fr. —

S'adresser aux Secrétaires généraux, ou, pour la Province et l'Etranger,
**à M. Victor GUIDY,**
*Administrateur général de* L'Auvergne Littéraire, 5, *boulevard Gergovia, à Clermont-Ferrand.*
Chèque postal : Clermont 86-32

---

*Le service de la revue est fait gratuitement à tous les sociétaires. Ceux-ci doivent donc prévenir l'administration de leurs changements d'adresse ou démissions, tout au moins par renvoi du numéro de la revue correspondant au renouvellement d'une année.*

*La Société envoie d'ailleurs au moment de ce renouvellement un bulletin d'avertissement.*

**Le remboursement des numéros de l'année recommencée, est exigible de tout sociétaire démissionnaire, passé l'envoi de ce bulletin, s'il n'y est pas fait réponse.**

LA MODISTE

*Pauline Calat*

3, RUE BLATIN
CLERMONT-FD
TÉLÉPHONE 9-21

*au Salon de thé*
*de la*
**MARQUISE DE SÉVIGNÉ**



*on déguste les meilleurs*
**CHOCOLATS & CONFISERIES**
*on choisit pour ses amis*
les plus jolis cadeaux

**CLERMONT-FERRAND.**
**43, av. des Etats-Unis et 28, rue du Onze-Novembre.**
*Succursales:* **Royat, La Bourboule, Le Mont-Dore**
**Châtel-Guyon, Saint-Nectaire**

*Téléphone 11-39*

*Jean Janne*
*Couturier*

*29, rue Blatin* *Clermont-Fd*

# AMBERT

# &

# LE LIVRADOIS

IMPRIMERIE GÉNÉRALE
Jean de Bussac
2, Cours Sablon,
Clermont-Ferrand

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE COMPREND CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER D'AUVERGNE A LA MAIN, NUMÉROTÉS DE 1 A 150 ; CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PUR FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS DE 151 A 200 ET DEUX CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR ALFA SATINÉ D'OUTHENIN - CHALANDRE, NUMÉROTÉS DE 201 A 450

**FRONTISPICE**

# SOUVENIRS D'AMBERT

Je voudrais que, dans ce discours à l'Académie, qui a la gravité d'une suprême oraison funèbre, l'héritier de mon fauteuil eut un sourire pour la petite ville où je suis né.

Elle-même est souriante et jolie. La sévérité des horizons qui l'entourent n'enlève rien à sa grâce. Elle fait chanter ses toits rouges sur les fraîches verdures des prairies, et cette grande vallée ronde, dont elle est le centre, ne lui envoie que des routes claires et des sentiers verdoyants. Beaucoup d'arbres dans cette vallée, de toutes les essences françaises. Je n'en ai jamais vu autant et de si plaisants, et les pins tordus, les grands sapins de la montagne ne sont pas loin. On les voit garnir les cîmes où les forêts sont si vastes que leur parfum salubre envahit la grande coupe dont elles sont les bords.

Quand je les traverse en auto aujourd'hui, je retrouve sans étonnement, dans les clairières, les bûcherons de mon enfance. Leur travail alors avait pour moi une poésie mystérieuse. Visages et mains noircis, quand ils préparaient le charbon de bois, m'apparaissaient dans leurs jeux fantastiques comme les maîtres d'un feu merveilleux. Plus loin, je restais saisi devant ces longs cadavres dépouillés qui descendaient le ravin glissant, en roulant avec un fracas de tonnerre.

Ambert a sa rivière qui la caresse sans la traverser. La Dore descend tumultueuse de ces crêtes sombres et va s'encaisser à nouveau au delà de la ville dans une suite de gorges, mais elle s'apaise dans la vallée, s'y accorde un long repos et son flot est si limpide que les arbres ont plaisir à s'y mirer. J'ai toujours aimé la Dore pour son nom si pur. Toute cette grâce, toute cette rudesse attachent fortement au pays livradois le cœur de ses enfants.

Je dirai le mien, qui fut fidèle. Si je l'ai fait rarement, c'est que je n'ai jamais vécu longtemps au pays maternel. Quelques vacances d'enfant, quelques voyages après des années d'absence auprès d'une parenté qui peu à peu disparaissait, deux ou trois retours pour des cérémonies officielles, voilà des liens bien distendus, semble-t-il. Il n'en est rien. Cependant les impressions premières sont profondes. Ma mémoire y revient sans cesse. L'accent même des bonnes gens m'est resté dans l'oreille. Je suis né dans une maison des Allées ; j'ai joué avec les gamins de Notre-Dame de Laire, j'ai fait mes prières au sanctuaire du P. Gachon, j'ai reçu d'une tante, supérieure des Ursulines, les oiseaux de sucre et les images pailletées de nacre qui récompensent la sagesse, j'ai vu travailler dans leurs caves antiques les papetiers de Job. Mais, élevé loin de ma province, c'est une grand'mère qui en a gardé pour moi l'atmosphère.

Son langage conservait ces expressions savoureuses, ces mots colorés, qui réflètent le génie narquois et bon enfant de la race. Elle me faisait vivre sous le règne du roi-citoyen parmi les familles, aujourd'hui éteintes, de la petite cité. A l'en croire, Ambert était alors la ville la plus vivante, la plus gaie, la plus exempte des soucis modernes ; la vie y était facile et les gens de bonne humeur, les réunions sans morgue, pleines de chansons et d'entrain, et j'en crois sans peine la chère aïeule quand je regarde la miniature où elle est peinte, avec ses boucles tombantes et son teint rose, délicieusement jolie.

L'illustration de la famille, qui remplissait ses récits, était le grand-père Pourrat. Maire et sous-préfet d'Ambert, intelligence lucide et tournée vers le bien public, il avait prêté tous les serments qu'il fallait à tous les régimes, et personne ne lui en savait mauvais gré, car ce fut uniquement pour servir, d'un dévouement continu, les intérêts de sa ville. Il la défendait contre les exigences du pouvoir central avec la même fermeté qu'il avait montré devant les Cosaques lors de l'occupation de 1815.

Ma grand'mère me contait ces souvenirs, dont beaucoup nous reportaient au temps de la Révolution. Elevée dans le parti libéral, au milieu de passions politiques fort vives, elle en gardait des préjugés qui nous font sourire aujourd'hui. Elle chantait, pour m'endormir, auprès de mon lit d'écolier, les vers de Vaissière et ceux de Béranger. Elle croyait sur la foi des

chansonniers que les moines de La Chaise-Dieu gambadaient avec les nonnettes tout le long du moyen-âge ; elle me mettait en garde contre les hommes noirs, « moitié renards, moitié loups », qui sortirent de « dessous terre » avec les Bourbons. Il a fallu la douceur et la piété de ma mère pour convertir la chère « Voltairienne » sur ses vieux jours.

On était d'ailleurs fort Voltairien dans la société intellectuelle d'Ambert. Le culte de l'écrivain avait même laissé à la maison, avec les œuvres complètes, le service à café de Ferney acquis à la vente par un aïeul « gouverneur de Gex ». J'aime à offrir parfois aux lèvres de nos amis cette fine porcelaine de Nyon où cet ancêtre lettré goûtait, après des déjeuners philosophiques, le moka du grand homme. Les tasses de Voltaire, quelques jolis meubles de son temps, de l'acajou Restauration, qu'il me plaît d'appeler Empire, rappellent encore Ambert autour de moi. Ils évoquent en même temps les êtres chers qui m'ont élevé, les âmes les plus pures et les plus droites que j'ai connues ; mes enfants se partageront ces débris, mais leur origine les touche moins et déjà ces souvenirs ne leur parlent plus.

PIERRE DE NOLHAC.

1930.

*Ces évocations, d'une simplicité si émouvante ont été destinées primitivement, par notre très illustre et vénéré compatriote à ce numéro de* L'Auvergne *consacré à sa ville natale.*

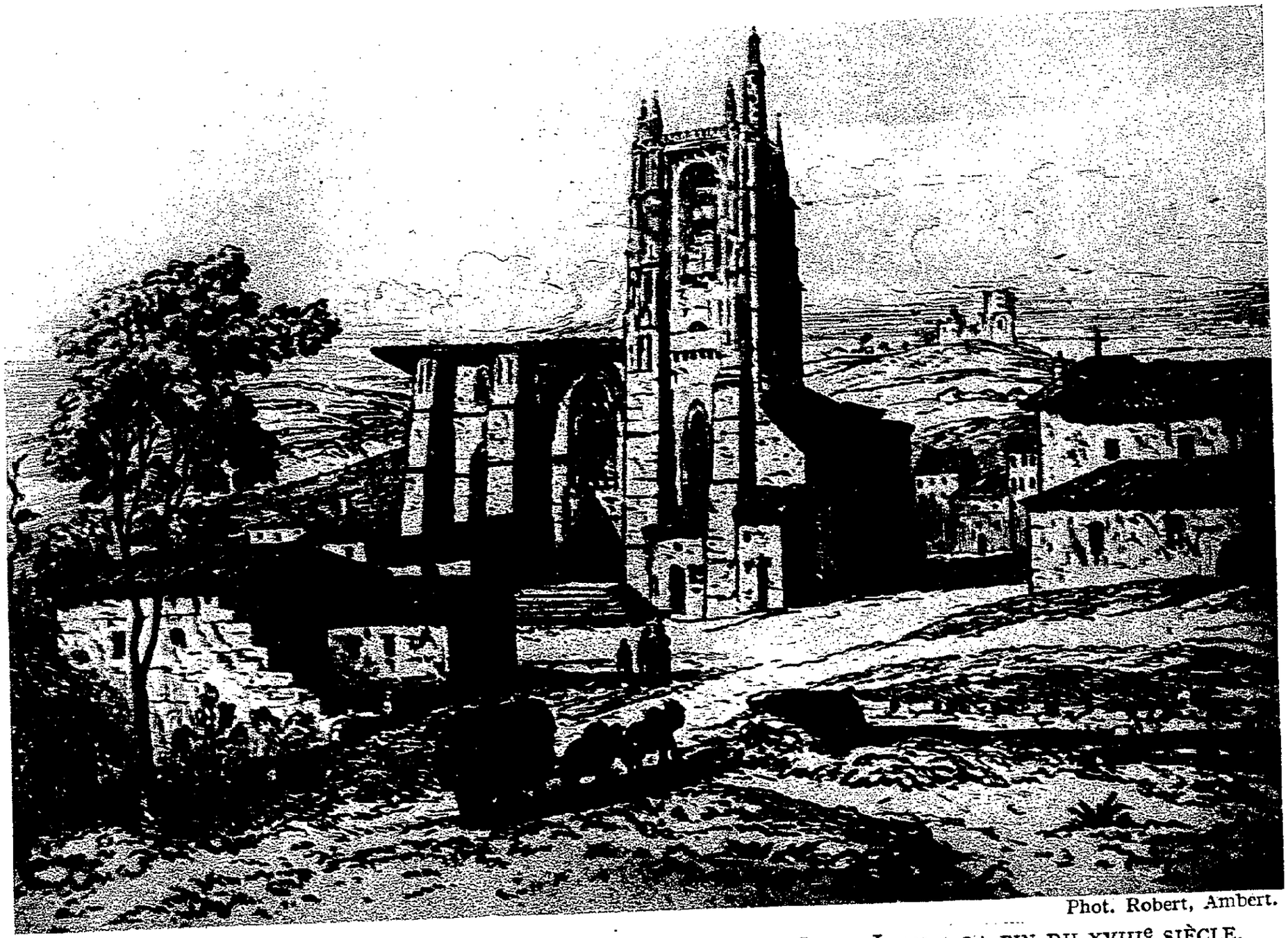
*La publication de ce cahier ayant été très retardée,* M. P. DE NOLHAC *fut sollicité entre temps par les « Editions du Pigeonnier » pour un recueil aussi complet que possible de tous ses écrits relatifs à l'Auvergne.*

*On décida donc, en plein accord, que ces souvenirs d'Ambert devraient paraître, par anticipation, dans cette petite anthologie de l'élégante collection* Auvergne, pierres, portraits, paysages, *qui a publié les* Pages Auvergnates, *de* Pierre de NOLHAC [1].

*Nous sommes autorisés par l'auteur à « reprendre notre bien » ainsi qu'il nous l'a écrit avec sa bonne grâce coutumière, et nos lecteurs comprendront notre gratitude et l'empressement avec lequel nous avons placé en tête de notre hommage à Ambert cette précieuse préface.*

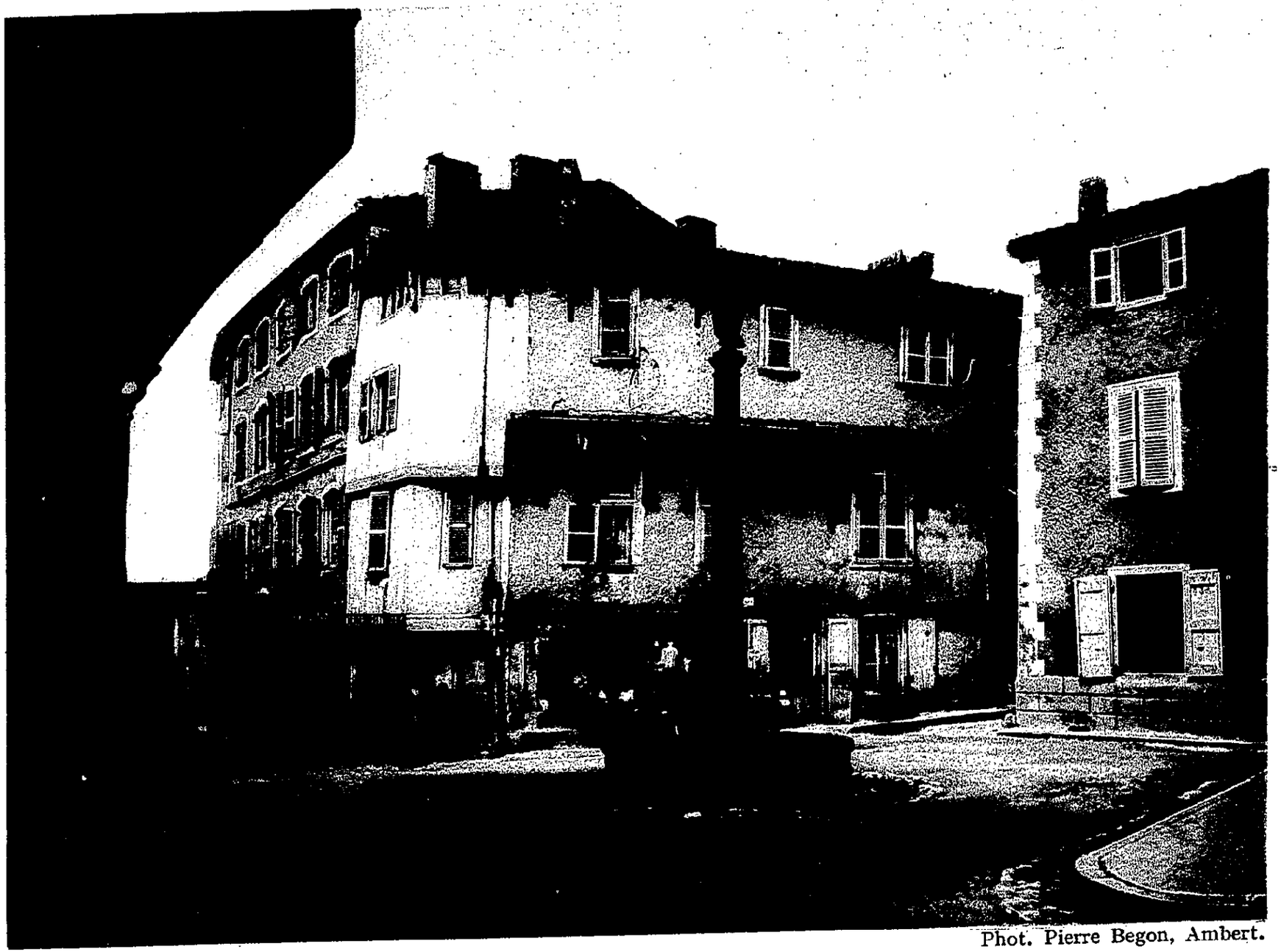
---

**(1) Un vol. tirage limité, illustré par Henri de Nolhac. Au Pigeonnier, Saint-Félicien-en-Vivarais, 1931.**



Phot. Robert, Ambert.

L'ÉGLISE D'AMBERT, LA CHAPELLE DES PÉNITENTS ET LA PLACE SAINT-JEAN A LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE.
*(Gravure Rouargue).*



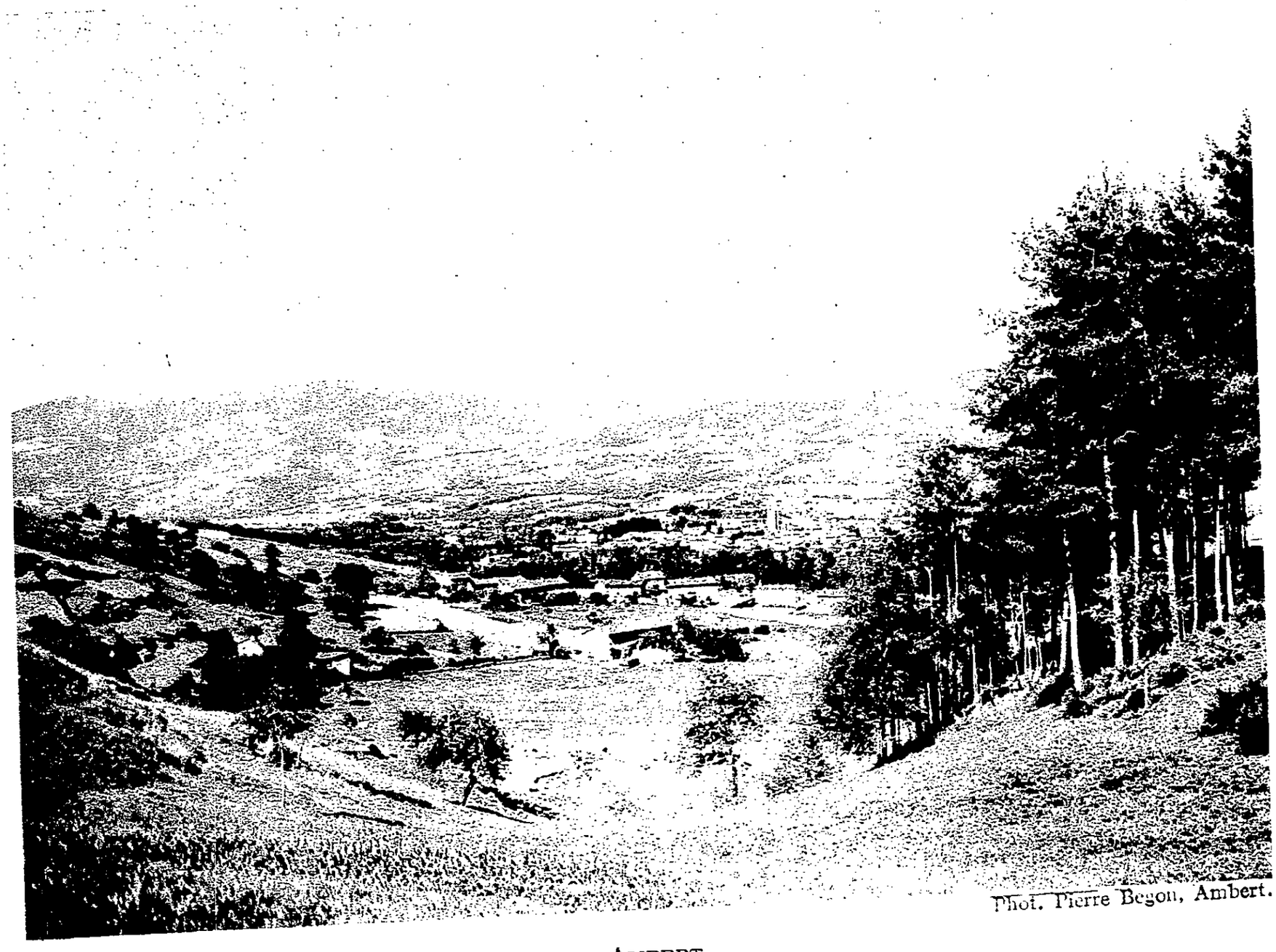
Phot. Pierre Begon, Ambert.

AMBERT. — PLACE DES MINIMES.



Phot. Robert, Ambert.

AMBERT EN 1830.
*(Lithographie Desroziers).*



Phot. Pierre Begon, Ambert.

AMBERT.

# L'ANCIEN MONDE

A cette époque, vers la fin du XIX$^{e}$ siècle, Ambert était un continent.

Vers le Nord s'étendait une grandiose contrée de montagnes. Par delà la place déserte de la Bascule, on voyait un enclos sans limites d'où quelques groupes de sapins en aigrettes montaient jusqu'à la nue d'automne. Là se dressait, énorme, pareil à quelque chartreuse à deux cents fenêtres, assise dans une Savoie de forêts, de montées tournantes, l'hospice. Un pays qui sentait la résine et le vent, où caisse au dos, des colporteurs, tel Simon de Nantua, franchissaient les cols. Des corridors, des marches de granit, et l'on arrivait à une chapelle ténébreuse où reposaient les cendres du B. P. Gaschon. Ainsi l'hospice commandait une région éventée de grands arbres résineux, où les dalles de Volvic sonnaient comme des enclumes de lave sous le marteau de M. Billard. Une allée menait à une étrange futaie d'épicéas géants, dont quelques-uns penchaient à la façon de ceux qu'on voit dans les tableaux sur le bord d'un torrent alpestre (1).

---

(1) Les épicéas sont abattus, maintenant. C'était trop sombre, aussi, trop sauvage. Et puis, on ne croirait pas, mais c'est si dangereux, les vieux arbres. Ils auraient pu tomber, faire des dégâts, quelque jour. Tandis qu'on établira sur leurs emplacements de nouvelles

Leurs très longues franges couvraient d'une ombre mouillée des colonnes tronquées, des espèces de coffres à volutes, des chapelles à vitraux bleus, à obélisques hérissés, que le lichen poudrait de son soufre ou de son vert de gris. Dans les enfoncements humides, des inscriptions, des symboles bizarres, — torche renversée, sablier muni d'ailes, — se cachaient à demi derrière des végétations inconnues, toutes de feuilles claires, laquées, larges comme la main, ou bien épaissement noires et semées de baies transparentes couleur de framboise.

Derrière le mur, c'étaient les monts : d'un bleu sombre d'arrière-saison, leurs masses s'arquaient, fourrées de sapins, sur des lieues et des lieues. On pensait à des routes qui montent, des muletiers, des chalets, des cascades fumant au flanc des roches. De la crête, tout là-haut, on devait apercevoir le Piémont, l'Italie, des villes dans des boucles de fleuve, où quelque dôme étincelle comme une paillette de mica.

Une montagne qu'on n'arriverait jamais à explorer toute, et dût-on vivre des siècles.

Tel autre quartier, celui plus serré du château, des Cha-

---

concessions, dans un goût moderne, quelque chose de coquet et de cossu, en béton orné de plaques imitation marbre.

Il faut se hâter de parler d'un Ambert qui était beau, ou du moins charmant, avant qu'on eût songé à l'embellir. Avant qu'on l'eût agrémenté d'aussi jolies choses que sa Caisse d'Epargne ou que le kiosque des Allées, pour ne faire mention que des monuments publics. Comment espérer que cette petite ville fraiche ne s'enlaidira pas fatalement ? Tout ce qui sera simple, rustique, proche des choses naturelles, les arbres, les vives fontaines de vrai granit, le gazon de N.-D. de Layre, la terrasse du jardin de ville, devra le céder aux fabriqué, au prétentieux, aux édicules de tôle et aux bornes-fontaines de fonte, aux façades de ciment ouvragé et aux coupoles d'ardoise. Busset a essayé en vain de sauver les épicéas du vieux cimetière. Et je me rappelle Ary Leblond à qui je montrais ces embellissements, — quelques-uns n'étaient que projetés et nous n'imaginions même pas les plus réussis, — je me le rappelle m'empoignant le bras pour me crier : « Pourrat ! Comment n'avez-vous pas encore assassiné un de vos compatriotes !... »

Critiquer ? Les bornes-fontaines sont utiles ; il devenait peut-être nécessaire d'éclaircir le jardin de ville, d'entretenir le cimetière, mais quel dommage que cela laisse l'un sans grand charme, l'autre dépouillé, dévasté, affreux. Ce qu'il faudrait, ce serait changer l'esprit du public, cet esprit qui fait qu'on préfère l'ardoise à la tuile, le béton au granit, les ornements et les bariolages à la simplicité, le fabriqué et l'artificiel au naturel, parce qu'on les juge plus relevés, faisant plus riche. Comment renverser ce goût général ? Ce n'est pas un goût, hélas, c'est un besoin de prestige.

zeaux, c'était un monde à cent replis. Par temps couvert, sous les nuages en rouleaux, d'une ruelle ambertoise qui savait en quel Est tortueux d'imagier et d'alchimiste on pouvait soudain déboucher ?

A dix heures, au sortir du collège, excités par le ronflement du poêle et les petites gravures de l'*Histoire de France*, nous enfilions la rue d'Enfer.

D'une écurie arrivait une bouffée de paille, de crottin, d'ombre moisissante. Une auberge où l'on montait, une échoppe où il fallait descendre. Un jour, Jean se dévoua, alla ouvrir, remonta d'un saut les cinq marches, et la boule de neige qu'on roulait depuis le grand chemin, on la précipita là, jusque sur une bonne femme effarée qui cuisinait quelque foie de veau à la poële dans un fond noir, qui criait par dessus l'amas bouchant la porte, qui ne pouvait plus sortir...

Alors un logis à tourelle, et des maisons déjetées, aux étages en consoles, — là où le crépi est tombé on aperçoit des pièces de bois en X, semées de gros clous à tête. Matins écrus de décembre, quand souffle à gros coups un vent mélancolique et qu'on sent autour de la bourgade toute une Forêt-Noire, et Rip, et les bûcherons des contes, et les cavaliers à valises fourvoyés dans les auberges suspectes.

Puis c'était la rue commerçante. Telle ou telle maison de pans et d'angles, débordant comme une trémie avait un tour d'épaule en porte à faux. Au passage, on retrouvait les odeurs : la satinette fade du magasin de rouennerie, le salpêtre de la charcuterie, la limaille noire de la quincaillerie, les copeaux de la boutique où l'on vendait des boisseaux, des fléaux et des jougs. Les galetas penchaient leurs cadres de montants clos de panneaux enfumés. Le vent passait plus haut que ce chemin rompu d'entre les toits, le vent avec les nuages qui pouvaient voir, eux, tout l'alentour : la Franconie, la Souabe, une Alsace d'hiver où Pandours et Cosaques tourbillonnaient

autour de carrioles de vivandières et de conscrits armés de longs fusils à baïonnette.

La rue descendait vers une placette basse de bijoutiers, de bimbelotiers, de confiseurs. Là-bas, deux tuyaux soufflaient leurs jets, que la bise tordait et éparpillait dans le bac noirâtre, rond comme un cratère. Au milieu du bac, un fût cannelé portait très haut une urne d'ancien modèle. Déjà, sur un conciliabule de quatre vieux toits se faisait voir la tour de Mandrin. Ses lucarnes aveugles, son chaperon de tuiles écornées et lépreuses ne les dominaient pas de beaucoup. Mais c'était une tour, un lieu noble, plus secret et plus relevé que tous les autres.

Sous une des marches de l'escalier, les propriétaires avaient trouvé le trésor de Mandrin lui-même... Un vieil homme à toque de fourrure monte pesamment, une main à la muraille. Il manque de tomber parce que l'un des degrés a cédé sous lui. Il regarde, il passe la main, tire un sac de toile rousse... Ou bien non, ce devait être un petit coffre de cuir clouté, et dedans tout plein de pièces d'argent frappées un peu de côté, à croix et à fleurs de lys.

« Les Mandrins passèrent en caravane, un jour de Noël. Par dessus leurs sabres et leurs coutelas, ils avaient de grandes houppelandes bleues à parements rouges. Ils assistèrent à la grand' messe, tous ensemble dans le chœur. »

Mandrin avait eu des affaires avec une dame qui demeurait dans la maison de la tour. C'est alors certainement qu'il avait caché son trésor sous l'escalier.

Tout cela s'accordait avec un romantisme nordique d'échoppes, de petite ville sombre, de conte de Noël qu'allaient bientôt mettre au point des épaisseurs et des épaisseurs de neige.

Mais dès que revenait le temps de l'équinoxe, qu'approchait la semaine sainte avec son vent, sa poussière, son soleil, on tombait de la zone des Oncles Fritz et des Brigands Saxons dans la zone de Monte-Christo.

Sur les places sèches, devant l'église et au Pontel, à côté d'un baquet où cent tanches huileuses happaient l'air de leurs petites bouches en cul de poule, les éventaires portaient des oranges et des oignons gros comme des pois, aussi des haricots dans des sacs aux bords roulés, de merveilleux haricots marbrés et bigarrés de toutes les couleurs.

La mairie, dès lors, ressemblait à quelque citadelle ronde, comme il en est au bout des môles, dans les ports où les forçats en bonnet vert édifient des pyramides de boulets auprès des caronades. Il y a des promontoires de rochers jaunes, au dessus d'une mer gênoise ou dalmate, des tourbillons poudreux, un éclairage encore oblique de départ et de fièvre. Une affiche décollée claque comme un pavillon, et le solitaire Hôtel de la Grenette, avec son long perron de géraniums, c'est le lazaret ou la Douane.

Que les rues des Jardins, du Petit-Cheix sont aimables, bordées d'orties renaissantes, entre leurs murs festonnés de tuilage. Un pavillon rose regarde par dessus, un autre encore, plus reculé, plus mystérieux. Le vent ronfle dans les branches nues des vinaigriers, des lilas, des aveliniers, de l'arbre de Sainte-Lucie. On entend claquer un sécateur. Tout le Sud s'ouvre en lointain cirque bleu, sous un ciel veiné d'azur, où se jouent les remous de brise en attendant les hirondelles.

Quel plaisir alors, un jeudi saint, d'entrer dans la claire chapelle de N.-D. de Layre. Derrière le plat aux offrandes, une sœur blanche attend, assise. Par l'escalier tournant, aux murailles chaulées, — au passage on aperçoit un coin de jardin, l'arrondi d'une bordure de buis, le granuleux d'une plate-bande avec des pousses rouges de pivoine ou quelque pied de couronne impériale, — on descend à la crypte brasillante de cierges. Et l'on ne sait plus où l'on est : peut-être bien, passées les mers, à Bethléem ou à Jérusalem.

Demain, tu le croiras mieux encore, quand des galeries du clocher, dans sa corne de six pieds de long, le cournaire chantera aux quatre coins du ciel les hymnes liturgiques.

Revenait l'été. Au matin d'ombre et d'or, il y avait encore sur la place un reste de brouillard, comme le souvenir d'une fumée prisonnière. Mais le soleil peignait les obélisques, les hauts balustres et les gargouilles de l'église. Là-haut, sur la tourelle du guet, la cage de fer de la cloche trempait dans un air déjà bleu, tout déchiré par les martinets criards. Il ferait beau. On s'installait dans le breack parmi les manteaux, les cannes, les paniers de provisions. « N'oubliez pas la lorgnette ! » criait quelqu'un. Des lettres dorées luisaient à un balcon parmi la vigne vierge dont les draperies balançaient faiblement. D'une scierie, le bruit fusant des scies montait ainsi que le signal d'une sirène ; et au bout d'une ruelle, de grands acacias bruissaient comme s'ils chantaient l'aventure.

Entre des pentes aux profils tout découpés de roches et de verdures comme on en voit sur les paravents, on débouchait dans une contrée singulière. La route surplombait un torrent de fougères et d'écume. Au bruit des eaux se mêlait un autre bruit cadencé. D'étroits escaliers menaient à des jardins suspendus bourrés de fleurs écarlates, violettes, pourpres, sous de petits pruniers tordus et caducs. Un vieux bonhomme jaune à crins noirs, enveloppé d'un tablier de toile blanche et portant une bassine entre les mains, s'arrêtait pour nous regarder curieusement. Partout des panaches et des plumets d'arbres, partout des lianes aux plis des rochers ; et derrière des bouquets de verdures légères, apparaissaient d'autres constructions surmontées d'un insolite étage de bois à claire-voie.

C'était la Chine.

HENRI POURRAT.

# LE FOSSÉ D'AMBERT

La géographie physique et humaine du fossé d'Ambert est aujourd'hui à peu près mise au point. Sa tectonique et sa morphologie ont été magistralement décrites par le professeur Henri Baulig dans l'ouvrage : *Morphologie du Plateau Central* (1). On doit au professeur Ph. Arbos d'avoir suscité les travaux d'une équipe de chercheurs : Elie et Adrien Lapeyre, Lucien Gachon, Antoine Richard, Frank Imberdis, qui ont traité successivement dans les *Annales de Géographie*, la *Revue de Géographie Alpine*, la *Revue d'Auvergne*, les points particuliers de la géographie humaine du bassin d'Ambert et de son cadre (2). Enfin, Henri Pourrat a nourri toute son œuvre et en particulier ses écrits sur les papetiers (3) des richesses du terroir Amber-

---

(1) Un volume chez A. Colin, 1928.

(2) *Reboisement et déboisement dans le Massif du Livradois*, par Elie LAPEYRE et Lucien GACHON, Revue de Géographie Alpine, 1924, t. III.

— *Le Massif du Livradois*, Annales de Géographie, 15-1. 1924. Lucien GACHON et Antoine RICHARD.

— *La vie pastorale dans le Massif du Forez*, Annales de Géographie, 15 juillet 1926, Elie LAPEYRE.

— *L'influence de l'orientation Ouest comparée à l'orientation Est.* (Ex. pris dans le fossé d'Ambert et le Haut Livradois. Revue de Géographie Alpine, 1923, fasc. II, Lucien GACHON.

— *Note sur les rideaux du Livradois.* Rev. Géogr. Alpine, 1921, Lucien GACHON.

— *La maison rurale dans le Massif du Livradois.* Revue d'Auvergne. T. 41, Lucien GACHON.

— *Les phases du creusement dans la région de Valcivières.* Rev. Géogr. Alpine, 1927, fasc. IV. Lucien GACHON.

— *Une route Lyon-Bordeaux à travers les monts d'Aubergne antérieure au* XVIII^e^ siècle. Revue de Géogr. Alpine, 1928, fasc. I. F. IMBERDIS.

(3) *Dans l'Herbe des trois vallées*, Bloud et Gay, IV.

— *La combe délaissée*, aux éditions du Pigeonnier, une plaquette.

tois. Il n'est pas jusque dans la *Colline Ronde*, du même et de Jean l'Olagne, dans la *Métairie de Jean l'Olagne*, dans les tableaux de François Angéli, dans le *Nouara* de Claude Dravaine, qu'un lecteur averti ne retrouve les assises solides d'une réalité proprement géographique.

Ainsi, aucune région d'Auvergne n'a été aussi fortement et minutieusement décrite. Il ne reste à opérer dans ces pages qu'un modeste rassemblement.

***

L'ancienne pénéplaine. — Pour comprendre l'origine du fossé d'Ambert, il est indispensable de se reporter par l'imagination aux âges lointains où tout le pays d'Ambert, ce qui est aujourd'hui les monts du Forez et le plateau du Livradois figurait une étendue parfaitement nivelée par le ruissellement, à peine élevée de cent à deux cents mètres peut-être au-dessus des océans. Le sous-sol y était de grauits, de granulites, de gneiss, de micaschistes. Mais le sol meuble se superposait à cette dure cuirasse épaisse de dizaines de km. C'est qu'en effet, les eaux courantes gardaient juste — vue la très faible pente des rivières, — la force de s'écouler. Elles ne lavaient pas la surface de la pénéplaine où s'épaississait sans cesse l'arêne de décomposition chimique, *le gore* qu'on retrouve parfois dans les sablières.

Cependant, le pays jouissait alors d'un climat tropical. Les bambous poussaient sur les bords des lacs de la Limagne. Durant six mois de l'année, les pluies chaudes imbibaient le manteau de décomposition, oxydaient le gore, amenaient la formation d'une croûte de *latérite rouge* concurremment avec la remontée par capillarité lors de la saison sèche des eaux emmagasinées dans le manteau de roche décomposée.

Les chocs alpins. — Vinrent ensuite de l'Est les formidables chocs alpins. A 150 kilomètres à l'Est du Forez, une chaîne gigantesque se formait. Ses contre-coups brisèrent la pénéplaine. Ainsi les courants brisent la banquise polaire. Tout un réseau de fractures témoigne encore de la violence de ces chocs. La pénéplaine morcelée se dénivela. Des morceaux s'effondrèrent progressivement : ce fut le fossé d'Ambert. Des morceaux se soulevèrent progressivement : ce furent la chaîne du Forez et le plateau du Livradois.

Sur le pays ainsi dénivelé, les eaux reprirent du pouvoir. Le ruissellement lava latérites et arênes meubles sur les parties soulevées ; les rivières entraînèrent tous ces débris du granit dans le fossé qui se remplit de ces ruines au fur et à mesure qu'il s'enfonçait. Ainsi, tout d'abord, le creux d'Ambert fut à peine topographiquement marqué.

L'EXHUMATION DU FOSSÉ. — Ce fut seulement lorsque *l'ensemble* de la région d'Ambert se trouva soulevée à une altitude relativement forte que la Dore d'alors put commencer un déblaiement général. On l'imagine travaillant mille fois plus vite dans le fossé lui-même rempli d'oligocène tendre que dans la roche saine et dure du pourtour. C'est alors qu'apparurent les escarpements raides, anciennes lignes de brisure dont quelques-uns tel celui qui s'élance de l'ados de Vertolaye à Pierre-sur-Haute, mesure près de mille mètres de dénivellation. Il n'existe pas en Europe de plus bel exemple d'*escarpement de faille*.

CE QUI RESTE DES SÉDIMENTS. — Cependant, le fossé d'Ambert, tout au moins dans sa partie la plus effondrée qui va d'Arlanc au seuil de Job, n'est pas aujourd'hui complètement nettoyé encore de se sédiments oligocènes. Sa *croûte latéritique* de la pénéplaine oligocène s'y observe encore protégée dans l'angle mort d'un pied d'escarpement à l'Ouest et à mi-chemin de la route de Marsac à Arlanc exactement à l'ados du hameau de *Cours*.

Un peu de *calcaire* y subsiste encore au hameau de *la Chaux* au S.-E. d'Arlanc ; les argiles-sableuses, feldspath et grains de silice du granit, portent à Ambert même les maisons des alentours du Palais de Justice. C'est qu'en aval, passé la Tour-Goyon, le granit moins effondré a considérablement ralenti le travail de déblaiement de la Dore.

VALLÉES RAIDES DANS LA ROCHE DURE, LARGES DANS LES SÉDIMENTS.— De Vertolaye à Giroux, en effet, la rivière n'a pu que se creuser une vallée en V, une gorge profonde et étroite.

En amont, au contraire, elle a pu promener ses méandres sur les quatre à cinq kilomètres de largeur du fond du fossé. Son cours lent, ses faux bras, les marécages qui la bordent sont la preuve de l'avance relative de son travail de déblaiement.

Peut-être même est-il scientifiquement permis d'imaginer la Dore submergeant temporairement sa vallée. Et on ressuscite par la pensée le lac mythologique de l'abbé Grivel, duquel le pays haut, le Livradois — *pagus libratensis* — était délivré !

LES GORGES PÉRIPHÉRIQUES. — En considération de cette avance de l'érosion dans l'oligocène tendre tout s'éclaire. Il faut que les torrents descendus du Forez et du Livradois creusent rapidement dans le granit dur, des gorges de plus en plus profondes pour descendre vers un niveau de base sans cesse abaissé. Là, les ruisseaux bondissent en cascades, cependant que les sources minérales, les dégagements de gaz carbonique comme au champ maudit proche la route d'Ambert

à Chadernolles, les filons de quartz ou autres jalonnent les lignes de fracture.

Et l'existence de ces gorges, de ces cascades, de ces chutes d'eau est à l'origine des vieilles industries : moulins des papetiers ou des meuniers, foulons, pressoirs, scieries. Ici et ici seulement la force de l'eau pouvait s'ajouter à la force des bras. Les rivières du versant forézien se trouvaient naturellement prédestinées d'abord à ce rôle parce que descendant de plus haut que celles de l'Ouest et mieux alimentées l'été par les tourbières des hauts plateaux.

Les terrasses. — Il est arrivé que non seulement le travail de déblaiement de la Dore dans le fossé s'est trouvé en avance et alors forcément interrompu, mais qu'une œuvre inverse de *remblaiement* s'est opérée au moins à deux reprises. La rivière accrue s'est trouvée trop chargée. Elle n'a pu rouler toute sa charge. Des glaciers sur le Forez, sur le haut Livradois lui ont préparé une telle abondance de matériaux meubles qu'elle en a déposé une partie en route, entre Arlanc et Ambert, alors elle construisit des terrasses, terres plus légères, plus perméables — quand elles ne sont pas mêlées de trop de cailloux roulés — que les argiles blanchâtres et infertiles de l'oligocène.

Ces terrasses, restes d'anciens fonds de vallées, portent aujourd'hui à une dizaine de mètres au-dessus des eaux croupissantes, malsaines aux « ventres jaunes » de Marsac, des alignées de fermes ou de hameaux : le Pouget, Brugeailles, Mas-Sélèbre.

C'est à ces périodes de remblaiement que les torrents bordiers déposaient de même des nappes de cailloutis. Ainsi sont nés les *cônes de déjection* tel celui de la Forie.

Le site d'Ambert. — Ce fossé isolé, fermé de toutes parts, il faut cependant le franchir. Et particulièrement d'Ouest en Est ainsi qu'a dû le faire la route de Lyon à Bordeaux. Où sera le gué puis le pont primitif ? Là où la vallée marécageuse se resserre, là où le lit de la Dore se retrécit. L'avancée dure qui porte le « Bois de Boulogne » des Ambertois sera une des assises du pont. En face, sur une avancée de terrasse, l'église Saint-Jean s'élèvera et le vieil Ambert moyennageux. Ainsi se fixe le site d'Ambert. Au-delà, les cols des Pradeaux, de la Croix de l'Homme mort, fixent aussi des points de sortie. Les fossés de Saint-Dier, de Cunlhat, de Saint-Amant-Roche-Savine, d'Ambert, de Saint-Anthême — qui ont tous une origine analogue — sont reliés par une voie transversale jalonnée par des cols situés presque au droit les uns des autres. Certes, il y aura des tâtonnements. Les hommes ont cherché d'autres gués sur la Dore ainsi que M. Imberdis l'a montré. En définitive, le gué d'Ambert l'a emporté. La petite capitale est une *ville de pont*, à une croisée de routes. Et d'autre part, elle est en un lieu assez central, ni trop à l'amont comme Arlanc embossé vers l'issue méridionale, ni trop en aval où le haut Forez ferme les issues vers l'Orient.

LE CLIMAT. — Le bas pays souffre des rigueurs de son climat. Ce fond fermé, entouré de monts froids connaît, les hivers, ce que les météorologistes nomment des *inversions de température*. Durant l'hiver 1916-1917, le thermomètre est descendu à —32° c. à Marsac et seulement à 25° c. sur le plateau de Saint-Germain-l'Herm. Par temps froid et calme, les couches d'air plus froides, plus lourdes, descendent et tombent en glace brumeuse sur l'échine des bas villages. L'air alors semble lui aussi se stratifier.

En août, par contre, le soleil chauffe ce creux transformé en chaudière. Les maisons elles-mêmes y paraissent « assommées de chaleur ». D'un mot, on peut dire que le bas-pays souffre des excès d'un *climat continental.*

LES LIEUX D'HABITAT. — Aussi les hommes y ont-ils fui autant que possible les bords marécageux de la Dore. Ou bien les hameaux y sont nés sur les terrasses ou bien, et c'est le trait le plus typique, ils sont allés se blottir tout contre la périphérie, à l'entrée des vallées qui ouvrent issue vers le pays haut. Chadernolles, Chaumont, Beurrières, La Forie, Arlanc, les Issards, Flaitte, s'y montrent eux-aussi tels que des amas de cubes blancs rejetés par quelque crue extraordinaire du torrent enfin évadé de sa gorge, enfin heureux de s'apaiser parmi des prairies. Là, se rencontrent des bienfaits complémentaires : à l'aval, les prés, juste à l'amont, les champs chauffés par le soleil ; plus haut, les bois des versants raides. Ces régions privilégiées, les géographes les ont appelées des lignes de *contraste* et de *contact*. Ainsi la Côte-d'Or, le pourtour du Grésivaudan en sont, par ailleurs, des exemples typiques.

Il est curieux de noter que les villages à l'aspect Ouest sont plus fournis que ceux de l'aspect Est. C'est que les soirées y sont plus tièdes que les matinées. Il vaut mieux avoir le soleil le soir que le matin !

Les hommes ont su de même y utiliser l'argile pour le pisé. Si la construction est plus grise et plus friable que le mur en granit, elle est plus rapidement élevée, elle demande moins de chaux. Et la chaux dans ce pays sans calcaire, dans ce fossé où les rivières oligocènes ont si peu hélas ! amené du carbonate de chaux, a toujours coûté les yeux de la tête !

L'ÉVOLUTION AGRICOLE. — Des siècles, le bas pays d'Ambert a d'abord été une région de moisson, de *seigle* surtout. Quand le sol n'était pas trop froid et compact, on y a passé la charrue. Depuis un siècle, comme partout, les labours y ont regressé. Des plaques de pins sombres et immobiles s'y sont étendues ; les prairies ont gagné et les pacages maigri ; le champ a redescendu les pentes raides sur lesquels l'effort tenace des gratteurs d'arène l'avait fait monter.

La plaine elle-même a perdu plus de la moitié de ses paysans. L'effort s'est concentré vers les contacts, vers le pourtour de la zone même d'où il avait dû s'élancer. Là, ce sont toujours les hameaux pressés, tout un monde de jardinets, de couderts, de vergers, attristé maintenant d'éboulis et de toits effondrés.

C'est que la vieille et forte veine artisane a dépéri elle-aussi. La région d'Ambert a connu plus que toute autre région d'Auvergne aux siècles passés, le bruissement des eaux sur les roues motrices, le battement des pilons, le gai refrain des métiers. Mais ceci Henri Pourrat l'a ressuscité en des pages si belles que la tâche du géographe expire devant la sienne.

LUCIEN GACHON.





# LE LIVRADOIS MONTAGNEUX

I. Orientation. Aspect général. — Le Massif Central, au Nord-Est, est découpé par les rivières en bandes parallèles qui, toutes sensiblement de la même altitude (1.000 à 1.210 mètres), s'allongent du Sud au Nord. La tranche de hautes terres ainsi isolée entre la Dore et l'Allier se nomme le Livradois montagneux. Il est d'autant moins fréquenté et moins connu que si les deux grandes lignes de chemin de fer Paris-Béziers, par Clermont, et Paris-Nîmes, par Saint-Germain-des-Fossés, Ambert, Le Puy, le longent à l'Est et à l'Ouest, aucune ne le traverse. Les autobus, depuis une dizaine d'années tentent de le relier au monde habité, mais le résultat reste incomplet. Ceci explique que ce coin de France ait encore gardé à l'époque où nous sommes sa physionomie particulière et sa beauté sauvage.

Quand, du sommet du Puy Hautier (1.100 mètres), vous découvrez la Limagne limitée par la chaîne des puys tout entière, Dôme, Sancy, Cantal, mamelles puissantes de la terre, vous sentez maints paysages vantés reculer dans votre souvenir. Mais votre saisissement sera plus grand peut-être si, par un beau matin de juillet, atteignant le rebord opposé du plateau, à Notre-Dame de Mons, par exemple (1.210 mètres), la formidable muraille du Forez se dégage soudain de la brume matinale. Massive, continue, toute proche, vous pouvez compter les villages qui fleurissent ses flancs, le filet zigzaguant des routes qui rendent ses pentes abordables ; vous voyez nettement la limite des arbres et des cultures, puis les burons et les jasseries qui s'égaillent dans les alpages pelés de Pierre-sur-Haute.

En bas, ce sont les prés où coule la Dore chantée par le poète ; elle arrose Saint-Alyre, Arlanc, Marsac, Ambert l'industrieuse, la reine de la vallée, et s'en va, en vue de Thiers, rejoindre la bondissante Durolle.

II. Le sol. — Point de lave ici, du granit qui recèle, sur plusieurs points, des poches de quartz-améthyste bien cristallisé. La taillerie de Royat tire des gisements d'Aix ou de Vernet ces pierres d'un violet profond et transparent, dont les Espagnols, au XVIIIe siècle, venaient fidèlement chaque année chercher, à dos de mulet, un chargement.

III. Les cultures. — De l'eau partout : des sources, des ruisseaux aux eaux froides et vives. A l'Ouest, l'Osteau les emporte à l'Allier, à l'Est, la Dolore qui draîne la majeure partie du plateau, les emmène à la Dore.

Pas d'aussi beaux lacs que dans les Vosges ou même que dans la région des puys, mais, çà et là, quelques beaux étangs : celui de la Fargette, près de Saint-Germain-l'Herm, encerclé de bois sombres, celui de la Grivé, celui de Bargeonnat, plus découvert, qui borde la plaine.

Le sommet est couvert de sapins, les plus beaux du massif Central ; ils s'étalent sur 35 à 40 kilomètres de long et les fûts atteignent fréquemment 40 mètres de haut. Aux endroits humides, le bouleau se rassemble en familles bruissantes et claires, le sorbier aimé des grives borde de ses frondaisons, rouges de fruits à l'automne, les grandes routes et les sentiers. L'airelle croît dans les forêts, la framboise y prospère et parmi les fougères, les prêles, les mousses, les lycopodes, les champignons de cinquante espèces abondent : morille printanière, cêpes aux têtes brunes et veloutées comme des truffes, girolles à la corolle d'un jaune frais, mousserons lilliputiens, oronge royale, chloroseaux au large parapluie, lactaire, phallus, amanite, maintes espèces magnifiques et vénéneuses.

Par moment l'arbre cesse : la terre ou l'exposition ne lui conviennent pas ; ce sont alors des landes, des prés, souvent tourbeux, aux « narses » traîtresses, Sur les pentes, des champs de seigle, d'orge et de pommes de terre. Plus de chanvre ni de lin, comme autrefois (1),

---

(1) Registre des délibérations communales. Mairie de Fournols.
Etat des cultures de la commune dressé le 30 prairial an III pour répondre à la demande du district d'Ambert du 24 du même mois.
*Seigle.* — On sème annuellement 245 septiers mais neiges et gelées en emportent plus de la moitié.
*Pommes de terre.* — 60 septiers.
*Avoine.* — 125 septiers.
*Foin.* — Il « s'ameuble » dans les granges annuellement 400 « montres » de foin.
*Lin.* — Semé pour la première fois dans cette commune ; n'excède pas deux cartons.
*Chanvre.* — Réussit rarement à cause des intempéries. On ne sème chaque année qu'environ dix cartons de chénevis.

peu de froment. Dans les enclos qui touchent aux maisons, les légumes prennent une saveur exquise, remarquée, jadis, par Legrand d'Aussy (1). Le paysan ne se plaint pas que la terre soit mauvaise mais que les gelées tardives rendent le labeur pénible et le résultat chanceux.

L'hiver, en effet, commence tôt et finit tard. Certaines années la neige apparaît en octobre et ne disparaît qu'en mai. On circule alors en traîneaux ou à cheval. Il faut donc, en quatre mois, que les récoltes lèvent et soient engrangées ; ainsi le montagnard apprend à travailler avec une telle dextérité qu'il est recherché par les employeurs de la plaine.

Sur les flancs plus ensoleillés et qui perdent graduellement de l'altitude, on trouve des champs plus nombreux et plus variés ; le froment abonde et devient plus haut ; le jardinage prospère, les fruits sont de plus belle venue. A 800 mètres, les conifères disparaissent : c'est le règne du châtaignier et du noyer ; les basses pentes de l'Ouest sont escaladées par les vignes. Au-delà, c'est la Limagne, « le bon pays ».

En somme, cette région rappelle beaucoup, comme nature et comme aspect, les Vosges granitiques ou la Forêt Noire ; mais du fait que nous sommes ici sur le haut plateau, faiblement ondulé au sommet, les bois ont plus de développement horizontal et la vue embrasse à la fois, plus d'étendue.

IV. Lieux habités. — Aucune ville : seulement des bourgs et des hameaux. Sur le sommet, quatre groupements assez importants : aux extrémités Nord et Sud, Saint-Eloi-la-Glacière et Saint-Germain-l'Herm, c'est-à-dire « le désert » ; au Centre, Fournols, Chambon, Saint-Bonnet-le-Bourg et Saint-Bonnet-le-Chastel. Sur les pentes, nombreux bourgs et villages : à l'Est, Champétières, Saint-Amant-Roche-Savine, Le Monestier ; au Nord, Cunlhat ; à l'Ouest, Echandelys, Aix, Condat, Saint-Dier, Le Vernet-la-Varenne.

Tout l'Est du plateau subit l'attraction d'Ambert, l'Ouest, celle d'Issoire.

V. Les populations. — Le haut pays fut anciennement habité comme le marque encore le dolmen à mi-chemin entre Le Monestier et Ambert, et certain sarcophage de pierre gisant à plus de 1.000 mètres d'altitude près du hameau des Deux-Frères. Le type qui domine est le type celte, petit et brun, mais on y rencontre aussi des représentants du type gaulois : haute taille, yeux bleus, moustache blonde et tombante. Ils vivent d'élevage, de l'exploitation des bois, du commerce et du roulage.

---

(1) Legrand d'Aussy : *Voyage en Auvergne*, tome I, lettre LXIII, p. 199.

De l'eau partout, avons-nous dit, aussi des agglomérations partout ; les maisons solidement bâties en granit, couvertes de chaume autrefois, aujourd'hui de tuiles, sont orientées au midi. Les fenêtres sont petites et rares, les plafonds bas pour se mieux défendre du froid. L'aspect en est peu avenant, l'intérieur peu confortable.

Il y a trente ans, la pauvreté y était encore grande. Les bois n'enrichissaient que l'Etat ou quelques gros propriétaires. Les paysans n'avaient que des parcelles. Les denrées agricoles se vendaient peu et les longs hivernages diminuaient trop le profit que l'on pouvait espérer du bétail. Il a toujours manqué une industrie à domicile comme il s'en est créé dans le Jura ou dans les Vosges pour retenir la population inactive pendant de longs mois ; aussi l'émigration saisonnière ou définitive était-elle intense : une fois les terres labourées, après la Saint-Côme, les montagnards valides partaient, leur hâche sur l'épaule et leurs sabots de rechange en sautoir, pour les forêts de la Normandie ou de la Haute-Savoie. Ils revenaient pour la moisson.

L'été même, tant le besoin de pécune se faisait sentir, ils allaient louer leurs bras dans les plaines. Les femmes gardaient seules le logis, élevaient les enfants, soignaient le bétail, travaillaient le jardin, surveillaient les récoltes, battaient le beurre, suivaient les foires et faisaient, entre temps, de la passementerie ou de la dentelle aux fuseaux, éclairées qu'elles étaient par des *chalets* fumeux dont les « bulli » concentraient la lumière. Cette pénible vie en faisait des gaillardes dures à la peine, assez grossières, mais sans peur.

Les plus pauvres de tous partaient sans idée de retour : les filles comme servantes, les garçons comme chiffonniers, petits marchands, ouvriers dans les campagnes, à Clermont, à Lyon, à Paris. Les vieux morts, la chaumière s'écroulait ; le voisin s'emparait des terres et les pierres du « chazal » servaient à bâtir ses granges ; en quelques années, c'était le nivellement et l'oubli.

VI. Souvenirs historiques. — *Le monastère de Fournols.* — Au XI^e^ siècle, l'église de Fournols, dédiée à Notre-Dame des Neiges, comme toutes celles de ces hauteurs où la neige règne en souveraine immaculée pendant six mois de l'année, était déjà une possession de La Chaise-Dieu (1). La célèbre abbaye, distante seulement de huit lieues y installa une filiale dont on peut reconnaître encore

---

(1) Dans les diplôme du roi Henri I^er^, daté de Vitry, 20 sept. 1052, autorisant l'érection de l'église de La Chaise-Dieu en abbaye, nous voyons que l'église de Fournols dépend à cette date de La Chaise-Dieu.

En 1145, Etienne de Mercuel, abbé de La Chaise-Dieu, obtint de Guillaume, évêque de Mande (sic), confirmation de toutes les églises que le monastère de La Chaise-Dieu avait dans l'évêché de Mende, notamment Fournols. (Renseignements communiqués par M. Rolland, curé de La Chaise-Dieu).

les vastes constructions encerclées par une enceinte aux lourds contreforts.

Certain érudit local prétend que le prieuré et l'église elle-même s'installèrent dans un vieux château-fort dépendant des Montboissier-Beaufort-Canillac, co-seigneurs de Fournols avec la maison de La Fayette. Le monastère dut connaître, au XVIIe siècle, des jours de prospérité comme nous pouvons en juger d'après le nombre et l'étendue des bâtiments d'exploitation qui en portent encore la date et aussi à cause du bel autel en bois sculpté et doré, de style jésuite, que l'on a malheureusement remplacé par un autre, très banal.

Les restes de tout cela disparaissent un peu chaque jour ; la croix de la cour intérieure a été portée au nouveau cimetière, le vieux mur d'enceinte avec contreforts est démoli progressivement pour la commodité des particuliers ; deux croix, reposoirs de procession, demeurent en place : la croix de Notre-Dame, qui abrite une Pieta en granit et, en plein village, à un carrefour, une croix grecque de fort beau dessin. La maison du prieur est la cure actuelle. Quant aux autres bâtiments, ils ont été acquis par les commerçants et les bourgeois du pays. Aux alentours, d'humbles pèlerinages : Notre-Dame de Mons dont les autels en bois sculpté et doré de la même époque que ceux de Fournols, sont restés en place, Novacelle, au creux de sa verte et étroite vallée et, à la limite extrême, Saint-Allyre où une Sainte-Elidie vénérée reçoit annuellement les actions de grâce des malades guéris par son entremise.

Au XVIIIe siècle, le prieuré de Fournols dut dégénérer comme tous les autres ; la Révolution l'acheva.

*La noblesse et la bourgoisie.* — La noblesse se ressentait de la pauvreté générale. Le seul noble de Fournols, Morin du Saulzet, habitait une gentilhommière dans le bas du village, d'aspect revêche du côté de la route ; le porche passé, on pénétrait dans une cour intérieure bordée par les granges et les écuries ; une porte étroite surmontée d'un modeste blason donnait accès dans la maison de maître à un étage. L'escalier intérieur avait grand air : pour chaque marche, un tronc d'arbre ; la salle à manger, étroite mais lambrissée et, au premier, une immense pièce à chevrons apparents, témoignaient encore récemment d'une demeure non commune. Un jardin tourné au Midi mettait, sur le tout, son sourire.

Deux familles de bourgeois, les Missoux et les Mozat, étaient, certes, plus à l'aise que le gentilhomme. Ces derniers, grands propriétaires, avaient su se créer un intérieur magnifique que les acquéreurs ont conservé intact : tapisseries de Flandre au petit point, boiseries sculptées en ronde bosse, meubles anciens et précieux (1).

---

(1) La maison était déjà célèbre au XVIIIe siècle. — Cf. blibiothèque de Clermont, nº du manuscrit 509-510 (A. 22), géographie de tous les châteaux, etc..., par le baron de Saunade, t. 1, p. 259.

Près de Saint-Germain-l'Herm, c'était le château de la Deyte. Grelet, président à l'élection d'Issoire, l'avait acquis, en 1717, et l'avait légué à sa descendance.

Un héritage arracha au cours du XVIIIe siècle les La Fayette à leur nid d'aigle du Livradois pour les attirer à Chavaniac. Dominant de haut la Limagne de Clermont et ceinturé de bois, à l'Est, il est abandonné et bien dégradé après deux incendies successifs. Mais on y voit encore une belle porte, des cordons de pierre travaillés comme au trépan, au creux desquels les vieilles gens prétendent avoir vu briller du mercure.

Les Américains ont tenté de l'acheter ; mais devant le prix exorbitant exigé par les fermiers qui en sont propriétaires, ils se sont bornés à racheter Chavaniac.

A Echandelys, c'est le château du marquis des Roys, encore habité par la famille, simple d'aspect, mais de noble allure ; Le Vernet-la-Varenne est dominé par son château-fort et avoisiné par celui de la Reynerie, plus récent et qui appartint à la famille de Combarel, aujourd'hui disparue.

Saint-Amant-Roche-Savine garde l'habitation décrépite, mais non sans caractère, des Teyras de Grandval, famille bourgeoise qui avait fourni sur place plusieurs subdélégués, car ce bourg était le siège d'une subdélégation. Le dernier subdélégué fut Tardif-Saint-Pardoux, d'une autre famille du cru ; il avait pour blason trois tortues — qui sont des animaux tardifs.

A la même époque et à moins d'une lieue de là, Roche des Escures, un riche terrien faisait valoir un fort domaine (1).

Saint-Bonnet-le-Chastel, siège d'un bailliage, devait son épithète au château imposant qui domine la localité. Bâti par le duc de Montpensier, fils de Louis VIII, il resta plusieurs siècles à cette même famille dont le dernier représentant fut évêque de Moulins.

Il y avait aussi de pauvres gentilhommières dispersées dans la montagne jusqu'aux pieds de la côte, Coissette, la Cibaudie, mainte autre, dans des sites d'une sauvagerie romantique, mais au nom sans lustre dans l'histoire.

*Pendant la Révolution.* — Le Livradois montagneux était traversé d'Ouest en Est par deux voies allant de Clermont à Lyon ; celle du Nord par Saint-Amant-Roche-Savine, Ambert, Saint-Anthême, Montbrison, plus directe, fut empruntée en 1793 par l'armée du Puy-de-Dôme dans sa marche sur Lyon. Ambert fut le lieu de concentration de l'armée républicaine. La terreur ouverte, les châtelains montagnards furent incarcérés par ordre des districts, mais à contre cœur par les populations : Roche des Escures, Bonniol du Trémont à La Faye, de la Roque, à Doranges le comte de Champétières et même Amand Tardif, le ci-devant subdélégué ; le comte de Combarel et le marquis des Roys émigrèrent tandis que la marquise intriguait secrè-

(1) C'est en ce domaine que se passe lá principale action de Gaspard des Montagnes. (N.D.L.R.)

tement pour fonder une ligue de femmes royalistes. Morin du Saulzet garda sa liberté, mais le fils du notaire de Fournols, Pradier, fut compromis et exécuté pour propos et actes inciviques.

En pleine nuit, on vit arriver dans cette localité la famille Grelet de la Deyte fuyant les menaces de la population de Saint-Germain.

Le curé de Fournols accepta l'acte constitutionnel ; il prêta successivement tous les serments, sous tous les régimes, et, philosophe « au-dessus de la mêlée », administra tranquillement sa paroisse. Le bulletin de la Convention, les avis et les convocations du district étaient lus par lui à la messe dominicale.

Mais les réquisitions de tout genre se heurtent à la pauvreté générale ; le moyen d'aider la République quand on n'a soi-même pas de pain ! Le maire de Fournols constatait avec chagrin « que l'intempérie des saisons mettait ( les cultivateurs) hors d'état de manifester leur bonne volonté... que tout le foin et la paille qui (se) récoltaient était consommée par les bestiaux que chaque habitant tenait dans ses écuries, qu'il n'y a pas d'habitant qui vendit ni de l'un ni de l'autre et que le fait était constant à l'égard de l'avoine ; il est aussi constant que les particuliers peu aisés et qui composent plus des deux tiers de la localité, ont mangé celle qu'ils avaient récoltée et que ce qui reste de cette denrée ne suffira pas à beaucoup près pour ensemencer les terres au printemps prochain » (1).

On réquisitionne avec plus de succès tous les « scieurs de longs « bois, tous les bœufs et vaches qui voiturent les bois dans les ports « de Jumeaux et de Brassac », « Tous les marchands qui ont des planches exploitées et propres à la construction des bateaux » destinés à amener le charbon du bassin aux manufactures, durent « les faire voiturer » vers les dits ports (2).

Le peu d'objets précieux des églises fut fondu : Fournols envoya au district sa seule richesse, sa croix à pied d'argent doré du poids de dix-neuf onces, mais garda intacte ses deux statues naïves de bois peint et sculpté, Saint Côme et saint Damien, patrons secondaires de la paroisse qui continuent à regarder le monde de leurs yeux étonnés et, d'un geste raidi, lui présentent une éternelle panacée.

Le partage des communaux intéressa plus les villageois que les bouleversements dans le comité de Salut public, et il fut très difficile de leur faire admettre que tout bien national ne leur revenait pas de plein droit. La forêt du Recullard, par exemple, qui appartenait aux ci-devant bénédictins de La Chaise-Dieu est mise en coupe réglée par les habitants qui ont abattu, en quelques jours, pour leur propre usage, « 600 pieds, dont 200 de très beaux arbres » (3).

---

(1) Registre des délibérations municipales, mairie de Fournols, f° 29, séance du 17 novembre 1793.

(2) Registre des délibérations municipales, mairie de Fournols, f° 40-41, séance du 30 thermidor, an II.

(3) Registre des délibérations municipales, mairie de Fournols, f° 40-41, séance du 28 juillet 1791.

Le recrutement n'y fut pas chose aisée : lors de la levée des 300.000 hommes, tous les garçons ou veufs sans enfants de la commune ont été convoqués, fin mars 1793. Il faut vingt-cinq volontaires. Le citoyen Merle est venu d'Ambert en qualité de commissaire surveiller l'opération ainsi que le citoyen Coste, chef de brigade de la gendarmerie de Saint-Germain-l'Herm. Les hommes sont tirés au sort. Le 4 avril, les commissaires reviennent et font un second triage. Beaucoup d'appelés ne se présentent pas ; on tire pour eux mais on apprend que plusieurs exemptés du premier tirage sont partis dans d'autres départements « faire des planches » (1).

En l'an IV, l'ordre arrive de former une garde départementale. Est-ce possible, quand les habitants masculins restent à la scie « pendant plus de neuf mois chaque année » ? En fait d'hommes, il ne reste que « les vieillards ou les infirmes », chacun connaît l'échec de la garde nationale dont les cadres furent continuellement vidés par l'émigration saisonnière ou la conscription (2).

Ambert envoie dans les différentes communes une copie de la lettre du général Kellermann qui leur enjoint de rechercher ceux qui ne sont pas partis à la guerre ou qui sont revenus dans leurs foyers, ces « déserteurs de l'intérieur ».

*Après la révolution.* — Les nobles libérés ont regagné leur logis, les émigrés attendent l'amnistie. Nous retrouvons en l'an V, Grelet de la Deyte, président de l'administration municipale du canton de Saint-Germain-l'Herm ; et, en l'an VIII, le curé Antoine Croze qui est nommé maire de Fournols par le préfet Ramey de Sugny, prête le serment à la nouvelle Constitution ; en prairial de l'an XI, ce constitutionnel qui ne demande qu'à ne plus l'être, est nommé officiellement par l'évêque de Clermont curé de Notre-Dame de Fournols ; il touche 1.200 fr. payés partie par le gouvernement, partie par la commune ; on lui loue pour 40 fr. par an, le jardin de l'ancien prieuré et le prieuré lui-même, exception faite d'une salle pour la mairie (3).

Le consulat, l'empire et les régimes qui se sont succédés pendant le XIX^e^ siècle ne furent guère connus que par les réquisitions et la conscription qui puisa largement dans cette réserve d'hommes résistants et audacieux.

Et ainsi s'écoule l'histoire d'un rude pays de bûcherons et de labou-

---

(1) Registre des délibérations municipales, mairie de Fournols, f° 40-41, séance du 31 mars et 4 avril 1793.

(2) Registre des délibérations de la commune de Fournols, f° 50, séance du 5 brumaire, an IV.

— Le conseil municipal ne perd pas l'occasion de rappeler « que son sol est si sujet aux intempéries de l'air qu'il ne se récolte jamais assez de grains pour fournir à la subsistance de ses habitants nommément l'année présente la récolte des blés, seigles, qui est l'unique, ayant été emportée par les gelées du printemps dernier . »

(3) Registre des délibérations de la commune de Fournols, f° 53, séance du 30 brumaire, an V.

reurs, succession de faits menus, lutte de petits intérêts, travaux patients, dures misères, qui contribuent dans leur modestie et leur anonymat à édifier la grandeur nationale.

*Aujourd'hui.* — Il semble au voyageur, frappé par la noblesse et la mélancolie de ses horizons, que le Livradois montagneux est toujours tel que le connurent nos pères ; mais s'il considère les choses de plus près, il verra bien des changements dans la vie profonde des campagnes.

Malgré la guerre qui a couché tant d'arbres des forêts et tant d'hommes du haut pays, la situation économique s'est améliorée. La vente des plantes médicinales, du bétail, du beurre, des œufs, des fromages à des prix élevés, alors que les frais généraux du paysan sont quasi les mêmes, a apporté une aisance générale. L'airelle sèche, il y a deux ou trois ans atteignit des prix prohibitifs. Les hommes partent moins; les pensions de guerre portent du pain dans les plus humbles foyers. Sans arrêt, les scieries déchirent l'air de leur plainte stridente, expédient futs équarris, planches, caisses à claire-voie pour emballages.

Les machines agricoles aident le fermier, le beurrier mécanique la fermière. Celle-ci a abandonné son carreau ; elle méprise ce maigre gain. La lingerie demande moins de dentelles et puis, la concurrence a été établie dans le pays même, peu avant la guerre, par des machines que des Allemands ont installées à Saint-Germain (1). Leurs produits imitent à s'y méprendre la dentelle à la main mais coûtent dix fois meilleur marché. A Saint-Bonnet, seulement, qui garde le vieux train de vie, les femmes conservent le métier antique, l'hiver derrière chaque vitre, l'été devant chaque porte, elles font cliqueter les fuseaux. Partout ailleurs la bergère qui veut employer ses loisirs préfère le crochet d'art, les galons, les cordelières qui s'écoulent sur le marché parisien, aux grands magasins ou en Amérique.

La population plus fortunée se raffine, consomme plus ; le commerce a décuplé ; le montagnard actif continue comme au temps de pauvreté à « faire la chine », c'est-à-dire à aller solliciter sur place l'acheteur, mais il y va en camion automobile. Pas de village, de hameau, de ferme où, plusieurs fois par semaine, le boucher, le boulanger, les épiciers, le marchand de vin, ne viennent apporter les denrées.

Le bourg le plus commerçant est Fournols, centre d'approvisionnement fourni d'une façon étonnante, chacun y trafique. Il n'est pas jusqu'au vieux manoir des du Saulzet qui n'y soit partagé entre un épicier et un fabricant de fromage.

D'autre part, le pays inconnu et isolé jusqu'à la guerre commence à s'ouvrir au touriste qui le découvre ; de son côté, le montagnard se met à considérer celui-ci avec moins de mépris pour ses flâneries et aussi moins de défiance. Clermont et Paris sont les deux villes

(1) La fabrique fut toujours tenue par des Français ; elle l'est encore.

qui envoient le plus d'estivants taquiner la truite ou l'écrevisse et reprendre des forces à l'air vivifiant des sapins ; mais on y vient aussi de Lyon, de Saint-Etienne, voire de l'Algérie.

Saint-Germain-l'Herm, pittoresque chef-lieu de canton, avec ses rues anciennes, son église en contre-bas et ses deux bons hôtels, est peut-être le mieux équipé à l'heure actuelle pour recevoir l'estivant. Saint-Amant, Echandelys, Fournols, Cunlhat, en hébergent aussi ; Mons reçoit des colonies de vacances. Seul Saint-Bonnet-le-Chastel reste engourdi dans sa haute vallée ; il se dépeuple et, sans lutter, se meurt.

Comme pourtant il est aimable au doux soleil de septembre et combien attachant pour l'historien ou le poète qui s'attardent dans sa chapelle seigneuriale ou dans l'ombre de son vieux castel ! Partout ailleurs, les enfants du pays qui de tout temps ont aimé revenir dans leur âpre contrée, enrichis maintenant dans les villes, relèvent ou réparent les maisons abandonnées, leur donnent des airs de villas, mettent la T. S. F. et le chauffage central !

Ainsi le haut pays du Livradois, après avoir pâti sévèrement pendant des siècles, participe à la prospérité générale et, pour sa part, y contribue.

MARIE POMEL.



# NOTICE HISTORIQUE
# SUR AMBERT ET LE LIVRADOIS

Au pays d'Auvergne, sur les confins du Forez et du Velay, s'étend une vaste région appelée « Livradois ». Ce nom connu dès les Carolingiens par des textes, remonte à une origine probablement plus ancienne, mais incertaine. En 1046, un pape, Urbain II, en fait mention dans une pièce officielle.

Les limites, très précises à l'Est (le Forez), et au Midi (le Velay), le sont beaucoup moins à l'Ouest et au Nord. Toutefois, un document de 1535, dressé pour la Taxe du don gratuit de l'archiprêtré du Livradois, nous renseigne exactement en nous donnant le nom de toutes les paroisses qu'il renfermait : Vertolaye, La Chapelle-Agnon, Job, Grandval, Bertignat, La Tour-Goyon, Valcivières, Ambert, Roche-Savine, Saint-Amant, Saint-Eloi, Le Monestier, Chambon, Fournol, Saint-Ferréol-des-Côtes, Notre-Dame-de-Mons, Champetières, Marsac, Grandrif, Baffie, Saint-Just-de-Baffie, Saint-Romain, Saint-Anthême, Saint-Clément-de-Vallorgues, La Chapelle-en-Lafaye, La Chaume, Saillant et son annexe Montpelloux, Eglisolles, Viverols, Chaumont, Beurrière, Montravel, Médeyrolles, Dore-l'Eglise, Arlanc, le bourg d'Arlanc, Saint-Bonnet-le-Chastel, Saint-Bonnet-le-Bourg, Novacelles, Issandolanges, Dorange, Saint-Sauveur et son annexe Clavelier, Saint-Alyre, Mayres, Saint-Martin-des-Olmes, Thiolières.

Nous éliminons de cette étude quelques paroisses du Haut-Livradois, faisant partie de l'archiprêtré, dont les rapports avec Ambert étaient rares et le sont encore aujourd'hui : La Chapelle-Geneste, La Chaise-Dieu, Malvières, Bonneval, Julliange, Saint-Jean-d'Aubrigoux, Saint-Victor-sur-Arlanc, Beaumont, rattachées à la Haute-Loire.

Le Livradois a été habité dès une époque très reculée. Les dolmens de Médeyrolles, de Dore-l'Eglise (aujourd'hui disparu), de Saint-Amant-Roche-Savine, les souterrains préhistoriques de Grandrif, quelques objets paléolithiques découverts aux environs d'Ambert,

ceux beaucoup plus importants trouvés à Dore-l'Eglise et remontant à l'âge du bronze en sont un témoignage.

La période romaine n'a laissé que peu de traces ; le plus connu de ses vestiges est le cippe funéraire de Dore-l'Eglise.

Sous la domination franque, le Livradois faisait partie du Pagus Torlornensis (Turluron), un des quatre Pagi qui remplaçaient l'ancienne Civitas Arvernorum. Dans la période Carolingienne, le Pagus de Turluron, appelé aussi Comté, est divisé en plusieurs vicairies, dont : Libratensis (Livradois), Roca Savina (Roche-Savine), Cumliacûs (Cunlhiat), Vallis-Vallonica (Vallorgues). Les vicairies de Cunlhat, Vallorgues et Roche-Savine étant rarement mentionnées dans les Cartulaires, certains n'admettent que la seule vicairie du Livradois.

Pour avoir constaté à côté des comtes d'Auvergne l'existence de vicomtes carolingiens, on a tenté d'en dresser une généalogie et de les qualifier « vicomtes du Livradois » : cette œuvre paraît dépourvue de bases. Pendant la première période de la féodalité, l'histoire de la région est très obscure. Dans les Cartulaires, on continue à mentionner les anciennes divisions administratives, mais sans nous renseigner sur leur importance exacte et leur réalité. Dans quelle mesure et à quelle époque le Livradois devint-il indépendant des comtes d'Auvergne ? Il est impossible de le préciser. Dès la fin du XIe siècle, on y constate l'existence d'une maison féodale des plus considérables, qui devait y occuper le premier rang : la maison de Baffie. Un Baffie, nommé évêque de Clermont, devait mourir à la première Croisade.

Au XIIe siècle, c'est devant le seigneur de Baffie, que Didier, prieur de Chaumont plaide contre Armand de Montravel, seigneur de Marsat et ses frères qui voulaient s'indemniser sur le monastère de leurs frais de guerre. Vers 1152, Dalmas de Baffie veut à son tour empiéter sur les droits du monastère de Chaumont en occupant militairement le bourg et en y levant des hommes d'armes. A la fin du XIIe siècle, Guillaume de Baffie épouse la fille du comte du Forez. Son fils, nommé également Guillaume devait être le dernier des Baffie, et sa fille Eléonore épousait en 1250, Robert V, comte d'Auvergne et apportait le Livradois à cette maison après la mort de son frère.

Au cours de cette période, on constate que la maison de Baffie a pour vassales plusieurs autres maisons nobles du Livradois, dont les Montravel. A côté de la maison de Baffie, on remarque aussi l'existence de seigneuries ecclésiastiques appartenant aux abbés de Sauxillanges, à l'évêque de Clermont qui en paraissent indépendantes. Il est impossible de préciser, si d'autres seigneuries laïques étaient détenues à titre de fief ou indépendantes des Baffie. Citons la seigneurie de la Roue, maison assez puissante pour entrer en guerre au XIVe siècle avec les Polignac. Etienne de Thiers possède une partie de la terre d'Ambert en 1219.

L'année 1219 devait être importante pour l'histoire du Livradois : Guillaume De Baffie se déclare le vassal de l'évêque de Clermont

et lui rend foi et hommage dans sa ville épiscopale pour sa terre de Baffie. Cet acte qui diminuait son indépendance pouvait avoir plusieurs causes. Prévoyait-il les conflits avec la maison du Forez qui devaient se terminer par l'arbitrage de Saint-Louis ? Craignait-il de devenir le vassal immédiat des rois de France qui s'étaient emparés du comté d'Auvergne ? Espérait-il enrayer le mouvement communal venu du Nord ?

En se déclarant le vassal de l'évêque de Clermont, Guillaume de Baffie énumère les châtellenies qui composent sa terre du Livradois : Viverols, Marsac, Baffie, Riols, Ambert et les seigneuries qui en dépendent. La Châtellenie était la circonscription féodale, administrative, judiciaire et militaire, ayant à sa tête un bailli.

Vers la fin du XII^e^ siècle, apparut dans le domaine royal un fonctionnaire appelé également bailli, mais d'un rang plus élevé. Le Roi étant devenu maître de l'Auvergne par la conquête de 1213, il est vraisemblable qu'il y plaça un bailli dès cette époque, car c'était un moyen d'établir l'autorité royale, le bailli du Roi étant chargé de surveiller les châtelains ou baillis seigneuriaux. Le bailliage royal fut subdivisé de bonne heure en prévôtés. Celle de Nonette et celle d'Auzon existaient avant 1319. Les châtellenies du Livradois relevaient partie de la prévôté de Nonette, partie de celle d'Auzon.

En Auvergne, les fonctions judiciaires dans le bailliage royal étaient dévolues au connétable dès 1239. Il avait le droit de prévention ainsi que les prévôts sur les affaires qui relevaient des baillis seigneuriaux.

L'événement du XIII^e^ siècle le plus important pour la ville d'Ambert fut la concession d'une charte accordée en 1239, par Guillaume de Baffie et son fils également nommé Guillaume.

Son existence nous est signalée au XVIII^e^ siècle par Chabrol. En 1853, l'abbé Grivel en cite quelques extraits dans ses chroniques du Livradois. En 1914, Marcellin Boudet l'a publiée, d'après une copie prise par lui sur un ancien Vidimus aujourd'hui disparu.

Avant la Charte, les habitants d'Ambert n'étaient point sans lois. Comme les autres paroisses du Livradois relevant d'une ancienne justice laïque, ils étaient régis par la coutume. Les paroisses relevant d'une ancienne justice ecclésiastique étaient régies par le droit romain. La Charte de Guillaume de Baffie leur apporta des avantages appréciables.

Ils obtiennent d'élire quatre consuls qui auront le droit d'établir un budget municipal. Le bailli ne pourra pas admettre une personne suspecte au nombre des bourgeois de la ville. Le bailli a la garde des clefs de la ville et ne peut les confier à un habitant sans l'approbation des consuls. La ville pourra être close de remparts et de tours.

Le service militaire dû au seigneur, est limité par les exigences de la défense de la cité, et la présence du mari auprès de sa femme en couches. Si les droits de leyde sont maintenus, ainsi que les droits de lods et de ventes au profit du seigneur, les habitants sont exemptés de la taille et d'autres charges.

La liberté individuelle, et la liberté commerciale, sont assurées, ainsi que le respect de la propriété privée.

En l'absence de testament, le seigneur n'hérite qu'à défaut de parents du défunt. La justice rendue par le bailli est gratuite ; à ses assesseurs seulement une faible indemnité est accordée. Au bailli appartient de fixer l'amende pour les cas d'adultères et de blessures graves susceptibles de causer la mort, ainsi que pour les vols importants. Pour les vols peu considérables, les coups et les blessures non mortelles, le tarif des amendes est prévu par la Charte.

Les Ambertois attachèrent un tel prix à cette Charte, que chaque nouveau seigneur était tenu dans le mois de son avènement de prêter serment de la respecter et de renouveler son serment tous les quatre ans, si les habitants l'exigeaient.

Dans la seconde moitié du XIII^e^ siècle, Alphonse de Poitiers, fils de Louis VIII, qui possédait l'Auvergne à titre d'apanage, avait en Livradois plusieurs vassaux. D'après un dénombrement postérieur à 1250, on y trouve : Jean du Château qui rend hommage pour Saint-Bonnet. Bertrand de Chalancon pour le château de Beaumont. Etienne de Beaumont pour ses terres de Beaumont. Guillaume de Montravel pour ses terres de Jullianges. Guillaume d'Usson pour Chasseyrac. Le seigneur d'Arlanc pour Arlanc et Dore-l'Eglise. Astorg de Peyrac pour Clavelier. Le seigneur Maurice, prévôt du Puy, pour Roche-Savine, en qualité de tuteur de son neveu, et pour ses biens personnels de Saint-Bonnet.

Les documents sur le XIII^e^ siècle étant rares, on peut citer le testament d'Hérail de Clavelier et de Roche-Savine, daté de 1252. Le testateur désire être inhumé au cimetière du monastère de La Chaise-Dieu. N'ayant pas d'enfant, il fait à ses sœurs des legs importants et laisse à sa femme un usufruit considérable, dont le château de Clavelier. De plus, il mentionne des donations pieuses en faveur du pape, de l'archevêque de Bourges, de l'évêque de Clermont, de l'archiprêtre du Livradois et de divers monastères dont celui de La Chaise-Dieu.

Quelques années après la mort d'Hérail de Clavelier, un moine de La Chaise-Dieu, Guillaume de Roussilhe fut tué par un groupe d'hommes de Clavelier, dont faisait partie le bailli Pons Arcas.

Les meurtriers furent poursuivis. Une sentence arbitrale rendue à Paris le 11 décembre 1271 par Guillaume de Mercœur et l'hôtelier-mage de La Chaise-Dieu, sous les auspices de Jean de Villette, connétable d'Auvergne, condamnait la Dame de Clavelier, veuve d'Hérail à abandonner en faveur de l'abbaye son usufruit sur la forêt de Mauzun et à payer sur sa terre de Clavelier une rente de cent sous tournois. Les agresseurs, âgés de plus de 18 ans, furent tenus, le jour de la fête de Saint Robert, de se rendre pieds nus, en chemise et en braies à l'abbaye, d'y suivre la procession et d'implorer à genoux le pardon de l'abbé. Ils durent payer, de plus, une amende de 50 livres tournois pour la construction d'un autel ou d'une chapelle.

Pons Arcas le bailli fut condamné à être livré à la merci de l'abbé de La Chaise-Dieu.

En 1311, les seigneuries de Roche-Savine et Saint-Bonnet passent au comte d'Auvergne et de Boulogne, par suite de la donation que lui en fait Maurice de Montboissier.

Trois ans plus tard, en 1314, Robert VI, comte d'Auvergne et de Boulogne, teste en faveur de son fils Robert VII et donne en douaire à sa femme Béatrice, ses terres d'Ambert, Viverols, Baffie, Boutonnargues, Riols, Marsac, Issandolanges.

A la mort de Robert VII, vers 1326, son fils Guillaume XII lui succède.

Jeanne, comtesse d'Auvergne et de Boulogne, hérite du Livradois, en 1332. Elle épousa, en premier mariage Philippe de Bourgogne, et en second mariage Jean, duc de Normandie qui devint roi de France.

Jeanne d'Auvergne, reine de France, ordonne la levée de la taille dite de « nouvelle chevalerie » en faveur de son fils Philippe de Bourgogne, sur ses terres de Saint-Bonnet, de Roche-Savine et du Livradois, en 1353.

Suivant Chabrol, vers l'année 1360, Jean de Berry remplaça le connétable par un sénéchal.

C'est à la sénéchaussée de Riom qu'appartint concurremment avec les prévôtés d'Auzon et de Nonette, le droit de prévention sur les causes relevant des justices seigneuriales. Les prévôts en Auvergne commirent de tels abus que ce droit fut en 1516 réservé exclusivement à la sénéchaussée.

A la mort de Philippe de Bourgogne, le Livradois passe à la branche cadette de la maison d'Auvergne représentée par Jean Ier qui fut ministre d'Etat, et mourut en 1386.

Son fils Jean II, comte d'Auvergne et de Boulogne, dit le mauvais Ménagier, vendit ses terres du Livradois à Morinot de Tourzel, seigneur d'Allègre, dès la mort de son père, dans des conditions qui parurent suspectes aux contemporains.

Vers 1414, la veuve de Morinot transige sur les corvées et d'autres droits seigneuriaux avec les habitants de Viverols, Baffie, Ambert.

Grivel mentionne dans ses *Chroniques* l'autorisation donnée par Charles VII, en 1439, de fortifier cette ville en l'entourant de tours, de murs, de fossés.

En 1459, l'acquisition faite par Morinot continuait à être considérée comme irrégulière. Bertrand, seigneur de la Tour et Comte d'Auvergne, donne à son fils Godefroy les terres de Saint-Bonnet-le-Chastel, Novacelles, Saint-Amant, Roche-Savine, Issandolanges, Boutonargues, Baffie, Livradois qui se trouvaient en possession des héritiers de Morinot.

L'un de ceux-ci renouvelle, en 1462, les terriers de la ville d'Am-

bert et en 1471 traite avec les habitants, au sujet de la propriété des remparts et fossés.

En 1483, pour cause de dol et de fraude, un arrêt du parlement annula la vente jadis consentie à Morinot. Cet arrêt fut rendu à la requête d'Antoinette de Beaufort Canillac, veuve de Godefroy de la Tour et de Montgacon, héritier de Jean II, comte d'Auvergne. Cette annulation dut être suivie d'une transaction, la maison d'Allègre après avoir restitué ses acquisitions, conservait la seigneurie de Baffie.

D'après Grivel, le Livradois aurait été opprimé par la maison d'Allègre au cours du XV^e^ siècle.

Dès 1485, les consuls d'Ambert demandèrent à leur nouveau seigneur Jean de la Tour, de ratifier leurs immunités.

Dans la deuxième partie du XV^e^ siècle, fut posée la première pierre de l'église d'Ambert qui subsiste aujourd'hui. En une région où la chaux était si rare que l'emploi du pisé et du bois était d'usage général pour la construction, ce fut une entreprise qui témoigne, à cette époque, de la vitalité de la ville et de sa richesse.

L'année 1518 vit achever l'église.

Au cours du XVI^è^ siècle, le Livradois est transmis par un mariage à la maison de Chalencon Rochebaron. C'est un Chalencon qui, en 1538 donne aux habitants d'Ambert l'autorisation d'acheter une maison pour y établir des boucheries ; en 1584, quelques années après le premier siège, François de Rochebaron fait renouveler les terriers.

Ambert, malgré son importance, n'était pas avant les guerres de religion, au nombre des treize bonnes villes qui seules en Basse-Auvergne envoyaient des représentants du tiers état aux assemblées des états de la province, se joindre au clergé et à la noblesse pour le vote des aides et des dons. Ambert suivait la loi du plat pays et n'avait d'autre représentant que son seigneur.

En 1544, cette ville demandait à être agrégée aux treize anciennes villes. En 1588, elle l'obtint, six nouvelles villes étant admises à unir leurs députés à ceux du tiers état envoyés par Clermont, Riom, Montferrand, Billom, Issoire, Saint-Germain-Lembron, Brioude, Auzon, Ebreuil, Aigueperse, Saint-Pourçain, Cusset, Langeac.

Les députés du tiers à chaque convocation étaient désormais au nombre de treize pour les treize anciennes bonnes villes et de trois pour les nouvelles, celles-ci étant convoquées alternativement.

Dès 1540, le mouvement politique et religieux suscité en Europe par la Réforme, trouva à Issoire un terrain favorable et les événements survenus en cette ville ne tardèrent pas à être connus de la province entière.

Les marchands du Livradois se rendant aux foires, les voituriers allant livrer le papier dont l'emploi s'était multiplié depuis la découverte de l'imprimerie, pouvaient apprendre à leurs compatriotes les progrès des idées nouvelles.

La prise de Montbrison par le baron des Adrets, en 1562, le siège du Puy, la prise de La Chaise-Dieu par les protestants, en 1568, celle de Thiers étaient des événements trop proches et trop graves pour ne pas inquiéter.

En 1576, on ne comptait qu'un petit nombre de protestants à Ambert, la population étant traditionnaliste.

Aux environs, le plus influent des adeptes de la nouvelle religion, était le seigneur du Lac. De l'enquête faite par Blaise Ceberet élu pour le roi en l'élection de Clermont, il résulte qu'il eut une grande responsabilité dans les événements dont souffrit le Livradois.

En compagnie d'un groupe de protestants installés en son château, il avait entrepris de piller les campagnes voisines. Les Ambertois qui, depuis quelque temps entretenaient en leur ville une garnison de soixante hommes d'armes, s'emparèrent du château.

Le seigneur du Lac se retire à Issoire où il trouve assistance auprès de ses frères en religion. Quelques jours après, il enlève Novacelles. Connaissant les usages qui conduisaient à cette époque de l'année les marchands aux foires de Lyon et de Montferrand, il en profita le 15 février, avec Chavagnac, le capitaine Merle et un fort parti de protestants pour surprendre la ville privée d'un grand nombre de ses défenseurs.

D'après plusieurs témoins convoqués à l'enquête, des habitants furent tués : trente-cinq dit l'un, vingt-cinq dit un autre. Ils furent unanimes pour affirmer que la ville eut fort à souffrir, ses habitants pillés, rançonnés, les marchands absents rançonnés également, sous la menace de voir femmes et enfants transportés à Issoire. Les moulins à papier furent détruits ainsi que les manufactures de laine. Tout ce qui faisait la richesse du pays disparaissait. On vit la belle église récemment achevée, dévastée, les autels renversés, les orgues brisées, les autres églises ou chapelles connurent le même sort.

Le 20 février, les religionnaires tentent de s'emparer d'Olliergues ; ils n'y parviennent pas, mais incendient une partie de cette ville.

La prise d'Ambert, l'incendie d'Olliergue inquiétaient les catholiques de la région. Ruffé, seigneur de Riols, organise la résistance ; il convoque ses vassaux, appelle la noblesse du voisinage et demande du secours au gouverneur d'Auvergne Saint Hérem, tout en préparant le siège d'Ambert. Pour mettre obstacle à cette entreprise, le 22 février, les protestants attaquent Marsac et commencent à l'incendier. Merle au cours du combat, apprenant l'arrivée imminente de Saint Hérem et de plusieurs centaines d'hommes d'armes, rentre à Ambert. Le 12 mars, Chavagnac et Merle recommencent l'attaque contre Marsac ; plusieurs maisons sont incendiées, mais ils sont obligés de regagner Ambert, après avoir éprouvé de lourdes pertes. En avril, les catholiques ayant reçu de l'artillerie, entreprennent le siège. Les religionnaires se préparent à la résistance avec énergie, les maisons de la ville ou des faubourgs qui gênent la défense sont détruites. Les fortifications renversées par l'artillerie des assiégeants, ils en

dressent de nouvelles avec les meubles, les ballots de laine et de papier, les habitants sont contraints à ce travail dangereux. L'assaut échoua et le siège fut levé après trois semaines de combats inutiles.

Les chefs protestants quittent Ambert, Chavagnac rentre à Issoire après avoir laissé une garnison dans la ville si bien défendue. Peu de jours après, la garnison fut rappelée à Issoire menacée par l'armée royale.

Ambert était ruiné.

Les dévastations s'étaient étendues sur Job, la Tour Goyon, Grandrif, Saint-Martin-des-Olmes, Bertignat, Valcivières qu'avaient pillés les protestants.

Les campagnes voisines de la ville se plaignaient du séjour des troupes de Saint Hérem.

Au cours du siège d'Issoire, un détachement de l'armée royale vint occuper Ambert.

Le Livradois devait encore connaître la guerre civile, en 1590, le capitaine Basset, à la tête de plusieurs centaines d'hommes, s'établit à Ambert au nom d'Henri de Navarre ; les bourgeois ligueurs furent pillés, leurs meubles emportés à Issoire. Le capitaine Basset occupa Arlanc, Marsac, Saint-Anthême, Cunlhat, Fournols, Saint-Germain-l'Herm, s'empara des châteaux de Montboissier, Saint-Bonnet-le-Chastel, la Roue, Montpeloux.

En octobre 1592, le duc de Nemours vint assiéger Ambert, pendant six semaines, la place résista aux ligueurs. Ceux-ci l'ayant prise, la ville eut à souffrir d'un nouveau pillage.

Ambert se rallia à Henri IV avant que la ligue ne fut réduite en Auvergne.

Après les violences commises au XVI^e^ siècle, les mœurs étaient restées fort rudes ainsi qu'en témoigne l'acte commis par le seigneur de Montravel François d'Auzon dans les premières années du XVII^e^ siècle. Possesseur des cens de dix-neuf villages qu'il tenait en fief du seigneur de Viverols, il vint accompagné de gens armés battre le procureur d'office de son suzerain et l'épée en mains, en présence de la dame de Viverols, menaça le seigneur lui-même en l'accablant des pires injures.

La sénéchaussée de Riom condamna, par contumace, le coupable à avoir la tête tranchée, ses fiefs mouvants de Viverols furent confisqués pour cause de félonie. Deux de ses complices furent condamnés aux galères.

Après la Réforme, l'ancienne organisation religieuse du Livradois : prieurés, cures, vicairies, communauté des prêtres filleuls d'Ambert, continue à subsister. Au XVII^e^ siècle, de nouveaux ordres religieux paraissent dans la région.

En 1606, les Minimes s'installent au prieuré de Chaumont. Ce monastère jouissait d'une grande influence en Livradois. Les religieux avaient le droit de nomination à de nombreuses cures. C'est

eux qui choisissaient le curé d'Ambert parmi les deux candidats présentés par la ville. A la fin du XVIIIe siècle, on les voit même refuser les deux ecclésiastiques proposés.

Les Récollets s'installent dans la capitale du Livradois. Le XVIIe siècle voit paraître à Ambert, Arlanc et Viverols, les confréries de Pénitents.

En 1616, les religieuses Ursulines ouvrent une maison à Ambert et quelques années après à Arlanc.

De même, les religieuses de Saint-Joseph, dites « Joséphines », venant du Puy, se répandent en Livradois.

Au XVIIe et XVIIIe siècles, l'administration centrale, en matière de police, finances et justice, en Livradois comme dans le reste de l'Auvergne, appartenait à l'intendant, dans toute l'étendue de la généralité de Riom. Au XVIIIe siècle, pour assurer un meilleur fonctionnement des services administratifs, l'intendant avait des représentants appelés « délégués ». Leur résidence et leur nombre en Livradois furent variables : on en voit à Ambert, Viverols, Saint-Amand-Roche-Savine. Dès 1778, il n'en subsistait qu'un seul, celui de Saint-Amand-Roche-Savine.

Par suite de l'étendue des fonctions de l'intendant, les rapports de ses subdélégués, sont pour nous une source d'informations des plus variées. Par eux nous connaissons le nom des Hautes-Justices seigneuriales existant en Livradois ; les listes qu'ils dressent varient quelque peu d'un rapport à l'autre : la précision administrative n'existe pas et les procureurs fiscaux des Justices mettaient beaucoup de négligence et de mauvaise volonté pour renseigner les subdélégués. Les Hautes-Justices seigneuriales étaient celles de : Saint-Amant-Roche-Savine, Bouttonargues, Fournols, Champétières, Saint-Bonnet-le-Chastel, Ambert, Riols, la Tour-Goyon, Viverols, Baffie, Montravel, Lachalme, la Roue, Montpeloux, Usson (côté d'Auvergne), la Frédière ; la Grandrive, Arlanc, Clavelier, Vertolaye. Pour compléter l'organisation judiciaire seigneuriale, on pourrait énumérer les justices seigneuriales de rang inférieur, basses et moyennes. Le faire d'une manière complète paraît difficile aujourd'hui, puisque déjà au XVIIIe siècle, un subdélégué d'Aurillac se déclarait incapable de le faire pour sa circonscription administrative, tant les Justices étaient nombreuses. Il en était de même en Livradois.

Les principaux seigneurs du Livradois possédant sur leurs terres le droit de la Haute-Justice, étaient à la fin du XVIIIe siècle :

Le comte de Merle, ambassadeur au Portugal, pour sa terre et seigneurie d'Ambert, terre et seigneurie d'Arlanc, terre et seigneurie de Bouttonargues, terre et comté de Riols, fief de Bouchany, à Marsac, Saint-Bonnet et Dore.

Le comte d'Ussel pour sa terre et seigneurie de Clavières.

Le marquis de Pons de la Grange, pour sa terre et seigneurie de Saint-Bonnet-le-Chastel, Novacelles, Doranges.

Le marquis de Rivarolles, pour sa terre et seigneurie d'Usson (côté d'Auvergne).

Le comte d'Aglié pour sa terre et seigneurie de Saillant-Montpelloux, Eglisolles, Saint-Anthême et seigneurie de la Roue.

Le marquis de Bouzols. pour sa terre et seigneurie de Montravel et dépendances.

Le président de Claris, pour sa terre et seigneurie de la Tour-Goyon.

Le comte de Laudan de Champétières, pour sa terre et seigneurie de Champétières.

Sans entrer dans l'énumération complète de tous les possesseurs de simples fiefs, il faudrait noter ceux de Grandval, du Lac, de Blanval, de Terreneyre, de Vachone, dans une histoire plus importante du Livradois.

Les rapports bons ou mauvais entre seigneurs et vassaux étaient réglés par les services que les vassaux cherchaient à obtenir de leur seigneur. Abraham Peyrenc de Moras et de Moras contrôleur général ministre de la marine sous Louis XV, surent obtenir des dégrèvements de la taille royale pour ceux qui vivaient sur leurs terres, dans les années de mauvaises récoltes. Ils surent également faciliter la fortune de plusieurs familles bourgeoises ou de noblesse récente.

Cette attitude devait les rendre sympathiques aux habitants, chacun pouvant en espérer pareil avantage. La présence de Moras au ministère de la marine contribua à augmenter sa popularité dans un pays où le commerce des étamines était considérable ainsi que celui des bois pour la construction des navires. Le comte de Merle, beau-frère du ministre Moras et dernier seigneur d'Ambert, suscitait des sentiments bien différents : son procès contre les habitants d'Ambert pour obtenir le triage des communaux avait soulevé des rancunes profondes : ils ne lui pardonnèrent pas l'arrêt du Conseil rendu en sa faveur le 3 août 1775.

Entre les mêmes parties, les droits de leyde furent aussi un sujet de contestation : les habitants soutenaient en être exempts.

Le subdélégué de l'intendant, après avoir donné la liste de ceux qui percevaient ce droit, dans la région, reconnaissait, en 1788, qu'il était souvent perçu sans aucun titre.

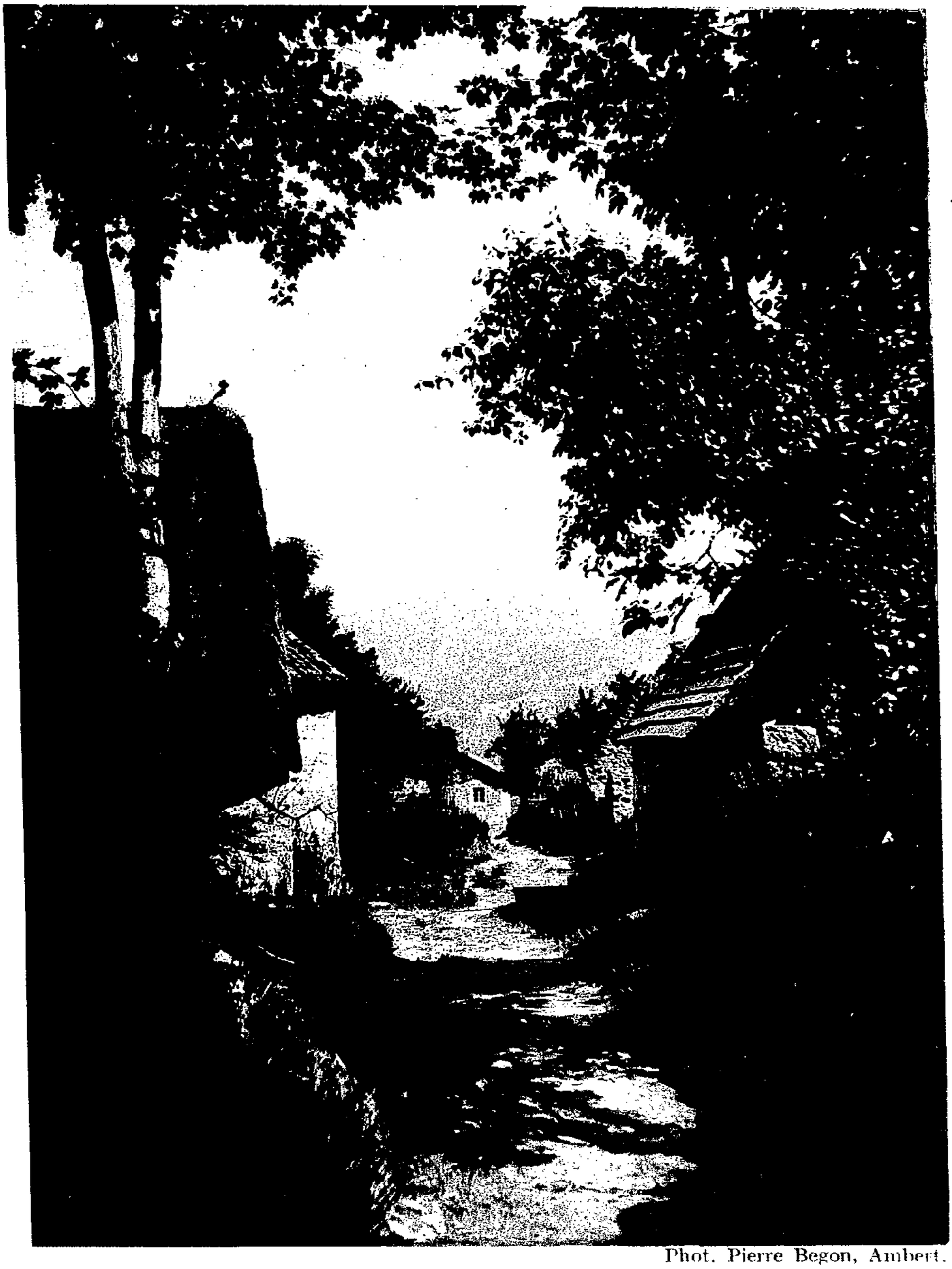
Noblesse et clergé n'étaient pas les seuls privilégiés de l'ancien régime. Les maîtres papetiers et leurs ouvriers étaient personnellement exempts de la collecte des tailles, du logement des gens de guerre, de la milice ; cotisés d'office par l'intendant ils échappaient à l'arbitraire des collecteurs.

Vers 1750, à Ambert, l'ouvrier et le saleran payaient cinq livres d'imposition, le gouverneur et le coucheur quatre livres, le leveur trois livres. Bien que privilégiés, les ouvriers papetiers causèrent de sérieuses difficultés aux intendants par leur esprit d'indépendance. En 1688, la grève fut assez importante pour que le Conseil d'Etat autorise l'intendant Desmaretz de Vaubourg à employer la voie



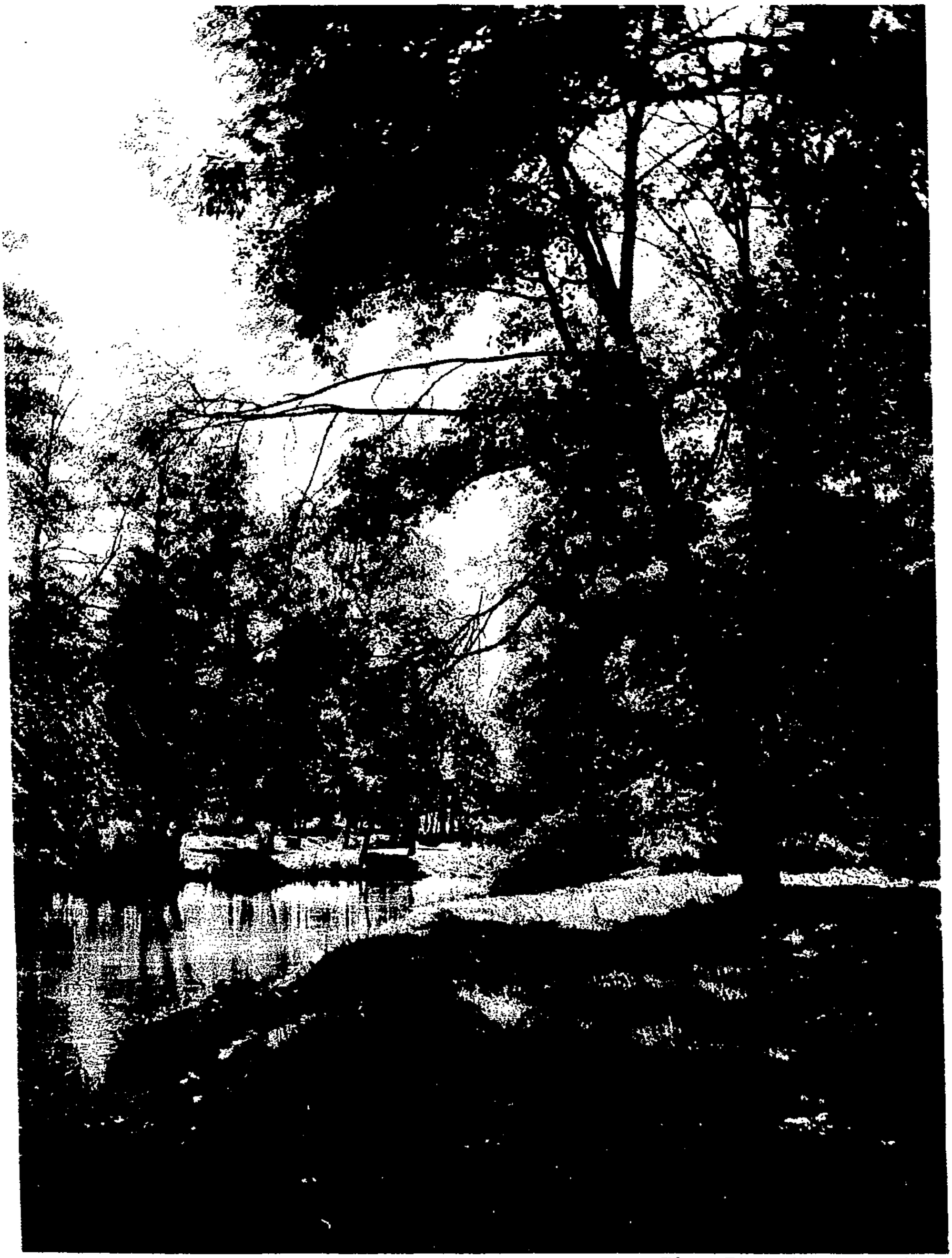
Phot. Pierre Begon, Ambert.

VERS VALCIVIÈRES



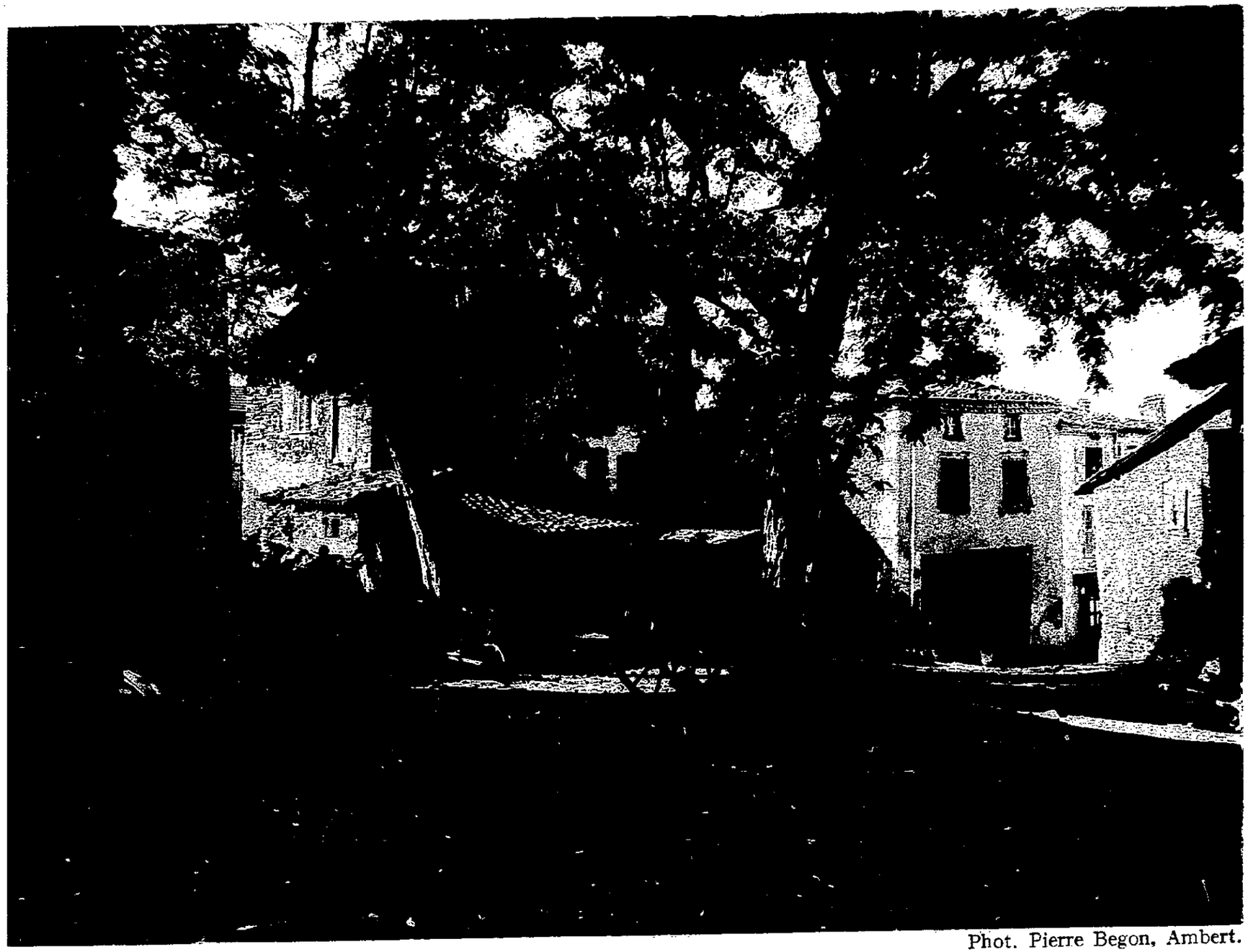
Phot. Pierre Begon, Ambert.

LE CHEIX DE VALCIVIÈRES.



Phot. Pierre Begon, Ambert.

LES BORDS DE LA DORE.



Phot. Pierre Begon, Ambert.

LE « FORT » D'ARLANC.

extraordinaire. Cette procédure était particulièrement dangereuse pour les accusés qui n'avaient point le droit de se faire assister d'avocat et ne pouvaient librement appeler de témoins à décharge.

Les privilèges des papetiers étaient fort enviés de ceux qui n'y avaient point droit. Les consuls augmentaient injustement les cotes des biens fonds possédés ou exploités par ceux-ci en qualité de fermiers et de colons.

L'exemption de loger les gens de guerre était souvent oubliée.

En matière d'impositions, l'administration municipale d'Ambert était l'objet de nombreuses critiques, soit que les impôts fussent trop lourds, soit qu'ils fussent mal répartis. En 1726-27-28, nombre d'habitants quittent cette ville pour résider aux faubourgs. Pour enrayer cet exode, le Conseil d'Etat réunit les faubourgs à la ville.

La lutte du contribuable contre l'impôt s'exerçait d'autres manières : l'achat de charges privilégiées en était une, la duplicité qui consistait à se prévaloir d'une charge qui ne comportait point d'exemptions mais à laquelle le titulaire en attribuait en était une autre. On reprochait également aux collecteurs de ménager leurs futurs remplaçants.

Au XVIII^e^ siècle, le Livradois fait partie de l'élection d'Issoire; dans cette ville se trouve également le bureau de recette des tailles. Dans les dernières années de l'ancien régime, après de longues négociations, la capitale du Livradois obtient un bureau de recette des tailles.

Dans la région, comme dans la France entière, les libelles imprimées en Suisse, en Hollande, en Allemagne, les œuvres des Encyclopédistes avaient préparé le mouvement révolutionnaire. A Ambert, se trouvaient des adeptes aux *sociétés de pensée*, se recrutant parmi les commerçants qui se faisaient initier au cours de leurs voyages, parmi les bourgeois, les avocats, les juges, les procureurs. Ces initiés habitués aux discussions politiques réussirent à occuper de nombreuses fonctions électives et propagèrent les idées nouvelles : quelques-uns eurent à en souffrir par la suite.

La Révolution fut tout d'abord favorablement accueillie. Les droits seigneuriaux étaient enviés par ceux qui n'en bénéficiaient pas.

Les cens paraissaient un droit suranné, le droit de reprise que la coutume d'Auvergne accordait au seigneur en cas de vente de terres grevées d'un cens semblait une injustice aux emphytéotes.

Les avantages fiscaux de la noblesse étaient incompréhensibles depuis que les services d'ordre militaire imposés à ces privilégiés étaient devenus extrêmement rares.

Les dîmes étaient impopulaires.

Les impôts prélevés pour le roi étaient lourds et gênants : espérer s'y soustraire, en faire porter le poids à d'autres, était un rêve qui se réalisait.

Les municipalités partageaient les sentiments de la masse.

Pendant les premières années de la Révolution, elles s'opposaient par l'inertie à la perception des taxes. Les administrateurs du district d'Ambert devaient constater, en 1792, que trente-cinq municipalités sur soixante-cinq avaient fourni les rôles nécessaires pour la levée de la contribution mobilière de l'année 1791.

La même résistance était constatée pour arrêter l'établissement de la perception de la contribution foncière.

La mauvaise volonté était telle, que plusieurs maires furent contraints personnellement au paiement partiel des impôts de leurs communes.

Pour certains bourgeois riches et paysans aisés, la vente des biens nationaux de première origine, fut un motif d'adhérer au mouvement révolutionnaire. Des terres leur étaient offertes, il leur sembla bon d'en profiter. Les biens de deuxième origine (émigrés) furent principalement acquis par les paysans.

D'autre part, en Livradois, l'œuvre de la Révolution fut mise en échec par la Constitution civile du clergé et par les appels incessants au service militaire qu'exigeait l'état de la France et de l'Europe.

En 1788, le clergé d'Ambert s'était joint à la municipalité pour demander au roi que la députation du tiers état à l'assemblée nationale fut au moins égale à celle des autres ordres.

Le Livradois était religieux, respectueux de ses prêtres. En l'an V, les aides de camp du général Chapsal, envoyés en mission par l'administration centrale du Puy-de-Dôme, constatent que « le pays fourmille de prêtres retirés dans leur famille». Ilsnotaient leur influence, voyaient toutes les églises ouvertes et des croix érigées dans la campagne.

La constitution civile du clergé surprit, irrita et amena maints incidents. Le discours prononcé à Ambert le 29 mai 1792 par Bancal des Issarts, à la plantation de l'Arbre de la Liberté, montre les craintes suscitées par cette loi, et les difficultés rencontrées par l'administration du district. Bancal affirme qu'il est faux que la religion soit perdue, elle n'a pas besoin de biens temporels. son fondateur et ses apôtres ne s'inquiétaient pas du lendemain... Pour le bonheur et le repos de la société, il faut se soumettre respectueusement à la loi. Il attaque avec violence les « mauvais prêtres » qui prêchent la désobéissance aux lois.

En Livradois, une importante partie du clergé avait refusé de prêter serment à la Constitution civile et la population préférait leur ministère à celui des constitutionnels.

En août 1792, soixante-cinq ecclésiastiques insermentés, furent obligés de demander leurs passeports pour se retirer à l'étranger. En outre, cinq se rendirent au chef-lieu du département, et six étaient déjà partis ou présumés hors de France. Les passeports ne furent pas tous utilisés : le 13 mai 1793, onze prêtres qui encouraient la peine de déportation pour refus du serment de liberté-égalité,

étaient encore dans la seule ville d'Ambert. Plus tard, on constate que les prêtres reclus dans la maison des communalistes, cherchaient à éviter leur transfert à Clermont, se sentant en sécurité en Livradois.

Malgré les visites domiciliaires, les battues dans les bois, dirigées contre eux au cours de la Terreur, un certain nombre de prêtres insermentés purent rester en Livradois, les uns cachés, les autres tolérés pour cause de maladie ou en raison de leur âge.

A la suppression du culte constitutionnel ordonnée par Couthon, on doit noter que plusieurs curés et vicaires ayant prêté les serments exigés par la loi, déposèrent leurs lettres de prêtrise ; mais il faut reconnaître que les administrateurs du district n'apportèrent pas la passion de ceux de Thiers pour les y contraindre.

Il eut été intéressant de connaître l'attitude du conseil général de la commune d'Ambert, du conseil du district et de la société populaire, lorsqu'en frimaire, an II, il fut procédé à l'autodafé des statues et objets servant au culte supprimé. Les registres de la ville ne peuvent nous renseigner : du folio 206 qui annonce cette décision, on passe au folio 209.

L'opposition au service militaire se produisait parfois au grand jour. A Ambert, en mai 1793, les jeunes gens appelés aux armées, insultent, bafouent de telle sorte le commandant de la garde nationale et la municipalité, que le tribunal criminel du Puy-de-Dôme vint siéger dans cette ville au mois de juin ; il eut également à juger vingt-six prévenus de Cunlhat qui avaient pris part dans ce bourg à l'émeute occasionnée par le tirage au sort.

Malgré le danger couru par la France à cette époque, les influences locales paralysèrent la répression et les rigueurs de la loi furent réservées à un absent.

Contre les appels aux armes, la lutte fut principalement passive. Les bois, les montagnes servent d'abris aux conscrits réfractaires. Parmi ceux qui partaient aux armées, beaucoup en cours de route abandonnaient leur corps, au mépris des arrêtés des représentants de la Convention, ils rentraient chez eux.

Les mouvements contre-révolutionnaire du Forez et l'attitude fédéraliste des Lyonnais, ne passaient pas inaperçus en Livradois. Le 1er septembre 1793, se répandit dans Ambert une nouvelle qui surexcita l'opinion et inquiéta vivement. Les « Muscadins » de Montbrison s'étaient emparés de Saint-Anthême ; le général Nicolas qui conduisait les troupes républicaines destinées à réduire les rebelles de Rhône et Loire était fait prisonnier ainsi qu'une compagnie de hussards et de volontaires. La population d'Ambert réclame au district les armes enlevées aux suspects, et les administrateurs du district en demandent à leur tour à la ville de Clermont.

Le 8 septembre, les représentants en mission Chateauneuf-Randon et Maignet arrivent à Ambert où se concentrent les soldats levés dans le Puy-de-Dôme pour prendre part au siège de Lyon. Ils forment un comité de salut public, de subsistance et d'administration mili-

taire, composé du directoire du district, des officiers municipaux, des magistrats et des délégués des sociétés populaires.

Pour que son action soit plus énergique, de fermes républicains de Billom, de Clermont leur sont adjoints : Bonarme, Monestier, Franconin, etc..., sont des hommes qui peuvent inspirer confiance. Le 20 brumaire, la tâche du Comité était terminée ; il fut dissous.

Dans la région, le mouvement fédéraliste lyonnais devait avoir d'autres conséquènces. Molin, originaire de Job, l'un des administrateurs du Puy-de-Dôme, fut condamné à mort et exécuté à Lyon le 16 frimaire an II (6 décembre 1793) pour avoir avec ses collègues, félicité les administrateurs de Rhône et Loire de leur victoire sur l'anarchie. Molin eut l'héroïsme, pour sauver les autres inculpés de se déclarer seul responsable.

Vimal Flouvat, l'ancien député de la Constituante et ancien maire d'Ambert, administrateur du Puy-de-Dôme, fut également traduit devant la commission lyonnaise ; il eut l'habileté de retarder sa comparution au 2 nivôse, an II, en partant en voyage « pour les intérêts de la marine », et lorsqu'il se présenta devant ses juges, il sut faire demander son acquittement par les sociétés populaires de Thiers, Arlanc, Viverols, Saint-Anthême, par les administrateurs du district d'Ambert et la municipalité de la ville. Trois membres de la société populaire « épurée » d'Ambert vinrent à Lyon témoigner de ses sentiments jacobins. Des influences occultes paraissent également s'être exercées en sa faveur. Vimal Flouvat fut acquitté.

Le Conseil de surveillance d'Ambert n'eut qu'à accuser Guillaume Coiffier de Terrolles, ancien conseiller général du Puy-de-Dôme, ancien maire de Cunlhat, d'avoir pris part à la révolte de Lyon, sous le prétexte qu'il avait séjourné dans cette ville de mai à juillet 1793, pour le faire condamner à mort par la commission révolutionnaire de « Commune affranchie ». Il fut exécuté le 4 nivôse an II, le lendemain de son transfert d'Ambert à Lyon.

Le 19 thermidor an II, la municipalité d'Ambert félicitait la Convention à l'occasion des événements du 9 thermidor.

Vers la fin de la Convention des groupes de partisans formés de déserteurs, de conscrits réfractaires, de paysans exaltés et de gentilhommes ruinés par la Révolution, s'agitaient sur les confins du Livradois, du Velay et du Forez. Une de leurs résidences se trouvait dans les bois voisins de la Chaulme. Ces bandes qui se rattachaient peut-être aux « Compagnies de Géhu » étaient connues dans la région de Saint-Anthême sous le nom d' « Association de la Ganse Blanche ». Les acquéreurs de biens nationaux, les délateurs de conscrits réfractaires, les prêtres assermentés étaient leurs victimes.

En 1795, Viverols, Sauvessanges les voient passer ; ils pillent des maisons et blessent quelques patriotes.

L'événement qui eut le plus grand retentissement fut l'assassinat commis à Dore-l'Eglise le 15 novembre 1795 sur l'abbé de Brignon,

ancien député aux Etats généraux et ancien curé constitutionnel. Après avoir vu sa maison pillée par huit ou dix hommes, la figure passée au noir, après avoir été menacé et insulté, il fut tué d'un coup de fusil. Quelques arrestations furent opérées, mais les coupables demeurèrent inconnus.

En avril 1796, ce fut l'ancien officier municipal Berthoulis, accusé de dénoncer les déserteurs qui, à son tour, est abattu d'un coup de fusil après le pillage de sa maison.

En l'an VI, le 4 messidor, entre Saint-Amant-Roche-Savine et Cunlhat, la voiture transportant le produit des impôts de l'arrondissement, bien qu'escortée de deux gendarmes, fut dévalisée par un groupe de partisans, et l'un des gendarmes fut blessé.

De l'ensemble des dossiers relatifs aux délations, arrestations, il résulte que grâce aux relations personnelles et à la prudence naturelle des hommes politiques, agissant dans un milieu traditionnaliste, la Révolution n'eut pas dans le Livradois le caractère violent que connurent les départements voisins.

Si Clermont, Riom et Thiers virent des exécutions à mort, la guillotine ne fonctionna jamais à Ambert.

Au loin, les révolutionnaires originaires du Livradois témoignèrent de moins de modération : Artauld-Blanval et Maignet votèrent la mort de Louis XVI ; et en Vaucluse, l'attitude de Maignet et de ceux qui l'accompagnaient fut caractérisée par la violence.

Dans leurs souvenirs, les contemporains notent que l'Auvergne, au cours du Premier Empire comptait beaucoup d'insoumis à la loi militaire, ils abandonnaient leurs familles trouvant bon accueil dans les forêts qui couvraient la montagne. L'administration envoyait chez leurs parents des « garnisaires » qui traitaient avec rigueur leurs hôtes forcés.

Napoléon recourait aussi à la persuasion, il recommandait à l'évêque de Clermont d'exhorter chaque année, ses diocésains à l'anniversaire d'Austerlitz et du Sacre, à l'obéissance aux lois militaires.

La résistance en Livradois persista jusqu'à la chute de l'Empire. Pendant la durée de ce gouvernement, les rapports administratifs du sous-préfet témoignent de ses bonnes relations avec les anciens jacobins, ils paraissent ralliés à l'Empereur. Aux cents jours, Maignet est élu à la chambre des représentants.

En 1816, le sous-préfet de Louis XVIII dépeint avec exactitude les sentiments de ses administrés à l'égard de la Restauration.

« L'opinion de cet arrondissement, écrit-il, en général est plutôt « en faveur du gouvernement actuel que contre, et cela surtout dans « la classe des propriétaires aisés. Il en est fort peu qui pensent diffé- « remment : clergé, noblesse, magistrature, bourgeoisie, tout ce qui « touche à ces cinq classes pense généralement bien, est très aumônier, « les indigents dans le moment des calamités y ont trouvé et y trou- « vent des secours abondants... C'est à cet esprit de charité que j'at-

« tribue la tranquillité dont le pays a toujours joui malgré les secousses « qu'a éprouvées le gouvernement...

« Le peuple de la campagne est bon, crédule, craintif, religieux... « Ce peuple a pu être égaré par la crainte du retour des droits de la « féodalité et la restitution des biens qu'on n'avait cessé de leur « faire appréhender.

« Aujourd'hui, ce peuple est rassuré... il ne craint plus le retour « des cens et des dîmes.

« L'opinion de la ville d'Ambert est généralement bonne, les habi- « tants sont laborieux et industrieux, tout à leur famille et à son « intérêt, livrés aux spéculations du commerce, leurs principales « occupations sont la direction de leur atelier, le soin de leurs ouvriers « et de leurs relations extérieures.

« Par la quantité de bras que le commerce emploie, le peuple est « sous sa dépendance, il a sur lui un empire presque absolu...

« La mairie est entre les mains d'un homme qui a toujours été « dévoué au bon parti...

« Il est sous la dépendance de deux personnages les plus dangereux « de la ville... »

Le sous-préfet trouvait des adversaires du régime. Dans la ville même, c'étaient le curé du Rostaing et son vicaire Laroche, Maignet et ses parents, l'ancien secrétaire du conventionnel, l'ancien sous-préfet de l'Empire et quelques autres.

Il note Maignet comme « un homme à grands moyens, astucieux, espoir du parti jacobin. »

En août 1816, l'ancien conventionnel n'avait pas encore obéi à la loi bannissant les régicides.

Pour l'arrêter, des perquisitions sont faites chez les anciens révolutionnaires, dans l'église d'Ambert, au presbytère de Saint-Martin-des-Olmes dont le curé était son parent. On poursuit les recherches à Maringues, aux environs de Riom. Maignet se retire en Suisse. Une pétition en sa faveur fut adressée au gouvernement par le curé du Rostaing et plusieurs de ses confrères de l'arrondissement. Rentré à Ambert, il mena une existence retirée et occupa ses loisirs à se disculper des accusations qui avaient été portées contre lui.

En 1830, Maignet sort de sa retraite, Ambert lui offre un banquet.

Les rapports administratifs du règne de Louis-Philippe, de la République de 1848 et du second Empire n'étant pas encore à la disposition des curieux du passé, il convient d'attendre qu'ils le soient pour étudier cette période.

Les événements qui ont pu survenir en Livradois au cours de la Troisième République sont encore trop récents pour avoir besoin d'être rappelés au lecteur.

J. COIFFIER.

# LE LIVRADOIS,

## MARCHE ORIENTALE DE L'AUVERGNE

1917. Démuni de vitres, mais plein de permissionnaires, le train se hâte lentement, quelque part du côté de Saint-Julien-la-Vêtre. Mon voisin, un fantassin, m'interpelle :

— « D'où es-tu, toi ? »

— « D'Ambert. »

— « Tiens ! mais alors nous sommes pays. Moi je suis de Saint-Romain-le-Puy ».

Saint-Romain-le-Puy, près Montbrison, là-bas de l'autre côté des montagnes. D'Ambert au Forez, l'on se sent « pays » ; jamais je n'ai entendu cette exclamation dans la bouche d'un Issoirien, d'un Brivadois ni d'un Billomois. Le Livradois ne serait-il pas en Auvergne ?

***

Au sortir d'Ambert, la route, après une légère descente, traverse le ruisseau près des usines de La Planche, puis commence à monter. Rude ascension, qui ne s'arrêtera que 12 kilomètres plus loin : aux Pradeaux, par 1.200 mètres d'altitude. Sous nos pieds se creuse tout le pays bleu, du Mont Bar qui domine Allègre, jusqu'à Chignor qui surveille Courpière ; cependant que, de l'autre côté de la Dore, les montagnes de Saint-Amant semblent s'être abaissées, et que, tout à fait là-bas, à moitié voilé par une brume transparente, l'inévitable Puy de Dôme se dresse, inquisiteur.

La descente nous sollicite vers Saint-Anthême. Mais, fuyant la vallée où se complait l'itinéraire moderne, prenons plutôt la vieille route, œuvre des intendants, qui ondule doucement sur les plateaux. A droite et à gauche, et si loin que porte le regard, ce sont les mêmes

étendues uniformes et monotones, pâturages d'été d'où le bétail redescend à l'approche des froids, inaccessible champ de neige en hiver. On aperçoit les jasseries dont le toit semble sortir du sol ; l'air frais et pur emplit la poitrine. Puis, brusquement, un nouvel effondrement, bassin d'Ambert en miniature, comme lui orné de forêts de sapins sur les pentes, de prairies au bord des ruisseaux, de hameaux un peu partout. C'est la vallée de l'Ance, affluent de la Loire ; c'est plus exactement le bassin de Saint-Anthême, prolongé à main droite sur Viverols, et débouchant largement, entre Craponne et Usson, sur les plateaux de la Haute-Loire, face aux sommets aigus des monts du Vivarais qui barrent l'horizon du Sud-Est. Et là, en face de nous, cette surface horizontale qui, au-delà de l'effondrement, prolonge et répète les plateaux où nous nous trouvons, c'est la crête étroite qui sépare le bassin de Saint-Anthême de celui de Montbrison, le Livradois du Forez, le Puy-de-Dôme de la Loire.

La descente est rude, malgré les lacets qui cherchent à l'adoucir ; le chemin, non entretenu, est encombré de cailloux, de blocs de pierre qui roulent sous nos pas. Saint-Anthême, qui, de là-haut, prenait au fond de sa dépression des airs de petite capitale, diminue d'importance à mesure que nous approchons ; au bas de la pente, nous retrouvons la grand'route des autos, et entrons dans un petit chef-lieu de canton, dépourvu de toute curiosité archéologique, et animé les jours de foire. A 23 kilomètres d'Ambert, et à 22 de la gare la plus proche, il n'est vraiment relié au monde extérieur que depuis l'ère des autobus. Encore la liaison est-elle précaire, à la merci du premier hiver rigoureux. Il n'y a pas si longtemps — c'était quelques années avant la guerre — qu'un médecin du lieu, venant de visiter un malade dans quelque village des environs, s'en retournait au plus court à travers le jardin, lorsqu'il se heurta dans quelques morceaux de bois qui sortaient de la neige. Or, c'étaient les hautes branches d'un cerisier... Et, plus récemment, un automobiliste, M. A. D., industriel à Thiers, ne mit pas moins de quatre heures, en un certain mois de décembre, à parcourir la distance Saint-Anthême-Ambert ; encore, pour franchir les congères qui obstruaient la route aux Pradeaux, eut-il la chance de trouver devant lui un puissant camion qui, de toute la force de son moteur, se lançait sur l'obstacle, et dans le sillage duquel il demeura jusqu'à Ambert.

Il est rare qu'en hiver la circulation ne soit pas arrêtée au col des Pradeaux, au moins un jour ou deux. En revanche, la route Saint-Anthême-Montbrison reste généralement libre : l'altitude du point culminant est moins élevée, les plateaux moins étendus, les précipitations moins fortes. Par là, arrivent, d'ailleurs, dans les pays pauvres de l'Ance, plus de richesses que par la route d'Ambert : le vin d'abord, que produit le Forez, et non le Livradois ; des céréales plus variées ; les produits de l'industrie lyonnaise et stéphanoise, etc... Aussi Saint-Anthême est-il beaucoup plus attiré vers l'Est que vers l'Ouest. C'est à Saint-Etienne, et non à Clermont, que l'on

met les enfants en pension ; c'est à Lyon que l'on va achever ses études ; c'est à Saint-Etienne ou à Lyon que l'on va se fixer lorsque, cédant à l'attirance des *villes tentaculaires*, l'on déserte son petit pays. Le docteur S... me le répétait souvent : « Ici, nous sommes, en réalité, de la Loire beaucoup plus que du Puy-de-Dôme. »

Serait-il vrai que la vallée de l'Ance ne fût pas auvergnate ? Mais d'abord, fait-elle partie du Livradois ?

Si de Saint-Anthême nous continuons notre route vers Montbrison, peu après avoir franchi la ligne de crête, nous arrivons à un tournant d'où le regard découvre toute la plaine du Forez. La parenté avec la plaine d'Ambert s'impose ; à une échelle plus grande, avec un horizon plus vaste, ce sont les mêmes montagnes horizontales aux flancs tapissés de forêts sombres, les mêmes villages épars, les mêmes lointains bleutés ; descendons dans la plaine, parcourons le pays en tous sens, nous retrouverons les mêmes maisons basses en pisé, les mêmes fenêtres encadrées de bois, les mêmes clochers carrés et trapus ; nous remarquerons au long des routes, parfois joignant la maison et souvent isolés, les mêmes petits jardins carrés, entourés sur trois faces d'un mur bas en pisé coiffé de tuiles creuses, tout au long duquel, bien réguliers et bien sages, les espaliers attendent la maturité prochaine. Dans les champs, seul le climat moins rude donne des cultures plus riches : le terrain siliceux est identique. En vérité, plaine de la Dore et plaine de la Loire se ressemblent étrangement : de Saint-Romain-le-Puy à Ambert, l'on peut se dire *pays*.

***

De retour de notre excursion, plongeons-nous dans la poussière des archives. Nous ne tarderons pas à nous apercevoir que toujours le Livradois a fait partie de l'Auvergne, toujours la vallée de l'Ance du Livradois. Depuis le début du Moyen-Age, entre Auvergne et Bourbonnais la frontière a pu reculer de Souvigny près Moulins à Aubiat près Riom, pour se fixer ensuite aux portes de Gannat ; entre Auvergne et Velay, elle a pu annexer tantôt Saint-Paulien à la généralité de Riom, et tantôt Brioude au département de la Haute-Loire ; entre Auvergne et Forez, elle est restée immuable. Le Puy-de-Dôme s'arrête aujourd'hui devant la Loire aux mêmes points où déjà, en 1317, des commissaires nommés par les parties avaient limité la châtellenie de la Roue devant les châtellenies de Châtelneuf et Lavieu-en-Forez. Et certes, ces hauts plateaux déserts formaient et forment la meilleure des barrières ; cependant qu'à l'Ouest du Livradois les montagnes de Saint-Amant constituent un obstacle moins élevé et moins continu, et qu'au Nord la dépression de la Dore semble un couloir naturel vers la Limagne Orientale.

Ainsi, n'est-ce pas la moindre originalité de ce pays, que la simultanéité de ces deux tendances contradictoires. Un canton que l'histoire, l'hydrographie, la facilité des communications, tout rattache

à l'Auvergne, et qui s'obstine à entretenir par dessus les montagnes, avec une province voisine, les relations les plus intimes de fraternité et de ressemblance. On songe à ces provinces frontières, dont le rôle est moins de garder farouchement un passage que d'échanger avec l'Etat voisin des marchandises et des idées. Et puisque ces provinces s'appellent traditionnellement des marches, proclamons donc le Livradois, Marche Orientale de l'Auvergne.

Mais comment ces relations et ces échanges ont-il pu prendre naissance ? Il faut se persuader que, jusqu'au siècle des chemins de fer — plus tard même, jusqu'à l'ère des automobiles — la Vitesse n'était pas la déesse tyrannique et capricieuse, au joug de laquelle nous nous sommes docilement pliés. Fallait-il la demi-journée à une voiture pour aller d'Ambert à Saint-Anthême ? l'on partait le matin pour arriver à midi. La route restait-elle fermée par la neige pendant huit jours ? l'on passait le neuvième, à moins que l'on ne fit le détour par Viverols. L'obstacle n'existait donc pas — parce que l'on n'en tenait aucun compte. Par ailleurs, tous les transports se faisant par chevaux ou mulets, le tracé de la route importait peu. Un cheval ne peut trotter sans arrêt ; au pas, son allure n'est pas sensiblement plus rapide en plaine qu'en côte. Seule donc comptait la distance : et celle-ci est nettement à l'avantage de la plaine forézienne. Voici les trois villes les plus proches d'Ambert : Issoire, à 54 kilomètres ; Thiers à 55 ; Montbrison à 43 seulement. Et qu'étaient jadis les deux premières, l'une simple bonne ville d'Auvergne, devenue siège d'une élection ; l'autre dépourvue même de cette double qualité ; quelle force attractive pouvaient-elles représenter au regard de la troisième, de tout temps, capitale du Forez, restée chef-lieu de département jusqu'en 1855. Par delà, d'ailleurs, n'y avait-il pas Saint-Etienne, moins éloigné que Clermont ; Lyon, à peine plus loin ; et l'industrie de ces deux villes, attraction que rien ne venait contrebalancer vers l'Ouest. Le prodigieux développement caoutchoutier de Clermont ne date que du XX^e^ siècle.

***

C'est donc l'histoire économique qui nous rend compte des rapports étroits entre le Livradois et les pays de l'Est. Ces rapports ont dû exister de tout temps ; sans remonter aux époques mal connues où les seigneurs de Baffie, maîtres du Livradois, prenaient femme dans la famille des comtes de Forez, nous en trouvons trace certaine dès 1544. Cette année là, les consuls d'Ambert sollicitent l'agrégation de leur cité au nombre des bonnes villes d'Auvergne ; dans l'exposé des motifs, ils sont amenés à déclarer que leurs marchands trafiquent journellement avec Lyon. En 1577, le protestant Merle, pour s'emparer d'Ambert, choisit le moment où de nombreux habitants, défenseurs éventuels, sont « en foire de Lyon ». A travers le XVII^e^ puis le XVIII^e^ siècle, nous pourrions multiplier les citations : toutes nous

démontreraient que le Livradois fut une des portes de l'Auvergne, Ambert l'entrepôt de tout le commerce entre les montagnes à l'Orient de l'Allier, d'une part, la région lyonnaise et tout le bassin de la Saône et du Rhône, d'autre part. Et si cette dernière affirmation peut paraître exagérée, voici, à titre d'exemple, comment se pratiquait au XVIIIe siècle le commerce des camelots :

Les laines nécessaires à la fabrication de ces étoffes se trouvaient dans toute l'Auvergne, d'Ambert à Aurillac et de Brioude à Riom. Toutefois, celles qui provenaient du Livradois étaient jugées trop dures ; les laines d'Ardes, réputées les meilleures, étaient aussi les plus employées. Divers habitants des montagnes entre Dore et Allier les achetaient aux marchés de Sauxillanges ; dégraissées et filées, elles étaient revendues aux fabricants. Ceux-ci n'étaient pas des industriels, mais des ouvriers à domicile, répartis dans un grand nombre de villages de la montagne, et spécialement à Cunlhat : on estimait que cette paroisse possédait à elle seule plus d'ateliers que toutes les autres ensemble. Le débouché unique pour les produits ainsi fabriqués était Ambert, où six ou sept marchands les achetaient aux ouvriers, les faisaient teindre et calandrer, et enfin les exportaient hors de la province, vers des destinations différentes selon leur qualité. :

Les étoffes les plus grossières étaient expédiées vers Nîmes et Montpellier ; les plus fines, en Espagne ; la plus grande partie du reste, vers Lyon, Besançon et Aix-en-Provence. Mais toutes, ou presque toutes, quittaient Ambert par la route de l'Est ; celles destinées au Midi s'embarquaient ensuite sur le Rhône ; Marseille exportait ce qui allait en Espagne. Malgré cet énorme détour, le transport par voie d'eau coûtait moins cher que s'il avait fallu faire le trajet à dos de mulet.

Ainsi, contrairement à ce que pourrait laisser supposer le relief, les communications du Livradois se faisaient dans le sens Est-Ouest beaucoup plus que dans le sens Nord-Sud. La route d'Ambert à Lyon passait, comme aujourd'hui, par Saint-Anthême et Montbrison ; celle de Clermont suivait, par Grandval et Cunlhat. un itinéraire plus septentrional que la route actuelle. Mais la principale artère translivradoisienne n'était pas celle-là. Par Saint-Anthême, Marsac, Saint-Bonnet-le-Chastel et Saint-Germain-L'Herm, descendant ensuite sur Le Vernet et Nonette, elle mettait en communication Lyon avec les montagnes du Luguet, et même, à une époque assez reculée, avait servi de route directe Lyon-Bordeaux. A Marsac, elle recevait un affluent venant de Saint-Etienne par Saint-Bonnet-le-Château, Viverols et le col de Chemintrand. Il n'est pas certain qu'elle existât déjà à l'époque romaine ; très ancienne, en tous cas, elle connut, pendant tout le Moyen-Age. un trafic important qui ne commença à décliner qu'au XVIe, ou même qu'au XVIIe siècle.

Perpendiculairement à cette voie principale, les communications dans le sens du méridien étaient peu importantes. La route du Puy,

par Chaumont, Beurières et Saint-Victor, ne voyait passer qu'un trafic restreint, la plupart des marchandises exportées d'Ambert vers le Languedoc préférant, comme nous l'avons dit, emprunter la voie du Rhône. La route du Nord servait surtout à l'expédition des ballots de papier, que l'on embarquait au port de Puy-Guillaume vers Paris et autres villes. Par elle passaient aussi les relations commerciales entre Ambert et Thiers, beaucoup plus actives qu'on ne le croit généralement, mais toujours dirigées de l'amont vers l'aval. Le généalogiste qui étudie les familles thiernoises est forcé de constater qu'un grand nombre d'entre elles ont leur origine première en Livradois : or, presque toutes, au moins à l'époque de leur émigration, sont des familles de papetiers. Pour cette route, qui fuyait la vallée de la Dore et s'échappait de la plaine ambertoise par Job, Vertolaye et Marat, nous proposons le nom de *route du papier*.

***

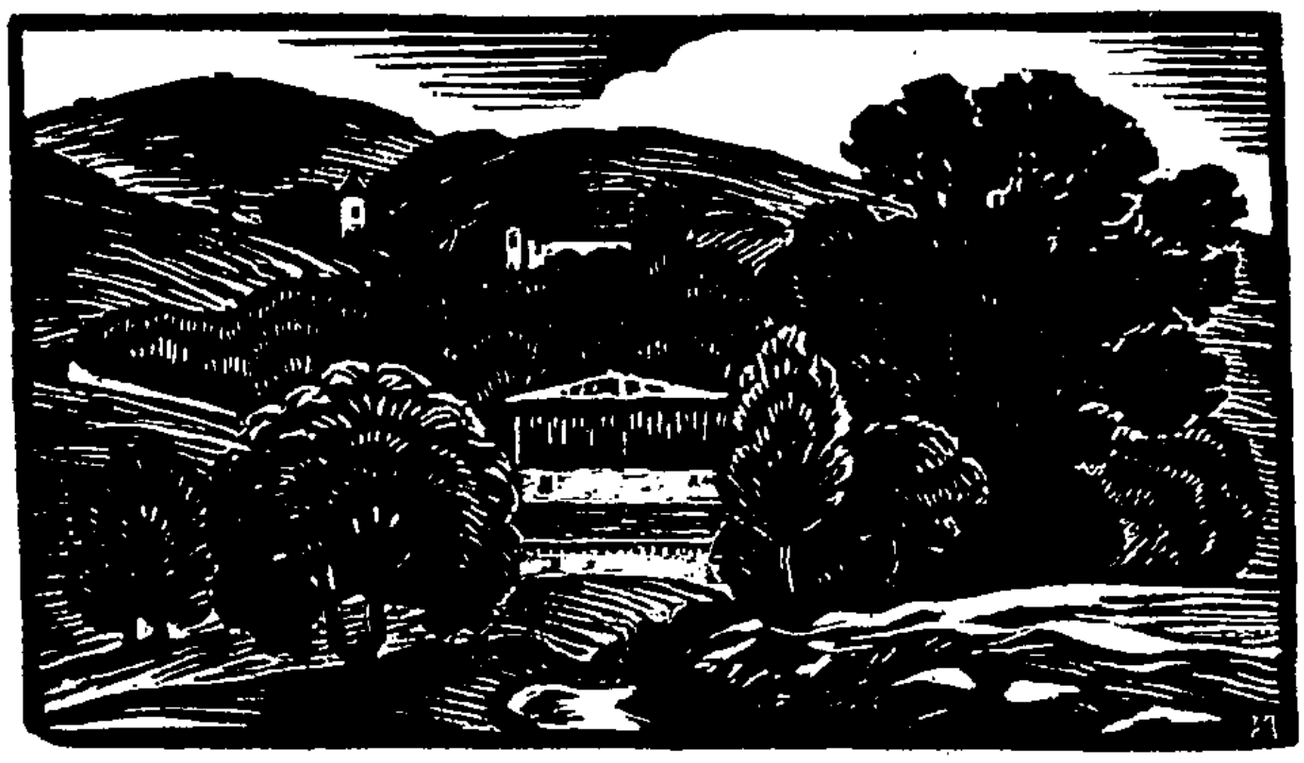
Toujours préoccupés de voir défiler devant eux le maximum de bornes kilométriques dans l'unité de temps, les touristes ne fréquentent guère la route qui, s'embranchant à Chamborne, au-delà de La Chaise-Dieu, sur la N° 106, se dirige par Jullianges et Craponne d'un côté sur Usson et Saint-Bonnet-le-Château, de l'autre sur Saint-Pal et Firminy. S'ils consentaient à laisser leur auto au hameau de Fontanes et à prendre à pied la direction du nord, ils arrivaient 2 kilomètres plus loin au petit village de Beaumont. Au milieu de la platitude des prés, des boqueteaux, des rares champs de seigle, quelques pauvres maisons se groupent peureusement au pied d'une butte rocheuse de quelques mètres à peine, qui s'efforce en vain d'en interdire l'accès aux vents du Nord. C'est là. Gravissons la butte — et l'émerveillement nous saisit. Rares sont les points, même en Auvergne, d'où le panorama soit aussi étendu et aussi varié. Vers le Sud, c'est toute l'étendue des plateaux de la Haute-Loire, descendant doucement vers la profonde coupure de la Loire qui les entaille en leur milieu, se relevant progressivement au-delà, et brusquement surmontés, du Sud-Ouest au Nord-Est, par les pics abrupts du Mézenc, les coupoles aplaties du Meygal, et la masse sombre du Pilat qui domine Saint-Etienne. Vers le Nord, le spectacle change. Si les mêmes plateaux se continuent vers la droite sur Médeyrolles et Sauvessanges, et se relèvent progressivement jusqu'à l'énorme Pierre-sur-Haute que l'on aperçoit dans le fond ; si nous les voyons se prolonger à gauche par La Chaise-Dieu jusqu'à Saint-Germain-l'Herm, et se rattacher sans discontinuité aux surfaces horizontales de Fournols, au centre, sous nos pieds, un vide se creuse. Sur 35 kilomètres de long, sur 10 de large, c'est un trou foré à l'emporte-pièce dans la surface horizontale qui nous porte, c'est une fosse de 500 mètres de profondeur creusée à la pelle par de mystérieux Titans : c'est le Livradois. Arlanc

est au-dessous de nous, et la Dore. Nulle part on ne réalise mieux d'un seul coup d'œil l'ensemble de la région.

Mais nulle part non plus on ne risquerait davantage d'en prendre une idée fausse. Est-il admissible que les habitants de cette fosse aient pu rompre le cercle qui les entoure, et communiquer avec les pays voisins ? N'est-il pas à croire que ce canton a dû, à travers les siècles, rester isolé du reste du monde : ne serait-ce pas une île, un Monde Perdu ? Nous croyons avoir démontré qu'il n'en fut rien ; que le Livradois fut avant tout, et plus qu'aujourd'hui, un lieu de passage et d'échange ; et que l'histoire du commerce ambertois permettrait peut-être d'apporter quelques clartés nouvelles sur la vie économique de plusieurs provinces françaises.

Cette histoire, d'ailleurs, reste encore à écrire...

FRANCK IMBERDIS,
AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ





# L'ÉGLISE SAINT-JEAN D'AMBERT

**Cette jolie église me ravit par son absence totale de coquetterie, elle a inscrit son âge en toutes lettres sur sa grande porte :**

*Des biens donnés par le Commun*
*L'an MCCCCLXXI,*
*IX*e *d'avril, feut mise en terre*
*De ce temple la première pierre.*

*Lorsque la terre si fort tremblait*
*Et que le monde en date comptait*
*Mil quatre cent septante sept,*
*Ce portail cy commençait.*

*L'an de grâce de Jésus Christ*
*M. D. et XVIII*
*VII*e *d'août feut mise*
*La dernière pierre de cette église.*

Nous sommes donc en présence d'un édifice commencé sous Louis XI et fini sous François Ier. Pendant les quarante-sept ans que dura la construction, l'art a changé d'orientation. Au lieu de continuer à regarder vers la France, il s'est tourné vers l'Italie, au lieu de développer les traditions nationales, il s'est donné pour tâche de ressusciter les modèles antiques, il s'est remis au joug classique, il commence une évolution dont l'art du Premier Empire marquera le dernier terme.

Dieu merci, le plan de l'église d'Ambert a été tracé à l'époque gothique et l'édifice appartient presque tout entier à la tradition médiévale ; une chapelle et le clocher relèvent seuls de l'art nouveau et n'en donnent pas une idée très avantageuse.

Le gothique de Saint-Jean est d'ailleurs d'une nature tout à fait spéciale et ce serait jusqu'en Espagne qu'il faudrait aller en chercher le modèle.

L'archéologie comparée est une science toute récente et d'un intérêt passionnant. Une de ses plus curieuses découvertes est celle de filiations architecturales entre certains édifices qui forment de véritables familles monumentales. C'est ainsi qu'il y a parenté entre les cathédrales d'Amiens, de Clermont, de Limoges et de Narbonne et entre cette dernière et les cathédrales catalanes de Girone, de Tortose, de Barcelone et l'église Sainte-Marie-de-la-Mer en cette dernière ville.

Comment l'église auvergnate d'Ambert a-t-elle été influencée par les modèles catalans ? Je n'en sais rien, mais la filiation est flagrante et indiscutable.

***

Saint-Jean d'Ambert est une église de dimensions moyennes. Elle mesure 44 mètres de longueur, 17 m. 50 de haut, 20 mètres de largeur, en comptant les collatéraux. La nef majeure n'a que 9 m. 50 de large.

Le plan général est celui d'une église à trois nefs, de hauteur à peu près égale, avec abside polygonale à cinq pans, entourée d'un déambulatoire. Mais une foule de particularités caractérisent ce plan et le rendent fort compliqué.

Les cinq travées, qui divisent l'édifice depuis le portail jusqu'au sanctuaire, sont toutes de dimensions inégales.

La première, assez étroite, forme une sorte de narthex entre la tour méridionale et l'amorce de la tour nord encore inachevée.

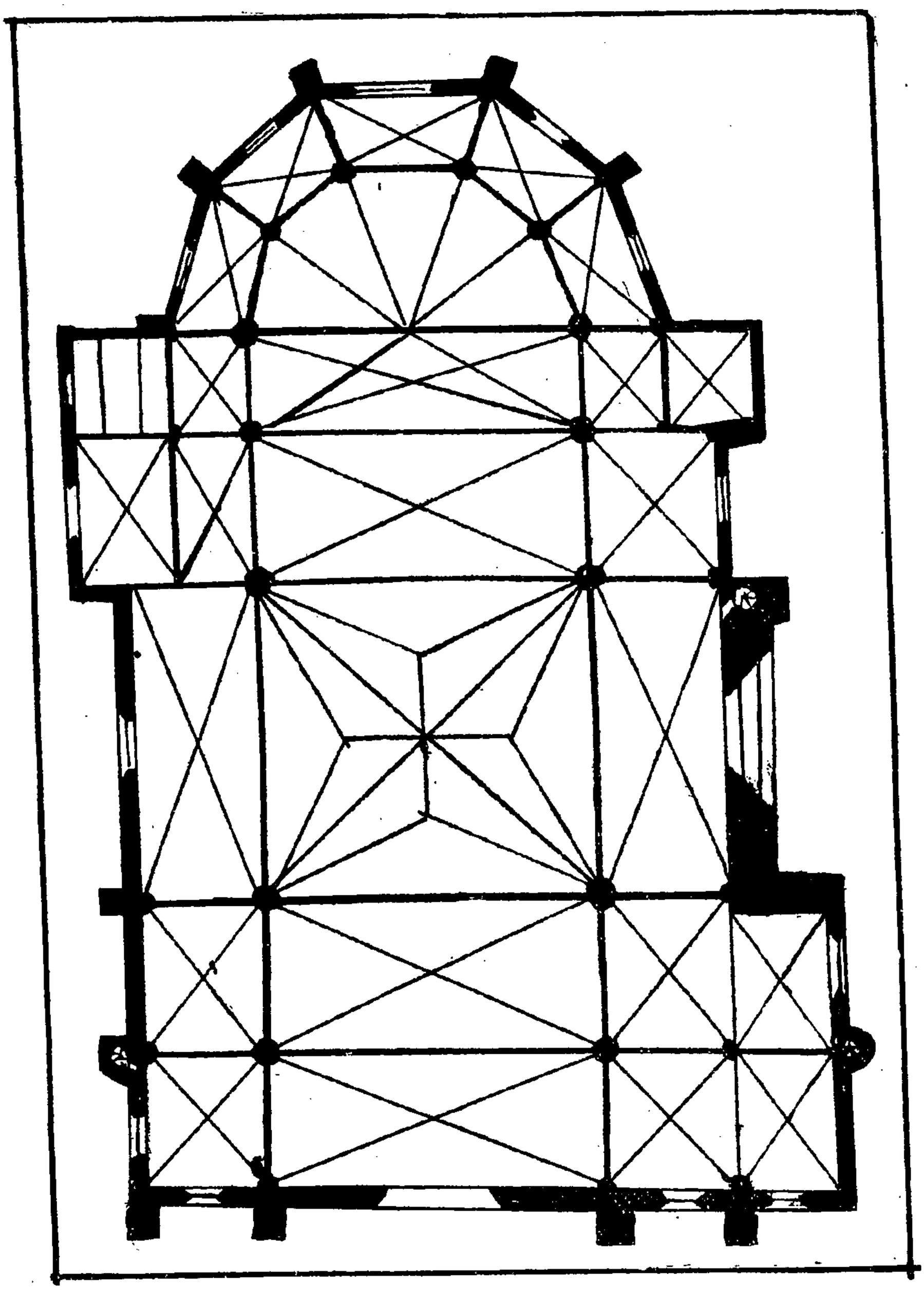
La seconde, plus large, précède immédiatement la croisée, établie sur plan carré.

La quatrième travée offre les mêmes dimensions que la seconde.

La cinquième, plus étroite, rappelle la première et forme le chœur de l'église.

Il semble donc que l'église se compose de deux édifices qui se couperaient à angle droit : une église à trois nefs avec abside orientée à l'Est ; une autre église à trois nefs, sur plan salon orientée du Nord au Sud. Les piliers se rapprochent ou s'écartent sans raison apparente. Il y a là quelque chose que l'esprit ne saisit pas et qui ne le satisfait point.

C'est que le maître-d'œuvre n'a pas résolu clairement la question du transept. Sur le plan, le transept apparaît à peine. En élévation, il ne se révèle que par l'ampleur de la travée médiane et par la com-



PLAN DE L'ÉGLISE SAINT-JEAN D'AMBERT

plication de la voûte : une croisée d'ogives, un croisillon et des tiercerons.

Les collatéraux, déjà étroits le long de la nef, se rétrécissent encore autour du chœur et de l'abside. Le rétrécissement commence à la quatrième travée à gauche, et seulement à la cinquième à droite.

On croit trouver six chapelles latérales, assez maladroitement collées sur les flancs de l'édifice ; il n'y en a en réalité que cinq ; la troisième chapelle —quatrième travée à droite —n'est qu'un décor appuyé sur le mur même de l'église.

L'édifice représenté en coupe offrirait deux aspects bien distincts. Sa partie rectangulaire se compose de trois nefs de hauteur presque égale. L'église ne reçoit donc de lumière que des pignons Nord, Ouest et Sud et des fenêtres hautes des collatéraux. Comme le collatéral Nord sert d'appui à d'importants bâtiments, il n'y a de fenêtres qu'au Midi. L'église est donc peu éclairée et ses verrières l'assombrissent encore.

La coupe de l'église à la hauteur du transept révèle un aspect assez différent et qui rappelle trait pour trait l'abside de Sainte-Marie-de-la-Mer à Barcelone. Le déambulatoire est moins haut que les collatéraux et de petites fenêtres s'ouvrent au-dessus des grandes arcades des travées tournantes. Mais cette claire-voie mesquine ne produit pas l'effet sur lequel comptait le maître-d'œuvre. Elle fait seulement désirer une claire-voie plus riche et plus haute. C'est le parti-pris catalan dans toute sa timidité, qui s'explique par l'absence de tout arc-boutant. Nous sommes donc bien en présence d'un édifice gothique tel que les gens du Midi l'ont pratiqué, gothique pesant et sans élan, tout imbu de traditions romaines.

Est-ce à dire que Saint-Jean d'Ambert soit dépourvu de mérites ? Non certes ! mais il nous semble plus curieux que vraiment beau, plus intéressant pour l'archéologue que pour l'esthéticien.

***

Le seul ouvrage qui ait été consacré à l'église Saint-Jean d'Ambert est un petit in-12 de 200 pages, publié en 1874 par M. l'abbé E. Desribes, vicaire à Ambert.

Nous savons par lui qu'en 1736 l'église possédait un tabernacle orné de lames d'or, neuf reliquaires d'argent, dix calices, une couronne en vermeil, une grande croix et son bâton en argent, des ornements brodés de pierreries. En janvier 1794, toute l'argenterie de l'église fut envoyée à Paris pour y être fondue ; les dix-sept autels furent détruits ; l'église servit de halle et de lieu de réunion pour les fêtes décadaires. Elle ne fut rendue au culte que le 17 avril 1802.

L'ornementation actuelle ne mérite guère qu'on s'y arrête. Un enfeu gothique dans le mur de la chapelle Saint-Pierre, le rétable à colonnes torses de la chapelle Sainte-Marthe, une armoire du XVII^e^ siècle, à ventaux sculptés, la voûte à caissons de la chapelle du Sacré-

Cœur, tels sont les seuls détails un peu notables que présente l'intérieur de l'église. Combien elle serait plus belle, si elle était débarrassée de sa cape de badigeon, munie de verrières beaucoup plus claires et pavée de briques émaillées, comme quelques églises de Normandie.

***

C'est de l'extérieur qu'il faut voir Saint-Jean d'Ambert si l'on veut en avoir une idée vraiment belle.

Le granit a gardé sa teinte gris doré. La masse énorme de la construction respire la force et évoque l'idée d'une tour inébranlable. Le haut toit d'ardoise, couronné d'une crête légère, les tourelles mitrées de toits aigus, les rudes contreforts de l'abside, les pans de mur nus, tout concourt à donner l'impression d'une citadelle, d'un donjon, d'un réduit central, où l'ennemi peut être longtemps tenu en échec.

Le portail occidental rappelle par ses lignes l'austère façade de l'abbaye de La Chaise-Dieu.

Au Nord, le transept se termine par une muraille, par une courtine percée d'une porte et d'une fenêtre.

Au Sud, un grand portail, le plus beau de l'église, commencé en 1477, ouvre sa double baie et ses profonds voussoirs entre deux rangées de niches qui continrent jadis des statues. Une petite rose, inscrite dans le gâble qui couronne le portail, éclaire le bras méridional du transept.

Ce portail ne manque pas de ligne, cependant la sculpture en est rude et grossière. Le granit se prête mal aux caresses du ciseau ; les Bretons seuls sont parvenus à le sculpter avec quelque finesse. A Ambert, on dirait plutôt des épannelages que des sculptures ; c'est resté lourd et comme inachevé. On a obtenu un effet d'ensemble, il ne faut pas s'arrêter aux détails.

Comme beaucoup de grandes églises françaises, Saint-Jean d'Ambert n'est point terminé. Il lui faudrait deux clochers et il n'en a qu'un. Au dire des amis de la Renaissance, ce clocher serait la merveille de l'église. Terminé sous Henri II, en 1550, il monte suivant l'impulsion gothique, mais son ornementation appartient tout entière au nouveau style. Sur les contreforts, le maître-d'œuvre moderne a collé des pilastres corinthiens, avec leur entablement. Plus haut, il a changé ses pilastres en colonnettes ioniques, bien étonnées de se trouver là. Il a remplacé les clochetons à crochets par des pyramides piriformes d'un profil mou et inélégant. Il a lancé au-dessus de la terrasse une sorte de mâtereau en pierre, coiffé d'une calotte sans caractère. Chaque face du clocher est percée de deux baies à plein cintre. L'ensemble n'est pas déplaisant ; tous ces éléments disparates, qui jurent avec le style de l'église, forment un tout original et amusant.

G. DESDEVISES DU DÉZERT.

# NOTE SUR LA PAPETERIE D'AMBERT
# ET SON IMPORTANCE

Le Livradois a eu la fortune singulière de devenir pendant trois siècles, du XVI^e^ au XVIII^e^, un des principaux centres de la papeterie dans l'Europe Occidentale. Rien ne semblait destiner à un tel rôle ce petit pays que le relief, la pauvreté relative, l'absence de routes fréquentées vouait, au contraire, à l'isolement géographique et historique.

Combien original, en effet, est notre Livradois, combien différent de l'Auvergne dont il est cependant une parcelle, une Auvergne sans volcans, une Auvergne plus vieille en quelque sorte, plus isolée, entourée de montagnes élargies en plateaux battus des vents et longtemps couverts de neiges, et qui n'est reliée aux plaines fécondes que par la tortueuse et profonde vallée de la Dore.

Une Auvergne granitique, aux formes que l'âge a émoussées, moins riche, sans doute, mais moins âpre, plus riante, plus fraîche, avec ses forêts mêlées aux prairies, avec la multitude de ses eaux courantes, une oasis de prés, de bois et de ruisseaux.

Même contraste au point de vue historique. Regardez notre petit pays, enclavé entre le Forez à l'Est, la Limagne d'Auvergne à l'Ouest, le Velay au Sud, tous hérissés de châteaux, de ruines féodales. Notre plaine d'Ambert ne présente aucune tour orgueilleuse, aucun donjon démantelé. Il semble que les gens ont dû y vivre isolés, sans histoire — donc heureux — de là la douceur des mœurs, l'abord facile, sans aucune servilité que l'on rencontre auprès de nos paysans qui vécurent toujours libres et accueillants ; sans mauvais souvenirs, partant sans haine contre qui que ce soit, et dont le roman de l'Astrée, dont nous pouvons bien revendiquer l'auteur parmi les nôtres puisqu'il est né dans une de nos montagnes bordières, a, à peine, exagéré la douceur et l'aménité.

***

Il y aura un moment cependant où le petit pays d'Ambert sortira brusquement de son heureuse solitude, de son isolement.

Vient le XV^e^ siècle, période unique dans l'histoire de la pensée, époque de la Renaissance, de l'Humanisme, bientôt de la Réforme ; toutes les vieilles disciplines se brisent, les anciennes certitudes croulent dans un universel désir de savoir et d'apprendre. Lire devient un besoin que vient satisfaire à point l'invention prodigieuse de l'imprimerie. Sa découverte et son exploitation presque soudaine durent avoir sur notre petit pays d'Ambert les plus importantes conséquences.

Toutes proportions gardées, au XV^e^ siècle, Ambert, bourg bien modeste du Livradois, dut, en participant indirectement à la nouvelle invention, connaître une fortune soudaine analogue à celle de Clermont devenant la métropole européenne du caoutchouc à la suite du développement de l'automobile.

Il y avait déjà chez nous quelques vieux moulins à papier, mais sans doute bien rares. Fabriquer, produire, suppose une clientèle ; quel appel pour une industrie dut être celui de ces imprimeurs établis en si grand nombre, dans les villes de la vallée du Rhône : Lyon, Genève, Vienne, Valence, relativement plus proches autrefois qu'aujourd'hui —- ces imprimeurs auxquels on demandait des livres, et qui s'adressèrent à nos papetiers pour leurs matières premières. Alors les moulins se multiplient, utilisent les moindres chutes, remontent les ruisseaux, on en détourne quelques-uns dans des biefs ingénieux pour augmenter le débit des plus favorisés.

Notre petite cité sort de son isolement, s'enrichit, veut de suite avoir un monument digne d'elle. Ce monument sera notre église, notre *cathédrale*, cette magnifique tour beffroi, si différente des églises romanes d'Auvergne, si originale, où se marient si heureusement les traditions des vieux constructeurs des arcs d'ogive, et celles renouvelées par les architectes de la Renaissance, édifice unique, rompant brusquement avec les traditions nationales, pour adopter d'emblée dans son clocher le style nouveau, édifice précurseur à peu près incomparable à cette époque, élevé à la gloire de la cité grandissante.

La papeterie fut la vie d'Ambert, l'origine de son rapide développement, mais je ne sais, si à défaut de son importance économique, on en a toujours étudié l'importance intellectuelle, et je voudrais bien que parmi les jeunes historiens, les jeunes érudits, si nombreux sortis de notre vieux collège Blaise-Pascal, pépinière d'universitaires, il s'en trouve un pour l'étudier à ce point de vue.

Il serait inconcevable que les papetiers n'aient eu que des rapports de fournisseurs avec ces clients imprimeurs qui étaient en même temps des éditeurs et souvent des auteurs. Métier dangereux, qui

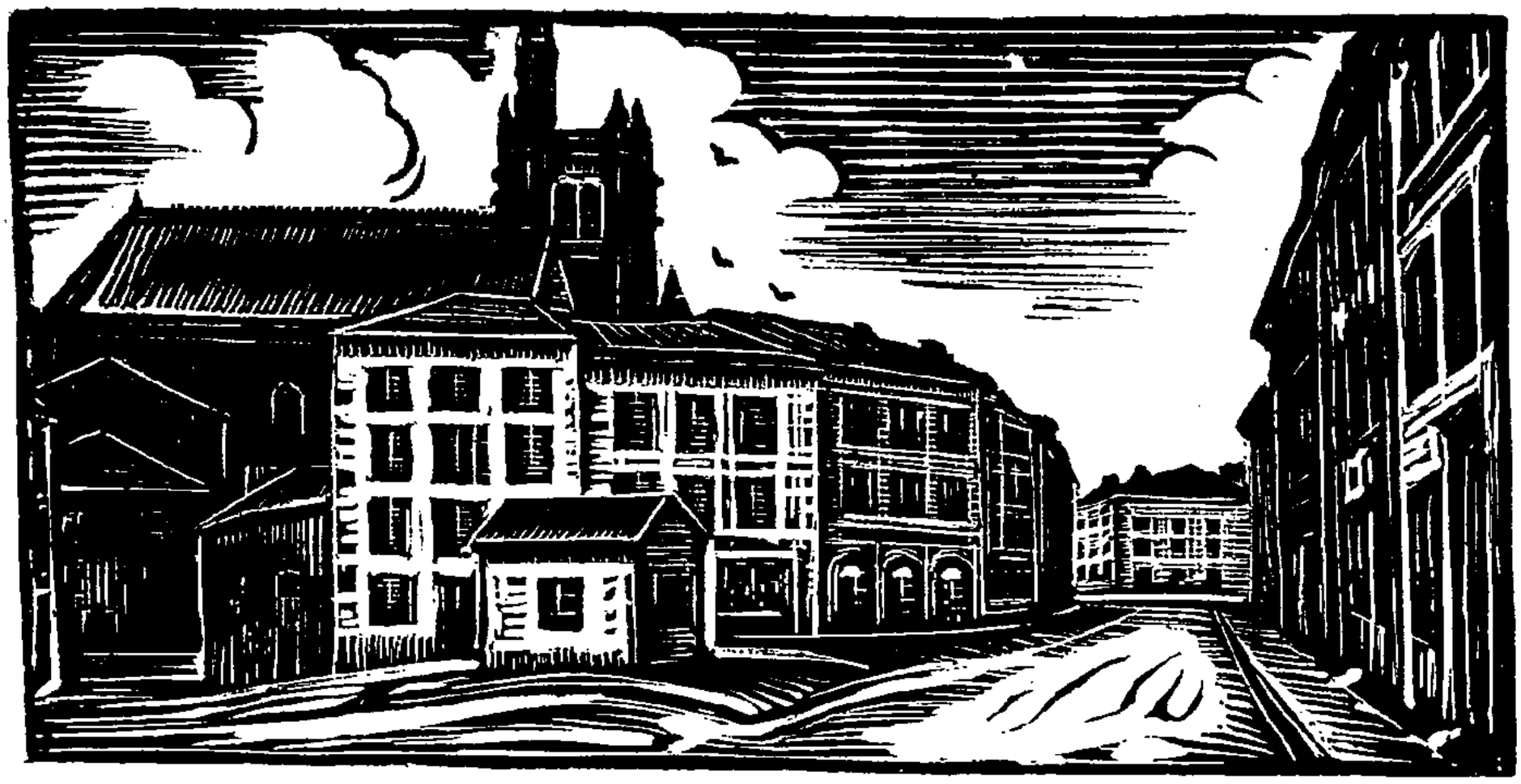
devait bien des fois sentir le fagot. Les papetiers d'Ambert ont bien dû parfois manquer de s'y roussir un peu. Pensez à ce qui a bien pu s'imprimer alors sur du papier d'Ambert. Quelles controverses, quels combats. Combien de colporteurs héroïques, par des sentiers de montagnes, ont transporté la matière première des livres, livres de polémique politique, sociale ou religieuse, et il serait bien extraordinaire qu'ils n'en aient pas rapporté quelques exemplaires ? Leur prudence naturelle a dû les sauver, mais il en est resté leur vie fermée, presque cachée, peut-être leur habitude de travail nocturne.

. Ces rapports que l'on devine entre papetiers et imprimeurs, en est-il resté quelques traces ? Peu sans doute, les uns et les autres étant intéressés également à être discrets. On sait pourtant que les deux métiers furent les premiers qui cherchèrent à s'émanciper des anciennes contraintes du travail, et ne peut-on rapprocher de la grande grève des ouvriers imprimeurs de Lyon qui débuta en 1538, celle des ouvriers papetiers ; la grève ou « tric » d'Ambert, de la même année 1538.

Ambert a donc joué un rôle obscur (car pas encore étudié) mais important dans le mouvement intellectuel du XV^e^ siècle, et il en est résulté surtout dans ce petit pays si isolé, mais dont l'industrie essentielle était devenue comme l'auxiliaire de l'élaboration de la pensée humaine, ce qui fait le fond du caractère ambertois : l'esprit de liberté et d'indépendance, une méditation, une vie intérieure, ferments de toute activité intellectuelle, qui de temps en temps rappelle au monde l'existence de notre Ambert par les productions de ses enfants dans les formes les plus différentes de la pensée comme au XVII^e^ siècle par le grand mathématicien Michel Rolle, un des créateurs de l'algèbre, de nos jours, par un musicien comme Emmanuel Chabrier, parmi nos contemporains, par un peintre comme Angeli, et par notre grand poète romancier Henri Pourrat.

GEORGES LEGARET.





# DOCUMENTS SUR LE COMMERCE AMBERTOIS,

## AU XVIII^e^ SIECLE

La société de commerce connue sous la raison de *Vimal frères*, fut formée le 18 janvier **1761** entre les quatre frères : *Michel, André, Jean-Baptiste* et *Jean-Joseph Vimal...*

... Il paraît nécessaire d'exposer le genre de commerce que fait la société. Ce commerce embrasse généralement tous les articles qui se fabriquent dans les environs de la ville d'Ambert : comme les papiers pour l'écriture, impression, etc... Les étamines à pavillon, à bouillons, pour passer la farine, etc... Les camelots ou burats d'Auvergne et autres petites étoffes de laine ; les jarretières en laine de différentes façons, toutes sortes de rubannerie en laine, les padoux de lin, les chevillières, les lacets de fil, des cordettes, et toutes sortes de rubanerie en fil.

Les articles en laine sont presque tous achetés en brut des ouvriers fabricants ; le soin de la société est ensuite de les faire teindre et de leur donner différents apprêts.

Les articles en fil de lin ou de chanvre, et qui vont presque à l'infini, sont fabriqués par des ouvriers qui demeurent à 1, 2, 3 et 4 lieues de la ville d'Ambert. Ces articles exigent beaucoup plus d'embarras ;

on achète le fil de chanvre écru, comme on ne trouve pas à acheter ainsi le fil de lin, il faut acheter le lin sans filer, le faire filer ; on donne ensuite ce fil de chanvre et de lin au moulinage, à la lessive, au blanchissage, à la teinture. Après ces préparations on fait fabriquer les différents articles dont on a besoin, on les fait calandrer, et on leur fait donner encore d'autres apprêts avant de pouvoir les envoyer à leur destination.

La société ne vend rien dans ses magasins, la vente se fait par lettres, et on envoie tous ces articles dans toutes les provinces de la France et dans les royaumes étrangers.

... En été, les ouvriers sont occupés à cultiver la terre, et très peu à fabriquer ; de sorte que c'est en hiver qu'on achète, et qu'on fait fabriquer la majeure partie de la marchandise dont on prévoit avoir besoin pour le courant de l'année. C'est dans le mois de novembre que l'on fait l'achat du lin pour toute l'année, hors ce temps on l'achèterait trop cher, et d'ailleurs on ne pourrait pas en trouver la quantité dont on pourrait avoir besoin. Il faut faire filer ce lin, le faire mouliner, lessiver, blanchir, ou teindre avant de le donner à l'ouvrier, de sorte qu'il faut plus de huit mois, même dans le temps le plus favorable, pour que ce lin soit en marchandise prête à être expédiée ; cependant les demandes sont continuelles...

... Les ouvriers sont si pauvres à Ambert, que la plupart ne travaillent que pour la façon ; il faut toutefois distinguer ceux qui fabriquent de la marchandise en laine, et ceux qui ne travaillent que sur le fil.

Les premiers achètent eux-mêmes le fil de laine, qu'on trouve abondamment dans tous les marchés et foires des environs d'Ambert ; avec ce fil de laine tel qu'ils l'ont acheté, ils en fabriquent les articles qu'ils croient pouvoir débiter plus facilement et plus avantageusement, et tels qu'ils les ont fabriqués ils les portent à Ambert chez les marchands ; s'ils ne sont pas d'accord avec l'un, ils vont chez l'autre, de manière que dans moins de huit jours l'argent qu'ils ont employé à acheter du fil de laine leur est rentré avec un bénéfice. Beaucoup de ces ouvriers s'attachent au même marchand, et rarement vendent à d'autres...

Il en est autrement de ceux qui travaillent sur le fil (c'est la branche la plus considérable du commerce d'Ambert). Ces ouvriers ne travaillent tous que par façon. 1° On ne trouve point à acheter du lin tout filé, il faut que le marchand l'achète sans être filé dans le mois de novembre, ainsi qu'on l'a déjà dit, il le fait filer dans le courant de l'année ; 2° Le fil de chanvre s'achète tout filé dans les marchés des différentes villes de l'Auvergne, mais avant de pouvoir en fabriquer de la marchandise, il faut faire mouliner ce fil de lin et le fil de chanvre, le faire lessiver, le faire teindre ou le faire blanchir ; ces différentes préparations sont très longues à faire, et elles demandent des avances que bien peu d'ouvriers seraient à même de faire, ainsi ils se contentent tous de travailler à façon. Voici la manière dont les

marchands se comportent avec eux. Ces ouvriers reçoivent, du marchand qui les fait travailler, une certaine quantité de fil : 20, 30 ou 40 livres ; et, comme ces gens ne gagnent que de très petites journées, que le temps leur est précieux, et que la plupart demeurent à 2, 3 et 4 lieues de la ville d'Ambert, dès qu'il y a environ les trois quarts de ce fil d'employés, un de la maison se détache pendant que les autres continuent de travailler ; il porte chez son marchand ce qui se trouve de fabriqué, et remporte autant de nouvelle matière. Ainsi il reste toujours chez l'ouvrier la même quantité de matière appartenant au marchand qui le fait travailler : ces ouvriers sont donc comme obligés de travailler toujours pour les mêmes personnes, aussi arrive-t-il rarement qu'un ouvrier à façon quitte un marchand pour aller à un autre, c'est plutôt le marchand qui le renvoie quand il n'est pas content de son travail...

Tout ce que l'on vient de dire des ouvriers à façon doit s'appliquer aux fileuses, qui gardent presque toujours chez elles une partie du lin qu'on leur a donné, ou qui, en portant le lin qu'elles ont filé, en reprennent une pareille quantité sans être filé...

Il est nécessaire de donner auparavant une idée de la manière dont les Vimal frères ont partagé entre eux les opérations de la société.

Chacun des associés travaille séparément chez soi ; chacun a besoin d'acheter et de faire fabriquer les articles dont il est chargé, de leur faire donner les différents apprêts ; à l'ouverture des lettres chacun prend celles qui se rapportent pour la totalité ou pour la majeure partie aux articles dont il est chargé ; il envoie prendre chez ses frères les articles qui ne sont pas dans son magasin, il en fait l'expédition, et en porte la facture sur son journal particulier. Ainsi chaque associé a séparément des ouvriers, des magasins, des correspondants et un journal ; l'extrait de ces différents journaux se porte ensuite sur un seul et même grand livre...

(*Archives de la Maison Celeyron Frères, à Ambert*, 1931. *Mémoire pour* André Vimal *contre ses frères, non daté ni signé. Manuscrit.*)

# QUELQUES SOUVENIRS SUR AMBERT

Vous me demandez, mon cher Pourrat, quelques souvenirs sur les années que nous avons passées à Ambert. Voilà.

Nous y vécûmes près de cinq ans, de mars 1909 à février 1914. Le premier contact fut rude. J'arrivais d'Apt-en-Vaucluse où les nuits étaient froides, mais les journées si radieuses qu'abeilles et fourmis s'aventuraient déjà au grand soleil. Je tombe sur un long mois de ciel gris, de flocons qui tournent dans l'air, de neige qui n'en finit pas. Oh ! la mélancolique rue Fileterie, les mélancoliques allers et retours le long du boulevard avec une rotonde de gare, le long du foirail qu'encadrent des tilleuls et des maisons sévères, qu'honore un semblant d'obélisque ! Dès l'abord, pourtant, il y a d'agréables et belles choses : les élèves du collège sont gentils, éveillés, ils rangent leurs sabots en entrant en classe et comprennent fort bien le naturisme des romantiques anglais ; les jeunes filles du pensionnat de M^me^ Laurent ont des châles bleus, des joues rondes et roses, elles disent lorsqu'elles font tomber leur plumier : « Monsieur, je ne l'ai pas fait *eqseuprès* ». Puis, de tous côtés, s'allongent des routes qui invitent à marcher, à découvrir les plus majestueux paysages, à faire un brin de causette avec ces paysans qui creusent des *rases* tandis que, sous le soleil embrumé, la neige s'écoule en ruisselets et que l'herbe commence à reverdir. Je ne parle pas de deux merveilles qui frappent tout de suite le nouveau venu : l'église Saint-Jean, la route de Valeyre. Printemps ou automne, genêts en fleur ou frênes abandonnant leurs dernières feuilles, la route de Valeyre est sublime d'immensité, de recueillement. Je m'étonne que les Bénédictins ou les Trappistes n'aient pas songé à y installer un monastère.

Vous avez un peu médit du collège d'Ambert, mon cher Pourrat, dans les *Jardins sauvages*, ailleurs encore. Je vous assure que de mon temps, comme du vôtre, n'est-ce pas, on y rencontrait des professeurs intéressants, d'excellents élèves pleins d'ardeur et de fraîcheur. Je pourrais vous citer tel collègue de mathématiques, aujourd'hui disparu, homme maigre, de petite santé, cœur exquis s'il en fut et esprit raffiné, qui savait élucider et faire aimer les problèmes d'algèbre ; tel autre collègue de philosophie, bon vivant, qui consacrait l'heure hebdomadaire de morale civique à lire les *Trois Mousquetaires* ou *Don Quichotte* ; *Gaspard des montagnes* n'existait pas encore. Tout se passait en famille ; à 10 h., pour nous redonner du courage et de l'éloquence, nous allions à l'auberge voisine prendre une tartine de pain bis, une langue de fourme frémissante de cirons et un petit vin blanc ; les jours de marché, des mamans venaient nous parler de leur fils et nous offraient, pour notre « dame » ou notre petit, un colifichet de dentelle. Aimez-vous pas mieux cette bonhomie que les lycées des grandes villes où l'on sait tout juste le nom de ses élèves, où foisonnent les cancres insolents et prétentieux arborant cheveux collés, cravates et bas de couleurs, culottes bouffantes à l'américaine ? Le seul inconvénient, c'est que les professeurs changeaient trop souvent parce trop souvent ils n'étaient pas de la région. Que Blaise Pascal continue de protéger le collège d'Ambert ! J'ai vraiment compris qu'Ambert était un pays de braves gens le jour que nous y arrivâmes en famille. Olivier avait cinq mois ; il était rose et joufflu ; la pauvre Cécile ne paraissait guère plus de dix-huit ans. Tous les hommes nous faisaient des sourires. Beauseigne ! le beau petit mimi ! s'écriaient toutes les femmes ; et de s'informer de son âge, s'il buvait bien, s'il dormait bien et nous laissait dormir la nuit, et de nous prodiguer les conseils.

***

Des fenêtres de la maison Angéli, premier étage et second, la vue est incomparable : presque tout le Livradois, deux chaînes de montagnes, la barre de brume sur la Dore matin et soir, le petit train qui monte vers La Chaise-Dieu, des prés, des champs, des boqueteaux de pins ou de fayards, les lointains d'un bleu tendre ou d'un violet chatoyant, et le vent et les nuages et l'azur respirés à même, et cet air vierge comme une source des sommets. Vue incomparable, spectacles qui chantent devant les yeux lorsqu'ils se ferment, révassent, oublient la quotidienne table de travail et la lampe électrique. Il en est quatre ou cinq dans ma vie : en Avignon la terrasse des Doms donnant sur le Rhône et les Alpilles ; la colline d'Orange en face du

Ventoux et des Cévennes ; les quais de la Seine d'où j'ai tant de fois regardé l'abside de Notre-Dame, la pointe de l'île Saint-Louis, les remorqueurs et les péniches fendant l'eau verte. Le Livradois l'emporte pour la gravité triste. C'est là peut-être que l'Auvergne a son accent le plus personnel. Non point à la cime d'un noir éboulement de roches, ni par un jour éclatant. Mettez une après-dînée bien grise, en août ou septembre, vers 3 h., un petit vent humide et parfois une légère bruine ; aux arbres sont accrochés de lents nuages, que traversent de temps en temps un trou d'azur, un éventail de rayons blancs. Le ruisseau brun paresse au fond de la combe, entre deux rangs de vernes. La pente est vêtue d'herbe maigre, de joncs, de genêts, de fougères, tout cela vert sombre hormis quelques longues digitales rouges et des pensées sauvages, fraîches comme des fleurs de paradis mais sans aucun parfum. Une vieille femme à lunettes, l'air d'une religieuse, habits noirs, bonnet et châle noirs, assise sur un pliant près d'un buisson de genêts à cent mètres de la route, fait de la dentelle au carreau tout en surveillant trois ou quatre vaches, cinq ou six chèvres et cabris. De toute l'après-diner rien ne rompt le silence qu'un paysan et son tombereau attelé de deux vaches, ou bien un couple de buses qui s'en retournent, gémissantes, vers leur nichée là-haut parmi les fayards. Au soir venant, la vieille emmène son bétail ; le brouillard du ciel et la brume des pacages se rejoignent ; c'est le gris universel, désespérant. « On sent passer l'éternité », disait la pauvre Cécile qui en avait les larmes aux yeux. Heureusement, il y a des lendemains de soleil.

Les jours de soleil ne manquent pas à Ambert. Il arrive que les mois de mai et juin y soient tout de bon les mois des merveilles. Nous sommes en 1911, à l'époque des saints de glace ; l'hiver s'attarde. Sous la neige floconnante, les prés hésitent à pousser, les merisiers et les fayards à déplier leurs bourgeons. Le vent du Sud souffle une semaine d'affilée, et voici un jaillissement d'herbe drue et parfumée, de fleurs éclatantes, marguerites, cardamones, scabieuses, de feuillages aussi éclatants que les fleurs. O printemps d'Ambert après six mois de gel qui engourdit et rend maussade ! ô résurrection ! — Il y en aura, des charretées de foin, disait Mme Angéli.

Je me rappelle un lundi de Pentecôte que nous allâmes à Saint-Anthême en passant par les Pradeaux. Tant de narcisses, tant d'alouettes, de l'herbe, de l'herbe, des centaines de vaches dans l'herbe jusqu'au fanon, chacune mangeant comme quatre et agitant sa clochette ; l'air entier faisait une symphonie de joie et de lumière ; on buvait le printemps à pleine bouche. Ça creuse l'estomac de boire le printemps des Pradeaux. Nous fîmes honneur, certes, aux truites, au gigot, à la fourme, au vin rose de l'hôtel Charlet.

Alors les marchés du jeudi sont gaîs comme pinsons. Il faut que

vous contiez çà tout au long, Pourrat, dans un de vos prochains livres. Songez-y. Les routes retentissent de carrioles ; veaux, vaches, cochons font les rebelles, — il y a de quoi, — et provoquent force cris, jurons, coups de fouet, coups de pied ; les fermières d'un bras relèvent leur jupe et de l'autre portent un grand panier plat où le beurre, les chèvretons reposent parmi des feuilles de plantain. Songez-y : les grosses truies à la panse rouge vautrées en plein soleil ; les marchands de bétail, bedonnants et empourprés, qui ont des sacoches gonflées de billets de banque ; les discussions de vingt minutes, bruyantes comme un assaut d'injures, avant qu'on se tape dans la main ; les bruyantes et fumantes auberges où l'on sert du gras double, des tranches de jambon et de bœuf bouilli épaisses comme la main, couronnées de carottes et de cornichons, et le gros vin rouge qui échauffe les figures, allume les yeux. Le retour n'est pas moins sonore que l'aller ; les carrioles font des zig-zags, les femmes apaisent leurs hommes un peu « fiolés », les garçons sont plus entreprenants et les filles moins réservées que d'habitude.

Jean et François Angéli aimaient ce mouvement, ce brouhaha du jeudi. Un jour j'y menai Olivier qui avait trois ans, il eut peur, se mit à pleurer et me dit : — Je veux retourner à ma petite maison. — La pauvre Cécile n'y alla pas une seule fois. Ce qu'elle aimait par-dessus tout à Ambert, — relisez *Mélancolie*, — c'étaient les bois de pins, les solitudes de fougères et de digitales, les bouleaux jaune pâle et les merisiers sanglants d'octobre sous un ciel de perle.

***

Et les gens, je veux dire les campagnards ! Très nuancés, comme tout ce qui est d'Auvergne, de vieille France. Ils sont bons chrétiens, mais, dans leur tête ronde, ils arrangent souvent le dogme à leur façon. C'est dans une auberge d'Ambert que j'entendis un paysan émettre ces aphorismes sur l'autre monde : « Si c'est bien, on le prendra comme c'est ; si c'est mal, ça ne peut guère être plus mal que sur la terre. »

Ils sont moins invitants et liants que ceux du Nord et du Midi, plus invitants et liants que ceux de l'Est.

Ils vous écoutent d'un air candide. Inutile de leur en conter ; ils posent au conteur des questions si naïves que le voilà bientôt qui perd son aplomb.

Ils sont à cheval sur leur avoir, leur droit, la justice. Un de nos voisins me disait tenir pour la République parce qu'autrefois il y avait la dîme. — Pensez, Monsieur, le paysan semait, sarclait, fauchait, récoltait et le seigneur prenait les plus belles gerbes, le meilleur

foin. Cà n'était pas juste. Ces temps-là ne peuvent revenir. — Je lui disais qu'aujourd'hui ce n'est pas non plus la justice parfaite. — Hé, Monsieur, répondait-il, je ne connais qu'une République, le cimetière.

Nous avions coutume de payer notre lait et notre beurre au mois. Le 30 ou le 31, je demandais la note à la fermière. Il n'y a rien qui presse, disait-elle, et elle me tendait la note toute prête dans sa poche.

Travailleurs ? Economes ? Cela va sans dire. Il paraît que la Caisse d'épargne d'Ambert est une des plus riches de France, les Ambertois n'aimant pas les dépenses superflues. Un bel exemple m'en fut donné par un de nos voisins, homme qui avait réussi, propriétaire de sa maison et d'un atelier où il occupait une demi-douzaine d'ouvriers. Il avait fait construire un cabinet d'aisance dans son jardin, mais trouvait qu'une toiture, ça faisait trop de frais. Les jours mouillés, gens de la maison et ouvriers s'y rendaient et besognaient sous un parapluie. Cela dura les cinq ans de notre séjour.

Bref, mon cher Pourrat, c'est à Ambert que j'ai vécu les plus belles années de ma vie. J'avais 25 ans, j'étais jeune marié, mes enfants étaient tout petits, la pauvre Cécile écrivait *Mélancolie*. Vous veniez chez les Angéli et chez nous à peu près tous les jours ; nous bavardions, nous partions en promenade avec le chien Pataud.

En revenant du collège, je faisais un long détour par la rue de la République, car votre cher papa, votre chère maman détenaient une provende d'histoires aussi jolies, aussi savoureuses que celles des *Gaspard*. Nous ne savions pas notre bonheur et que l'avenir nous réservait tant de deuils.

PIERRE MESSIAEN.

# UN ...« TOURISTE » A AMBERT EN 1810

... Je quittai bientôt la Limagne, et je commençai de voyager à travers les montagnes qui la séparent du Forez. Ces montagnes ne sont point escarpées et sont même assez bien cultivées.

*Ainsi, point de belles tirades*
*Ainsi, point de narrations,*
*Ni de belles descriptions*
*Sur la nature en ses boutades,*
*Sur ses torrents et leurs cascades ;*
*Point de sommets audacieux*
*Qui s'élèvent jusques aux cieux,*
*Et semblent séparer du monde*
*Une vallée assez profonde ;*
*Point de précipices affreux*
*Sur des monts courbés peu scabreux.*

Pour tout dire en deux mots : ces montagnes sont très insignifiantes et n'offrent rien de curieux : un granit fort grossier, du mica fort commun, parfois du quartz hyalin, ou du cristal de roche fort ordinaire, voilà tout ce qui pourrait y occuper l'attention du minéralogiste, le seul être qui, à mon avis, puisse se plaire sur les montagnes, de quelque nature qu'elles soient, si ce n'est pour le contraste aux yeux du voyageur, ce qu'on appelle les belles horreurs de la nature.

L'habitant, même de la première classe, est encore à demi-sauvage, et peut-être plus brut que son granit lui-même : c'est ce qui se fait sentir surtout aux approches de la petite ville de Sauxillanges ; mais à peine a-t-on quitté son territoire, qu'à la grossièreté sont joints également la stupidité, la friponnerie, et la méchanceté : aussi vais-je traverser bien vite et bien silencieusement tous ces détestables pays

jusque vers les hauteurs qui dominent la petite ville d'Ambert, où je fis rencontre d'un homme fort rare en ces lieux ; puisqu'il avait de l'instruction, observait les convenances, parlait avec grâce, et s'exprimait toujours en homme de goût.

*(L'auteur, un* **touriste** *en vérité, se hâte d'ajouter que cet homme de goût n'est pas un Ambertois mais un Méridional, commis-voyageur d'une maison de commerce de Lyon.)*

J'arrivai en peu d'instants à Ambert. Cette ville se trouvait alors à une époque de fêtes et de plaisirs. Une aimable personne (car il s'y en trouve pourtant) me sollicita avec tant d'instances d'y prendre part que je me laissai gagner : je lui donnai le reste de la journée et partie de celle du lendemain ; il m'eût été impossible de faire plus, sans risque de périr d'une indigestion ; et ce serait bien le cas ici, pour célébrer dignement les plaisirs d'Ambert, d'emprunter quelques accents de la lyre qu'a fait si bien résonner M. Berchoux, mon ancien condisciple ; mais il vous souvient combien j'ai rebuté sa muse : c'est bien dommage en vérité ; car jamais repas ne furent plus dignes de tous les trésors de cette Nymphe que les repas d'Ambert, plus abondants encore qu'en tout autre lieu de cette Auvergne si vantée par le législateur du bon goût en cette partie, au Code Gastronomique.

*Que je vous dirai de merveilles*
*De Comus et du roi des treilles !*
*Je vous dirai combien de plats*
*Furent servis en ces repas,*
*Et non mangés, chose impossible !*
*Les Argans et les Goliaths,*
*Et les plus amples estomacs*
*De tous les héros de la Bible,*
*De tous les plus fameux guerriers*
*Qu'Homère et le Tasse ont chantés,*
*Tous réunis, je vous l'assure,*
*N'auraient pas tenté l'aventure ;*
*Car c'est l'usage, en ce pays,*
*Pour bien les recevoir, d'étouffer ses amis.*

Malgré tout cela, Ambert est complètement ignoré de tous autres que des marchands de papier et des imprimeurs qui ont des relations avec ses papetiers ; aussi fus-je fort surpris d'y trouver un genre de plaisir que je n'avais guère compté goûter en une telle ville. J'y vis au bal la meilleure danseuse qui soit peut-être en province, et peut-être même encore ne serait-elle pas sans faire quelque sensation dans les plus beaux cercles de la capitale. Le mari est de notre connaissance ; je vous dirai ailleurs son nom. Dans son enthousiasme pour cette

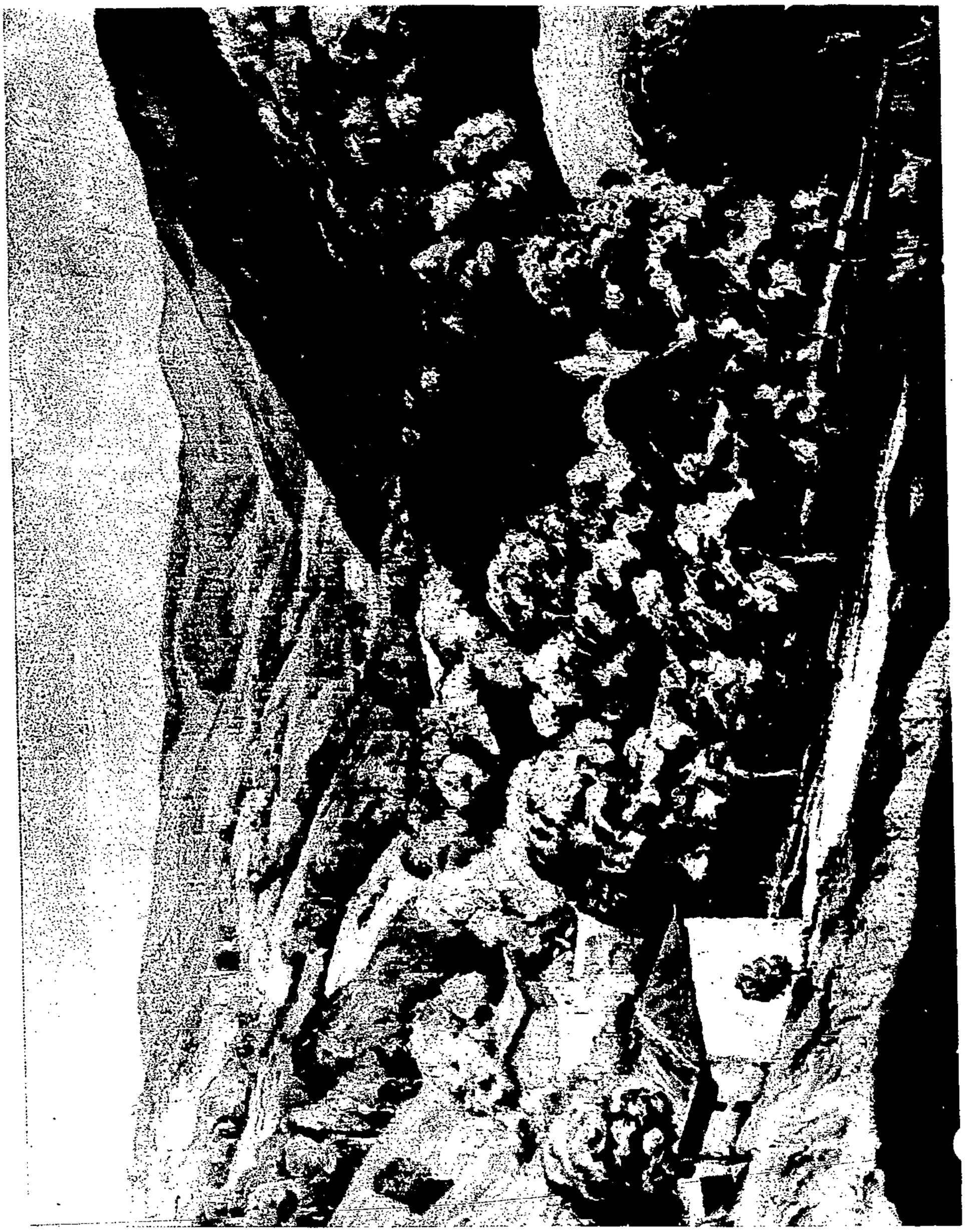
charmante épouse qu'il idolâtre, et dont il est bien payé de retour, ce mari est de la meilleure originalité : voici son discours ordinaire toutes les fois qu'il lui présente un de ses amis :

*C'est du pays la Terpsicore*
*De plus elle cultive encore*
*Euterpe et le bel instrument*
*Dont le son charmant,*
*Par un pouvoir un peu magique ,*
*Fit d'un berger le plus grand roi*
*De la nation hébraïque.*
*Tu sais qu'un sort si magnifique*
*N'est plus, hélas ! n'est plus pour toi,*
*Gente* harpiste ; *et sous ta loi*
*Désormais n'espère*
*Que le royaume de Cythère.*

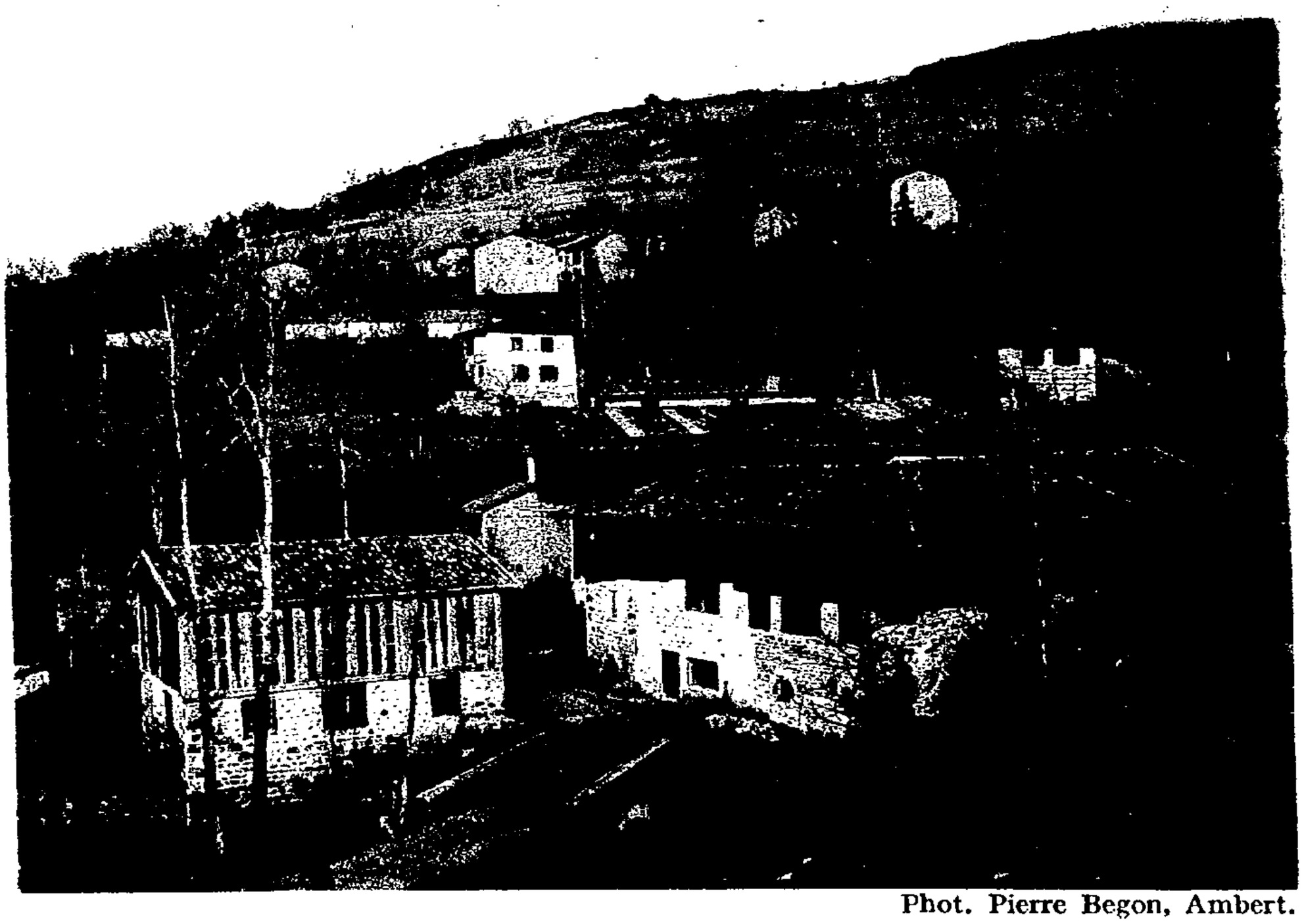
Je quittai donc Ambert un peu mieux prévenu en sa faveur que je ne l'étais en y arrivant encore que son église et son clocher, d'assez belle architecture gothique, et que ses promenades même eussent bien pu m'en faire concevoir assez bonne opinion...

*Extrait de* : VOYAGE EN AUVERGNE et aux rives du Lignon, par M... *(Une mention manuscrite porte* : Calemard Du Genestoux). A Paris, 1810.



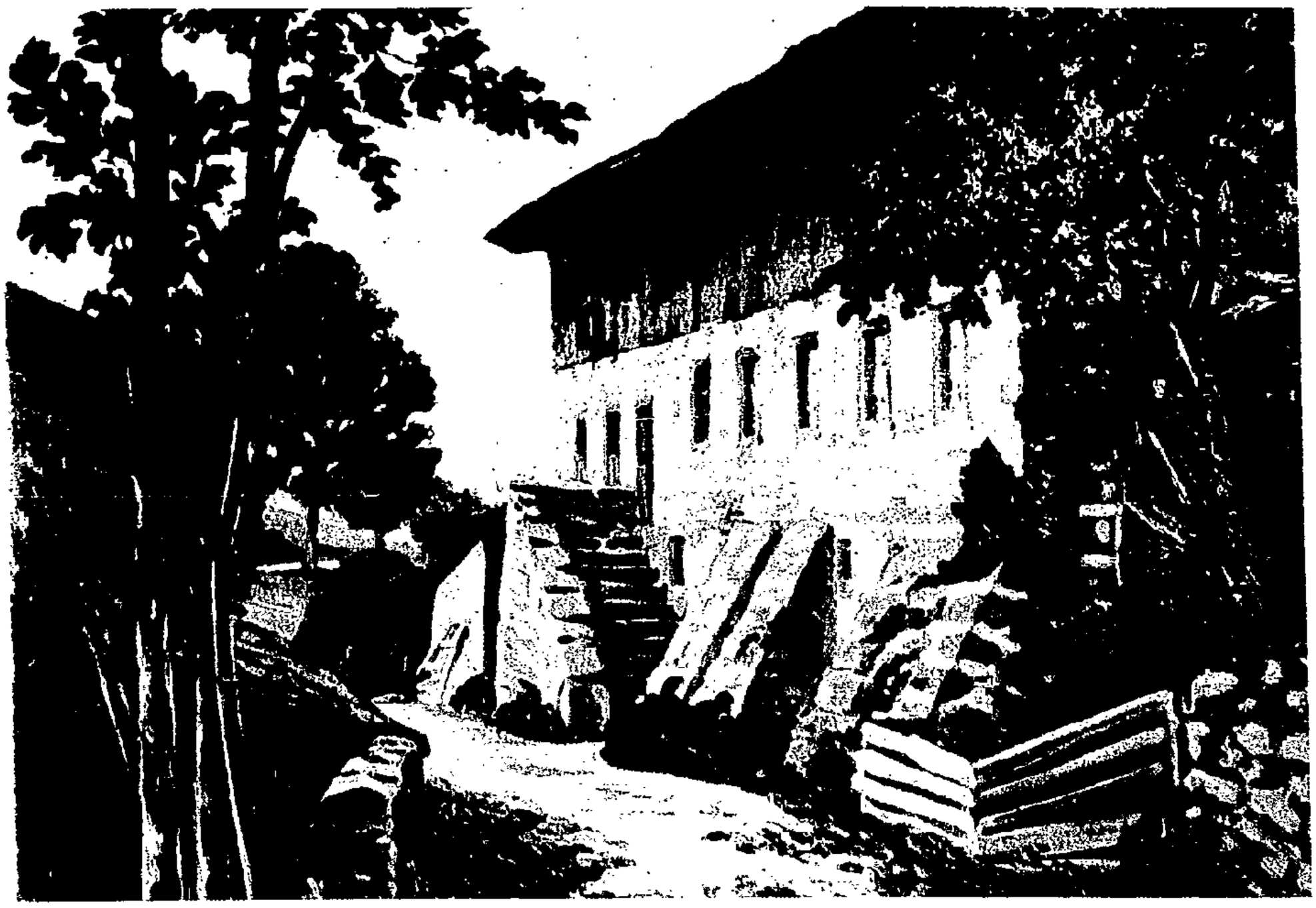


LA VALLÉE DE LAGAT.
*(Tableau de François Angeli).*

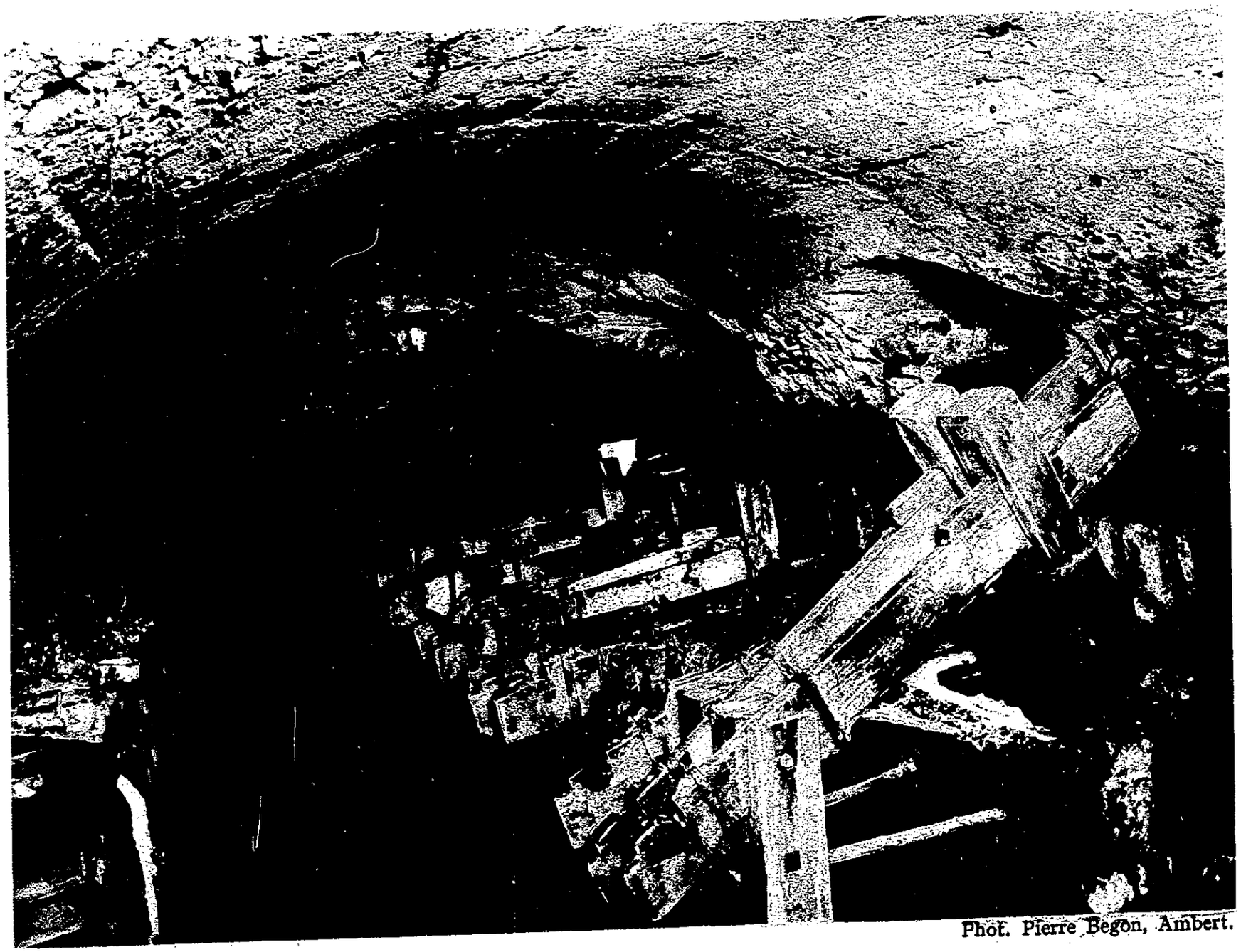


Phot. Pierre Begon, Ambert.

LES PAPETERIES DE LAGAT.



LE MOULIN DU PETIT-VIMAL.
*(Tableau de François Angeli).*



Phot. Pierre Begon, Ambert.

PAPETERIES DE LAGAT : LES MARTEAUX.



Phot. Pierre Begon, Ambert.

PAPETERIES DE LAGAT : LA PRESSE.

Dans la plaine du Livradois ou sur les montagnes, partout les gens que vous rencontrez, dès lors qu'ils vous connaissent bien, peuvent vous raconter quelque expérience qui n'est pas de la terre.

Il est naturel que les femmes surtout, plus sensitives, soient sujettes à ce genre de visions. Mais je connais aussi des hommes qui ont vu des choses, la plupart quand ils étaient enfants il est vrai. Quand ma grand'mère mourut, un mien cousin-germain, et un ami à lui, le fils du meunier d'alors, virent une colombe quitter le corps. L'impression fut si vive que l'ami, un homme fait à présent, m'en parle chaque fois qu'il vient par ici.

Nouara, d'ailleurs, semble avoir été un lieu favorisé. C'était vers l'ancien jardin de plaisance des seigneurs de Nouara, « où l'on allait faire de petites fêtes ». Au temps où il n'y avait guère d'horloges dans les campagnes, par un grand clair de lune, une femme de Goure se trompa d'heure pour aller à la première messe. Arrivée près de ce lieu elle entendit sonner minuit. Elle s'assit sur le muret, et vit distinctement des femmes habillées de dentelle et des hommes en culotte, tous vêtus de blanc, danser en rond autour d'une table de pierre, entre des buis très hauts.

Le blanc est la couleur de ces choses qu'on voit. Je le relève dans plusieurs de ces innombrables signes — signes de la mort proche d'un parent ou d'un ami — dont la relation emplirait un livre.

« Le premier signe que j'aie vu, c'est celui d'une petite que j'avais. Elle est morte quelques jours après, à dix mois. Je la tenais sur mes bras ; j'ai vu un oiseau blanc, gros comme un pigeon, mais ça ressemblait une hirondelle. Il a fait le tour ; il a rasé la poutre ; puis il a disparu ».

« Un matin, raconte la même vieille femme, nous allions travailler à la Forie. J'avais douze ans. Nous étions quatre ; nous fûmes deux

à voir une caisse (cercueil) ; les deux plus près ne la virent pas. Au bout de huit jours, encore plus matin, celle qui avait vu ensemble moi, une fille de dix-sept ou dix-huit ans, en sortant de chez elle pour venir travailler, vit un jeune homme, un paysan voisin, tout habillé de blanc, ses habits de travail tout blancs, qui marchait à la cime d'une côte aussi vite qu'il pouvait. Ça lui fit tellement frayeur, qu'elle retourna chez elle, pour tomber évanouie au milieu de la maison. Elle ne vint pas travailler ce jour-là. Le jeune homme mourut dans la semaine d'un accident de chasse ».

***

J'entends qu'on dit : « Fort bien, mais ce sont là des signes anciens, qu'on se figurait. Aujourd'hui c'est fini. »

Bien au contraire, je crois que les morts à la guerre fourniraient une ample moisson. L'autre semaine encore une mère me racontait le signe de son fils : trois étoiles brillantes dans le fond d'une étable, la nuit. Et, couchée, elle entendit son souffle, comme lorsque le cochon qu'on tue achève de mourir. « Il s'est saigné par champ, vous comprenez, la nuit où je l'ai entendu. »

Et voici deux signes qui présentent l'intérêt de m'avoir été contés il y a peu par un jeune paysan de la montagne. Il était encore garçon quand, assis devant la porte, lui, son père et sa mère, tomba devant son père et lui comme un drap blanc, qui tourna derrière le bac et disparut. Devenus tout pâles lui et son père se regardèrent sans rien dire. La mère n'avait rien vu. C'était son signe. « Elle a séché sur terre. Elle mourait de faim. Elle a souffert ! Elle avait une glande dans l'estomac. »

« J'ai vu le signe de ma marraine. C'était à l'automne, je venais d'arracher des pommes de terre à Tiolerette. En revenant à la nuit il tomba de la neige. Je secouai mon bonnet. Tout mouillé il y avait du feu après, qui ne brûlait pas. Les sabots en étaient pleins aussi. Un peu plus haut, je quittai mon bonnet pour voir. Il y avait toujours du feu après, et aussi avant d'entrer. A la lumière de la lampe ça disparut. Ma marraine mourut cette nuit-là ».

***

Puisqu'aussi bien il faut choisir, je m'attarderai auprès de la jeune femme de ce paysan, parce qu'elle me représente assez bien l'esprit de ce pays. Elle n'a pas vu de signe elle-même — « ce n'est pas permis à tout le monde », dit-elle — mais elle m'en a raconté de ses proches et elle m'a indiqué plusieurs personnes que je devrais aller visiter. Malheureusement c'est trop loin de chez moi.

Les femmes de la campagne trouvent leur loisir en champ, gardant les vaches. Lorsqu'on peut s'asseoir tranquillement sur un amas

de roches enterrées, comme posées là exprès au milieu du pâturage, on est bien pour deviser.

Tout d'abord, son mari venant au dîner de me conter les signes qu'il avait vus, elle voulut me dire ceux de sa proche parenté. « Ma tante de la Chomette et ma mère ont vu le signe de leur grand'mère. Elles arrivaient de la grand'messe le jour de Noël, se changeaient au coin du feu. On marcha par la maison. Ma mère, plus âgée, eut plus peur que ma tante. « Passe première, Jeanne-Marie ! » Elles allèrent voir partout en tremblant. Rien. Elles avaient bien fermé la porte. Puis si ç'avait été quelqu'un la chienne aurait averti. »

« Ma grand'mère a vu le signe de ma mère. Elle venait de veiller chez la Grand'Catin. Devant la porte il y avait un poirier. En passant dessous elle entendit comme un grand coup de marteau. Elle leva la tête. Ca le fit une deuxième fois, puis encore une troisième fois en ouvrant la porte. Ma mère, grippée, était dans le lit. Ma grand'mère lui dit qu'elle avait presque peur pour aller dans l'étable du bâtiment à côté faire boire au biberon un agneau qui avait perdu sa mère. « Je me lèverai bien si tu veux. — Non, non, reste couchée. » Elle ne vit plus rien. Ma mère n'a pas tardé à mourir. Elle était poitrinaire. Jeunes, ma tante et elle couchaient dans un « gabinet » trop froid, humide, les draps moisis. Elles se couchaient là-dedans, revenant de danser à la veillée. Ayant bien chaud elles transpiraient là-dedans. « Qu'on est bien Jeanne-Marie ! » Mais ma mère mourut jeune, et ma tante est souvent malade. Moi j'ai plaidé longtemps avant de devenir comme je suis. « Tu m'as bien trompé, petite », me dit parfois le curé, qui m'a baptisée.

C'est une petite femme vive, résistante, la peau mate, les cheveux châtains, d'étranges yeux rieurs, gris bardelés de jaune et de vert, où danse toujours une lueur.

« Je connais une femme qui a vu sa petite. Ayant déjà une bronchite cette petite avait bu de l'eau froide et elle était morte à deux ans. Au tombant de la nuit cette femme alla dans le hangar derrière voir si ses poules avaient fait des œufs. C'est là qu'elle la vit, les deux mains dans ses poches, habillée de ses jours, petit tablier bleu, cravate blanche nouée sur le côté, ses sabots, son petit bonnet blanc, et autour d'elle une clarté qui reluisait beaucoup. Elle alla chercher son mari. « Viens vite, B., j'ai vu ma fille. » La petite avait disparu, mais les sabots marquaient sur le sable. Moi aussi j'ai été le voir. »

Toujours vêtue de sarraus droits les jours de travail, où parfois elle aide son mari dans les champs, de loin on dirait une gamine. Pourtant, elle a trois jolies petites filles, dont l'aînée a dix ans. Elle en est justement fière, et quand toutes quatre vont au bourg le dimanche, habillées non sans goût, le tableau qu'elles forment surprendrait maint théoricien de la « vie paysanne ».

Combien d'idées préconçues, ou nées ailleurs, se dissipent à parcourir ce pays. Nul doute qu'il ne doive son âme à part, soulevée au-dessus du monde matériel, comme en témoignent aussi les chan-

sons et les contes, à tout l'inconscient — ou de quelque nom qu'on l'appelle — qui l'immerge.

C'est le pays des visions dans le ciel, des pronostics lus dans le couchant ou dans les astres nocturnes : une lune de sang dont il tombe une pluie de feu, puis elle se partage ; des étoiles ont un halo étrange et dansent.

On rêve de quelque chose qui se produit. Ce vieux homme se souvient qu'à dix ans il vit en songe la maison brûlée : la nuit d'après elle était incendiée. Juste avant la guerre, relevant de maladie, un petit garçon d'une douzaine d'années parla tout haut dans son sommeil avec une agitation et une horreur effrayantes, de carnage, de tueries, de morts.

Le printemps et souvent l'été de longs brouillards traînent, s'écartent, se reforment, flottent, produisant parmi le vert des arbres et des prés un enchantement proche de l'enchantement irlandais, de l'enchantement breton. Celtisme ? Mais les races existent-elles ? Ici le celtisme serait le fait d'une population en majorité préceltique, surtout dans la montagne, où l'on trouve un grand nombre de petites gens parfois de teint jaune, parfois de teint rose et frais, le visage pareillement mongol, les yeux un peu bridés, les pommettes saillantes. Et cette petite femme aussi...

En Irlande même, quelle est la part du sang méditerranéen, des Milésiens de la légende ?

Pourquoi, dans des coins de la terre, existe-t-il de ces faits mystérieux ? (à noter aussi les histoires d'apparitions, de fantômes ; la présence des « fades », ou petit peuple, coupable d'enlèvements, des lutins, dont le nom seul diffère, etc.). Une ressemblance dans la structure du sol et le climat ne peut-elle en rendre compte ? Qui sait ? N'est-il pas curieux de noter que cette Auvergne-ci présente plus d'affinités avec la Bretagne ou l'Irlande qu'avec le reste de l'Auvergne montagneuse ? Ce ne sont plus les paysages grandioses, parfois heurtés, des Dômes, des Dores, du Cantal, mais, dans les grandes lignes, de hauteur moyenne, un déroulement lent de terres ou de forêts longuement étendues. Sur les plats, dans les lieux abrités se blottissent les maisons, les villages, rarement exposés d'emblée à la vue. Les mille replis de la montagne cachent la vie paysanne et ses mystères, sa magie, nés d'un sol pauvre, qui connaît ainsi une revanche.



CLAUDE DRAVAINE.

# LE LIVRADOIS RELIGIEUX

Il nous a semblé que la physionomie du Livradois esquissée dans ce volume paraîtrait incomplète, si un reflet de l'idée religieuse n'y faisait l'objet de quelques pages.

Ce sentiment est, en effet, l'aboutissement normal de la méditation sur l'au-delà qui frappe vivement les âmes de cette contrée longtemps couverte de forêts. Là le froid, la nuit, les eaux, les orages ont des forces plus ardentes qu'en d'autres régions d'un climat plus doux, et l'ambiance reste hostile aux gens et aux bêtes.

C'est de cet état que sont nés tous ces contes, toutes ces légendes, qui font la richesse du folk-lore de ces montagnes.

Nulle part ailleurs sur la douce terre de France, on ne trouve une telle profusion de lutins, de dracs, de sylphes, de galipotes, de bêtes enchantées et de toutes ces matérialisations de vies extra terrestres, dont on croit sentir la puissance et les efforts, sans en constater la présence.

Evidemment, toute l'Auvergne a eu ses cimes et ses vallées peuplées de ces personnages de rêve, et de leurs diableries, mais en nul autre endroit leur souvenir n'est encore aussi vivant que sur les rives de la Dore et de ses affluents.

Et ainsi, à côté de la religion catholique, s'est conservé tout un monde merveilleux que l'on cotoye, que l'on frôle, et auquel le christianisme a donné une vie nouvelle, et sans doute bien différente de celle qu'il avait il y a plusieurs millénaires.

Nous devons voir dans cette persistance un penchant spécial et un besoin particulier.

Toute cette ménagerie, de tournure générale assez sombre, est une survivance d'anciennes fables déformées par la religion du Christ, mais conservées par des esprits vraiment tournés vers les choses religieuses. Leurs tendances, même grossières, laissent la suprématie au spirituel sur les sensualités matérielles.

Après la venue de l'envoyé de saint Austremoine, après que Sirénatus et ses compagnons eurent préché l'Evangile, une ardente curio-

sité dut s'emparer de ces hommes dont l'âme poétique se rallia rapidement à une philosophie infiniment plus haute et plus prenante, que l'illusion des fantômes qui peuplaient leurs cerveaux.

Mais aussi, lorsqu'ils eurent accepté cette transformation, et que leur conversion fut acquise, s'élevèrent-ils à un haut degré de perfection morale. La belle spiritualité de la doctrine évangélique devait fournir à ces âmes familières de la méditation des mystères de l'au-delà, un aliment propice et fécond, qui remplaça les vieux mythes préhistoriques. Ceux-ci passèrent alors à l'état d'exercices oratoires pour veillée, tout en gardant l'attrait de ce qui étonne et fait peur. Ils furent ainsi de puissants symboles du péché ou de ses conséquences, tels les bestiaires des cathédrales, mais plus actifs et plus vivants.

Et tout au long de notre histoire locale verrons-nous dans les grandes familles nobles, chez les bourgeois ainsi que chez les plus humbles roturiers, une importante floraison de vocations religieuses, conséquence logique de la formation mystique reçue dans les intérieurs, où les exercices pieux, parfois entachés de pratiques quelque peu superstitieuses, se mêlent à toute heure de la journée.

***

Le rapide aperçu que nous allons donner sur la vie de deux prêtres, dont l'existence est encore peu éloignée de nous, donnera, par le puissant relief de ces caractères exceptionnels, une image frappante de l'esprit des hommes de cette contrée.

***

François Gaschon naquit, voici exactement 200 ans, le 20 août 1732, à la Mollette, paroisse d'Auzelle. Il était le fils d'un cultivateur qui possédait quelque aisance. Il commença ses études avec un frère qui fut aussi prêtre, chez un oncle curé d'Egliseneuve-des-Liards. Après s'être fait remarquer particulièrement au collège de Clermont, il entra dans les ordres, et resta deux ans étudiant à l'université de Toulouse ; son savoir s'y accrut certainement, mais il refusa de conquérir des grades dont il n'aurait tiré que des avantages matériels et ils lui importaient bien peu. En 1765, il demanda son admission dans la compagnie de Notre-Dame de l'Hermitage ; il y était attiré, nous dit-il, par « *un heureux mélange et une alternative de discipline « régulière et de ministère évangélique, d'action et de retraite, de prière « et d'apostolat.* »

Il se donne sans compter à ce dur labeur, et malgré les grands mérites des autres membres de ces missions, il en restera le plus parfait par son savoir, son éloquence, son zèle et même sa sainteté.

Un de ses confrères a dit : « *Le P. Gachon est notre modèle à chacun et notre maître à tous* ». Le peuple lui-même a consacré cette suprématie en dénommant « *mission du P. Gaschon* » toutes celles où il parut. Sa parole était persuasive et irrésistible, sa propre conviction

entraînait. Si une exposition méthodique eut été difficile à l'entendement populaire, il savait trouver des similitudes et des paraboles accessibles aux intelligences les plus rebelles. Quoi de plus charmant et de plus local que cette explication de la médisance : « *Si vous avez médit du prochain, il faut réparer le mal, mais c'est le difficile.* « *Le médisant est semblable à celui qui ayant pris un sac de plumes* « *et l'ayant porté à la cime de Pierre-sur-Haute, les jette à tous les vents,* « *puis voudrait essayer de les rattraper ; il en est ainsi de vos médisances,* « *comment les réparer* ? »

Son activité était extrême, il payait de sa personne comme nous dirions aujourd'hui, nul n'avait son entrain pour confesser, catéchiser, visiter les malades ou encore édifier par son dédain pour « la carcasse humaine », passant les nuits en prières, couché sur une planche et même sur la pierre des morts. Son ardeur au bien public était si grande, qu'à Lavaudieu, il s'offrit en victime afin de satisfaire la justice céleste et d'enrayer une épidémie qui décimait le peuple.

Son humilité était telle, qu'il se croyait au-dessous de sa tâche et fut tenté d'abandonner les missions, tandis que ses confrères le plaçaient si haut que non content de l'égaler à saint François Xavier et à saint François de Sales, ils la comparaient au grand apôtre saint Paul.

Quelle influence ne prenait-il pas sur l'esprit populaire, surtout lorsqu'on le verra guérir des possédés. Sa réputation était énorme, mais la tempête révolutionnaire devait encore la faire grandir.

Pendant cette période difficile, il sera le plus en vue des prêtres qui restèrent dans le diocèse, au péril de leur vie, pour donner les secours de la religion. Lorsqu'il abandonna Banelle, il erra entre Gannat, Riom et Escurolles. Ayant dû quitter la soutane, il revêt des vêtements laïques et parfois des déguisements imprévus, mais sauveurs ; c'est ainsi qu'on le verra en bergère, en rémouleur...

Mais bientôt il se retrouvera dans son Livradois et s'établit aux environs d'Olliergues ; malgré le danger, il rayonne sur une vaste contrée, ayant plusieurs cachettes, dans des maisons amies, dans des grottes, surtout dans les bois. Prenant un peu de repos pendant le jour, il réapparaissait la nuit, se livrant aux exercices de son ministère.

Certes, il fut plusieurs fois découvert, mais jamais arrêté, la vénération des populations ne l'eut sans doute pas facilement permis : il semble d'ailleurs favorisé par une sorte d'immunité surnaturelle. Des gendarmes le rencontrent, l'interrogent et le prennent pour un dément. Une autre fois, comme il aidait aux travaux de la famille qui l'hébergeait, la maréchaussée lui demande s'il ne connaissait pas le P. Gaschon, il répondit : « *Oui, mais je ne m'occupe pas des autres* ». Et il continua tranquillement à soigner la vigne.

Il défendait le mensonge à son endroit : « *Si l'on me demande, ne mentez pas* », disait-il. Aussi un de ses hôtes répondit-il un jour aux gendarmes qui le recherchaient : « Oui, il est là ». Cette franchise parut une habileté pour détourner la poursuite et les gardiens de

l'ordre partirent en hâte chercher une piste plus heureuse. Jamais il ne fut importun ; une nuit d'hiver sous la neige, il attendit le jour, devant la porte d'une maison, à genoux en prière, afin de ne pas faire lever ses hôtes par le froid.

En bien des lieux, on considère comme de précieuses reliques les objets lui ayant servi.

Ce qui rendit cet apostolat encore plus émouvant et plus élevé, c'est que, souvent, il dut s'adresser à des prêtres dont le courage était prêt à faiblir, pour les maintenir dans la voie de la vérité et du sacrifice.

Et ainsi, avec quelques-uns de ses confrères, il forma ce bastion imprenable, qui éclaira l'âme française sur les routes souvent obscures de la foi.

Cette dangereuse activité donna au P. Gaschon une influence énorme, même sur la nouvelle administration diocésaine, instituée par le concordat de 1802. Mais s'il fut souvent consulté sur certaines paroisses et sur certains candidats, il refusa pour lui tout poste avantageux. Il trouva sinon la réalisation d'un rêve, il n'en faisait guère, mais la situation la plus conforme à ses désirs, dans une place de confiance à Ambert. Il vint dans cette importante paroisse, suppléer à ce que le caractère aristocratique et sans doute généreux de M. de Rostang avait de peu sacerdotal, comme aussi au petit nombre et à la faiblesse quelque peu sénile des vicaires.

Sans fonctions bien définies, il les remplira un peu toutes : catéchismes raisonnés, instructions, courses pour confesser les malades et leur porter les Sacrements à pied par tous les temps. Or, la paroisse d'Ambert a une partie de ses hameaux à une altitude élevée, et sa superficie égale celle de certains cantons. Ses collègues lui laissaient le plus possible de leur besogne et les paroissiens réclamaient instamment son assistance.

Mais surtout, il remplissait là une mission de confiance de l'évêché, auquel la nomination de M. de Rostang avait été imposée. Le P. Gaschon était pour l'administration supérieure un correspondant sûr, et confidentiel.

En 1806, à ce labeur, il ajouta celui d'aumônier de l'hôpital et alla habiter cette maison. Ce fut une grande joie pour lui de s'occuper des vieillards et des enfants abandonnés.

Son âge, son caractère, son affabilité, son renom de sainteté le faisaient considérer par chaque famille ambertoise comme un parent et un conseiller. Dans toutes les difficultés, devant toutes les décisions à prendre, dans les querelles de ménage, même pour lutter contre les incendies, on faisait appel à son aide et à ses pouvoirs, car on savait la toute puissance de sa prière. Sa seule vue était une édification.

Ce fut le 27 novembre 1815 que mourut le P. Gaschon, âgé de 83 ans.

Le corps fut exposé dans la chapelle et aussitôt les habitants d'Ambert et des environs se précipitèrent auprès de celui que l'on considérait comme un saint ; ses vêtements furent plusieurs fois mis en

pièces, on dut fermer les portes pour soustraire le corps à cette profanation. Les gens d'Olliergues voulaient même le réclamer. Les obsèques furent de la part des autorités et du peuple une grandiose manifestation de douleur et de vénération.

Cet élan ne s'arrêta pas, et malgré la défense de l'Eglise, qui ne permet pas d'honorer un mort qu'elle n'a pas solennellement mis au rang des saints, les pèlerins affluèrent de plusieurs départements, et selon la prédiction de l'aumônier, il faisait « *du bien à cette maison après sa mort* ». Les dons sont encore la richesse de cet hospice, et l'occasion d'une vive polémique qui eut des échos sonores en 1820. Cependant, les attestations de miracles sont nombreuses, les foules accourent toujours, près de la pierre sous laquelle dort le pauvre prêtre, qui n'eut qu'une ambition : être un bon « serviteur de Dieu ».

***

Cinq ans avant cette mort était né, le 16 septembre 1810, à la Forie, alors annexe de cette paroisse d'Ambert, au sein d'une famille d'une pauvreté extrême, un enfant qui devait être MONSEIGNEUR GUILLAUME DOUARRE.

Depuis son jeune âge, il fut préoccupé par tout ce qui touche à la religion. Et sa vocation se décida le jour où il fut tiré miraculeusement d'un accident, qui pouvait être mortel. Il fit ses études au collège d'Ambert, et selon la coutume d'alors fut mis en pension dans une famille de la ville ; chez un boulanger de la place St-Jean, il rencontra un condisciple qui devait se faire remarquer dans une voie bien différente.

Des difficultés financières l'obligèrent à aller terminer sa théologie à Orléans où il fut ordonné prêtre et il prit du service dans ce diocèse. Mais il revint bientôt, et malgré d'avantageuses propositions, il accepta d'aller comme vicaire à Yssac-la-Tourette, dont il fut curé quelques années après. Son souvenir encore vivant est celui d'un prêtre animé d'une vive charité, d'une bonté sans bornes, d'un zèle ardent, et d'une infinie douceur.

Mais l'attrait des missions ne devait souffrir aucune entrave, ni les amicales remontrances de ses supérieurs, ni l'emprise d'une paroisse aimée, ni la douleur angoissée d'une mère. Après de nombreuses traverses, il put entrer au noviciat des Maristes de Lyon.

S'étant distingué par la vivacité de sa foi, par son enthousiasme militant, par son intelligence des affaires, ayant prononcé les trois vœux de religion, le Père Douarre seulement âgé de 32 ans, reçut des mains de son supérieur général, les bulles le nommant évêque et vicaire apostolique en Océanie. Son désir d'effacement fut mis à une rude épreuve et seule la possibilité du martyre lui fit accepter une fonction dont il se jugeait indigne.

Il fut sacré à Lyon par le cardinal de Bonal, le 18 octobre 1841, sous le nom d'évêque d'Amata.

Le choix de son blason indique sa préoccupation constante et son espérance en la mère du Christ ; il représente une barque ballottée

par la mer sous un ciel orageux où brille une étoile, accompagné de cette devise : *Salva nos, perimus.*

Les traits de son humilité sont innombrables, surtout lorsqu'il visite ses compatriotes à Ambert, à la Forie, à Yssac, à Clermont, ou encore envers ses prêtres et ses compagnons. Partout il cherche à s'effacer, mais lorsque la cause des missions ou de la religion est en jeu son assurance se raffermit, son habileté se fait jour et dans les négociations laborieuses, la maîtrise de son langage et de son raisonnement croissent avec ses responsabilités. Il gardait sa confiance dans cette parole de Jésus : « *On vous suggèrera ce que vous aurez à dire* ». A Paris, en présence des ministres, du gouvernement de 1848, ou même du roi Louis-Philippe, *le petit pâtre de l'Auvergne* sut soutenir les intérêts de son diocèse et obtenir gain de cause grâce à des démarches pressantes et des paroles énergiques, malgré les mauvaises volontés évidentes ; à Rome auprès des cardinaux et devant le Saint Père lui-même, il sut discuter avec fermeté et franchise des droits des congrégations missionnaires. Il s'attira ainsi l'amitié de Pie IX.

Ayant terminé de laborieux préparatifs, parcouru une partie de la France pour se procurer les aumônes nécessaires à cette entreprise, et obtenu l'aide du gouvernement, l'évêque s'embarqua à Toulon accompagné et acclamé sur les quais par 3.000 personnes dont il avait gagné l'estime. Après un voyage de sept mois et dix-sept jours à travers l'Océan Atlantique, les mers du Sud et le Pacifique, il aborda en Nouvelle-Calédonie. Les premiers rapports avec les indigènes furent faciles et le resteront en général, grâce à l'aménité des Pères, qui ne se faisaient aucune illusion, car l'un d'eux écrivait au sujet de leurs futurs catéchumènes : « *Ce sont des enfants par l'intelligence, des brutes par les passions, des monstres par la férocité* ». Les naturels, quoique sans vêtements, avaient la tête couverte de chapeaux cylindriques noirs de la forme d'un bonnet de hussard. Ceux des chefs étaient ornés de longues plumes noires qui formaient panache au sommet. Les oreilles et le cou, ornés de coquillages, d'écailles de tortue, même d'ossements humains.

Les hommes, les femmes, les enfants vivaient dans un état d'impudicité dont la description est impossible. On a vanté la douceur de leur caractère, cependant ils étaient anthropophages, torturaient et mutilaient à tout propos ; un chef est-il malade, on coupe les doigts à plusieurs personnes, parfois on immole des kanaks pour apaiser *la divinité qui dévore les malades.* S'il meurt, les pleureuses sont convoquées et pour témoigner leur douleur se coupent les doigts, se fendent le nez, les oreilles, les joues.

Les conditions économiques de leur existence étaient paradoxales. Une anecdote va nous les montrer. Se trouvant à Paris pendant la révolution de 1848, Mgr Douarre, passait en habit laïque sur une place de la capitale. La populace, réunie autour d'un agitateur, criait : « Oui, oui, le communisme ! » et l'on acclamait l'abolition radicale de la propriété. Mgr Douarre s'approche, monte sur la table qui sert

de tribune, et, commandant le silence du regard : « Citoyens, écoutez-« moi, je viens d'un pays situé à 4.000 lieues, où les maisons, les « biens, les champs, tout est en commun, même les femmes. Le nom « seul de propriétaire y est inconnu. Dans ce pays, personne ne tra-« vaille et ne veut travailler, la terre qu'ils grattent d'un air insou-« ciant, rapporte quand le temps est beau des récoltes peu abon-« dantes qu'ils se partagent pour vivre ; mais la récolte ne suffit « pas toujours et surtout si la saison n'a pas été favorable. Savez-« vous ce qui arrive alors ? Le plus fort se jette sur le plus faible, « et on l'embroche, on rôtit et on mange les hommes comme des « poulets. Croyez-moi avant de vous engager dans le communisme « procurez-vous donc de bonnes broches de fer, longues et solide, « pour ne pas mourir de faim. » Alors on poussa de grands éclats de rire et le peuple parisien s'écria : « A bas le communisme ! »

Cependant, grâce à d'innocentes ruses qui prenaient un aspect théâtral, les missionnaires arrivaient à sauver de malheureuses victimes et eux-mêmes. Un jour entouré de naturels hostiles, un père prend un air menaçant et frotte brusquement une allumette sur la peau de sa main. La flamme jaillit, et les sauvages effrayés, s'enfuient frappés de la puissance d'un homme qui tirait du feu de ses doigts. Au début de son évangélisation, Mgr Douarre fut plein de prévenances pour les indigènes, leur rendant tous les services, et fermant les yeux sur leurs incartades. S'apercevant qu'il faisait fausse route, et qu'il serait traité comme un esclave par ces sauvages cruels, il changea de méthode, se donna pour un grand chef et les dompta par la force et l'ascendant du regard ; il se rendit maître d'eux à tel point que se déplaçant seul dans l'île escorté de kanaks, il avait, dit-il lui-même « le cœur aussi tranquille qu'au milieu des rues de la pieuse cité de Lyon ». Et ainsi ces brutes, voleurs, pillards, assassins devenaient plus doux que les moutons.

Quand le tigre disparaissait pour faire place à l'enfant, ses missionnaires avaient quelques moments d'hilarité. Ainsi une fois un sauvage ayant aperçu un parapluie, et Mgr Douarre lui ayant expliqué à quoi il servait : « Ah ! je t'en prie, évêque, si tu ne veux pas me donner *cette maison à l'abri de l'eau*, au moins prête-la moi », et le voilà déployant son prarapluie et se promenant magnifiquement des heures entières *en plein soleil*, sous sa *maison à l'abri de l'eau*.

Ces barbares paresseux, adorant serpents et idoles de bois, étaient plongés dans le fétichisme le plus abject. Il fallait donc non seulement les convertir mais encore transformer leurs mœurs. Ils devaient prendre le goût et l'habitude du travail pour se procurer les objets nécessaires à leur existence nouvelle et fuir l'oisiveté. Quelle patience et quel renoncement pour amener ces enfants à comprendre ce que beaucoup de civilisés entendent à peine ! Il y avait 50.000 Calédoniens, ils sont cinq hommes. Et les déceptions ! Ne serait-ce que les fausses conversions pour gagner les faveurs des blancs ! Même avec les meilleurs que de difficultés ! L'anecdote suivante montre le long chemin qui conduit à la vraie compréhension des dogmes. Un indigène déjà

touché par la grâce, et qui, plus tard, chrétien fervent, regardera la mort en face plutôt que de renier son Dieu, vint réclamer le baptême ; c'est un chef, on lui demande le nombre de ses femmes, comme il en a deux, on lui dit qu'il n'en faut avoir qu'une seule ; il part sans aucune explication. Le lendemain il revient tranquillement et exprime à nouveau son désir. « Mais nous t'avons dit qu'il fallait renvoyer une de tes femmes ». — « Je n'en ai qu'une ». — « Hier tu en avais deux ? » — J'en ai assommé une », reprend le kanak, sans montrer aucune émotion comme si la chose était toute naturelle.

Ce que nous venons de dire prouve l'immensité de la tâche à accomplir et montre de quelle qualité et de quelle résignation angélique il faut être doué pour se fixer en telle compagnie et se dévouer à de tels barbares.

Par son caractère, par sa douceur, par son dévouement, par son courage et par son esprit de direction, Mgr Douarre fut le parfait évêque missionnaire.

Sa vie était bien différente de celle que nous imaginons pour un grand de l'Eglise. Il ne craignait pas de s'adonner aux travaux les plus durs et les moins en rapport avec sa dignité, bêchait le jardin, ou bien ployait sous le poids de *l'oiseau* pour aider à la construction de la maison que l'on élevait à Balade, sous la protection de saint Austremoine. L'une des épreuves parmi les plus cruelles, fut la faim ; que de fois le manque de nourriture conduisit les missionnaires aux portes de la mort. Souvent ils n'avaient rien pris avant trois heures du soir. Ils mangeaient des racines d'herbes et encore pas à satiété. Un jour de Toussaint, le frère cuisinier prépara quelques troncs de choux, tout ce qui restait au jardin.

Toutes les privations étaient endurées avec le sourire sur les lèvres ; ces hommes étaient soutenus par la conviction qu'ils sont sous la protection du ciel et sur une terre prédestinée à leur vocation, que leurs souffrances sont des épreuves pour les rendre meilleurs et dignes de leur apostolat. Il arriva parfois au bon évêque de se sentir vraiment l'instrument de Dieu.

Conduit à Sydney par la maladie d'un frère, il y acheta, malgré l'apparente imprudence d'un tel marché, mais comme poussé par une inspiration surnaturelle, de grandes quantités de farines et de vivres. Il parvint à les transporter à sa Mission, mais après un voyage extrêmement pénible, où la goëlette, qui était en mauvais état, faillit sombrer, et dont il dut prendre le commandement abandonné par le capitaine. Ces provisions devaient être partagées avec les Pères de la Mélanésie, aux îles Salomon, seule la tempête n'avait pas permis cette escale. Tous ces événements devaient avoir comme résultat inattendu de tout conserver, grouper, pour nourrir deux cent trente marins français de la corvette *La Seine*, qui vint s'échouer sur les récifs.

En cette circonstance, l'évêque d'Amata fit preuve des meilleures qualités de chef. Il fut, en effet, une véritable providence pour ces hommes abandonnés sans vivres et sans secours, lorsqu'il leur annonça

qu'il avait de quoi les faire manger et lorsqu'il prit toutes les initiatives pour faire retirer du navire perdu tout ce qui pouvait être utile. Et lui-même avec un frère pénétra dans la corvette qui coulait sans bruit à vue d'œil et put sauver deux hommes qui manquaient à l'équipage, endormis dans la cave où ils s'étaient introduits et enivrés. Pendant deux mois, il les entretint et les dirigea. Sans lui, affamés, les marins se seraient jetés sur les maigres récoltes des naturels, dont ils auraient tué une partie, puis auraient succombé finalement sous les coups des nègres, qui eussent ainsi appris à haïr les blancs, tandis que les Pères les amenaient doucement à la vérité. En reconnaissance de ses services et de son courage l'évêque d'Amata fut fait chevalier de la Légion d'honneur, distinction qu'il n'accepta que sur l'ordre de son supérieur général.

Mais l'instruction des naturels était le but de toutes ces souffrances ; avec quels soins y travaillaient les pauvres maristes. Pour éclairer ces intelligences si frustes, l'évêque savait mettre ses paroles à leur niveau ; c'était par des comparaisons terre à terre, qu'il arrivait à leur faire comprendre l'existence de Dieu : « Que vois-tu là-bas, disait-il aux sauvages » — « Une barque ». — « Est-ce qu'elle s'est faite seule ? » — « Evêque tu sais bien que les barques ne se font pas seules. » — « Et la barque s'avance-t-elle seule ? » — « Evêque, tu sais bien qu'il y a quelqu'un pour la conduire. » — « Et pourquoi ? je ne vois personne. » — « Ni moi non plus dit le sauvage, mais je sais qu'il y a quelqu'un pour la conduire, les barques ne marchent pas seules. » — « Vraiment, ajoutait Mgr Douarre, puis levant les yeux au ciel : et le soleil, la lune, les étoiles qui est celui qui les a faits et qui les fait marcher ? » — « Je n'en sais rien. » — « Et quoi, parce que tu vois une barque, tu penses que quelqu'un l'a fabriquée et la conduit, et tu crois que la lune, les étoiles, le soleil se sont faits seuls et peuvent marcher sans conducteur ! sais-tu quel est celui-là ? » — « Non, évêque. » — « Eh bien ! c'est pour te l'apprendre, que je suis venu ici, que j'ai tout quitté, pays, parents, amis et Celui, qui a fait tout cela, c'est lui qui m'a envoyé à vous. »

Et cependant les progrès étaient lents et peu sensibles. Un jour que Mgr Douarre reprochait aux sauvages de n'être pas devenus meilleurs, depuis qu'il était au milieu d'eux, ils répondirent : « Ne dis pas cela, évêque ; avant ton arrivée, on faisait le mal publiquement, aujourd'hui, on se cache ; n'est-ce rien ? » C'était évidemment un signe parfait de la civilisation naissante.

Telle était la vie d'abnégation et de souffrance de ces hommes, Mgr Douarre la mena neuf ans quatre mois et six jours, il mourut à son poste de combat enlevé par la peste le 27 avril 1853.

***

Voici bien deux âmes parallèles, si l'on peut dire, il n'est pas une qualité, pas un indice de sainteté qui ne se trouve chez les deux au plus haut degré.

Ils sont toujours les premiers sur la brêche, les derniers au soula-

gement, lorsqu'il y a quelque danger à courir, ils ne permettent pas qu'un autre soit en tête ; rien n'est trop bas pour eux, ils refusent les situations en vue et veulent rester ce qu'ils sont, là où ils croient pouvoir faire le plus de bien. Ils connurent et acceptèrent toutes les privations: la faim, la crainte de la mort, l'insécurité du lendemain.

Ils furent bons, simples, actifs, infatigables, intrépides, amis des responsabilités, d'une franchise qui parfois surprend. Et toutes ces qualités étaient ornées de la plus grande : l'humilité, qui est la vraie source de la magnanimité !

Apparentés de très près, ils sont du même groupe, de la même race ; qu'ils soient l'élite de ces montagnards du Livradois, si l'on veut, mais ils réunissent ennoblissent toutes les grandeurs de ces caractères bien tempérés, et tout ce qui flotte épars dans ces âmes robustes, qui restent placides en face d'une terre ingrate, d'un ciel sombre, et d'une nature farouche.

***

On a pu reprocher à ces populations un penchant à la thésaurisation, défaut que l'on peut blâmer, lorsqu'il s'agit d'intérêts trop personnels, mais qui se transforme en qualité précieuse quand il faut veiller à la prospérité de ces ruches : un monastère ou une mission. Aussi, les enfants du Livradois se sont-ils toujours tirés avec honneur de la direction de l'une de ces maisons où il faut une administration prudente, économe et habile.

Nous avons longuement parlé de la vie de deux prêtres qui, chacun en des circonstances bien différentes, furent des organisateurs. Mais quelles pages ne pourrait-on pas écrire sur ces vaillantes femmes qui avec des ressources presque nulles, créent ou entretiennent d'importantes maisons religieuses ?

La mémoire de la Mère Micolon est encore bien vivante. Cette fille des Escures, née le 24 mars 1592, souffrit dans sa jeunesse les injures et les sévices d'une marâtre, au point de tenter un suicide, et fut élevée dans l'atmosphère rigide et austère, qui fut celle de l'éducation à cette époque. Belle, riche, intelligente, elle hésite entre le cloître et le monde, mais bientôt sa vocation devient nette et précise.

Elle fonde, à Ambert, une maison d'éducation « *pour les filles* ». La plaçant sous la bannière des Ursulines de M^me^ Sainte-Beuve, elle en est à 24 ans, la première supérieure. « *Il y eut un renouvellement prodigieux* ». Un an après, Clermont la réclame pour un semblable établissement, mais Ambert refuse de laisser partir la mère Colombe du Saint-Esprit, c'était son nom en religion, elle dut s'évader secrètement.

Dans la capitale de l'Auvergne, elle éleva de ses deniers la maison des Ursulines et, tout près, celle des Pères l'Oratoire. Le succès couronne ses efforts. Tulle sentit la nécessité d'avoir « *une telle fabrique*

*de chrétiennes* » et l'appella, mais Clermont ne voulait pas « lacher sa Colombe » il fallut qu'elle s'échappa de nuit.

Elle fit le trajet partie en carrosse, partie à cheval, car elle était arrêtée par une inondation. Elle consacra 14 ans de sa vie à installer non seulement cet Institut des Ursulines de Tulle, mais les sept maisons, qui en dépendaient. Elle profita de ses rares loisirs pour écrire des ouvrages de haute spiritualité.

On rappelle d'elle des mots de tranchante fermeté, celui-ci : « Un seigneur, qui voulait faire sortir sa fille du cloître, menaça la mère Micolon derrière laquelle s'abritait la jeune religieuse « de voir son couvent assiégé et pillé par 10.000 lances de Gascogne. » « Eh bien ! moi, je le défendrai avec 11.000 vierges de sainte Ursule.» Ce calme cette ironie, eurent raison des lances de Gascogne et de bien d'autres ennemis. Frappée par la peste, elle guérit miraculeusement. L'évêque de Limoges la demande pour peupler la maison de Beaulieu avec quatre ursulines qu'elle emmène, le pensionnat est vite florissant.

Bernardin de Corneilhan, évêque de Rodez, veut installer un couvent à Espalion, aussitôt avec deux religieuses elle traverse à cheval la distance entre les deux villes, bientôt affluent les élèves, mais les maîtresses manquent, elle appelle deux de ses nièces d'Ambert, et ainsi force la victoire, car les novices peuplèrent bientôt le cloître.

Enfin, c'est à Arlanc qu'elle finira le cercle de son étonnante chevauchée. Les habitants de cette ville du Livradois réclament « *la sainte de chez nous* », comme ils la nomment, elle sent qu'elle ne peut refuser, en 1650 elle accourt et triomphant comme toujours des obstacles, établit sa nouvelle ruche.

Après avoir assumé toutes ces charges, établi six couvents importants, après avoir formé plusieurs générations « *de filles pour le mariage et pour le cloître* », le 11 mars 1659, elle meurt debout, bénissant les religieuses qui l'entourent et leur parlant du ciel. Et le peuple vient à son tombeau, la prie, réclame des reliques, brûle des cierges, et dit-on, obtient des miracles.

Ne doit-on pas placer à côté de ce géant créateur les nombreuses filles de la Charité, qui sous des cornettes de formes variées sont parties du Livradois pour aller en France, aux colonies ou à l'étranger, entretenir, installer ou faire prospérer avec des revenus à peu près inexistants des maisons aussi complexes que des usines ? Leur entrain communicatif, leur force de caractère, leur bonté, leur abnégation ont fait admirer et aimer au loin la grande et la petite patrie. Combien de nègres, par elles, connaissent la France et l'Auvergne.

Les enfants du Livradois ne pourraient encourir aucun des reproches, que Joad adressait à Abner, car il n'est pas possible de leur dire :

*La foi qui n'agit pas, est-ce une foi sincère ?*

La foi de ces montagnards a la tenacité de l'Auvergnat, la fidélité du Breton, l'activité de l'abeille, l'énergie du lion, la pureté du cristal.

VICTOR GUIDY.

# CHABRIER, OU LA LYRE AMBERTOISE

Avant que ne se levât au ciel ambertois la constellation Pourrat-Jean Angeli-François Angeli-Vialatte et autres étoiles de moindre grandeur, le phénomène Chabrier a été le seul événement qui compte dans les fastes artistiques du Livradois, et, peut-être, de l'Auvergne tout entière. Mais phénomène d'importance, dont on n'a pas fini de supputer les conséquences ni de célébrer le miracle. Pour tout dire en gros et dès l'abord, il y avait en Emmanuel Chabrier, il y avait chez ce petit gars d'Auvergne qui fit ses premiers pas dans l'avenue de la Masse, rue d'Ambert où est né Chabrier et qui porte aujourd'hui son nom, un génie musical de la plus rare espèce, et tel que dans ses manifestations — inégales d'ailleurs, et imparfaites — une ère nouvelle de la musique devait prendre son départ. Plus la musique actuelle prend conscience de ses origines, plus elle découvre dans l'œuvre de Chabrier le principe de sa rénovation.

Emmanuel Chabrier est né à Ambert le 18 janvier 1841. Depuis le XVIII^e^ siècle, si ce n'est au-delà, les Chabrier étaient fixés à Ambert ou dans les parages d'Ambert — marchands, bourgeois, gens d'église ou de robe. Le grand-père d'Emmanuel était magistrat ; son père, Jean, avocat. Les dires ambertois s'accordent sur ce point qu'il y avait un *caractère Chabrier*, dont les traits étaient communs aux membres nombreux de cette famille : vivacité d'intelligence, mobilité d'impressions, certain désir d'étonner, enfin une nervosité extrême dont Emmanuel, entre autres, offrit l'exemple frappant.

Cette famille avait aussi des attaches à Ris, qui est encore du Puy-de-Dôme, mais touche à la région de Vichy-Cusset, c'est-à-dire au Bourbonnais. Or, c'est là justement, à Cusset, que Jean Chabrier prit femme. Parmi la brusquerie et la rondeur des Chabrier, Marie-Anne-Evelina Durozay, la mère d'Emmanuel, allait introduire un élément de grâce et de distinction. Il n'est pas douteux que Chabrier dut à l'influence de sa mère sa vocation d'artiste, son goût délicat

(sous les apparences débraillées), enfin l'aspect aimable et tendre de son caractère.

L'aisance et l'indépendance des Chabrier-Durozay leur permettaient de se transporter où ils le jugeaient bon pour les études de leur fils unique. Ce fut d'abord à Clermont-Ferrand (1851) ; et le jeune Emmanuel devint écolier au lycée Blaise-Pascal. Il fut élevé au chef-lieu d'Auvergne jusqu'à l'âge de seize ans, époque où on le transplanta définitivement à Paris. Bien que le cas d'Emmanuel Chabrier ait été, par excellence, celui d'un déraciné, toutes attaches ne furent pas rompues entre lui et sa province. Il ne cessa jamais de s'entretenir « du pays » — sinon avec ses parents qu'il perdit tôt (son père et sa mère moururent en 1869, à huit jours d'intervalle), du moins avec sa vieille servante, l'admirable *Nanine* (Anne Delayre), qu'on avait emmenée d'Ambert et que le musicien garda près de lui jusqu'aux derniers temps de sa vie. La carrière du compositeur ne demeura pas ignorée de ses compatriotes : on le fêta dans les sociétés auvergnates de Paris ; les Clermontois l'invitèrent, en 1886, à venir présider un festival de musique. A plusieurs reprises, d'ailleurs, il eut à faire le voyage d'Ambert. Mais ses lettres laissent entendre que ces retours à la ville natale manquèrent de cordialité. A Cusset, au contraire, on se montrait attentif à sa gloire naissante, à son prestige d'artiste ; de ses séjours au pays maternel il revenait le cœur tout réchauffé : il trouvait là cette sympathie, ces marques d'amitié qui, jusqu'à la fin. furent une exigence de son âme affectueuse.

A Paris, pour ne pas heurter les volontés de son père, Emmanuel fit son droit et entra au Ministère de l'Intérieur (1861). Mais déjà toute son activité était vouée à la musique. En Auvergne même, il avait eu d'excellents maîtres (à Ambert, le réfugié espagnol Saporta ; à Clermont, le Polonais Tarnowski). A Paris, il eut pour professeur de piano, dès l'année qu'il passa au lycée Saint-Louis, un autre Polonais Edouard Wolff, pianiste réputé, familier de Chopin. La composition lui fut enseignée par Semet et par un artiste de haute valeur, injustement oublié, Aristide Hignard. Chabrier, qui dès Clermont passait pour un jeune prodige du piano, bénéficia donc d'un apprentissage plus poussé que ne le sont, d'ordinaire, les études d'un amateur. Mais il est surtout vrai de dire que Chabrier s'est formé lui-même. A ses heures de liberté, il se livrait à un travail acharné, allant jusqu'à copier de bout en bout les partitions des maîtres, pour se mieux pénétrer de leur esprit. Malgré cet effort d'autodidacte, il souffrit longtemps d'être classé *amateur*, ce qui revient à dire : choyé à la fois, et mis à contribution, et excommunié par les officiels. Cette situation fausse finit par le lasser ; et en 1880, alors qu'il détenait, enfin, grâce à Charles Lamoureux, un emploi de professionnel, il donna sa démission du Ministère.

Foncièrement sociable, Chabrier était à cette date, et depuis longtemps, très répandu dans les milieux artistiques de Paris, cénacles et salons. On le connaissait non seulement comme musicien, mais comme ami des écrivains et des peintres « d'avant-garde ». Il fut

très lié avec Verlaine, avec Masset ; il fut des premiers à collectionner les toiles impressionnistes (ce qui devait être une fortune pour ses héritiers !) C'est uniquement sur ces amitiés d'une élite intellectuelle (en France et en Allemagne) qu'il put s'appuyer pour faire une carrière de compositeur : car jamais, ou presque, il ne connut le vrai contact avec le grand public, Après quelques tentatives dans l'opérette, il profita de sa situation auprès de Lamoureux pour faire jouer, en 1883, par l'orchestre de son « patron », la rhapsodie *Espana* qu'il avait rapportée d'un voyage en Andalousie. Ce fut un succès éclatant, mais dont une malchance singulière ne permit pas à Chabrier d'exploiter les suites. Il réussit péniblement à faire monter son opéra *Gwendoline* à la Monnaie de Bruxelles (1886), et peu après, la direction de la Monnaie faisait faillite. C'est sept ans plus tard seulement que *Gwendoline* devait trouver accès sur notre scène de l'Opéra, à une date où son auteur touchait au terme de sa brève existence. Le *Roi malgré lui* fut monté à l'Opéra-Comique en 1887, mais sombra au bout de quelques représentations avec l'incendie de ce théâtre. Des succès de concert, une brillante carrière, en Allemagne, de ses ouvrages dramatiques, soutenaient un peu le courage de l'infortuné compositeur. Il se mit à la tâche ardue d'écrire un drame lyrique, *Briséis*, qui devait être la suprême expression de son génie. Il n'en put jamais achever que le premier acte. La paralysie générale le gagnait peu à peu, et il mourut dans le naufrage de ses facultés, le 13 septembre 1894, âgé seulement de cinquante-trois ans.

Chabrier, en art, n'avait connu d'autres lois que l'émotion. Les maîtres qu'il s'était choisis, il ne les avait préférés que par choc sentimental. Aussi, avait-il peu souci des partis pris de la critique et de la mode : il admettait pêle-mêle dans ses dilections Gluck et Offenbach, Meyerbeer et Berlioz, les Russes du groupe des Cinq et l'Ecole de César Franck. Si Wagner, finalement, l'emporta sur tout autre culte, ce fut à cause de *Tristan*, et *Tristan* à cause du pathétique.

C'est aussi, dans ses propres ouvrages, l'intensité et la qualité de l'émotion qui enchantent. Emotion mobile à l'extrême, en va-et-vient perpétuel de la joie folle à l'attendrissement mélancolique : jamais triviale ni médiocre. L'allégresse fusant en rire, s'épanouissant en farce, ou l'élan d'une âme fervente, une tendresse exaltée, éplorée, tout empreinte d'une délicatesse qui surprend chez cet impétueux. C'est par de tels charmes que la musique de Chabrier exerce une séduction incomparable sur quiconque l'a longuement et attentivement pénétrée. Et son prestige d'art novateur, l'importance qu'on lui accorde depuis quelques années dans l'évolution du style français, elle les doit surtout à des raisons d'ordre technique. Par l'aspect fluide, chatoyant, de l'écriture, par sa souplesse enveloppante, la luxuriance de ses recherches harmoniques et orchestrales, l'œuvre du compositeur correspond bien, musicalement, à l'art des peintres impressionnistes, ses contemporains. Et même, on reconnaît aujourd'hui que toutes les témérités de la musique contemporaine, depuis la liberté harmonique, le colorisme orchestral et l'indécision tonale

jusqu'aux constructions polytonales et à la « polyphonie d'accords » ont eu pour origines des audaces techniques que Chabrier, sans doute, n'avait pas inventées, mais dont il tira un parti insoupçonné jusqu'à lui, et qui devinrent son procédé habituel, le ton naturel de sa plume...

Mais de tels mérites, après tout, ne valent que relativement à la Mode. Ce qui reste au-dessus des engagements et des querelles, c'est qu'Emmanuel Chabrier, de l'aveu même de ses détracteurs, montra en musique « de prodigieuses facultés instinctives ». C'est aussi qu'il affirma, en dépit des contagions exotiques (dont son œuvre n'est pas exempte) un génie souverainement autochtone. Entre tous les musiciens français, il peut faire figure du plus *français*, et du plus *musicien*.

JOSEPH DESAYMARD.

SUR DEUX ÉCRIVAINS AMBERTOIS :

# PIERRE DE NOLHAC ET HENRI POURRAT

Quelques critiques sans bonté ont voulu faire croire que l'amour du sol natal, professé de nos jours par tant de grands ou bons écrivains, était une mode littéraire, conventionnelle et passagère comme toutes les modes. Il faut cependant avoir le coeur bien sec, et même le goût bien peu averti, pour rester insensible à la nostalgie d'un Bourget, par exemple, à la complaisance attendrie avec laquelle ce romancier des lois sociales s'est tourné, à plusieurs reprises et dans ses plus grands livres, vers sa petite patrie. La dette de Barrès envers la Lorraine, pour être plus consciente et plus voulue, n'en est pas moins profonde, émouvante. N'est-ce pas un instinct, comme disait Lamartine si sensible lui-même à cette nostalgie, qui ramène Bazin, dans son dernier livre encore, à sa Vendée angevine, et ne tient-il pas à nous répéter, avec sa ferme douceur coutumière, le secret de persuasion et d'énergie que son pays lui a transmis ?

Cette même reconnaissance, ce même geste de juste et tendre hommage filial, et cette même empreinte, je les retrouve, avec une joie profonde parce que je suis ambertois moi-même, chez deux poètes ambertois, dont il m'est bien doux de parler ici.

L'un est un émigré, à qui l'exil loin de nos montagnes a d'abord été délicieux, « près du Tibre latin », à Versailles, à Paris. Tandis qu'à Rome il écoutait le bruissement prometteur des lauriers et des myrtes, il n'oubliait pas, cependant, son Livradois natal, la vallée recueillie où son enfance avait été choyée ; et son cœur « triomphant », qu'animaient les muses d'Italie, ces amies austères ou libres ou ambitieuses de Pétrarque et de Ronsard, écoutait avec un souriant émoi « les rustiques chansons qui le berçaient enfant » : *Paysages de France et d'Italie*, en son premier recueil la France était représentée par l'Auvergne, Auvergne de Vercingétorix, « vainqueur au nom sonore »,

Auvergne cocardière encore attachée au souvenir des soldats de l'An II, Auvergne du Livradois : laborieuse, souriante, tenace, simple, qui peut-être lui suggérait une part de sa sympathie pour l'ardeur patiente, pour l'idéalisme âpre aux sots d'un Erasme.

Les années s'écoulaient, les honneurs venaient, les deuils aussi, et l'inquiètude, dont un jour il avait voulu à l'avance désarmer la menace en s'adressant justement à sa terre maternelle :

*O terre, où chaque pli cache une cicatrice,*
*Fais que mon cœur troublé s'apaise comme toi !*

Et maintenant, lorsqu'il contait en quelque beau livre les travaux des peintres du XVIIIe siècle, s'il souriait à Fragonard le provençal, l'italianiste, il se recueillait pour étudier Chardin, et il avait alors une phrase de sympathie pour ces familles de l'ancienne France, telles qu'en conservait la France provinciale de sa jeunesse : actives sans fièvre, amassant patiemment, en vue de leur ascension sociale et de leur salut éternel, les sacrifices chrétiens qui rendent l'âme sereine. L'enthousiasme restait « vif comme le désir, et pur comme la flamme », pour Pétrarque et pour tout ce qu'avait aimé Pétrarque : le travail libre où l'âme se retrempe, la gloire dont on redoute l'inconstante coquetterie, les vers précis et chantants, les Anciens, l'Italie. A travers cet Elysée, Dante jetait quelquefois, en éclairs angoissants, ses appels à la méditation chrétienne des fins dernières. Renan s'offrait aussi, comme maître de sagesse historique. Est-il bien sûr, que P. de Nolhac ait accueilli tous ses enseignements ? Son ironie à lui n'est pas distante, hautaine. Peut-être, lui aussi, a-t-il eu quelque temps le dessein d'agir, au moins par des encouragements complices sur les destinées de l'idéalisme chrétien. Mais comme le relativisme de Renan, malgré tant d'onctueuses guirlandes, est sec auprès du sien ! Son impartialité à lui, ce n'est pas impassibilité courtoise, c'est sympathie, c'est charité pour les souffrances, les élans, les faiblesses, les intentions, les espoirs déçus : pour des âmes humaines. Il plaint Marie-Antoinette, et il la juge ; il juge les étourdis et les méchants qui peu à peu ont « dressé les bois de son supplice ». Dans ce passé, il a voulu tout comprendre : il n'y peut pas, il n'en veut pas tout excuser. Contre un amoralisme commode proteste, sans grands mots certes, mais décidément, le ferme sens du juste hérité de la province natale et des tutélaires traditions.

*Levavi oculos ad montes, unde veniet auxilium mihi* : c'est de ce même amour implorant et reconnaissant, qu'il a aimé la France, aux jours de l'Epreuve sanglante, de l'invasion, de la victoire. Il ne la savait pas si riche en forces spirituelles : humblement, il s'accuse d'avoir ignoré tant de grandeur. En des vers où frissonnent les « grandes ailes blanches » de Samothrace, il revoit, il énumère dans le passé proche et lointain les gloires sans emphase — les cimes sans âpreté — de cette France enfin mieux aimée, plus connue. Et pour le plus grand

bien de la France il entreprend, réalisateur comme on l'est chez nous, de rendre vraiment fraternelles ces deux nations qui dans son cœur fraternisent si bien : la France et l'Italie.

Que seront ses prochains ouvrages ? Comme Chateaubriand, publiant lui-même ses *Mémoires d'outre-tombe*, il nous a livré son *Testament* : Testament *d'un latin*, d'un humaniste, gallo-romain ou gallo-grec, comme disait Du Bellay, qui vantait cette race généreuse dans sa *Défense*. L'humble potier de l'Acropole, qui .illustre en symbolique vignette la fin du pathétique poème, « finit sa journée en lisant l'Evangile » ; il veut unir, mêler le culte de son esprit pour les dieux éteints, et le culte de son cœur pour le Christ. Ne serait-il pas né dans la belle vallée conciliante, aux monts rudes, mais qui vont s'éloignant de la petite cité baignée par la Dore au nom chantant ? Et, s'adressant encore au vieux sol aimé, à la terre de fidélité, d'audace, de charité, ne redirait-il pas ces mots des premiers poèmes :

*Ce qui t'aime en mon âme est le meilleur de moi* !

***

Ferveur et probité, n'est-ce pas la devise de notre second poète ambertois, Henri Pourrat ? Ferveur devant l'âme des montagnards soldats de la grande guerre, devant les aspects de sa « terre antique et fraîche », devant les « grandes mœurs » jadis entretenues par la gaîté et l'esprit d'amitié dans cette Arcadie, le Livradois. Probité de la pensée qui s'avance avec scrupule, de l'expression qui vole au ras de terre, — mais ici la terre a de l'altitude !

Lui, il a aimé son Auvergne toujours, sans nostalgie, sans avoir besoin d'un exil, pour en connaître tout le prix. Quelle originalité, quelles ressources de puissance, dans cette fidélité toute neuve ! Il l'aimait, enfant, dans les récits minutieux et inépuisables qu'égrenait sa tante la conteuse, dans les mirages dont elle auréolait si allègrement l'histoire des familles ou des domaines. Il l'aimait, sur les visages connus passant et repassant dans sa Grand'Rue, yeux amortis, traits consciencieux ; dans les contestations et les maquignonnages rituels de ses foires, dans cette église Saint-Jean dont les piliers sans chapiteau rappellent l'élégance de ceux de Saint-Eustache ; dans les passages réguliers de ses mendiants ; dans son collège aux murs dégradés, à la discipline myope et boîteuse, et dans ses ciels surtout, éclatants ou chargés d'orage, où derrière l'épaule d'un mont toujours un nuage émerge, resplendissant. Ah ! le pays « dont on ne guérit pas », comme il y est enraciné. Comme il en a détaillé les nuances vigoureuses, dans ses entretiens errants avec ses amis Angeli, l'écrivain et le peintre !

Les plus vraies de ses descriptions, parce que les plus pleines et les plus sobres, ce sont peut-être celles qu'il a dessinées avec tant

de précision et de puissance suggestive, dans son grand livre : *Ceux d'Auvergne* : ce « profond paysage découvert du haut tournant de la route : la plaine, les larges côtes des bois, des terrasses à châteaux, et toute cette histoire de brumes et de puys au plus loin emmêlés dans la lumière » ; ou bien, « du bout de la place, aussi large que le vent, cette grande affaire bleue des montagnes, chaîne sur chaîne, lointaine jusqu'à ne plus sembler faite que d'air ou que de ciel, là-bas ». Ou bien, à Pierre-sur-Haute, ces « entassements de roche effrustées », abritant de merveilleux jardins sauvages ; et le vent de là-haut, « vif et dur comme le diamant », qui malmène les sorbiers, et de temps en temps découvre, très loin, les pics argentés de bleu. Ou bien le cabaret, avec « sa poésie du dimanche villageois et d'auberge sanglante » ; ou cette « heure toute bonne du long soir de juin dans un bourg ». Tout ce pittoresque vrai est indiqué d'une concision si peu roide, que volontiers la démarche du style de Pourrat semblerait lente.

Que nous voilà loin du réalisme pédant à la Flaubert ! Mais plus encore que nous sommes loin des visions romantiques ! Les truculences cantaliennes de Vermenouze ne sont aux yeux de Pourrat que ferveurs « congestionnées ». Les couleurs dites poétiques, et tout le régionalisme en papier bariolé ne sont pour lui qu'anti-poétique amusement de touristes gobeurs, arbre déraciné devenu mât de cocagne. « La beauté ? Ou le mot n'a pas de sens, ou il signifie l'adaptation harmonieuse. Dans tout ce que l'homme approprie à son usage, ne peut être beau que ce qui est d'abord parfaitement pratique. Si la chose fabriquée a la courbe, l'économie vivante, l'élégance simple des choses naturelles, elle est œuvre d'art. »

Voilà par quoi l'âme paysanne intéresse Pourrat, et pourquoi il souhaite qu'elle se maintienne, utilisant, subordonnant aux meilleures de ses énergies mystérieuses les progrès matériels de notre actuelle civilisation toute citadine. Le trait même de l'homme des champs, dit-il, est « sa soumission à la nature ». Il n'est là « que pour tirer du *bien* de la nature. Intérêt ? Non ! Quelque chose de plus obscur et de plus large », grande et nécessaire leçon.

Le paysan est donc en train de perdre sa misère, sa vie de confinement et parfois de brutalité atroce ; l'unité de style, où il vivait lorsqu'il était obligé de tout faire lui-même pour son usage, se désagrège ; il perd les antiques mœurs de gaîté et de sacrifice ; il oublie le patois, qui cependant aurait été si capable d'être pour les enfants une langue d'humanités, l'équivalent autochtone du latin ; ses chansons tristes s'en vont aussi ; et il n'explique plus guère l'inconnu par des légendes. Toute grandeur et toute beauté vont-elles donc se lézarder et tomber, dans ces campagnes déchues en banlieues ? « Vivons du côté de l'espérance ! » car le paysan a gagné la guerre ; et puis les communications faciles, qui se généralisent, peuvent contribuer à user l'égoïsme hargneux ; et les instituteurs, autant que faire se peut, réconciliés avec leur curé, deviendront, sans doute, puissants pour le bien de

la terre, pour le maintien du *naturel* paysan... Mais enfin, les naissances se raréfient, l'égoïsme jouisseur s'étend : « Chacun pour soi, et Dieu pour qui ? »

Quel salut ? Pourrat ne croit pas à l'efficace de la civilisation mécanique et rationaliste — il pousse même l'amitié pour le mystérieux assez loin : jusqu'à voir dans la conscience de soi-même « un aboutissement, presque un suicide ». Il conclut par un *que sais-je* ? ou peu s'en faut. Ce qu'il ne dit pas, mais ce qu'on murmure en achevant son livre, tant il montre honnêtement les portes fermées à tout autre espoir, c'est que, pour sauver ce noble pays de la première Croisade, une nouvelle Croisade est nécessaire : une Croisade de prières, l'Evangile de nouveau enseigné et prêché par ces saints que Barrès réclamait pour notre résurrection nationale.

Le voyez-vous le moraliste, qui surgit derrière l'observateur et le poète ? Vous aviez suivi Gaspard dans ses randonnées faraudes, vous l'aviez applaudi redresseur de torts, mi-chevalier errant, mi-Panurge ; vous vous étiez apitoyé doucement sur ces âmes de jeunes filles ou de femmes qui l'estiment, toutes délicates, confiantes, précieuses, simples ; vous aviez écouté avec délices, dans les jardins sauvages de Pourrat, ou du haut de ses pavillons branlants, les chutes d'eau bourdonnantes ou sifflantes, dans les vieilles papeteries de Valeyre. Vous aviez même goûté, dans l'allure avisée de sa phrase, dans la bonhomie discrète ou cocassement rompue de son rythme, l'écho de la transposition de ces âmes prudentes et fantasques. A dire vrai, Gaspard, ses compagnons et ses amies ressemblent aux Livradois d'aujourd'hui comme des ancêtres ou comme des descendants : portraits réalistes, ils sont exécutés sans illusion ; mais ils sont préparés par une méditation si intense, qu'ils enchantent en même temps comme un regret et comme un espoir.

Non, Ambert n'est pas cette « ville maudite » dont Jules Romains — le Ponot — a raillé l'hôtel de ville sans façade. Le réveil n'est pas loin, je crois, je veux le croire, pour la capitale bourgeoise et rustique de la longue vallée : un pays ne peut pas mourir de torpeur, quand il est aussi tendrement aimé par deux poètes de cette sorte, et par tous ses enfants !

ALBERT CHEREL.

# CÉCILE SAUVAGE ET LE PAYS D'AMBERT

C'est à Ambert que Cécile Sauvage écrivit *Mélancolie* et le *Vallon*, c'est la campagne autour d'Ambert qui inspira ces délicates et graves harmonies d'une âme solitaire, d'un paysage tout en recueillement, en méditation. Henri Pourrat, dans sa *Veillée de novembre*, a montré quel chant nouveau naquit à l'aspect de la lande livradoise plus sombre, plus moite, plus verte, plus douce que les garrigues de Digne et d'Avignon. Il y a changement complet ; tout s'épure et s'allège, la langue, le mètre, la façon de sentir, d'exprimer, de composer ; l'accent n'est plus le même, il a perdu en éclat, gagné en profondeur. On a parlé de Verlaine ; c'est inexact ; vous chercherez en vain le ressouvenir des gamineries ou des cabrioles verlainiennes. On a parlé de Keats et de Shelley ; ce n'est pas toujours exact ; Keats et Shelley, tout en ne reniant pas les forêts et les clairières de leur pays, ont donné leur cœur à la Méditerranée. Il faudrait plutôt penser à Wordsworth qui célèbra une région fort semblable au Livradois, les confins de l'Angleterre et de l'Ecosse, régions de fougères, de digitales, de narcisses, de campanules, de pastoures chantant de vieilles complaintes.

Vous connaissez l'hypothèse de Pourrat : le tempérament nordique, que Cécile Sauvage tenait de ses ancêtres maternels, artésiens et wallons, assoupi durant sa jeunesse en Provence, se serait réveillé en Livradois. Et Pourrat cite, s'émerveillant de leur exactitude, indiquant l'endroit qui les a probablement suggérés, certains poèmes de *Mélancolie* tamisés d'un jour vaporeux et tendre, un jour fondu d'azur, d'argent, d'or, de perle, assez fréquent à Ambert en juin, septembre, octobre, n'est-ce pas, François Angeli ?

Cécile Sauvage a compris et exprimé, peut-être aimé, d'autres aspects, d'autres ciels d'Ambert, non moins fréquents.

Voici une journée de neige, comme il y en a tant de novembre à

mai. Le ciel et l'air sont entre gris et noir ; les flocons arrivent sans cesse ; de temps en temps passe un oiseau à peine discerné, un flocon un peu plus gros. Quand vient le soir, on se demande s'il a fait jour :

*Je me souviens d'un paysage*
*Où la neige molle tombait,*
*Pareille à l'indolent plumage*
*D'un grand oiseau qui se dévêt.*

*Assise près de la croisée,*
*Je regardais le sol blanchir*
*Et les ramures dénudées*
*Sous les flocons s'épanouir.*

*On eût dit une maison triste*
*D'herbe pâle qui s'étendait,*
*Où le cœur perdu somnolait*
*Sans savoir même qu'il existe ;*

*Et lointains, les oiseaux nageaient*
*Dans l'eau dormante de la brume*
*Comme des oiseaux plus légers*
*Qui ne seraient faits que de plumes.*

Voici, par un après-midi de pluie fine, la ferme solitaire dans le grand pré qui s'étend derrière la maison Angéli. Ici, au crépuscule, un coup de vent écarte les nuages, rouvre la porte à l'azur, à la lune, au chant du rossignol.

*Devant un rang de bouleaux,*
*Et d'humble argile pétrie,*
*La maison sur la prairie*
*Rêve en ses troubles carreaux.*
*Le vent frais se lève et flotte.*
*Sur le seuil, vague, falote,*
*Une jeune femme apparaît,*
*Etend la main vers la prairie*
*Au vent qui va chasser la pluie,*
*S'éloigne d'un pas effacé,*
*Revient avec un homme en blouse.*
*Tous deux regardent la pelouse,*
*Les monts brumeux, l'air indolent ;*
*Ils entendent avec le vent*
*Le murmure des bouleaux blancs,*
*Rentrent mélancoliquement.*

*Elle se penche à la fenêtre,*
*Ferme les volets. Tout est clos.*
*L'ombre s'avance et pénètre*
*Le rang léger des bouleaux ;*
*On sent que la lune pure*
*Va derrière la toiture*
*Naître avec un chant d'oiseau.*

Voici encore, au bout de ce pré, vers la route et le bois de pins, un autre après-midi gris et moite. Rien ne marque le passage du jour à la nuit sinon le gris qui, peu à peu, se remplit d'ombre. Pourquoi la bergère chante-t-elle en ramenant ses vaches ? Sans doute pour se consoler de n'avoir pas vu le soleil ou dans l'espoir que, demain, il fera clair et tiède avec des nuages roses autour de Pierre-sur-Haute, des mousserons au pied des arbres :

*Là-bas dans un pré des vaches s'avancent*
*Le soir ; leur pelage a l'air d'être froid ;*
*Le vallon bleuit, la bergère chante,*
*Le calme est troublé par sa rude voix*
*Qui paraît venir d'ailleurs ou qui semble*
*Le cri d'un farouche et simple animal.*
*Puis elle se tait quand le bouleau tremble*
*Au vent de la nuit et d'un pas égal*
*Une à une alors les vaches reviennent*
*Se suivant de près sur l'horizon gris,*
*Avec la bergère encor plus lointaine*
*Dans l'ombre qui prend ses vagues habits.*

Il y avait, avant la guerre, à Ambert, un idiot que tout le monde connaissait et appelait *Louis l'idiot.* Il ne parlait pas, il émettait parfois un grognement, un cri rauque lorsque passait une belle femme. On ne le rencontrait qu'aux jours de chaleur, de bon soleil, de près fleuris ; toujours drôlement frusqué, la veste à l'envers, le pantalon trop large et en tire-bouchon, un feutre crasseux qui devait avoir une dizaine d'années et qui avait tout vu. L'été, Louis-l'idiot cueillait des fleurs, bleuets, boutons d'or, pissenlits, marguerites, scabieuses, s'en faisait des colliers autour de son chapeau et de ses reins, riait à grande bouche, unissait son jargon au chant des alouettes et des rossignols. Ce naturisme, psalmodiant à sa façon : *Cœli enarrant gloriam Dei*, le rendait sympathique à Cécile Sauvage ; Louis-l'idiot a trouvé place dans le *Vallon* :

*L'idiot a l'âme de l'oiseau,*
*Des fleurs tranquilles, du ruisseau.*
*Ses bras ont des gestes de branches ;*
*Il montre au soleil ses dents blanches*

*Comme l'eau miroite aux lueurs*
*Qui tombent des bouleaux pleureurs.*
*Quand il trouve un rossignol mort,*
*Il le prend, le berce et l'endort ;*
*Et quand un rossignol murmure*
*Dans le frêne ainsi qu'une eau pure,*
*Il enlève son vieux chapeau*
*Comme un dévot*
*Et il rêve qu'un long ruisseau*
*Souple où se mouillent les clochettes*
*Coule sur les branches muettes.*
*Son corps devient une âme immense*
*Qui sans paroles flotte et danse*
*Dans un vallon plein de ruisseaux,*
*De campanules et d'oiseaux.*

Est-ce à dire que Cécile Sauvage aimait le pays d'Ambert plus que tout au monde ? Elle garda une prédilection pour Digne ; c'était le coin de son enfance, des lavandes, des sauterelles, des moutons transhumants, du cimetière où reposaient ses grands-parents, de l'église où elle s'était mariée. Frileuse, de petite santé, elle disait souvent que l'hiver à Ambert était infiniment triste à cause du manque de soleil, mais que nulle part elle n'avait rencontré d'été aussi enchanteur. Telle est la pensée exprimée dans les lettres adressées, de Grenoble, à son mari en avril-mai 1912, et dont l'*Almanach des champs* a publié quelques fragments :

*... J'ai longuement pensé à tous les serrements de cœur que tu as dû ressentir en retournant vers Ambert, en revoyant le buffet de Lyon où nous avions dîné ensemble, en arrivant à Pont-de-Dore, cette mélancolique étape sur notre chemin d'exil. Que de choses vraiment douloureuses et pourtant si infimes qu'on ne saurait les décrire ! Je les ai sur le cœur tout comme toi et j'ai ressenti avec toi ce chagrin d'entrer dans une maison où n'est plus la voix d'Olivier, où sont des fleurs séchées, des graminées cueillies dans un champ l'an passé, au temps où si joyeusement la poésie nous conduisait dans les vallons. Ah ! les belles pelouses où mes pieds avançaient avec un amour si léger !...* (10 avril 1912).

*... Où sont les bouleaux d'antan ? L'été de l'an passé à Ambert m'apparaît dans son lointain comme une oasis délicieusement voilée. Tout m'y semble heureux, calme, léger...* (23 avril 1912).

*... Ambert est bien une Norvège, comme tu dis. Je repense aux longs et longs jours de brume et de neige que j'y ai vécus, collant aux fenêtres mon pauvre visage de nonne résignée et cloîtrée. Oh ! comme j'y ai senti lourdement passer l'éternité ! De tels pays écrasent l'âme. On y est payé aux jours de beau temps dans la campagne verte. Un seul jour heureux en fait oublier mille mauvais. Un petit rayon de soleil fait bien des choses, et quelle opiniâtreté nous mettons à attendre ce petit rayon ! Ainsi mes*

*bouleaux ne sont pas encore sortis de leurs langes d'écorce ? Comme ils m'ont parlé, l'an passé ! Mais à présent quels arbres me parleront ? Il me faut d'humbles arbres qui m'ont regardée longtemps souffrir et traîner ma mesquine petite vie...* (1er mai 1912).

Telle est la conclusion du *Vallon*. Le *Vallon*, c'est-à-dire la vallée de la Dore entre monts du Forez et monts du Livradois, éveillait chez Cécile Sauvage l'idée d'une musique supra-terrestre, la musique du silence, des étoiles, la musique que nous entendrons après la mort :

*Eternelle, muette et large solitude,*
*Les ombres ont ici une telle amplitude,*
*Un tel pouvoir de rêve et de recueillement*
*Emane de ces bleus et longs vallonnements*
*Que l'âme extasiée au faîte de l'espace*
*Elève la pelouse où les bouleaux s'effacent.*
*Au loin, le monde pâle et ses coteaux dormants*
*Et son humanité falote en mouvement*
*Se voile, dessinant sous l'atmosphère humide*
*La ligne et la douceur de son orbe limpide ;*
*Et c'est durant la nuit de ces espaces calmes*
*Que la sphère terrestre apporte jusqu'à l'âme*
*Le chant pur et léger d'un silence lointain*
*Qui poursuit sa rumeur dans le sommeil divin.*

X...



# RENCONTRE DE JEAN L'OLAGNE

*M*me *Marie-Antoinette Boyer a tiré de ses souvenirs comme d'un sable d'or et fixé d'un trait pur les heures lumineuses d'une enfance algérienne. Ce sont les* Roses de sable. *Car on trouve, paraît-il, dans les dunes du Sud, des cristaux en forme de roses, véritables roses de cristal ambré ramenées des sablons. Un livre plein non pas seulement d'odeurs, mais de rayons aussi* (1).

*Voici d'autres souvenirs que M*me *Marie-Antoinette Boyer veut bien donner à l'*Auvergne Littéraire. *Ils ajoutent certains traits à la figure de Jean Angeli, telle que l'a dessinée le numéro d'hommage, consacré par notre revue au compagnon et collaborateur d'Henri Pourrat disparu dans un remous de bataille, le* 11 *juin* 1915.

— Nous irons nous promener dans les bois de Fiesole, dit notre ami, et, si vous le permettez, mon camarade Angeli sera des nôtres.

Quand je me reporte à ce lointain printemps de 1912, j'éprouve encore l'immense joie que je ressentis en montant à Fiesole, entre les murs décorés de la campagne florentine ; je revois les jardins pleins d'iris en fleurs, les longs cyprès sombres aux troncs gris et dénudés, et j'entends le tintement doux des clochettes des couvents dans la poussière d'or qui flotte légère sur la vallée.

Jean Angeli, muet, marchait à nos côtés. Sa rêverie silencieuse semblait tantôt suivre le cours de l'Arno tantôt errer sur ces grands espaces jusqu'au delà des Apennins d'émeraude.

Ne sachant de lui que son nom, je le regardai : un front vaste, le regard chaud et pesant, le teint coloré par un brasier intérieur semblait-il, une bouche rouge, un peu amère, mais sensible et largement dessinée, il portait haut la tête et donnait l'impression d'un être fier, douloureux et ardent.

---

(1) Editions F. Carbonnel (1930).

Son attitude hautaine lui vient sans doute, pensai-je, de sa jeunesse studieuse : la littérature a prise sur une âme inquiète, qui plus tard, ayant trouvé sa voie, n'en gardera que l'essentiel. Ou peut-être n'est-ce qu'un grand timide, essayant de cacher sous un masque hermétique ce quelque chose qui rebute ou attire, une personnalité éclatante.

Dans sa préface à *La métairie de Jean L'Olagne*, Henri Pourrat a noté ce « besoin de la solitude, qui reste le désir d'une compagnie ».

Tout à coup Jean Angeli parla. Il dit que manger était un vrai tourment, un souci de chaque jour. Aussi essayait-il de remédier aux exigences de la faim en absorbant dans le courant de la journée plusieurs cuillerées d'huile d'olive.

— C'est la panacée universelle, affirmait-il.

Amusée, je lui racontai qu'en Languedoc, mon pays natal, on appelle cela faire comme l'âne de Rigaud, qui mourut, disait son maître, juste au moment où il commençait à s'habituer à ne plus manger.

Nous arrivions dans les bois de Fiesole. Au beau milieu d'une allée de hauts cyprès, encombrée de rochers comme le lit d'un ancien torrent, un mendiant, besace sur l'épaule, venait vers nous, chantant.

Il n'en fallut pas davantage pour orienter ma pensée vers nos vieilles chansons populaires, et, assise dans l'ombre propice de splendides pins parasols, je chantai éperdûment durant des heures :

*Toi qui connais les hussards de la Garde...*

et

*Qu'allais-tu faire à la fontaine,*
*Corbleu, Marion ?...*

et

*Collinet au pied d'un ormeau*
*Disait un jour à sa bergère :*
*Si tu m'es toujours si sévère...*

et encore

*Je me suis t-engagé pour l'amour d'une blonde...*

Quand je m'arrêtai, je surpris Jean Angeli attentif, les yeux braqués sur moi.

Continuez, me dit-il, je vous en prie.

Angeli est très sauvage, me dit le soir l'ami qui nous avait réunis. Je l'ai vu rire avec vous, ce qui est rare, et il m'a déclaré être heureux d'avoir fait votre connaissance. Les vieux airs que vous avez chantés l'ont ravi.

— Cependant, Jean Angeli paraît plutôt misogyne, répliquai-je.

— Peut-être, reprit mon ami, en souriant. En tous cas, il aime la gaieté.

Quant à moi, j'étais heureuse d'avoir amené le rire sur cette lèvre

dédaigneuse. Et qui sait si Jean L'Olagne en nous quittant n'a pas murmuré :

*O mon Dieu, notre âme est tellement journalière,*
*Que je vous sais gré de ce jour dominical...* (1)

— Si vous voulez bien, me dit-il, nous allons aller boire du « vino santo » délicieux dans un bar populaire. Ce n'est pas tant pour le « vino santo » que je vous y conduis, mais pour vous faire admirer le comptoir.

Dès l'entrée, Jean Angeli me désigna du doigt, comme une chose familière, le fameux comptoir, en marbre de Carrare sculpté. Son plaisir évident consistait à contempler cette blanche table décorée des pampres et des fruits de Bacchus.

Sous un aspect paisible, Jean Angeli cachait une nature violente. Détaché des choses d'ici-bas, avec une pointe d'amertume apparente, il allait, n'ayant peur de rien. Il semblait même chercher la bataille.

C'était l'époque de la guerre de Tripolitaine. Angeli alors se coiffa d'un fez qu'il portait fièrement à travers les rues de Florence. Plus on lui faisait remarquer le danger qu'il courait, plus il s'obstinait, « du même air immuable » (2), à arborer cette coiffure provocante. Et c'était un spectacle rare de voir déambuler ce grand garçon impavide, aux traits amaigris, au teint animé, coiffé d'un fez séditieux.

*Il faut du rouge pour mes yeux :*
*C'est la couleur qui fait gueuler...* (3)

Le soir, après dîner, des sortes de gondoles glissent sur l'Arno. Les promeneurs s'y laissent bercer « aux résonances des mandoles ». (4)

Nous choisîmes la plus pauvre d'entre elles : ni guitare, ni mandoline, mais des banquettes rapées, et un piano mécanique, dont les marteaux de bois tapaient sans nuances dans un flonflon de foire l'air de *Paillasse* ou *Souspirano*.

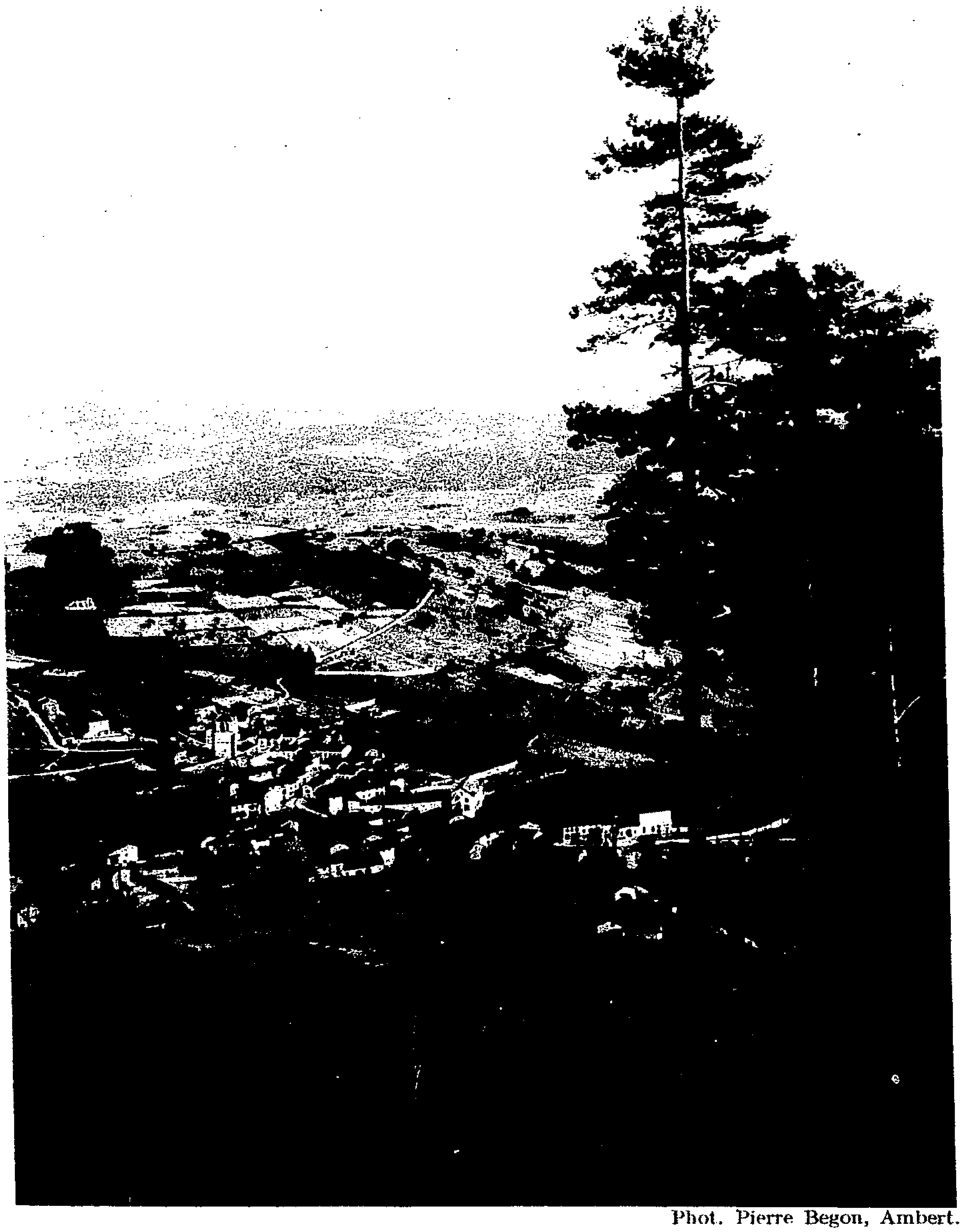
— Il faut entendre la musique italienne chez elle, Florence, Venise, ou Naples, pour en sentir l'étonnante nostalgie. J'avoue avoir été injuste à son égard, murmurai-je.

Jean Angeli acquiesça, d'un léger mouvement de tête. Combien de fois avait-il écouté ces chants plaintifs comme un répons à sa propre plainte ?

Les étoiles dans le ciel resté bleu palpitaient aussi au-dessus de nos têtes.

---

(1) Jean ANGELI, « *Dominical* ».
(2) Jean ANGELI, « *Vision* ».
(3) Jean ANGELI, « *Vers du Gouni* ».
(3) Jean ANGELI, « *La danse* ».



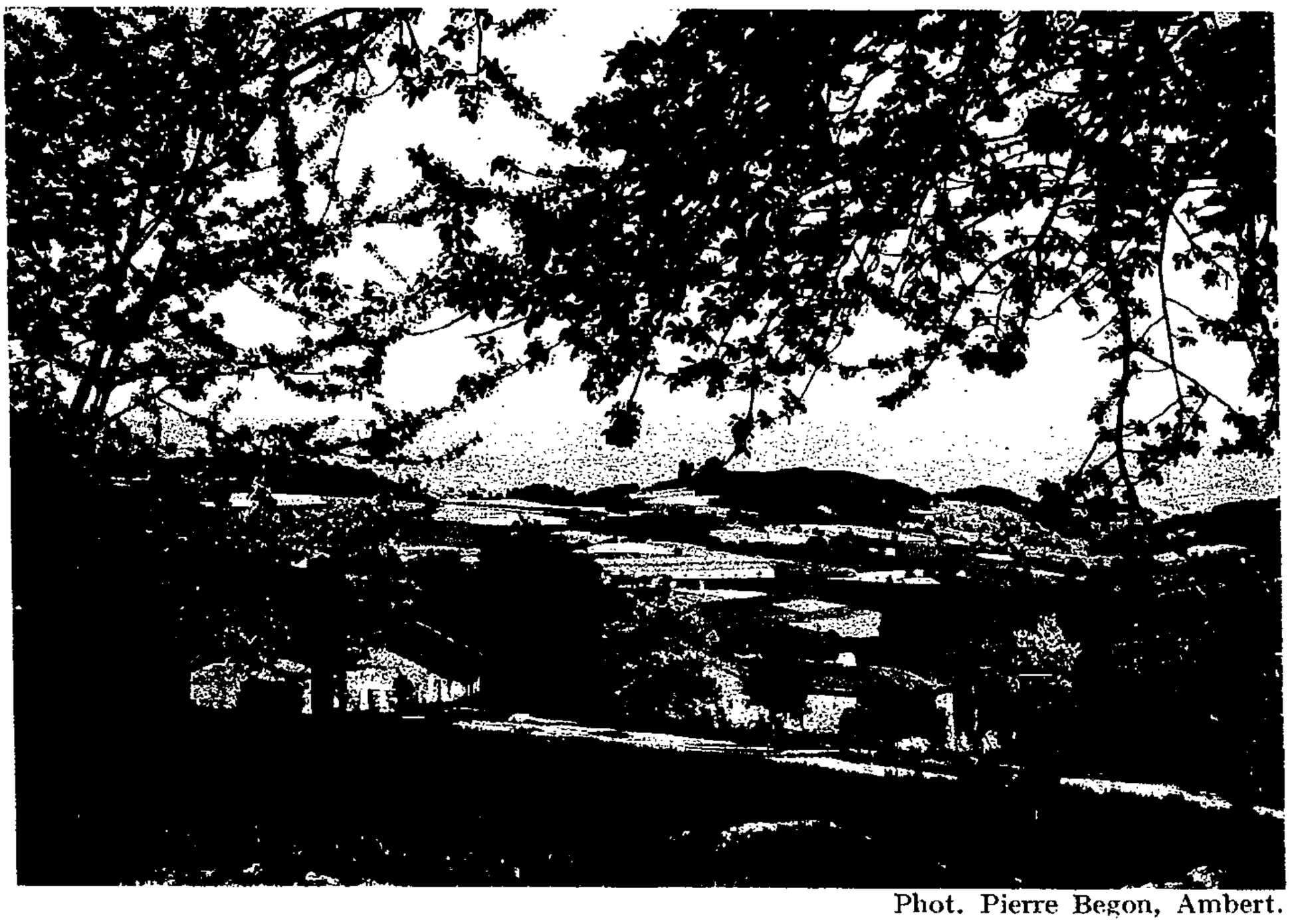
Phot. Pierre Begon, Ambert.

CHAMPETIÈRES.



Phot. Pierre Begon, Ambert.

EN DESCENDANT DES ESCURES.



Phot. Pierre Begon, Ambert.

AUX ESCURES.



Phot. Pierre Begon, Ambert.

LES ESCURES.

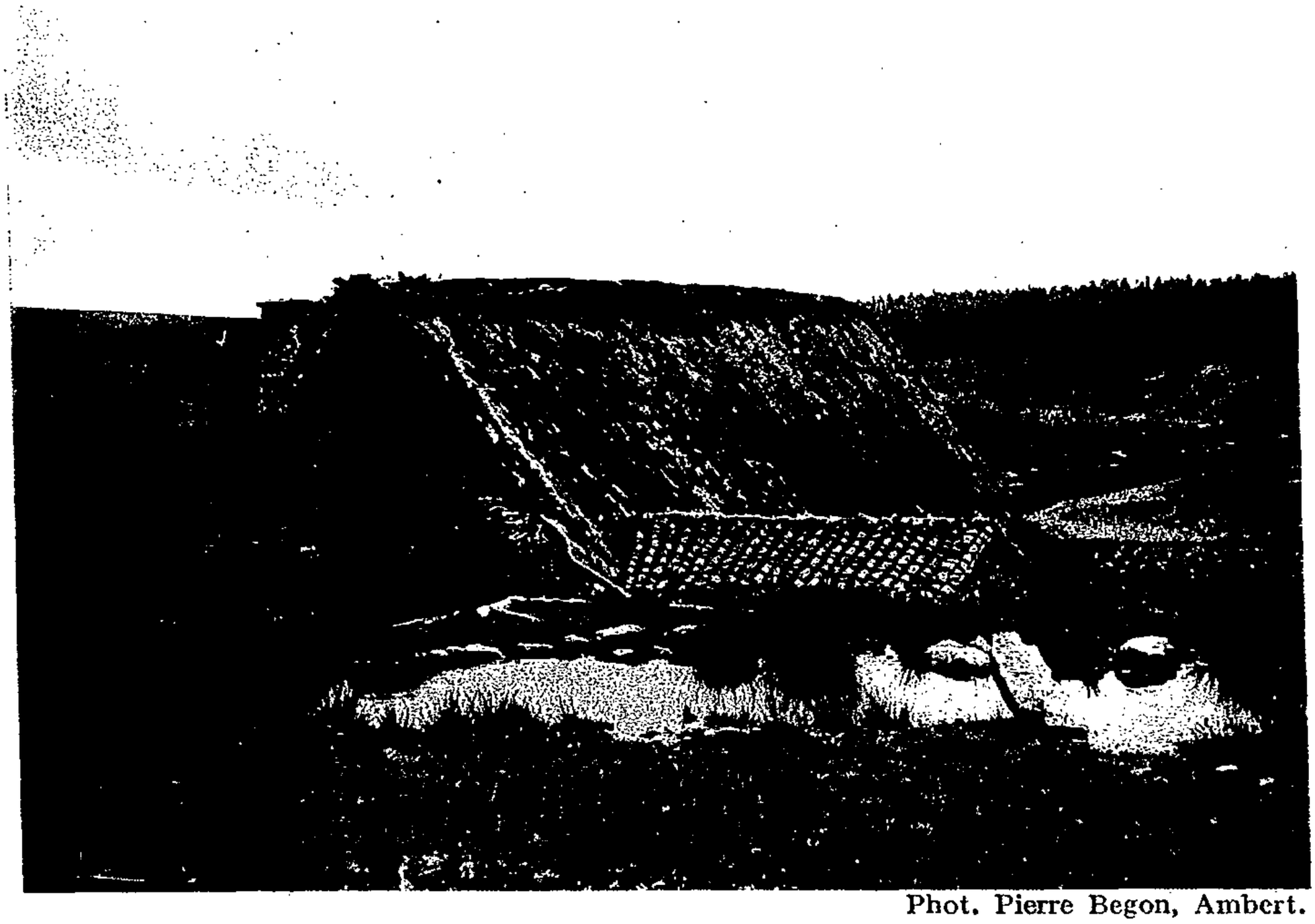


Phot. Pierre Begon, Ambert.

LES ESCURES.



VALEYRE.
*(Tableau de François Angeli).*



Phot. Pierre Begon, Ambert.

UNE JASSERIE EN HAUTE MONTAGNE.

Le lendemain, nous allâmes dans un café-concert en plein air, non loin de l'Arno. Dans la suavité du soir nous écoutions les naïves chansonnettes toscanes, en prenant une menthe à l'eau, quand survint sur la scène une jeune femme costumée en « garde française », qui chanta des chansons de chez nous.

Seuls Français, à coup sûr, parmi l'assistance, on eût dit qu'elle n'était là que pour notre plaisir. Et pour applaudir cette charmante enfant nous nous levâmes d'un bond.

Quel scandale ! A ce moment-là déjà nous avions souvent querelle avec notre sœur latine. Tous les yeux se tournaient vers nous. Des poings se tendaient menaçants.

Angeli était devenu écarlate. En voulant répondre à un voisin qui m'avait prise à partie, d'un geste brusque, dans sa colère, il renversa son verre de pippermint sur ma robe plissée, que j'appelais ma « lanterne japonaise », et sur mes souliers de velours d'un beau violet épiscopal.

Cela aurait pu mal finir. Je quittai le spectacle, en entraînant mes compagnons, mais nous eûmes grand peine à décider Angeli, et je sentis qu'il ne se rendait que par courtoisie et contre son gré.

« O mon enfant, modère ce cœur de lion sauvage » lit-on en épigraphe d'un des films de *Sur la colline ronde*. Que ce mot du tragique grec s'applique bien au jeune homme enthousiaste et froid rencontré ainsi à Florence !

« Cette inquiétude qui était son âme même » (1), une voyageuse, attentive aux choses plutôt qu'aux hommes, ne pouvait que l'entrevoir.

Comme je lui disais, avant mon départ, combien je l'enviais, lui qui avait des mois et des mois pour découvrir et contempler à loisir toutes les beautés de la terre toscane, je me souviens qu'il me répondit :

— Non, ne m'enviez pas. Florence est une ville où l'on s'endort. On y arrive plein d'énergie, et peu à peu, sous ce ciel, on se laisse envahir par la douceur de vivre.

Pour faire un bouquet, on coupe les plus belles fleurs.

N'en avait-il pas le pressentiment celui qui a écrit :

*Moi, cependant, debout sur le quai de la vie,*
*Je sens sourdre le flot des sanglots abrégés...* (2)

le courageux et tendre enfant de la rude Auvergne, qui, trois ans plus tard, devait mourir au champ d'honneur, en riant ?...

MARIE-ANTOINETTE BOYER.

(1) Henri POURRAT, préface à *La Métairie de Jean L'Olagne*.
(2) Jean ANGELI, *Train d'automne*.

# LOU VÉ PAIRE JUAN

Judà d'uen grifou fai de sorto,
Lou vé Juan s'is vengu seta
Au souleu endavans sa pouorto ;
Raseba mai se vet cata
Soun chi que branlo no quoua torto.

Que trasse d'ome ragani
Retrais 'no garoulo d'ès Doro,
Ouonte pus grand-cad li demoro
Ma tapau de rucho en defouoro
De soun cadabre digarni.

Quant a ? Quatrevient... mai beliau :
Un bounichou de lano muso
Que nen sourtis de ralipiau ;
No brayo vel janu qu'is vueo
E petassado en de mourciau.

D'uen é las viso pé la liuènto
Ouont, dau biais que fason vès nous,
An cacha lous proumeis planjous,
E, biauseni, io se souvènto
Quouro se mai fasio missous.

Es sous vient ans se tourno vire,
— (Ce que devenon menimi !) —
Gas que boujavo dau chami
Lous que li troubavon à dire....
Ho ! li valio mai ètre ami.

Ero le pus fouort que lhi'aguèsse
Mai que dès lègas, pèr ma fe !
Pas 'nautre gas que le tenguèsse...
.. Io levavo en quen lio siguèsse
Un char de douas motras de fe.

**Quand èro tèms de la sejado**
**Cé n'avio pas uen pèr acai,**
**Coumo se, pèr le cop de dai :**
**Vesion ma l'erbo pé la pradò**
**Que voulavo.... e re pus pas mai !**

**Brave paret pé le vialage,**
**Se e sa fènno, la Françon,**
**— La pauro, anu davans Diu siage ! —**
**Quouro, le jour dau maridage,**
**Musicavo lou Catillon.**

**Davans se vet chès la Gratouno**
**Ouont vengué, pèr fare l'amour,**
**Eufri un riban de coulour**
**Embei sa drolo, la Françouno,**
**Que tritous voulion diens le bourg.**

**E dire, en la tira de caire**
**« Pèr quet riban... Chau doux poutous ! »**
**« Mas, Juan, aco se diéut pas faire... »**
**Dé basto, dermissio la maire,**
**E nen prengué prou mai que dous !**

**Le tèms fussis nadas pèr nadas**
**Coumo fussis l'aigo dau riéu :**
**Un cop l'eivar, un cop l'eitieu**
**D'a-pèr-teiro fan liours passadas**
**En nous beila chacu co siéu....**

**Tourno de flours totas las primas ;**
**Prè'vi pleugu co s'eiclargis.**
**Prè de penas an de plasis,**
**E de reire sét de lagrimas...**
**De jouinesso ? nen tourno gis !**

**... E Juan fa le tour de sa vido,**
**Coum'aco, en se souventa**
**Dipus le cop que se marido**
**Juco anu sa pauto eimarfido**
**Que le pouot quasi pus pourta.**

**Mentre, le souleu, dès la pouorto**
**S'is divira tot bellamèn.**
**Ouro, le sero qu'is pus liuen,**
**Juan se draisso padidamèn**
**E Labri sét'bei sa quoua torto.**

R. MICHALIAS.
**Juin 1910.**

# LE VIEUX PERE JEAN

Aidé d'un bâton de houx pour cet usage,
Le vieux père Jean a voulu s'asseoir
Au soleil sur le devant de sa porte ;
Tout près aussi se vient accroupir
Son chien qui agite une queue tordue.

Ce petit homme ratatiné
Rappelle une vieille souche d'arbre des bords de la Dore,
Où plus grand'chose ne reste
Qu'un peu d'écorce rugueuse à l'extérieur
De son corps vidé.

Quel âge a-t-il ? Quatre-vingt ans... peut-être plus ;
Un petit bonnet de laine brune
Dont il s'échappe de rares cheveux ;
Un pantalon usé vers le genou,
Et rapiécé avec des morceaux.

D'un œil fatigué, il scrute le lointain.
Où, à la mode de chez nous,
On a dressé les premières meules de gerbes ;
Et le pauvre, il se rappelle
Lorsqu'il faisait lui aussi les moissons.

Vers ses vingt ans il se revoit,
— (Oh ! comme on devient tout de même !) —
Gars qui *otait de son chemin*
Ceux qui voulaient le contredire...
Certes, il valait mieux être son ami.

C'était le plus fort qu'il y eût
A plus de dix lieues, par ma foi !
Aucun autre gars qui pût en venir à bout...
Il soulevait, aussi engagé qu'il fût,
Un char de deux montres de foin.

Lorsque c'était le temps de la fauchaison,
Il n'en était aucun aux environs
Comme lui pour (lancer) le coup de faux :
On ne voyait plus que l'herbe dans le pré
Qui volait... je ne vous dis que ça !

Joli couple au travers le village,
Lui et sa femme, la Françoise,
— Que la pauvre, aujourd'hui, devant Dieu soit ! —
Lorsque, le jour de leur mariage,
Les menait en musique le Catillon !

Un peu avant, il se voit chez la mère Gras,
Où il vint, pour faire sa cour,
Offrit un ruban de couleur,
A sa fille, la jeune Françoise,
Que tous convoitaient dans le bourg.

Et lui dire, en prenant à part :
— « Pour ce ruban... il faut deux baisers ! »
« — Mais, Jean, cela ne se doit pas faire... »
— Bah ! la mère dormait...
Et il en prit bien plus de deux !

Le temps fuit années par années
Comme fuit l'eau du ruisseau :
Tantôt l'hiver, tantôt l'été
Régulièrement accomplissent leurs périodes
Nous apportant chacun ce qui lui est particulier.

Il revient des fleurs tous les printemps ;
Après avoir plu, le temps s'éclaircit.
Après des peines on a des joies,
Et du rire suit des larmes...
De la jeunesse ?... il n'en revient pas !

... Et Jean fait la revue de son existence
De cette manière en se remémorant
Le jour où il se marie
Jusqu'à aujourd'hui que sa jambe raidie de froid
Ne le peut presque plus porter.

Pendant ce temps, le soleil, de la porte
S'est éloigné lentement.
Maintenant que le soir n'est plus loin
Jean se relève péniblement,
Et le labri le suit avec sa queue tordue.

Juin 1910.

R. MICHALIAS.

# BRAVES NOMS AMBERTOIS

A PIERRE DE NOLHAC.

**Tourlonias, Quiquandon, Chanteloube, Pichoir,**
**Braves noms auvergnats que l'étranger dédaigne !**
**Chacun d'eux est un fruit savoureux du terroir :**
**Sous ses piquants, une châtaigne.**

**Et quand, les déchiffrant — Poutignat, Molimard ! —**
**Devant l'auberge ou bien la boutique aux fromages,**
**Un poète survient, l'œil quêteur, il repart**
**Avec une aubaine d'images :**

**C'est le *Jardin public* — quoi donc ! si près des bois ? —**
**Où les jeux des gamins pressés autour d'un buste**
**Et juchés sur le mur, seuls, jaillissent parfois**
**Du silence glauque et vétuste ;**

**La place du marché : des groins reniflant,**
**Hors des cages, fleuris en roses indiscrètes ;**
**La plaintive douceur des veaux flanc contre flanc**
**Liés aux brancards des charrettes ;**

**En l'ultime quartier tortueux du Passé,**
**Les regards des logis dont la façade obèse**
**A l'air d'un paysan le dimanche engoncé**
**Dans une blouse qu'on empèse ;**

**Monté vers le parvis, un grave char à bœufs ;**
**De son odeur de foin, il encense l'église**
**Absorbant la clarté des lointains verts et bleus**
**Et plus blonde encore que grise...**

**Chartoire, Moneyron et Tite-Matichard !**
**Toute la ville tient dans ces syllabes rudes**
**— Et le profil, trop grand pour l'âme et le regard,**
**Des montagneuses solitudes.**

**De même qu'un enfant mange au creux de sa main,**
**Trouvaille du sentier, la fraise ou la framboise,**
**Le poète gourmand se délecte en chemin**
**De cette récolte patoise.**

MARIE-LOUISE VIGNON.
Ambert, 1922

# TABLE DES MATIERES


| | Pages |
|---|---|
| P. DE NOLHAC. — Frontispice : *Souvenirs d'Ambert* | 5 |
| Henri POURRAT. — *L'ancien monde* | 9 |
| Lucien GACHON. — *Le Fossé d'Ambert* | 15 |
| Marie POMEL. — *Le Livradois montagneux* | 21 |
| J. COIFFIER. — *Notice historique sur Ambert et le Livradois* | 31 |
| Franck IMBERDIS. — *Le Livradois, marche orientale de l'Auvergne* | 47 |
| G. DESDEVISES DU DEZERT. — *L'Eglise Saint-Jean-d'Ambert* | 54 |
| Georges LEGARET. — *Note sur la papeterie d'Ambert et son importance* | 59 |
| X... — *Documents sur le commerce ambertois, XVIIIe siècle* | 62 |
| Pierre MESSIAEN. — *Quelques souvenirs sur Ambert* | 65 |
| X... — *Un ...« Touriste » à Ambert en* 1810 | 70 |
| Claude DRAVAINE. — *Le pays des signes et de la vision* | 73 |
| Victor GUIDY. — *Le Livradois religieux* | 77 |
| J. DESAYMARD. — *Chabrier et la Lyre Ambertoise* | 88 |
| Albert CHEREL. — *Deux écrivains Ambertois* : P. de Nolhac et Henri Pourrat | 92 |
| X... — *Cécile Sauvage et le pays d'Ambert* | 97 |
| Marie-Antoinette BOYER. — *Rencontre de Jean l'Olagne* | 102 |
| MICHALIAS. — *Un poème* | 106 |
| Marie-Louise VIGNON. — *Braves noms Ambertois* | 110 |


6 Bois gravés inédits de Fr. ANGELI, réservés aux tirages de luxe :

*Eglise Saint-Jean*
*Maisons du XVe, place des Minimes*
*Le Mont Thialier*
*Moulins à papier de Laga*
*Nouara*
*Les Escures*

16 héliogravures hors-texte représentant des sites du Livradois et paysages décrits dans l'œuvre d'Henri Pourrat.

Couverture en couleurs et bois de Fr. ANGELI. Une carte de sites et excursions. Nombreuses vignettes dans le texte.

La Revue a publié déjà comme numéros spéciaux,
de 1924 à 1932 :

*Hommage à Jean l'Olagne* (Jean ANGÉLI) ; *Riom, Capitale du Duché d'Auvergne ; Le Puy de Dôme. Montagne sainte Arverne* ; *Auvergnats et Marocains*, par Maurice BUSSET ; *Royat et Chamalières*, par E. et H. du RANQUET ; *Gergovia*, par E. DESFORGES et Dr P. BALME ; *La Paroisse et l'Eglise N.-D. du Port*, par G. ROUCHON et Dr P. BALME ; *L'Auvergne Thermale à l'Epoque Gallo-Romaine*, par le Professeur CHABROL ; *Au Pays d'Artense*, par Léon GERBE.

La plupart de ces volumes, f. in-8 raisin, illustrés de reproductions de photographies, bois, croquis, eaux-fortes, ont été édités en même temps par tirages limités, sur papier d'Auvergne à la main ; accompagnés de hors-texte, eaux-fortes originales, numérotées et signées de
Ch. JAFFEUX.

# CHEZ NOS SOCIÉTAIRES, CHRONIQUES

**Notre numéro de novembre-décembre reprendra l'abondante bibliographie des Livres du Pays parus depuis un an et que la spécialisation de nos cahiers nous a obligé d'interrompre.**

## Deuils.

**M. Etienne MICHELIN.** — Bien qu'il ne fut pas personnellement associé à nos oeuvres régionalistes, celles-ci ont trouvé chez de nombreux membres de sa famille assez de sympathies pour que leur deuil tragique soit mentionné en nos annales par un tout spécial hommage.

Ce jeune chef de la grande Usine Clermontoise est mort au pied des Puys, martyre d'un progrès vers lequel le portait une foi plus forte encore que les joies les plus chères et les plus douces de l'existence. Il aura tracé un sanglant sillon dans l'aride terre volcanique, en vue de sa demeure natale, en tombant comme un soldat qu'il était de la grande cause des ailes et de l'Industrie Française. Nous l'honorons pour l'exemple de courage insouciant, de ferme vouloir, de simplicité de vie et de confiance en l'au-delà qu'il laisse après lui comme unique consolation à la douleur infinie des siens.

**Me Pierre ONDET** (12 août), avocat à Clermont. — Tant de dons naturels charmants, de qualité de coeur altruistes, de bonheur familial et d'amitiés créés par lui : une mort soudaine enlève tout. Jacques Bardoux, en un émouvant morceau d'éloquence, nous a fait comprendre, lors des obsèques du jeune maître, ce que nous avions perdu d'exceptionnel avec lui.

**M. Charles MARRET** (12 septembre). — Le propriétaire du château de Theix, Chevalier de la Légion d'Honneur, était pour les lettres auvergnates, un ami de longue date et combien discrètement dévoué.

Chaque nouvel ouvrage, chaque volume ayant trait à notre région allait prendre place dans son tirage le plus luxueux, sur les rayons de sa bibliothèque, collection précieuse qui témoignera longtemps de ses goûts hautement intellectuels. Notre souvenir ne cessera de s'associer au deuil de Madame Marret, de leurs enfants et petits enfants.

**Madame Rose COMBE** (24 septembre). — En attendant que nous puissions sans doute rendre un hommage littéraire à l'humble garde-barrière, nous nous inclinons tristement devant la tombe de celle qui vécut, contemplatrice de son petit terroir, dans la modeste maison-halte, sur la ligne d'Ambert à Pont-de-Dore.

Vêtements
CONCHON - QUINETTE

articles de voyage et maroquinerie
bon et bon marché
AU DÉPART
anc^e maison Dalmas
BOHAT
11 rue du 11 Novembre 11
Tél. 5 55
CLERMONT-FERRAND

Rose Combe aura réalisé un souhait de Jean l'Olagne et Henri Pourrat : l'écrivain spontané, l'exsurgence terrienne d'un authentique témoin narrateur de la vie paysanne. Dans les nombreux manuscrits laissés par notre collaboratrice, dans son roman « le Mile des Garets » publié l'année dernière, la vie et la société de ces gens de la vallée de la Dore nous est retracée sans rhétorique, sans effets. Ou plutôt tout « l'effet » réside dans la justesse même des notations, la nudité de l'exposé, l'impassibilité apparente qui rend plus expressifs, plus mordants, l'humour, l'ironique philosophie qui colorent toute observation paysanne. Surtout pas de « réalisme » et d' « idées revendicatrices » qui rendent si fausses et si sottes les productions d'atelier des écrivains du genre populiste. Nous avons perdu l'un des plus précieux postes d'écoutes du Folk-lore Auvergnat.

**Armand DELMAS.** — Les Lettres Auvergnates et particulièrement les amis de la Haute province doivent prendre le grand deuil. Armand Delmas est mort et nous ne pouvons mieux faire que laisser parler ici Gandilhon-Gens-d'Armes, en reproduisant son article nécrologique de l'Auvergnat de Paris.

M. Armand Delmas, longtemps avocat et, depuis quelques mois, juge au tribunal civil d'Aurillac, vient de mourir, à 63 ans, dans sa propriété du Bouyssou, près de Crandelles. Comme avocat, comme agronome, comme homme de lettres et à d'autres titres encore, il laisse en Haute Auvergne d'unanimes regrets. On n'est pas près d'oublier, à Aurillac, son charmant recueil de contes, *Les Menettes de Roumégoux*, et son roman de moeurs locales, si finement spirituel, *L'Armoire au linge blanc*. Quand parurent ces ouvrages, on disait de lui qu'il était notre Alphonse Daudet. Avec un peu moins de modestie et un peu plus de persévérance à écrire, il aurait pu l'être pleinement.

« Il fut, avant 1900, l'un des premiers ouvriers de la renaissance auvergnate. Il aurait pu en être un des protagonistes. Mais il semble qu'il ait

Les déménagements W. Fillou
sont effectués avec un
matériel de premier ordre
par un personnel stylé et
consciencieux.
Suppression du pourboire.

W. FILLOU
17, RUE BLATIN
:: Téléphone 22-92 ::
CLERMONT-FD

LA CUISINE
AU GAZ
EST LA PLUS PROPRE, LA PLUS RAPIDE
LA PLUS SOUPLE, LA PLUS HYGIÉNIQUE
LA PLUS ÉCONOMIQUE
si l'on sait employer le gaz rationnellement
et si l'on dispose de bons appareils

négligé sa production personnelle pour éveiller le goût littéraire chez les autres et servir la renommée des meilleurs. Ce qu'il fit pour Vermenouze est admirable. N'est-ce pas, Jean Ajalbert ? N'est-ce pas Henri Delteil ? C'est grâce à lui que parurent *Flour de Brousso* et *En plein vent*.

« Et il travailla à la rénovation de l'agriculture comme à celle des arts et des lettres, avec la même patience, le même goût sûr et fin, le même dévouement. Ah ! le bon serviteur de l'Auvergne et l'homme charmant qu'il fut ! Je garderai toujours le regret de n'avoir pu fréquenter davantage ce gentilhomme campagnard d'une si rare distinction. Au nom de ceux qui, le connaissant un peu, n'ont pu assister à ses funérailles, je salue ici sa mémoire avec une grande tristesse. » C. G.-G.

Nous avons encore à participer aux deuils ci-après :

— Le Chef d'escadron **Jean Viallard**, décédé le 22 août. Très ancienne et très sympathique figure de la société militaire de Clermont d'avant guerre. Nous offrons à sa veuve, à son fils Guy Viallard et à sa fille, Madame Paul Berger, déjà cruellement éprouvée par la perte de son jeune époux, l'expression de nos condoléances les plus sincères.

— M. **Pierre Gerest**, décédé le 22 août. Il était le beau-père du Dr P.-F. Attaix et grand père du Dr Pierre Attaix. Nous offrons à Madame Attaix et à toute sa famille, l'hommage de notre sympathie attristée.

— Mme **Félix Passion**, décédée à Paris le 15 octobre, mère de Me Pierre Passion avoué à Paris, qu'il veuille bien trouver ici le témoignage renouvelé de notre vive sympathie.

Mademoiselle Véronique
Marchande de
FRIVOLITÉS
Sous les Arcades
de la Préfecture
Clermont-Fd

LINGERIE
ROBES
PARURES
et tout ce qui
concerne l'enfant

## Mariages.

**Le 12 mai 1932, à l'église de l'Immaculée-Conception, a été célébré le mariage de Mademoiselle Régine Auzelet, fille de M. Fernand Auzelet, Professeur de géographie et d'Histoire, membre de la « Veillée », et Mme Auzelet, avec M. Pierre Chaintreau, Ingénieur E. P. C. I., Licencié ès-Sciences.**

**— Le mardi septembre, le R. P. E. de la Vaissière a béni, en l'église de Volvic, le mariage de Mlle Gabrielle Barrière, fille de M. Joseph Barrière, directeur adjoint à la Banque Adam, à Paris et de Mme, née Piron, avec M. Louis Anglès d'Auriac, Ingénieur civil des Mines, fils de M. Pierre Anglès d'Auriac, Ingénieur en chef au corps des Mines, décédé, et de Mme, née de Lajudie.**

**Une très brillante réception au château de Counils a réuni ensuite toute une élite de la société de notre province à laquelle la famille Barrière est reliée par une multiple parenté et de séculaires sympathies.**

**— Le mariage de Mlle Marie-Thérèse Giraud, avec le Docteur Remi Barrier, ancien interne des hôpitaux, a été célébré le 11 août, en l'église de Pionsat.**

**Nos meilleurs voeux aux jeunes époux.**

**Robes pour mariages et cérémonies**
**Robes du soir et d'après-midi**
**Tailleurs et Manteaux**

**Mary Teyras**
Couture

English Spoken

Téléphone 13-60
10, rue Fontgiève
**Clermont-Ferrand**

## Fiançailles.

— M^lle **Françoise Canque**, fille du Docteur, Président de la Société des amis de l'Université, et de M^me Canque, agrégée de l'Université, est fiancée avec **M. Guelfucci**, Rédacteur en Chef du *Pascal Paoli*.

— **M. Jean Piollet**, interne à l'Hôtel-Dieu et fils de l'éminent chirurgien des Hôpitaux de Clermont, avec M^lle **Elisabeth Delorme.**

— **M. Raymond-Raoul Bergougnan**, fils et beau-fils de M. et M^me Jean Bergougnan, née Talobre, avec M^lle **Geneviève Otto.**

Tous nos meilleurs voeux.

## Naissances.

— **Gilbert**, fils du Baron et de la Baronne Arnoux de Maison-Rouge. Lunéville, 31 juillet.

— **Jean**, fils du Vicomte de Bonald et de la Vicomtesse, née Henriette de Lastic. 23 juillet.

— **Yves**, fils de M. Jean de Torsiac et de M^me, née du Tremont. Calcutta, 27 septembre.

**L'élégance masculine**

**Magasins du Progrès**
Tailleurs

Vêtements
sur mesure
et faits d'avance

Téléphone 2-12
6, place Gaillard
**Clermont-Ferrand**

# Revue des Revues.

**FRANCHE-COMTE, MONTS JURA, HAUTE-ALSACE.** — 6, Grande-Rue, Besançon (nos d'avril et de décembre 1931).

Un extrait de la vie de Charles Nodier, de Mme Marguerite Henry-Rosier. *La rentrée des troupeaux au pays de Gex*, de M. Georges Graff. Une excellente étude de M. Ernest de Ganay sur Lévy-Dhurmer, peintre des *Songes*. Un charmant acte en vers : *Le Retour*, anonyme.

**LA GRAND'GOULE.** — Bibliothèque municipale. Facultés. Poitiers (No février-mars 1932).

De M. R. Jozereau, directeur de la revue : *Voici mes livres*, intéressantes considérations sur les donations de livres aux bibliothèques des villes. De M. Pierre Massé, le critique d'art bien connu, un article sincère et coloré sur *Fernand Serreau, peintre du Poitou.*

**LA RENAISSANCE PROVINCIALE.** — 7, cours Anatole-France, Bordeaux (nos de juillet-août-septembre 1931 et mars-avril 1932).

**LA TRAMONTANE.** — 2, rue Révolution-Française, Perpignan. nos d'octobre-novembre 1931 et février-mars 1932).

Ne passons pas sous silence les vers des poétesses Doëtte Angliviel et Marie-Louise Dromart : *Puisque l'automne vient* et *Les ombres fraternelles.*

**LE COURRIER DE LA PRESSE « LIT TOUT »** renseigne sur tout ce qui est publié dans les Journaux, Revues et Publications de toute nature. Paraissant en France et à l'Etranger, et en fournit les extraits sur tous sujets et Personnalités. Fondé en 1889. circulaires explicatives et Tarifs envoyés franco. Ch. Demogeot, Directeur, 21, boulevard Montmartre, Paris (2e).

*Le spécialiste du bas*

YVÈS

19, Rue du 11 Novembre
CLERMONT-FERRAND

*Ses séries de luxe pour la ville et le soir*
*ses pullovers*
*ses sweaters*
*ses vêtements pour la montagne et le sport*

TÉLÉPHONE 2-72
R C. 11.382

**LA REVUE DES VISAGES.** — 4, rue Pommier, Villeneuve-Saint-Georges.

Numéro de novembre 1931, consacré à M. Binet-Valmer ; de décembre 1931, consacré à M. Léon Riotor ; de janvier-février 1932, à M. Marcel Berger.

**MA REVUE.** — 71, boulevard de Versailles. Saint-Cloud. (nos de mars 1932).

De M. le Colonel Godchot, une sévère critique de la traduction par M. Henri Gœlger, des *Bucoliques* de Virgile.

**LA BOURGOGNE D'OR.** — Chagny (Saône-et-Loire) (nos 4 de 1932).

De belles strophes, *Lassitude*, de M. Prosper Maufoux.

**L'ARGUS DE LA PRESSE « VOIT TOUT »**

Fondé en 1879, **Doyen** des Bureaux d'extraits de Presse, 37, rue Bergère, **Paris**, lit et dépouille, par jour, plus de 20.000 Publications dans le Monde entier, dont il envoie les articles sur tous les noms et questions qui lui sont indiqués.

**L'Argus** édite l'**Argus de l'Officiel** qui peut donner tous les votes des hommes politiques.

**L'Argus** peut procéder à toutes Recherches Rétrospectives.

**L'Argus** établit tous devis de publicité, et se charge des insertions dans tous les journaux.

*Tout ce qui concerne la Musique*



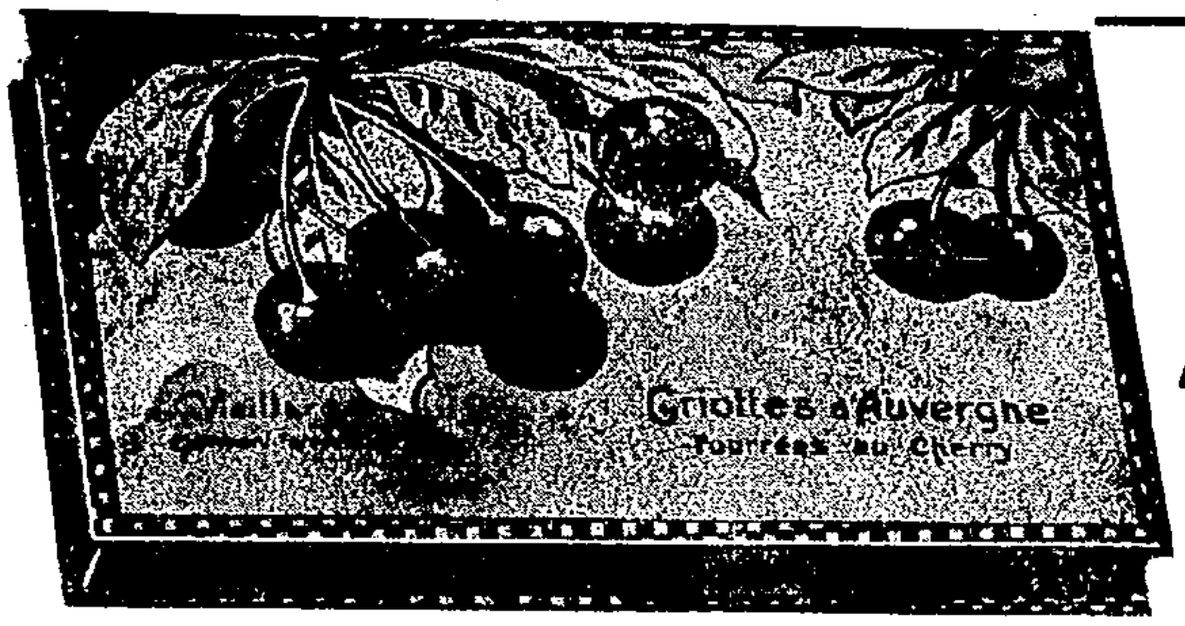
*Disques et Phonos* **PATHÉ**

**à Ste Cécile**

*Perretière*

8 Bd Desaix (en face la Préfecture.)

*Clermont-Ferrand* Téléphone 2-25




Vous trouverez toutes les délicieuses
**Spécialités d'Auvergne**
chez **J. DUDOT,** Succr de
**A. VIEILLARD**
CONFISEUR
31, rue Pascal, 31
Clermont-Ferrand

**LA REVUE DES PAYS D'OC.** — Villa Zani. boulevard Sixte-Isnard, Avignon (nos de mars et avril 1932).

Remarqué le début de l'article, *Les surprises d'une généalogie*, de M. Raoul Bousquet :

« Qui ne connait à Marseille la place de Lenche ?

« Elle est loin du tumulte des affaires et des grandes coulées de la circulation. » Pas d'une éblouissante clarté cette dernière phrase, ni d'un français très pur. L'auteur doit sans doute y être « dans les affaires » et circuler dans les grandes coulées en question.

A noter *La Chèvre d'or*, du Capiscol de l'Ecole de Limagne, M. B. Vidal.

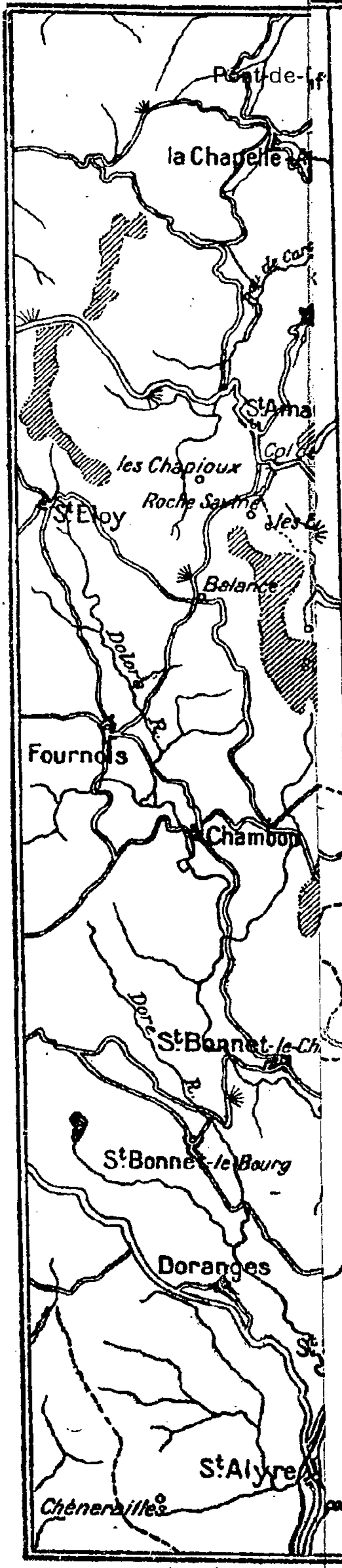
**CORYMBE.** — Saint-Julien de l'Escap, par Saint-Jean-d'Angély (Charente-Inf.) (nos de mars-avril 1932).

Quatre pages de bons vers de divers auteurs. J'ai particulièrement goûté *L'ombre du laurier* de M. Jean-Abel Marchard.

(*A suivre*). **Marcel FROMENTEAU.**

**Lamazière**
JOAILLIER
OBJETS D'ART
MONTRES DE
PRÉCISION
23, Rue des Gras
CLERMONT-FERRAND

*Imp. Générale. — Clermont-Fd.* *Le Gérant:* **Emile DESFORGES.**




# LE LIVRADOIS

Echelle

Mèt. 500

0 1 2 3 4 5 6 7 8 Kilomètres

Principales localités, Principaux sites décrits par les littérateurs et les historiens de la région.

## LÉGENDE :

- *Cours d'eau.*
- *Chef-lieu de commune.*
- *Autre localité.*
- △ 824 *Point culminant et altitude.*
- *Grand'route.*
- *Route praticable aux automobiles et point de vue.*
- *Chemin pour piétons.*
- *Hauts plateaux incultes (pâturages ou forêts).*
- *Limite du département.*

LESPINASSE del. PARIS

# LE
# LIVRADOIS

Echelle

Mèt. 500 — 0 1 2 3 4 5 6 7 8 Kilomètres

Principales localités, Principaux sites décrits par les littérateurs et les historiens de la région.

LÉGENDE :

- Cours d'eau.
- Chef-lieu de commune.
- Autre localité.
- △ 824 Point culminant et altitude.
- Grand'route.
- Route praticable aux automobiles et point de vue.
- Chemin pour piétons.
- Hauts plateaux incultes (pâturages ou forêts).
- Limite du département.

LESPINASSE del. PARIS

# L'AUVERGNE

## Littéraire, Artistique & Historique

**Fondée en 1924 par Armand Peysson et Alexandre Borrot**

est l'organe de :

## I. La Société Littéraire et Artistique du Puy-de-Dôme.

*Président* : G. Desdevises du Dezert, 5, avenue de Royat, Chamalières
*Vice-Présidents* : Emile Lasbax, Joseph Desaymard.
*Membres du Comité* : Dr P. Balme, Dr Canque, Dr Cany, G. Delaunay, E. Desforges, Dousse, M. Fromenteau, V. Guidy, M. Pourcher, B. Vidal.
*Secrétaire* : Victor Guidy, 5 boulevard Gergovia, Clermont-Fd.

## II. La Veillée d'Auvergne de Paris.

*Président* : M. Eugène de Ribier, Agrégé des Lettres, Directeur de *La Revue des Poètes*, Proviseur du Lycée Pasteur, à Neuilly.
*Membres du Comité* : Mlles Emilie Arnal, Amélie Murat, MM. Maurice Busset, Canteloube, Dr Chabrol, Victor Fonfreide, Emile Gaillard, Gandilhon Gens d'Armes, Pierre Rodet, Dr Emile Roux.
*Secrétaire général* : M. René Londiche, 4, rue Félix-Voisin, Paris XIe.
*Trésorier* : M. Victor Teissèdre, 5, rue Léon-Vaudoyer, Paris VIIe.

## III. La Fédération Arverne.

*Président* : M. Roger de Bonnafos, 7, rue du Colonel-Combes, Paris VIIe et de Lamothe, par Calvinet, Cantal.
*Siège social et Secrétariat* : Librairie Paillard, 51, boulevard Raspail, Paris VIe. Tél. : Littré 04-29. Ch. post. : 93-44.

*Directeur et Rédacteur en chef de la Revue :* **Dr P. BALME**
**Tous les manuscrits, journaux, revues, doivent lui être envoyés 13, rue de Rabanesse, Clermont-Ferrand.**

---

Inscription à l'une des trois sociétés : **25** fr. par an
Etranger : **35** fr. —

S'adresser aux Secrétaires généraux, ou, pour la Province et l'Etranger,
**à M. Victor GUIDY,**
*Administrateur général de* L'Auvergne Littéraire, **5,** ***boulevard Gergovia, à Clermont-Ferrand.***
**Chèque postal : Clermont 86-32**

---

*Le service de la revue est fait gratuitement à tous les sociétaires. Ceux-ci doivent donc prévenir l'administration de leurs changements d'adresse ou démissions, tout au moins par renvoi du numéro de la revue correspondant au renouvellement d'une année.*

*La Société envoie d'ailleurs au moment de ce renouvellement un bulletin d'avertissement.*

Le remboursement des numéros de l'année recommencée, est exigible de tout sociétaire démissionnaire, passé l'envoi de ce bulletin, s'il n'y est pas fait réponse.

Téléphone 11-39

Jean Sanne

Couturier

29, rue Blatin — Clermont-Fd

au Salon de thé
de la
MARQUISE DE SÉVIGNÉ



on déguste les meilleurs
CHOCOLATS & CONFISERIES
on choisit pour ses amis
les plus jolis cadeaux

CLERMONT-FERRAND,
43, av. des Etats-Unis et 28, rue du Onze-Novembre.
*Succursales:* Royat, La Bourboule, Le Mont-Dore
Châtel-Guyon, Saint-Nectaire

LA MODISTE

Pauline Palat

3, RUE BLATIN
CLERMONT-FD
TÉLÉPHONE 9-21

# La Princesse de la Paix en Auvergne

par le Docteur G. Cany

## Il était une fois !!...

Il était une fois.... Voilà un début qui eût, certes, été fort goûté par cette Princesse de la Paix, dont je vais conter les aventures. Elle qui vécut toujours jouant les personnages ; elle, dont la longue existence ne fut, en réalité, qu'une longue féérie, entendre raconter sa vie, comme un beau conte de fées ! quelle joie ç'eut été pour cette imaginative personne !

Et si, du Purgatoire où elle expie, sans doute, quelque peccadille terrestre, quelque inoffensif mensonge, disons quelque vénielle exagération, elle apprend qu'on parle encore d'elle, elle doit savourer la volupté, cent ans après ses premiers triomphes, de voir son nom tenir encore l'affiche et le programme ; elle doit se sentir fière d'avoir toujours son « Public » et de retenir sa bienveillante et, comme jadis, sa sympathique attention.

Mais n'anticipons pas ! Pour rester clair, il faut qu'on sache tout d'abord comment j'ai fait la rencontre, comment j'ai fait la connaissance de la « Princesse de la Paix ».

Cela s'est passé à deux pas de Riom, en bordure de notre plantureuse Limagne. Là, à l'ombre du donjon féodal de Tournoël, il existe, ou plutôt il existait, il y a quelque dix ans à peine, une petite gentilhommière qui s'appelait « Le Gravier » ou « Les Graviers ».

Son aspect a bien changé depuis la fin de la guerre. Après avoir longtemps fait partie du fief de Tournoël, dans la commune de Saint-Genès-l'Enfant, cette propriété appartint, à la fin du XIXe et dans le premier quart du XXe siècle à la famille de notre sympathique « As » auvergnat, Gilbert Sardier. La figure 1 représente son aspect à cette époque.

De 1912 à 1919 — fait à retenir — la famille Sardier avait loué à bail cette propriété aux Pères des Missions Africaines. Ces Pères

avaient installé là une maison de convalescence et de repos pour leurs vaillants missionnaires anémiés ou malades.

De suite après l'armistice, la famille Sardier vendit ce domaine à mon confrère, le Docteur Imbert, maire de Mozac qui, vers 1920, démolit ce bâtiment, *sauf ses caves voûtées* — autre détail important à noter — et qui construisit à sa place un vaste sanatorium privé. Ce sanatorium, aujourd'hui en pleine prospérité, s'appelle toujours « Les Graviers » mais il est beaucoup mieux connu sous la dénomination de « Sanatorium d'Enval ». (FIG. 3).

Le sanatorium des Graviers est dirigé par le gendre du Dr Imbert, mon ami le Dr Brodiez, assisté d'un érudit confrère, mon vieil ami Jean Lefèvre.

A l'occasion de mes fréquentes visites professionnelles au Sanatorium d'Enval, aux Graviers, le Dr Lefèvre, qui connaît de longue date mon faible pour le bric-à-brac, me fit part un jour d'une découverte qu'il venait de faire dans les caves du bâtiment et, m'emmenant dans un des plus obscurs recoins de ces belle caves voûtées, il me montra une grande plaque de marbre blanc veiné, de gris sur laquelle je pus lire l'inscription en lettres dorées représentée sur la figure 2.

Cette plaque mesure 0 m. 76 en largeur et 0 m. 66 en hauteur. On peut penser si la présence d'un tel objet, en pareil lieu, dans les sous-sols des Graviers, son apparence extérieure, ces titres abondants et, en y regardant de plus près, certains détails, des traces de grattages, des mots comme effacés, le mot « bienfaitrice », en particulier, on peut penser si tout cela m'a vivement intrigué !

Piqué au vif de la curiosité, je m'engageai alors — en échange du don de la plaque en question — à tirer au clair ce mystère et à répondre à toutes les questions posées par mes amis d'Enval et notamment :

Pourquoi et comment cette plaque mémorative est-elle parvenue au fond de cette oubliette ?

Quel fut donc ce personnage si abondamment titré ?

Quels mérites lui ont valu une telle marque de reconnaissance et la reconnaissance de qui ?

Mais aussi quel revirement motiva cet excès d'indifférence, on dirait même : cette sorte de coléreuse réprobation ?

Je me mis aussitôt en campagne et c'est le résultat de mon enquête que je vais raconter ici.

---

LESIGNANO... ? KETSCHENDORFF... ? ? J'ai en vain interrogé toutes les nomenclatures patronymiques, j'ai consulté sans succès tous les dictionnaires généalogiques : l'Almanach du Gotha, les 150 tomes du d'Hozier, sans trouver la trace d'un seul personnage ayant porté ces noms ou ces titres.

Princesse de la Paix ? ?... Ceci devenait un peu moins obscur. Plusieurs fois dans l'histoire apparaît ce titre de « Prince ou Princesse de la Paix » (1). Mais celui qui l'a, on peut dire à peu près monopolisé, c'est ce personnage un peu fantastique qui, à cheval sur deux siècles, le XVIII^e^ et le XIX^e^, vécut le roman d'aventures le plus extraordinaire que l'on puisse imaginer.

S'agissait-il donc ici d'une des épouses de ce fameux Don Manoël de Godoy y Alvarez, duc de Alcudia, prince de Bassano et d'Algarve, Grand d'Espagne de 1^re^ classe, Altesse Sérénissime, etc..., celui que Napoléon lui-même aurait traîté, paraît-il, un jour, d'*Homme de Génie* ?

Deux mots, tout d'abord, sur la fantastique histoire de Godoy (2).

Godoy avait débuté dans l'armée espagnole comme modeste sous-officier ; mais rempli d'ambition et, par-dessus tout, servi par un physique des plus avantageux, on raconte qu'il fut remarqué un jour par la reine Marie-Louise Thérèse de Parme, femme du roi d'Espagne Charles IV. C'est ainsi que commença son incroyable fortune. A peine âgé de 28 ans, on le trouve tenant tête à l'Europe et, dans les négociations du traité de Bâle notamment, en 1795, il fit preuve de telles capacités diplomatiques que, pour ce motif et à cette occasion, le titre de « Prince de la Paix » lui fut décerné.



DON MANOËL DE GODOŸ

Godoy s'était marié secrétement à l'une des plus belles Espagnoles de l'époque (3), Joséfa Tudo, fille d'un obscur officier. Mais, afin de détourner de lui l'ombrageux courroux de sa royale maîtresse, il

---

(1) L'ex-impératrice Zita de Habsbourg a reçu pendant la guerre le titre flatteur de Princesse de la Paix. Il était inutile de poser la question à son sujet.

Pas davantage au sujet d'un certain ministre de Ranavalo, appelé Raine Andrea Manpandu ce qui veut dire en malgache Prince de la Paix, ce personnage qui s'opposa longtemps, vers 1895, à nos efforts de colonisation et paya de sa tête sa rébellion contre nos troupes.

(2) Sur *Godoy et son rôle dans l'histoire d'Espagne*, consulter la très belle étude parue sous ce titre dans les *Mémoires de l'Académie Nationale des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen* (1895, pp. 151-179) sous la signature de M. DESDEVISES DU DEZERT, doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand.

(3) D'autres ont dit qu'elle fut longtemps sa maîtresse et qu'il ne l'épousa que beaucoup plus tard, après le décès de la reine Louise-Marie.

dut, par son ordre, épouser la nièce du roi Charles IV, fille de l'infant Don Luis de Bourbon, frère du Roi.

Quelques années plus tard, rendu par le peuple espagnol — et non sans raison, — responsable, des graves événements qui ensanglantèrent la péninsule de 1805 à 1808, il fut, un jour, traîné par la populace dans les rues d'Aranjuez et laissé pour mort dans un ruisseau.

Il parvint, néanmoins, à rejoindre à Saint-Sébastien le couple royal déchu et, après que Charles IV eut abdiqué en 1808 entre les mains de Napoléon, ils allèrent ensemble vivre en Italie cet incroyable exil à trois, dans le palais des Pisani à Dolo entre Venise et Padoue. D'Annunzio a décrit avec émotion dans son roman *Le Feu*, leur séjour en Vénétie dans la belle vallée de la Brenta (1).




En 1819, la reine Marie-Louise-Thérèse de Parme meurt la première. Godoy la pleura avec son souverain, puis quelques mois à peine à sa suite, ce fut la mort du roi auquel Godoy rendit, à son tour, les devoirs de la sépulture. Ses amis royaux disparus, le Prince de la Paix, qui devait leur survivre une trentaine d'années, vint enfin à Paris où, soutenu par la cassette privée de Louis-Philippe, il acheva son existence si mouvementée dans un simple meublé de la rue de la Michodière au nº 21. Il y mourut à 84 ans en 1851. Quelques mois avant sa mort, il venait enfin d'obtenir sa réhabilitation et qu'on lui restituât ses biens confisqués en Espagne en 1808.

Voilà, en raccourci, cette vie fantastique, cette vie romancée, véritable roman-ciné, dirait-on aujourd'hui.

---

La première question que je me suis posée fut la suivante : quels rapports ont pu exister entre ce prince si théâtral, ce prince de tra-

---

(1) L'épisode est émouvant. Ces appartements déserts évocateurs de nobles disparus : Napoléon, Maximilien d'Autriche, nos amants royaux ; ces charmilles ; ce labyrinthe où s'égarent tragiquement les amants visiteurs, tout reflète la nostalgie du lieu, l'automne, la fin d'un jour, l'éclat éphémère des roses, « la fleur interne du feu... »

gédie, peut-on dire, et cette autre princesse de la rampe, princesse de théâtre elle aussi, dont je vais maintenant m'occuper ?

Notre héroïne, née en 1815 était donc entre 1840 et 1850, quelques années avant la mort de Godoy par conséquent, à l'apogée de son éclat et de ses succès. Elle avait 35 ans ; reine de théâtre, elle aurait fort bien pu ambitionner, comme elle le fit d'ailleurs plus tard, le titre de princesse en épousant le vieux Godoy, noble vieillard de 80 ans, qui habitait Paris à cette époque.

Mais mes recherches sur cette piste infirmèrent bientôt une telle supposition. Les mémorialistes les plus autorisés de Godoy qui ont écrit sur lui à la fin de sa vie, et certains même après sa mort, sont muets sur un tel mariage.

Toutefois, s'il est avéré qu'il n'y eut entre notre Princesse de la Paix et l'authentique « Prince de la Paix » Don Manoël de Godoy aucun lien direct, elle n'en devait pas moins devenir, quelques années plus tard, comme on va le voir, en 1878, soit 27 ans après la mort dudit prince, la petite-fille par alliance du célèbre ministre de Charles IV.

Mais n'anticipons pas.

Il me serait difficile et fastidieux de donner par le menu tous les détails de mes recherches ; qu'il suffise au lecteur d'apprendre que j'ai retrouvé fortuitement un document révélateur lequel a de suite orienté mes investigations et m'a permis, sous les titres pompeux gravés sur ce marbre, d'identifier l'une des plus célèbres artistes du milieu du XIX^e^ siècle : Victoire Noeb, dite « Rosina Stoltz », autrement dit « *Rosine* ».

Stoltz fut, en effet, l'interprète favorite de tous les grands compositeurs de cette brillante époque : de Donizetti, de Meyerbeer, de Rossini, de Weber, de Scribe et Halévy. C'est elle qui fut la créatrice admirée et applaudie de la plupart des grands rôles du répertoire entre 1835 et 1847. Je n'ai pas non plus l'intention de raconter dans tous ses détails la vie de ce personnage, de ce « point d'interrogation » serait-il plus juste de dire ; mais on peut la résumer en deux tableaux succincts ; l'un la décrivant telle que l'ont vue ses contemporains, et telle que la représentent d'ailleurs les ouvrages biographiques les plus sérieux (1) et l'autre tableau la décrivant telle qu'on la connue réellement après sa mort. Il faut cependant, ici, tenir compte de deux opinions également tendancieuses : d'un côté les exagérations malveillantes de son principal biographe Gustave Bord qui lui

---

(1) FÉTIS : *Biographie Universelle des Musiciens*. Didot, Paris 1865, t. VIII, p. 145.

VAPEREAU : *Dictionnaire des Contemporains*, 1893, art. Stoltz.

RIEUMANN : *Dictionnaire de Musique*, Paris, 1900, art. Stoltz (Rosine).

GROWE'S *Dictionnary of Music and Musicians*, London, 1908, art. Stoltz (Rosine).

a consacré, en 1909, un ouvrage (1), précis certes, mais à l'emporte pièce, à la manière du pamphlet de Marie Colombier contre Sarah Bernhardt ; d'un autre côté, il faut faire la part des louanges hyperboliques de trois ou quatre apologistes sur commande qui ont publié, en 1847 (2), à l'un des tournants les plus graves de l'existence dramatique de la cantatrice, des ouvrages de réhabilitation et de glorification maladroite et intéressée.

Autrement dit, je vais essayer de retracer la vie de Rosina Stoltz telle qu'elle l'a racontée elle-même à ses contemporains ; ensuite, je rapporterai ce que l'on a appris d'elle après sa mort ; enfin, je terminerai par le récit mouvementé de son passage en Auvergne.

Voici d'abord le tableau peint par elle-même :

Victoire Noeb Stoltz naquit, suivant ses dires, en Espagne en 1815. Elle se donnait pour fille naturelle d'un certain Guiseppe Canali, marquis d'Altavilla. Elle aurait été disait-elle, tenue sur les fonts par Son A. R. M^me^ la Duchesse de Berry en personne. Ailleurs elle se donne comme filleule du Pape Pie IX.

Protégée par la Maison Royale de France, elle aurait été admise au Conservatoire et aurait débuté sur la scène par le rôle de Rosine du *Barbier de Séville* de Rossini, d'où son surnom de « Rosina » qu'elle ne quitta plus par la suite.

Disparue quelque temps à Bruxelles, elle revient à Paris et entre à l'Académie Royale de Musique, de suite après la mort de la Malibran. De 1838 à 1847, Rosina Stoltz créa successivement les rôles de Rachel dans *La Juive* ; de Valentine dans *Les Huguenots* ; d'Ascanio dans *Benvenuto Cellini* ; de Marguerite dans *Le Lac des Fées* ; de Léonor dans *La Favorite*, son incontestable triomphe ; d'Odette dans *Charles VI* ; de Zaïda dans *Don Sebastien de Portugal* ; d'Estrella, dans l'*Etoile de Séville* ; de Desdémone dans *Othello*, etc...

Sur ce point d'ailleurs — et c'est à peu près le seul — l'histoire est d'accord avec ses propres affirmations. Pendant une dizaine d'années, elle vola de triomphes en triomphes jusqu'au jour où, victime, disait-elle, d'une cabale, lors de la création du rôle de Lazzarone, dans *Robert Bruce*, elle quitta, de dépit, notre première scène lyrique française, provoquant une grave crise directoriale à l'Opéra.

---

(1) Gustave Bord : *Rosina Stoltz de l'Académie de Musique* (1815-1903), Daragon, in-8°, Paris, 1909.

(2) Cantinjou : *Les adieux de Madame Stoltz, sa retraite de l'Opéra, sa vie théâtrale, ses concurrentes, son intérieur*, Paris, in-8° 1847.

Lemer : *Madame Rosina Stoltz, souvenirs, biographiques et anecdotiques*, Paris in-16°, 1847.

Eugénie Perignon : *Rosine Stoltz*, Paris, in-8°, 1847.



*Fig. 1.*
Les Graviers vers 1910.

À LA MÉMOIRE
DE
LA DUCHESSE DE LÉSIGNANO
PRINCESSE DE LA PAIX
COMTESSE DE KETSCHENDORF
NOTRE INSIGNE BIENFAITRICE

*Fig. 2.*
La plaque mémorative en marbre.

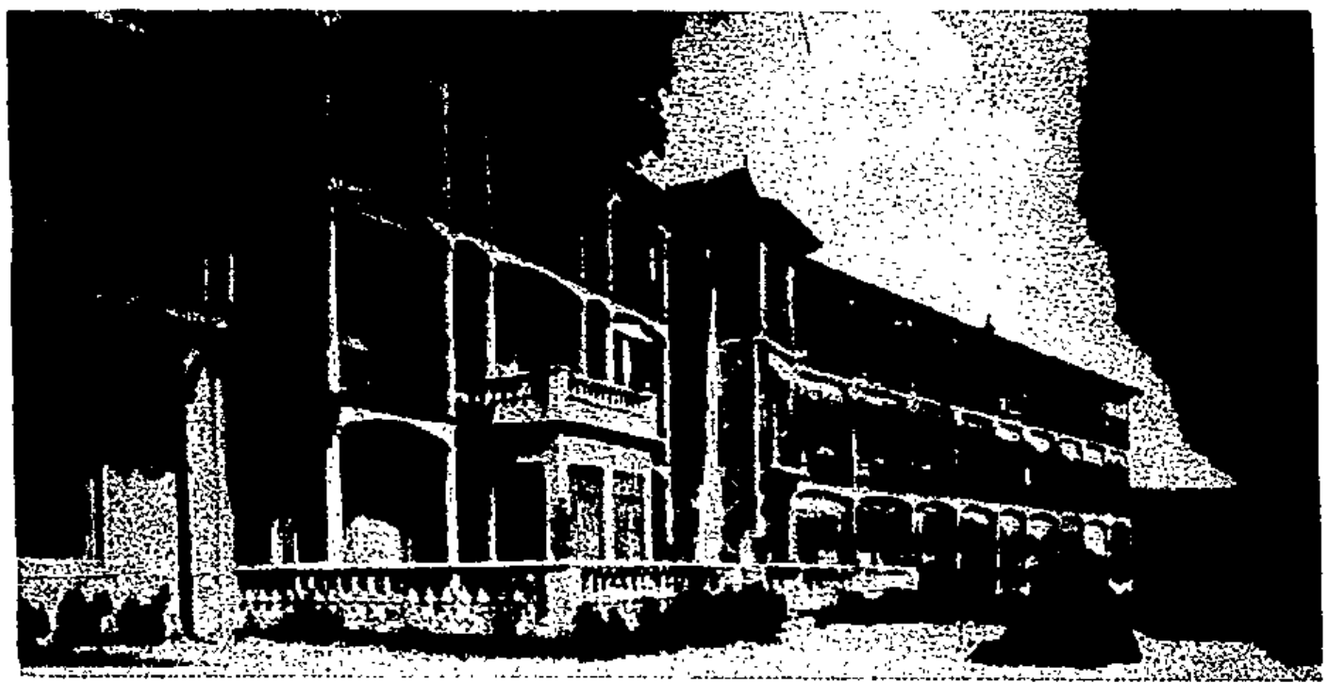


*Fig. 3.*
Le Sanatorium des Graviers en 1932.



*Fig. 4.* — STOLTZ (ROSE NIVA).
Dame Lécuyer, dite " Rosine ".
(1854).

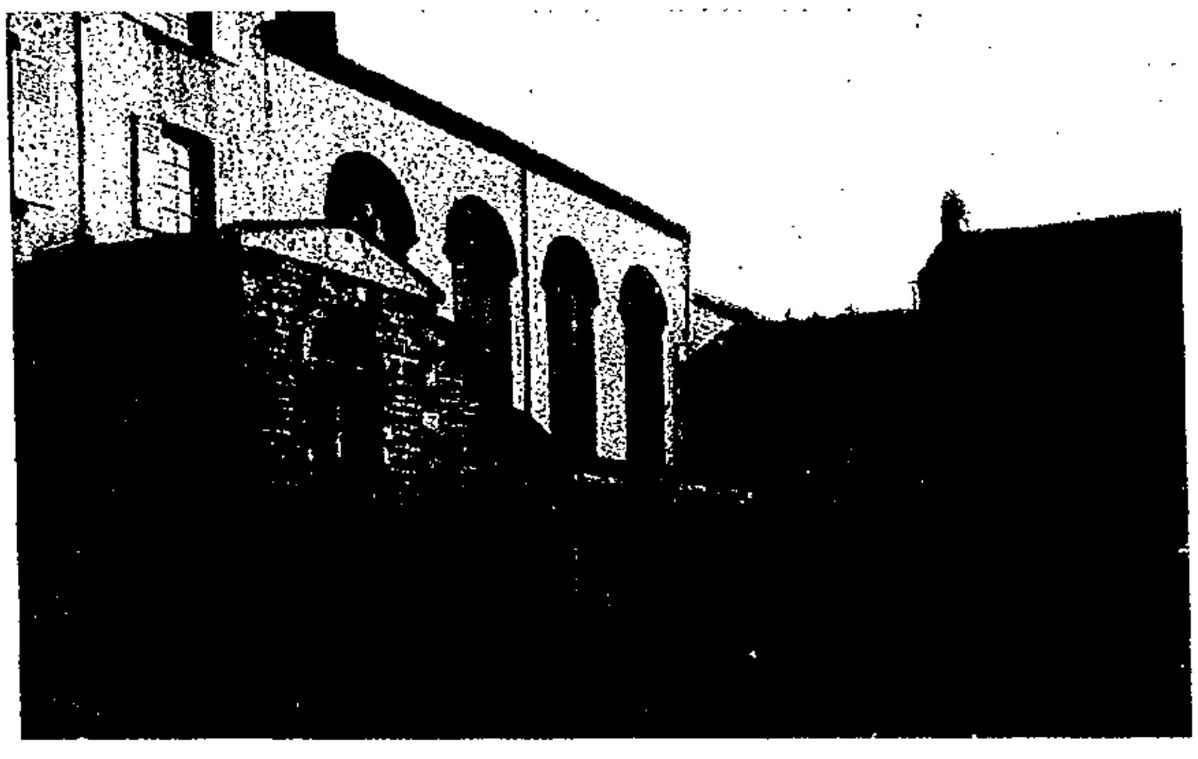


*Fig.* 5. — "ROSINE".
Bibliothèque de l'Opéra.
(1870).



*Fig. 6, 7 et 8.*
La Chapelle des Missions
à Chamalières.





*En haut :* le chevet.

*Au milieu :* l'intérieur et le chœur agrandi.

*En bas :* les couloirs d'accès voûtés.

C'est alors que Rosina Stoltz se tourna vers l'étranger et que, pendant 13 ans, elle exporta dans toute l'Europe et même au-delà des Océans, les plus beaux chefs-d'œuvre de notre répertoire lyrique. De 1848 à 1860, on la voit briller successivement en Italie, en Hollande, à Lisbonne, au Brésil enfin, où ses triomphes dépassent toute mesure. Qu'on en juge par ces faits caractéristiques :

L'empereur Don Pedro lui offre, un soir, de combler son désir le plus extravagant : elle lui demande... et il la lui apporte aussitôt... la rivière de diamants qui ornait la veille le décolleté de l'impératrice.

Autre trait : Au moment de quitter Rio, les rues, entre son hôtel et le quai d'embarquement, disparaissaient sous un épais tapis de roses...

Plus fort encore : « ... elle s'embarqua sur un navire de guerre qui partit convoyé par trois autres navires ; chaque semaine, l'un des convoyeurs devait rentrer à Rio, apporter à la nation brésilienne des nouvelles de la précieuse santé de la célèbre cantatrice... »

Rosina Stoltz rentre donc en France, cousue d'or. En femme pratique, elle commence par mettre prudemment en viager tout son avoir et ainsi, largement rentée — on lui attribue beaucoup plus de cent mille francs de rente, ce qui pour 1860 était fort coquet ! — elle se retire définitivement du théâtre.

A partir de ce moment, Rosina Stoltz n'a plus que deux préoccupations : s'assurer pour la fin de sa vie de nombreux titres de noblesse et gagner pour l'au-delà... quelques indulgences.

*Ses titres.* — Devenue veuve entre temps de son premier mari, Alphonse Lescuyer, mari discret, à peine entrevu dans son ombre dès ses premiers succès, ayant eu un fils dont elle attribue la paternité au duc Ernest II de Saxe Cobourg et Gotha, elle annonce qu'elle a épousé, pour le légitimer, un noble allemand : le comte de Stolzenau de Ketschendorff apparenté, assure-t-elle, aux maisons royales de Belgique, d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande.

Bien que l'on ait toujours ignoré — et pour cause — la date de son nouveau veuvage, la comtesse de Ketschendorff épousa quelques années plus tard, vers 1874, *in articulo mortis*, affirma-t-elle, un authentique duc italien nonagénaire : le duc Carlo, Raimondo Lesignano di San Marino. Elle affirmait que le Pape Pie IX en personne avait apposé sa signature au bas du contrat.

Restait enfin à devenir princesse et... multimillionnaire.

Nous arrivons au dernier mariage de notre héroïne avec le Prince de la Paix.

Le fameux Godoy avait épousé en secret, je l'ai dit plus haut, et à l'insu de sa royale amante, la belle Josefa Tudo, de laquelle, vers 1800, il eut un fils. Ce dernier, à son tour, lui donna, 28 ans plus tard, un petit-fils, Don Manoël Charles-Louis, prince de Godoy de Bassano qui naquit à Paris le 31 octobre 1828. Ce petit-fils de l'illustre

ministre de Charles IV assurait, à qui voulait l'entendre, qu'il avait sur la caisse royale espagnole, une créance de 200 millions de pesetas, représentant la valeur des biens confisqués à son aïeul après la Révolution de 1808 et dont la restitution à sa famille avait été autorisée, comme je l'ai déjà dit, par un vote des Cortès en 1850.

Nous sommes en 1878 : le mariage de Rosina Stoltz, comtesse de Ketschendorff, duchesse de Lesignano, avec Manoël Carlos Luiz, prince Godoy de Bassano de la Paix, eut lieu en l'église Saint-Laurent de Pampelune. Elle a 63 ans, mais n'en paraît pas 40 !... lui, compte à peine 50 ans ; mais il en paraît bien davantage.

Et voilà comment Rosina Stoltz acquit son dernier quartier de noblesse.

A partir de ce moment, notre héroïne qui signe indifféremment Comtesse... Duchesse... Princesse... consacre sa grande fortune à des œuvres pies. On lui prête la fondation d'un couvent de Filles repenties, à Nice, écrivent les uns, à Chamalières (Puy-de-Dôme), écrivent d'autres. Egalement la fondation d'un lit à l'Hospice des aveugles incurables de Bruxelles. Elle participe à l'installation des Pères des Missions Africaines à Maestricht ; elle fait construire divers bâtiments religieux en Auvergne : nous allons y arriver.

Enfin, songeant à la brièveté de sa vie terrestre, elle annonce qu'elle a fait bâtir, pour abriter sa dépouille, non pas une, mais deux tombes, l'une dans le parc des Oratoriens de Juilly, où son fils Charles Raymond avait été éduqué, et une seconde, plus somptueuse encore, assure-t-elle, dans le cimetière de Nice : comme le dit son impitoyable biographe : « ... une pour l'été, une pour l'hiver. »

Et voilà le résumé de sa vie, d'après ses propres dires.

Mais avant de donner la version plus authentique de cette existence romancée, avant de parler de son séjour en Auvergne et des événements qui ont justifié l'hommage de gratitude en marbre retrouvé aux Graviers, je dois commencer par décrire la physionomie de notre héroïne.

On possède d'elle de multiples spécimens de ses traits, la représentant dans la plupart des grands rôles du répertoire. Plusieurs lithographies de Dom Sebastien la représentent en Zaïda (1843), d'autres en Reine de Chypre, une autre en Desdémone, d'autres en Estrella, en Marie Stuart, etc... Mais nous possédons d'elle deux portraits qui évoquent à deux époques de sa vie la physionomie du personnage. L'un d'eux, le meilleur et certainement le plus ressemblant que nous ayions de « Rosine » est une lithographie signée de E. Desmaisons, datée du dépôt légal de 1854, mesurant 30×25 et extraite du *Monde Musical*. (FIG. 4). Elle a pour titre :

STOLTZ (ROSE-NIVA)

*Dame Lécuyer, dite « Rosine »*

Rosine a 39 ans. C'est le moment de ses grands succès à l'étranger. Voici comment la décrit Gustave Bord :

« *De taille moyenne, souple comme les fausses maigres, M*me *Stoltz était faite au moule de la tête aux pieds. De beaux cheveux noirs, des sourcils-arqués, les yeux bruns lumineux, parfois d'une fixité effrayante, parfois étrangement prometteurs et troublants, se détachaient en vigueur sur une peau mate, légèrement dorée ; un grain de beauté sous la tempe gauche donnait du piquant à l'ovale de son visage. Un nez fin et régulier, aux narines mobiles et au menton volontaire contrastait avec une bouche aux dents espacées, aux lèvres presque minces et méchantes, heureusement corrigées à leurs extrémités par une dépression enfantine. La tête fièrement relevée, était portée par un cou long et gracieux, reposant sur des épaules superbes.*

« *Telle fut M*me *Stoltz jusqu'à un âge invraisemblable. Octogénaire, le décolleté de sa robe de velours grenat était plus audacieux que téméraire. Elle n'abdiqua jamais.*

« *Intelligence profonde et supérieure à celle de la plupart des femmes de son temps, elle connaissait sept langues et parlait volontiers, comme ceux qui savent qu'ils causent bien...* »

On peut parfaitement se rendre compte, en rapprochant cette description de Gustave Bord de l'estampe de Desmaisons combien doivent être fidèles les traits de cette dernière.

L'autre portrait qui existe en deux exemplaires à la Bibliothèque de l'Opéra (FIG. 5), représente Rosine plus mûre ; mais encore fort belle. Elle y est vue de profil, une mantille sur la tête suivant la mode qui fleurissait à la fin du Second Empire. Ce portrait est daté de 1870. Stoltz a 55 ans ; elle n'est encore ni Duchesse, ni Princesse; mais elle est déjà Comtesse. Le cadre qui entoure ce dessin original porte une couronne comtale et un blason : « d'*Azur à une harpe d'or* », et pour devise : « *Vis in corde* » : ma puissance, elle est dans mon cœur.

Et voici, maintenant, le revers de cette belle médaille :

« *Madame Stoltz, a écrit d'elle G. Bord, fut atteinte toute sa vie d'une maladie chronique* : la pseudomanie. *Sa vie fut faite de vanité, de fol orgueil, d'appétit démesuré des grandeurs.*

« *A ses principaux rôles il fallut associer des titres. Elle finit, elle-même, par croire à ses propres inventions.*

« *Véritable génie des combinaisons compliquées, des enchevêtrements savants, des fausses pistes habiles, des demi-vérités plus difficiles à débrouiller que des mensonges inventés de toutes pièces... sa vie est machinée comme celle de Monte-Christo. Elle a le mensonge séduisant et séducteur...* »

Inutile d'aller plus loin dans cette citation. Laissons aux faits leur éloquence et reprenons sa vie, telle que l'on a pu assez exactement la reconstituer.

*Son état-civil.* — Rose-Niva-Victorine Noeb-Stoltz naquit très exactement le 13 janvier 1815 à Paris, d'un honnête ménage de concierges du boulevard Montparnasse.

Elevée à l'ouvroir des Orphelines des Sœurs de la Providence de la rue du Regard, elle suivit des cours de chant qui la font remarquer par un certain Lescuyer, de Rouen, lequel l'enlève à 20 ans et l'emmène en Belgique. Directeur du théâtre de la Monnaie, il la place dans les chœurs. En 1837, un an après la naissance d'un fils, Lescuyer épouse Rose-Niva et reconnait ce fils par l'acte du mariage.

*Sa vie théâtrale.* — C'est alors que commence sa vie d'artiste. C'est certainement, comme je l'ai déjà dit, la seule partie de son existence que Rosine n'ait pas truquée. Ses succès furent réels et de bon aloi.

A 22 ans, nous la trouvons débutant à l'Opéra dans *La Juive.*

« *La belle voix et la jolie jambe*, écrit Théophile Gautier, *cheville mince, pied cambré, une jambe ronde et fine comme celle d'un jeune Dieu Grec...* ! » C'était plus qu'il n'en fallait pour devenir une étoile. Et quelques années après, c'est le triomphe. Scribe, se jetant à ses genoux, le soir de la première de la *Favorite*, l'aurait ainsi apostrophée : « Je me prosterne devant la Déesse de la Musique ! »

Je passe sur ses années de gloire, pendant lesquelles, ayant répudié, moyennant pension, son légitime époux Lescuyer, elle associa sa vie et ses intérêts à celle et à ceux de son directeur Pillet, devenant co-directrice et probablement commanditaire de l'Opéra ; puis, le ruinant, le trompant ouvertement, jusqu'au jour où, excédé de ses provocations, le public, à la première de *Robert Bruce*, profitant d'une défaillance toute passagère de l'artiste, la siffla impitoyablement.

La presse du jour rendit compte de cet échec en ces termes :

« *Mme Stoliz a laissé échapper des mots qui ne sont tolérables que sur le champ de bataille... mais, demi morte de fureur, telle la Garde, elle dut se rendre...* » (1).

Elle quitta alors Paris pour la province et l'étranger et je l'ai déjà montrée, couverte de lauriers, de bijoux et de gloire, revenant en France, abondamment rentée.

*Ses mariages.* — J'ai rappelé son mariage, réel celui-là, avec Alphonse Lescuyer. Quant à ses remariages successifs, la vérité à leur sujet est encore plus piquante que ce qu'en racontait Rosine elle-même.

Pour le premier, avec le soi-disant comte de Ketschendorff, voici

(1) Le beau lord Henry L..., comte de L..., lui offrit un bracelet de 2.000 livres en échange de son mouchoir lacéré dans sa fureur.

ce qu'en dit son biographe : son fils, un de ses nombreux fils (1), celui qu'elle attribuait au duc Ernest II de Saxe Cobourg, d'autres fois à Don Pedro, à moins qu'il n'ait été plus *probablement* le fils de Pillet, son ex-associé et co-directeur de l'Opéra, ce fils, Charles-Raymond, avait été bien réellement anobli par le duc de Saxe. Ernest II l'avait créé en 1868 baron von Stolzenau, von Ketschendorff.

Mme Alphonse Lescuyer, née dans la loge des Noeb-Stoltz, désirant améliorer cet état-civil roturier, n'avait rien trouvé de mieux que de faire remonter la noblesse de son fils à son ascendant naturel et Rosine décida que la mère d'un baron devait être au moins comtesse, et elle en porta désormais les titres et les armes.

« Dans ces conditions, ajoute malicieusement G. Bord, si sa mère Clara Stoltz, la concierge de Montparnasse, avait encore été de ce monde, elle serait morte marquise douairière et aurait blasonné, elle aussi, un balai et un cordon à la main ! »

Pour son second remariage, Rosine, déjà comtesse de Ketschendorff, ne se met pas en frais d'imagination. Un simple faire-part est adressé par elle de Rome à tous ses amis, leur notifiant à la fois son nouveau mariage, son nouveau veuvage et son accession au titre de duchesse. Elle brûle les étapes. Ce billet était ainsi rédigé :

**Madame la Comtesse Rosina, Carolina de Ketschendorff, Baronne de Stolzenau a l'honneur de vous faire part de son mariage, contracté in extremis, avec Monsieur le Duc Carlo, Raimondo Lesignano di San Marino. Rome, le 18 mai 1872.**

Comme bien l'on pense, ce comté de Ketschendorff, ce duché de Lesignano sont pures inventions de notre imaginative Rosine.

Restait enfin à devenir princesse. Voici donc l'histoire véridique de son mariage avec le Prince de la Paix.

Une agence de Bordeaux, l'Agence L..., fit paraître un jour une annonce ainsi conçue :

**FEMME paraissant à peine 40 ans, veuve, abondamment titrée, cherche époux qui lui donnerait un très grand nom.**

Peu après, l'agence faisait rencontrer le chercheur et la chercheuse en Gascogne. Le prétendant, on l'a deviné, n'était autre que le petit-fils de Godoy. La perspective des 200 millions de l'aïeul aidant, le mariage fut rapidement conclu et célébré sans retard à Pampelune en Espagne, où la loi de ce pays n'exige rien de plus que l'intervention d'un prêtre complaisant.

« Le marié, dit toujours G. Bord, n'avait ni la continence des Che-

---

(1) Ne l'a-t-on pas accusée, dans un journal de Bruxelles d'avoir vendu ses bâtards à un vieux marchand de la place V. pour en faire... du suif à chandelles !

Le diffamateur, un nommé Champein, fut d'ailleurs condamné à un an de prison, 2.000 fr. d'amende et 6.000 fr. de dommages-intérêts au profit de l'artiste.

valiers de Malte, ni la sobriété des Castillans ». Il eut, paraît-il, une tenue déplorable. Il attendait, avec une impatience non dissimulée, la remise par la duchesse du chèque de 100.000 francs, prix convenu de la... formalité qui la faisait princesse, pour partir sans bruit pour Madrid manger, et surtout boire cette... *propina*. Il laissait sa dame se débrouiller avec le roi pour le remboursement des 200 millions de pesetas de l'aïeul. Rosine ne s'embarrassa pas pour si peu. Elle demanda incontinent audience au roi dans sa résidence de la Granja. Il reçut, paraît-il, cette reine du théâtre avec grandeur et courtoisie, comme il convient entre souverains. Quand il l'eut laissée longtemps parler, il lui montra un reçu en bonne et due forme, signé de la main du récent mari de la princesse lequel, pour un million versé comptant, avait depuis longtemps abandonné tous ses droits présents et futurs à l'héritage familial. Sa mémoire, sans doute obscurcie par l'alcool, avait dû perdre de vue ce détail de comptabilité familiale. Ce prince finit d'ailleurs misérablement, 18 ans plus tard, à Paris, rue Nollet, 33, et fut enterré au Père-Lachaise dans le caveau de son illustre ancêtre.

*Les générosités de Rosine. — Sa sépulture.* — La Princesse de la Paix a fait du bien autour d'elle, beaucoup de bien, nous le verrons à propos de ses séjours en Auvergne ; mais pourquoi faut-il que par suite de cette « pseudomanie » dont, comme dit Bord, elle fut atteinte toute sa vie, elle ait toujours gâté la générosité du geste et compromis à son égard la reconnaissance de ses obligés ?

On n'a pas retrouvé, naturellement, autour de Nice, la maison des Filles repenties qu'elle se vantait d'avoir créée. Quant à ses sépultures ou mausolées, personne, ni à Juilly, ni à Nice n'en a jamais entendu parler. Inventions de Rosine !

Sa fin et sa dernière demeure furent — hélas — bien moins pompeuses. Riche, uniquement, de biens viagers, sa fortune s'éteignit naturellement avec elle, le 30 juillet 1903, lorsqu'elle rendit le dernier soupir, à 4 heures du matin, à l'Hôtel des Deux-Mondes, avenue de l'Opéra, à l'âge de 88 ans. C'est à peine s'il resta de quoi régler la dernière note de l'hôtel et les frais de la sépulture.

Un fourgon partit le 1er août, à 7 heures du matin, de l'avenue de l'Opéra, transportant sans cortège, ni prêtre, le corps de Victoire Noeb-Stoltz vers le cimetière de Pantin Parisien.

La « Société d'Histoire du Théâtre » avait acquis, pour abriter la dépouille de l'artiste disparue, une concession temporaire de cinq ans (1). Renouvelée, depuis, une seule fois, en 1909, avant la grande tourmente, le corps de Mme de Bassano — c'est ainsi qu'elle fut enregistrée — fut finalement déplacé pour réoccupation nouvelle de la concession. Et les restes de tant de noblesse si laborieusement, si

(1) Cette concession temporaire était située dans le cimetière de Pantin à la 70e division, 14e ligne, fosse nº 29.

patiemment accumulée sont retournés au néant, dans l'anonymat de la fosse commune.

*Ses séjours en Auvergne.* — Le 5 septembre 1892, une dame âgée, mais portant beau — elle avait 77 ans — s'installa pour un mois au Grand Hôtel à Royat. Elle s'annonce « Duchesse de Lesignano ». Peu de temps après son arrivée, elle entre en rapports avec différentes communautés religieuses, celle des Franciscaines notamment, qui possèdent à Royat-Chamalières, à la fois une maison de refuge pour les filles et femmes débiles mentales et un hôtel de baigneurs très estimé, la villa Jeanne-d'Arc, située dans la partie basse de la station, au pied du viaduc du chemin de fer. Elle s'installe même dans cette maison de famille des Franciscaines dès la fermeture saisonnière du Grand Hôtel, le 3 octobre.

Quelle fut la durée de son séjour chez ces religieuses ? Il ne m'a pas été possible de le préciser ; mais les traces de son passage dans cette maison ont été marquées par des dons importants et en particulier par l'achat de plusieurs et riches ornements religieux.

Des rapports se nouent également entre la duchesse et l'Etablissement des Sourds-Muets qui, à l'époque, occupait à Chamalières, l'immeuble de Sainte-Anne, situé un peu plus bas que le couvent-hôtel des Franciscaines, dans la rue Poisson, quartier dit des Saulces (1).

Ici ce sont des transformations, des réparations, des agrandissements qui sont soldés généreusement par la grande dame. A quel chiffre peut-on estimer ces libéralités ? Il est fort difficile de l'apprécier : car, suivant l'habitude, tout finit par mal tourner. La duchesse n'a pas la générosité discrète. Elle annonce toujours trop, elle force la note, elle exagère !

« La princesse a donné plus de 20.000 francs », fait-elle écrire dans un journal.

— C'est faux, riposte aussitôt l'obligé, nous avons reçu d'elle tout au plus 14.000 », etc... Résultat : on conteste, on discute, on chicane on se brouille.

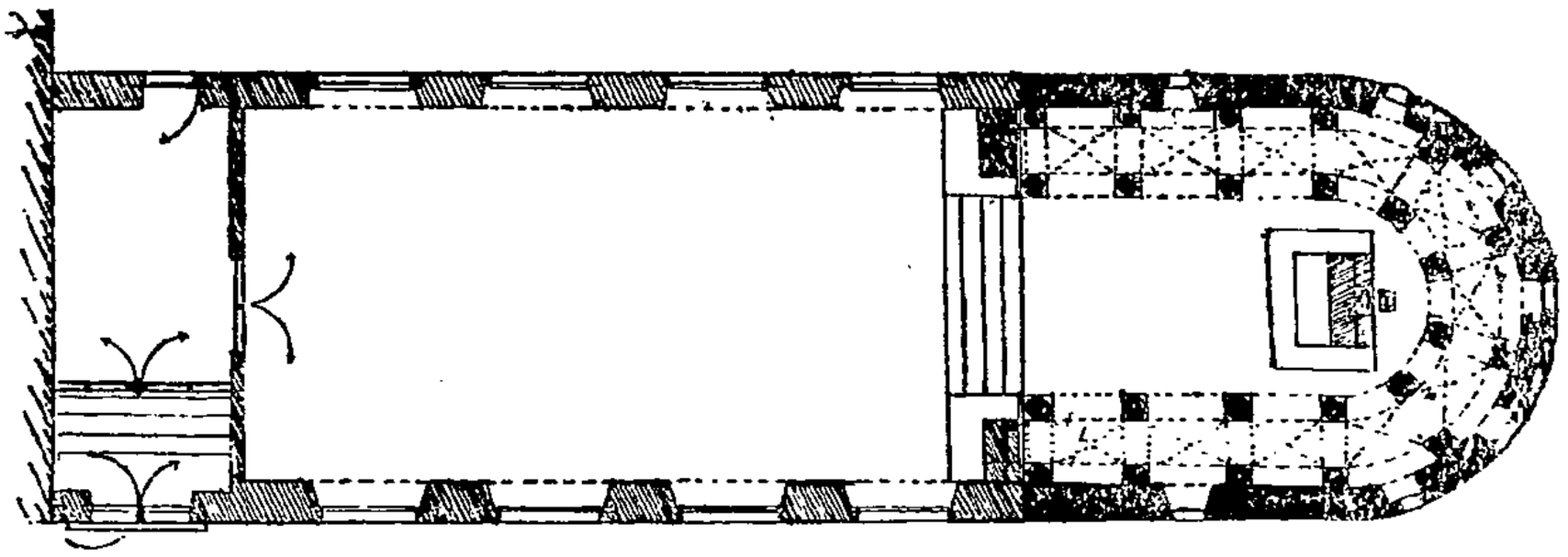
L'année suivante, en 1893, la grande dame revient de nouveau à Royat ; elle s'installe encore au Grand Hôtel du 23 juin au 1er août, et s'inscrit cette fois sous le titre de « Princesse de Lesignano ». Pendant ce deuxième séjour, elle continue ses traditions généreuses. Elle entre en relations avec le supérieur des Pères des Missions Africaines, alors installés à Chamalières dans l'immeuble appelé « Richelieu », aujourd'hui occupé par le Grand Séminaire.

Cet Ordre des Missions va désormais recevoir toute sa sollicitude. Elle concourt d'abord très largement à leur installation à Maestricht dans les Flandres et, en Auvergne, elle prend à sa charge de coûteuses transformations en vue de modifier l'accès de la chapelle et de doubler son importance.

---

(1) Plus tard, cette institution des Sourds et Muets se transporta à Saint-Gabriel au pied des Côteaux de Chanturgue.

Il me faut insister sur ce détail local : car c'est lui, en définitive, qui m'a donné la clé du problème soulevé par la plaque de marbre retrouvée à Enval.



La chapelle des Missions était, à cette époque, une salle quadrilatère (Fig. 6), décorée d'un plafond à vaste gorge, très XVIIIe siècle, du style appelé communément « Style Jésuite ». Le Père Déribes, supérieur de l'établissement, désireux d'agrandir cet édifice insuffisant et d'en doubler la longueur, lui adjoignit, grâce aux libéralités de la Princesse de la Paix, un chœur des plus soignés, avec déambulatoire et fenêtres à colonnettes. Cet agrandissement (Fig. 7) tout en pierre de taille, avec ses lourdes colonnes ornées de chapiteaux romans à feuillages, avec ses archivoltes ciselées comme dans nos belles églises du Poitou, avec son dallage mosaïque en marbre, son autel de marbre polychrome, orné de bas-reliefs finement sculptés, tout cela, et si l'on y joint les travaux extérieurs : des couloirs voûtés, des porches compliqués (Fig. 8) et sans doute le mobilier du culte ; tout cela représente, en valeur du franc en 1893, un chiffre largement supérieur à cent mille francs.

Et voici la mystérieuse plaque de marbre des souterrains d'Enval.

Sans en avoir positivement la preuve, je suppose que cette libéralité importante, succédant d'ailleurs à beaucoup d'autres, dut être rappelée par l'apposition sur les murs de la chapelle de Richelieu de la plaque mémorative en question.

Et même je ne serais nullement surpris que notre Princesse de la Paix ait exigé, de son vivant, ce marbre laudatif. Que dis-je ? ne l'a-t-elle pas rédigé de sa main ? commandé et payé de ses deniers ? C'était tellement bien dans sa manière.

Il resterait, maintenant, à expliquer comment cet objet a quitté la chapelle de Richelieu pour venir échouer dans les caves du « Gravier ».

Entre 1893, date de ces libéralités, et l'installation des bons Pères à Enval en 1912, pendant ces vingt années, une foule d'événements se sont passés.

D'abord, *l'insigne bienfaitrice* est morte en 1903. Mais surtout

le médisant ouvrage de G. Bord a paru en 1909 ! N'est-il pas plausible d'avancer que ce pamphlet, qui, je l'ai dit, représente Rosina Stoltz comme un amalgame de dissimulation, de débauche, d'immoralité et, plus précisément, sous les traits d'une vulgaire aventurière, n'est-il pas permis, dis-je, de supposer que ce méchant livre est parvenu jusqu'à la connaissance des bons Pères ; et alors, quelque vertueux révérend, oubliant la parabole de la pècheresse selon saint Luc, à qui beaucoup fut pardonné parce qu'elle avait beaucoup aimé, aura détaché la plaque aux titres mensongers et l'aura furtivement transportée dans le plus introuvable recoin de la maison d'Enval où nos amis du Sanatorium l'ont découverte quelque vingt ans après ? J'ai quelques bonnes raisons pour croire à la réalité de cette supposition.

Ce qui lui donne, d'ailleurs, quelque créance, ce sont d'abord les menus détails relevés sur la plaque : les mots rayés, comme effacés par une main vengeresse, la main du justicier, et précisément le mot: « bienfaitrice ».

Mais un autre fait, qui n'est pas sans analogie avec ce que j'appellerai volontiers l'escamotage de la reconnaissance des Bons Pères: c'est l'autre aventure qui survint à la Princesse de la Paix pendant son séjour en Auvergne et qui dépeint bien à la fois les inclinations généreuses de Rosine Stoltz mais aussi les fâcheuses interprétations qui en résultaient presque toujours pour elle.

J'ai signalé la sollicitude de la Princesse de la Paix pour l'œuvre des Sourds-Muets de Chamalières et aussi ses désaccords avec le chef de cette institution sur le chiffre exact des billets de mille francs qu'elle lui aurait apportés.

Un jeune pensionnaire de l'Etablissement, sourd-muet depuis son enfance et par accident, lui avait paru particulièrement digne d'intérêt. Elle s'avisa, d'accord avec sa famille, de le mettre en apprentissage et de pourvoir aux frais de son établissement en lui fournissant meubles et matériel.

Fut-elle indiscrète, suivant son pernicieux travers ? C'est probable : car une polémique de presse s'empara de l'incident et, du 21 au 30 juin 1893, pendant son deuxième séjour à Royat par conséquent, parurent, dans les journaux, les plus abominables racontars. Sur deux colonnes et sous cette manchette : « *L'enlèvement d'un sourd-muet* », les plus invraisemblables mobiles furent attribués à la princesse de L... — c'est ainsi que la désigne le rédacteur qui ajoute : « Son blason se complète sans doute de cette devise : *Amor sempre* » (1).

N'oublions pas que Rosine avait largement dépassé 78 ans !...

Et pendant huit jours, dans le *Moniteur*, le *Petit Clermontois*, la *Démocratie du Centre*, on ne lit que des protestations, des démentis, des rectifications et puis tout s'apaise.

---

(1) Ce rédacteur à la plume acérée, un nommé Monteil, avait en vain reçu des conseils de prudence et de discrétion. Il n'en voulut rien entendre ; mais par la suite il dut insérer des notes qui font figure d'excuses et de rectifications.

Eh bien ! j'ai vu, moi-même, le sourd et muet en question. J'ai même conversé sans trop de peine avec ce très brave et très digne père de famille, marié à une sourde et muette également et père de six enfants, dont aucun d'ailleurs n'est ni sourd ni muet. Entre autres précisions, j'ai pu recueillir de sa bouche, de sa bouche de muet, cette appréciation définitive, sincère et garantie véridique, derrière laquelle ne se cache, j'en ai l'absolue conviction, aucune arrière-pensée : « C'était une bien belle et bien bonne Dame ».

Que pourrais-je ajouter de plus à ces mots jaillis spontanément de la mémoire reconnaissante, et, chose plus rare, des lèvres inhabiles d'un humble obligé de notre héroïne ?

Je terminerai donc cette petite histoire, comme il convient, à la manière des contes moraux :

« Princesse de la Paix »... ? pseudonyme ?... si l'on veut ; nom de bataille ?... C'est entendu ; mais ce titre d'emprunt ne saurait ternir les mérites de celle qui le porta : Rosina Stoltz fut, malgré tout, une femme remarquablement intelligente, une grande artiste et un cœur généreux.

Au surplus, si l'on écartait ses grands succès lyriques, ses triomphes à l'étranger où, tout de même, si elle fit beaucoup applaudir son talent, beaucoup apprécier sa personne, elle fit aussi un peu aimer la France ; et, nous, en Auvergne, si nous négligions de porter à son actif les monuments qu'elle a contribué à édifier sur notre sol — ce qui est, néanmoins, quelque chose — il resterait quand même — et c'est mieux que tout à mon sens — d'avoir semé de la gratitude dans des cœurs simples, et pour cela seul, mes chers lecteurs auvergnats, vous estimerez avec moi que nous pouvons, nous aussi, sans le lui marchander, accorder un petit témoignage de notre reconnaissance à Rosine, tout court.

Docteur G. CANY

# Un Visiteur de l'Auvergne

## par Claude Dravaine

Le poète symboliste anglais, Arthur Symons, traducteur subtil de Verlaine et de Beaudelaire, a souvent voyagé en France. A Paris, ce furent des excursions littéraires : il y rechercha patiemment les traces, les logis des deux grands poètes.

Dans le Midi, et l'Auvergne, sans guère se soucier de littérature, il visita les villes et un site fameux, comme La Chaise-Dieu. (Toutefois, il vit Mistral, qu'il a traduit aussi, en maître imitant l'original).

Jamais, comme son compatriote Arthur Young, à la fin du dix-huitième siècle, il ne se soucie du côté social, économique. Observateur artiste et poète, ayant beaucoup voyagé — surtout en Italie — et beaucoup retenu, il voit généralement juste, et toujours original. Parfois même il est trop sujet aux impressions, comme lorsqu'il se laisse hypnotiser par la statue colossale de la Vierge du Puy (tient-elle vraiment tant de place dans le paysage ?). Et pour le reste, quand il voit trop d'artificiel dans le naturel même de ce site — que Barrès, après avoir vu les cités-reines de l'Espagne, de l'Italie, de l'Orient, a dit le plus beau du monde — on peut croire qu'il l'a visité à un mauvais moment de l'été, alors que même les lignes vaporeuses du Livradois peuvent se durcir en un visage quasi hostile.

Sur Clermont, il est assez bref. C'était en 1904, avant le prodigieux accroissement. Il a vu cette « petite ville sèche, bâtie de lave », sombre, provinciale, vieille et neuve d'une façon qui ne manque pas d'intérêt, sans beauté, mais regardant par toutes ses ouvertures et ses passages les rudes pentes paysannes du Puy de Dôme et le cercle de collines vertes et brunes ». « Les gens, leur rude dialecte, leur lourde énergie, tout l'aspect de la ville, donnent une nouvelle teinte, certainement un nouvel accent au mot « provincial » ». N'était le dernier roman de Bourget, exposé chez un libraire entre de vieux livres de médecine et de théologie, on aurait pu, dit-il, oublier que Paris existait. Là lui apparaît « toute la monotonie d'une existence renfermée en soi-même, et consumée peu à peu par le simple passage des jours semblables. » Et pourtant, se hâte-t-il d'ajouter — certes, c'était là, même alors, le jugement hâtif d'un passant qui ne voit que les apparences — et pourtant, il y a le vieux Clermont, les vieilles portes, les cours aux

escaliers monumentaux, les fragments cachés. Et la cathédrale. Elle ne l'enchante pas, d'abord. « Sa façade et ses tours livides » lui rappellent le pire formalisme du dix-neuvième siècle. Mais à l'intérieur « la pierre dure s'est apaisée, dans cette nef et ce chœur en partie du treizième siècle, et dans les vitraux derrière le chœur et les rosaces des transepts, on trouve des verrières éclatantes et exquises, dont le meilleur, du treizième siècle, est presque aussi beau que les verrières incomparables de Bourges ».

Il y a surtout Notre-Dame du Port, « la seule chose tout à fait belle à Clermont, la seule chose personnelle et unique. C'est le plus parfait exemple de l'art roman d'Auvergne — cette architecture massive, surprenante, aux harmonies primitives, comme d'une mosquée devenue chrétienne ».

Mais voici la thèse d'Arthur Symons : « Clermont-Ferrand a quelque chose de ce qui est nu, rigide, renfermé dans le génie du seul homme réellement grand qu'elle ait produit. Les Auvergnats sont des Celtes chez qui les qualités subtiles, immatérielles, de la race se sont durcies et tournées en pierre. Dans Pascal, c'est ce qui est celte qui éclate à travers les rochers et la pierre comme un feu volcanique. »

C'est un point de vue. Dans son beau livre *Clermont-Ferrand*, le docteur Balme nous a montré la race limagnaise de Clermont, race de taille moyenne, très brune ou châtain foncé, aux yeux noirs ou franchement clairs, au nez fin et brusqué, Race indéchiffrable, métissée, d'abord par les races méridionales, puis par les « barbares ».

Mais enfin, si les **Limagnais** ne sont pas des Celtes, ils ont sûrement gardé du sang celte, bien que l'ardeur pascalienne ne ressemble guère à ce qu'on entend généralement par le « génie celtique ».

Que dirait aujourd'hui Arthur Symons de la ville « énorme » — comme parle son éditeur — de la transformation industrielle, du Puy de Dôme, non plus paysan, mais touristique, où l'on monte en automobile ?

Retrouverait-il à Clermont l'âme de Pascal ? Pourquoi pas ? Pascal, l'inventeur de l'omnibus pour la commodité de tous, génie scientifique et non artiste, aurait probablement compris le développement actuel, et approuvé la préoccupation d'assurer un sort terrestre suffisant à l'humanité des temps nouveaux. Pourquoi la beauté serait-elle la fin en ce monde ? Pourquoi faudrait-il garder une Nature à l'usage seulement des artistes et des gens de goût ?

Rien ne sert, d'ailleurs, de protester. Et, heureusement, il reste beaucoup d'oasis rebelles à l'emprise humaine enlaidissante.

■

L'essai sur *La Chaise-Dieu*, qui ouvre le livre, est de 1898, comme l'est aussi celui du *Puy-en-Velay*, lequel se cache pour ainsi dire dans le corps de l'ouvrage, après qu'Arthur Symons a parlé d'Arles, d'Avignon, de Paris...

Si l'auteur a mis *La Chaise-Dieu* au seuil de son livre, n'est-ce pas qu'il a senti la particulière valeur de cet essai. De telles pages sont rares dans son œuvre de voyageur plus épris de beaux types humains et de cités d'art, que des grands espaces. Or, ici, c'est le pays qui l'a frappé d'abord. Ils content en auto. « Notre route faisait d'abord l'ascension du plateau qui s'étend, au cœur même de l'Auvergne, entre la vallée de l'Allier et la vallée du Rhône. Derrière nous les montagnes des Dores et des Dômes traçaient leurs lignes délicates, lavande contre un ciel bleu mouillé, tandis qu'une brume rose transparente ombrait leurs flancs. De Chaméane, qui se trouve à 2.444 pieds, la route tombe au Vernet-la-Varenne, puis s'élève de nouveau vers Saint-Germain-l'Herm, et, après une petite descente, s'élève presque continûment, à travers les bois qui entourent Saint-Alyre, jusqu'à l'altitude de 3.575 pieds. Cette campagne sauvage et pourtant aimable, où jadis flambèrent les volcans, et maintenant modelée par le feu en ces belles courbes, a un charme de ligne et de couleur douce qu'on ne rencontre pas souvent dans les paysages de montagne. Des ondulations vertes flottent au loin, courbe sur courbe, comme de grandes vagues vertes ; un flot éternel, vague sur vague, sans la brusquerie de l'arrêt et du recul. Et ce vert se répand en des teintes infinies : les verts variés de l'herbe, le brun de la terre, le gris argent du blé mûr, le jaune du blé au travers duquel a passé la faucille. A chaque instant, il s'assombrit dans les bois de sapins, violets ou noirs, rarement verts, qui remplissent les creux profonds, jusqu'à mi-chemin de l'horizon, où se resserrent soudain sur la route, glaçant le chaud soleil quand nous passons dans l'ombre ».

Arthur Symons n'a-t-il pas parfaitement saisi le caractère de ces montagnes de l'Auvergne basse, où la Nature dans son ensemble présente un rythme de grandes lignes harmonieuses.

« On travaillait, dit-il ensuite, à un chemin de fer destiné à gâter cette campagne intacte, et nous passions près d'horribles tas de terre, ocre et grise, et de bandes de terrassiers qui travaillaient nonchalamment. Mais avant et après ces signes de hâte moderne nous traversions de minuscules villages ou des champs solitaires, les femmes assises à leur porte ou par terre, près de chèvres et de vaches, faisant aller leurs fuseaux de dentellières avec le délicat doigté de pianistes accomplies ».

« Hâte moderne », en parlant de notre petit train tout plan plan, fait sourire. Et cette ligne de chemin de fer — les horribles tas de terre ayant vite disparu — n'a rien détruit du paysage, pas plus que la route, permettant à ceux qui n'ont pas d'auto de goûter aussi cette campagne intacte, qui leur est seulement présentée plus rude, plus heurtée, au voisinage de la jeune Dore torrentueuse.

« La Chaise-Dieu, apparue soudain comme un décor posé contre le ciel, à travers une vaste prairie verte, me rappela un moment le Monastère Troitsa, tel qu'il apparaît sur sa hauteur plus fantastique à Sergiero. La façade grise de l'église, avec ses deux tours basses, s'élève d'un groupe de maisons couvertes de tuiles d'un rouge sombre,

qui semblent se presser tout autour tant qu'elles peuvent, avec une simplicité amicale. C'est un village comme ceux des collines romaines, abrupt, avec des maisons serrées dans des coins montueux ; au milieu l'église, avec ses larges marches grises, la façade profanée par une horloge moderne ; au-dessous, une vue de la plaine au bout d'une rue escarpée ; des femmes assises à leur porte, faisant de la dentelle... »

Suivent des indications qu'on peut trouver dans le guide : la vaste abbaye bénédictine autour de l'église et en arrière ; les mutilations dues à la Révolution. « Mais on peut supposer que le charme réel du lieu n'a fait que croître avec le temps. Lorsqu'on regarde de l'autel élevé, le chœur, enclos de ses murs élevés, jusqu'à mi-hauteur de la voûte basse de la nef et des ailes, présente une singulière harmonie de couleurs sombres, le gris brun des stalles du quatorzième siècle passant au jaune fané des tapisseries du début du seizième siècle suspendues au-dessus d'elles, un jaune vaguement taché de bleu, de rouge, de noir, et de là au gris vaguement jaune des piliers et au jaune plus profond de la voûte. Par un effet où le temps a été en partie l'artiste, des splendeurs infinies semblent avoir été comprimées avec une subtilité savante dans cette obscure magnificence de couleur ».

Ceci fut écrit avant la réparation des tapisseries, mais ne peut-on pas dire que leur gloire reconquise n'a pas apporté de véritable changement au lieu tel que l'a connu Arthur Symons. Les « splendeurs infinies » chantent mieux, voilà tout, elles jettent des notes plus vives dans la parfaite symphonie qu'elles ne troublent aucunement.

La citation qui suit est un peu longue, mais je ne crois pas qu'on ait jamais regardé les magnifiques tapisseries de La Chaise-Dieu — et quand elles étaient presque indistinctes pour un regard pressé, il y avait du mérite ! — avec plus de soin, de compréhension et d'amour.

« Dans les tapisseries, comme j'en étudiais l'imagerie, quel sens pictural, quelle invention, parfois quel humour délicieux ! Elles racontent l'histoire biblique du monde depuis Adam jusqu'au Christ, avec un aperçu du Jugement Dernier. Ces grandes tapisseries couvrent les deux côtés et le milieu du chœur. Dans l'une d'elles Joseph égrène pieusement son chapelet sur le berceau de l'enfant nouveau-né ; une autre montre un paon magnifique ; dans la troisième, une silhouette brillante dans le fond, semblable à un jeune Florentin, porte avec grace une arquebuse devant la scène de la Crucifixion. Partout il y a un luxe de robes, de coiffures, d'arbres, de fleurs et d'animaux décoratifs, une profusion de couronnes d'or et de vases d'or, de sépulcres taillés, et d'arcs romans. Une Adoration des Mages se distingue délicieusement entre les trois rois : le vieux roi avec sa tête chauve et sa longue barbe grise, portant un chapeau d'hermine, qui est agenouillé aux pieds de l'enfant ; le visage blanc du jeune roi, avec ses cheveux longs et raides d'un or pâle et son manteau de fourrure ; et, en arrière, le visage noir de Balthazar, avec de grands anneaux d'or aux oreilles. Rois et capitaines ont pour la plupart, comme le

roi qui enferme Daniel dans la fosse aux lions, des cheveux et une barbe longs et noirs ; et Balaam, un personnage splendide qui porte un immense chapeau rouge, a une barbe noire comme ces personnes royales ; il s'appuie sur la tête de son âne avec son fouet dans l'air, et l'âne ouvre la bouche pour parler, tandis qu'un petit ange exquis regarde en souriant, les yeux baissés, l'épée levée. Une reine, Esther, s'agenouille devant Assuérus, portant le Hennin sarrazin par-dessus sa couronne ; et un roi et une reine sont assis côte à côte, Salomon et la Bien-Aimée (ou est-ce la reine de Saba ?) lui habillé comme un ancien roi français, avec le visage maigre et mélancolique de saint Louis, elle une petite personne piquante, délicieuse, habillée de rouge, avec une couronne d'or fantastique ; elle le regarde de coin montrant le blanc de ses yeux malicieux qui se tournent dans un sourire énigmatique ; mais il est déjà las de cela et de toutes les autres vanités. Dans un verger artificiel, délicieux, de pommiers et de pâquerettes, s'ouvrant dans un panneau où des anges entourent une tombe vide, le Christ apparaît à Marie-Madeleine. Un manteau royal, or brodé sur rouge, bordé de rouge, flotte en libres plis sur ses épaules ; il s'enveloppe étroitement d'une bande d'or. De la main gauche, il tient une bêche, de la main droite il la bénit. Elle est agenouillée, ne le prenant certainement pas pour le jardinier, malgré la bêche que l'artiste ingénieux lui a mis dans la main ; elle tient dans les mains une coupe d'or dont elle lève le couvercle. Elle est habillée comme une dame de la cour, avec une haute coiffure bouclée d'un or pâle, de longues manches blanches, une jupe extérieure rouge s'ouvrant sur une jupe intérieure grise et or ; et elle est petite et délicate, sous ses longues robes traînantes, agenouillée avec grâce dans les marguerites et les feuilles vertes et jaunes.

« Dans le premier panneau on a vu Eve près du serpent, sous l'œil de Dieu, se vêtant de feuilles de figuier, tandis que ses cheveux jaunes, coulant sur son bras replié, couvrent Adam qui est debout derrière elle. Dans le dernier panneau, le Christ est assis sur un arc-en-ciel, tenant en travers de ses épaules une épée qui fleurit comme un lis, la poignée tournée à gauche, tandis que les morts se lèvent de terre, les justes foulant un chemin de pâquerettes vers une porte que franchit déjà la procession, les pêcheurs tombant dans les mains avides d'un démon aux cornes de bouc, aux ailes de chauve-souris, qui les déchire, tandis qu'au-dessus le Diable, figure grotesque, au visage de porc, entouré d'un serpent, tient un spectre noir, terminé par une lanière ; des langues de flammes s'élèvent derrière lui. »

La Danse Macabre, esquissée en noir sur fond rouge, au revers de la muraille sur laquelle sont suspendues ces tapisseries, est une sorte de terrifiant prélude à cette vision du jugement. Arthur Symons examine, entraînée par le squelette d'une longueur démesurée, la série de types vigoureusement définis, qui s'effacent. « Ils se transforment en leurs propres fantômes sur la muraille même qui devait perpétuer leur mortalité. »

C'est le retour au Vernet-la-Varenne, au clair de lune qui baigne

d'un gris bleuâtre les sapins lointains, noirs dans le jour, qui noircit d'une façon fantastique les sapins traversés. Deux petites filles qui tournent en se donnant la main évoquent « l'Arcadie de quelque peintre ». Ils font leur Arcadie à eux : ils dînent en route à la façon bohémienne autour d'un feu de bois volé, apercevant la lune de l'autre côté des sapins aux troncs droits.

Le récit de cette petite excursion de nature et d'art en Auvergne, constitue le plus plaisant des essais de ce livre : *Wanderings* (Dent, éd., Londres, 1931).

CLAUDE DRAVAINE.

---

# L'humble Village

par

Raymond
CORTAT



ÉMILE ROLLIER

**Comme un enfant bien sage**
**Penchant sa tête brune,**
**S'endort l'humble village**
**Dans les bras de la lune ;**

**Et chaque maison, l'une**
**Après l'autre se glisse**
**Dans les bras de la lune,**
**Endormeuse nourrice ;**

**Et dans l'humble village**
**S'éteignent les lumières,**
**Comme un enfant bien sage**
**Qui ferme ses paupières ;**

**Et l'église vieillotte**
**Avec sa voix éteinte**
**Doucement lui chuchote**
**Une lente complainte...**

**Au pied de la colline**
**Où le village songe,**
**Un peu de brume fine**
**Sous la lune s'allonge ;**

**C'est comme une aile blanche**
**Alors sur le village,**
**Un ange qui se penche**
**Sur le hameau bien sage.**

# Riom

## Ville des Fontaines



A un coude de la route, m'apparaît Riom, l'ancienne Ricomagus des Gaules, pensivement étendue au pied des dômes qui l'enveloppent de leur manteau bleuté. Toute proche de ses murailles l'Ambène coule ; vers le ciel pointent les clochers de ses églises, autour desquels les maisons aux toits de tuiles rouges se groupent silencieuses et recueillies. Devant la ville immobilisée dans son passé de reine et, comme voulant la consoler de sa splendeur disparue, l'immense plaine de la Limagne étale la fécondité de ses vignobles et de ses céréales. La chaleur accablante retient chez eux les habitants à l'ombre des volets clos... seul, le murmure des nombreuses et très anciennes fontaines de Riom m'accompagne.

Le silence de la ville déserte m'oppresse ; la moiteur de l'air et l'impitoyable lumière troublent ma vue, enlèvent à mon esprit quelque peu de sa lucidité ; alors, les voix chantantes de l'eau deviennent soudain, pour moi, rumeurs humaines ; les fontaines momentanément délaissées s'animent de voix de femmes et de rires enfantins ; des amoureux s'y enlacent ou s'appuient contre leurs vasques verdies par la mousse. Un vol de pigeons blancs vient s'abattre non loin d'eux... Les vieilles maisons murées dans un mutisme séculaire, reprennent vie, des ombres en franchissent le seuil. Des silhouettes s'estompent, animent les étroites ruelles de l'opulente Ricomagus d'antan, qu'à peine une heure solitairement écoulée au milieu d'elle a suffi pour faire revivre devant moi ! C'est là le sortilège unique aux villes dont le passé fut grand, d'instantanément transfigurer en un vivant sourire, leur morne physionomie, puis de doucement contraindre à leur propre immobilité, pendant quelques brefs instants, l'âme moderne inquiète, peu encline aux rêveries, et qui, éperduement papillonne autour de la coupe profonde offerte par la vie. Alors, celles qu'aujourd'hui avec pitié, on dénomme « villes mortes », lui dévoilent leur âme apaisée, en repos parmi leurs pierres muettes,

leurs tours ruinées, leurs églises millénaires toujours debout ! Elles lui révèlent à voix basse, le secret des grandes choses conçues, puis accomplies près du clocher natal, dans les cloîtres solitaires et les froides geôles ; partout enfin où l'homme fut contraint de se trouver en tête à tête avec lui-même, car les délicates floraisons de sa pensée ne peuvent pleinement s'épanouir que dans le silence inviolé de son esprit.

Comme j'arrive sur la place aux Herbes, une ombre me frôle, l'ombre de saint Amable qui, furtivement se glisse dans l'église toute proche à lui consacrée, pour y rejoindre sans doute saint Polycarpe son supérieur, et les moines ses frères. Je le suis... Le voici là-bas, agenouillé dans le demi-jour des vitraux, son corps fluet perdu sous la triple nef moyenâgeuse, merveille de proportions, dont les voûtes chantent d'âge en âge, leur cantique d'amour et de beauté.

Après la mort du saint, son église dont l'architecture porte l'empreinte de siècles très différents, grandit ; chaque génération avant de s'immobiliser dans le passé, voulant sceller en elle avec des pierres nouvelles, un peu de ses espérances et de ses douleurs. Ainsi le sanctuaire se trouva achevé : prière ininterrompue de tous les disparus, dont le murmure emplit les voûtes, enveloppe le transept roman, monte au long des arcs boutants, proclamant impérissables la foi et l'esprit. Non, ce n'est point du temps perdu que celui passé dans l'intimité des basiliques, des humbles églises de campagne ou des cathédrales imposantes issues de notre sol, et qui, ainsi que des aïeules ayant longuement vécu, chanté, pleuré, souffert, sont demeurées impassibles et sereines. Dans leur précieux reliquaire, les heures douces ou tragiques des siècles accomplis sont tombées ; l'âme de notre peuple repose, et c'est pourquoi elles vivent, malgré leur mort apparente. Ceux qui, un moment, sauront interrompre une activité réelle ou factice, pour s'arrêter à leur chevet, les entendront conter de merveilleuses histoires et sentiront s'épanouir en eux une plénitude de vie, que seules peuvent communiquer aux hommes les choses qui, déjà, recèlent un peu d'éternité !

Avant de quitter l'église, je cherche une fois encore saint Amable, le vieillard doux et bon, au visage aimable, aux paroles amènes, qui lui valurent son nom ; mais il a disparu... Un rayon de soleil parti d'un vitrail du chœur, traverse obliquement la nef, embrase la dalle où, tout à l'heure, le saint était prosterné. Sur un prie-Dieu, une femme se penche ; près du bénitier un homme est assis, dont les formes débordent sa chaise ; ses mains aux doigts carrés reposent sur sa poitrine où sa tête à la lèvre bestiale retombe lourdement.

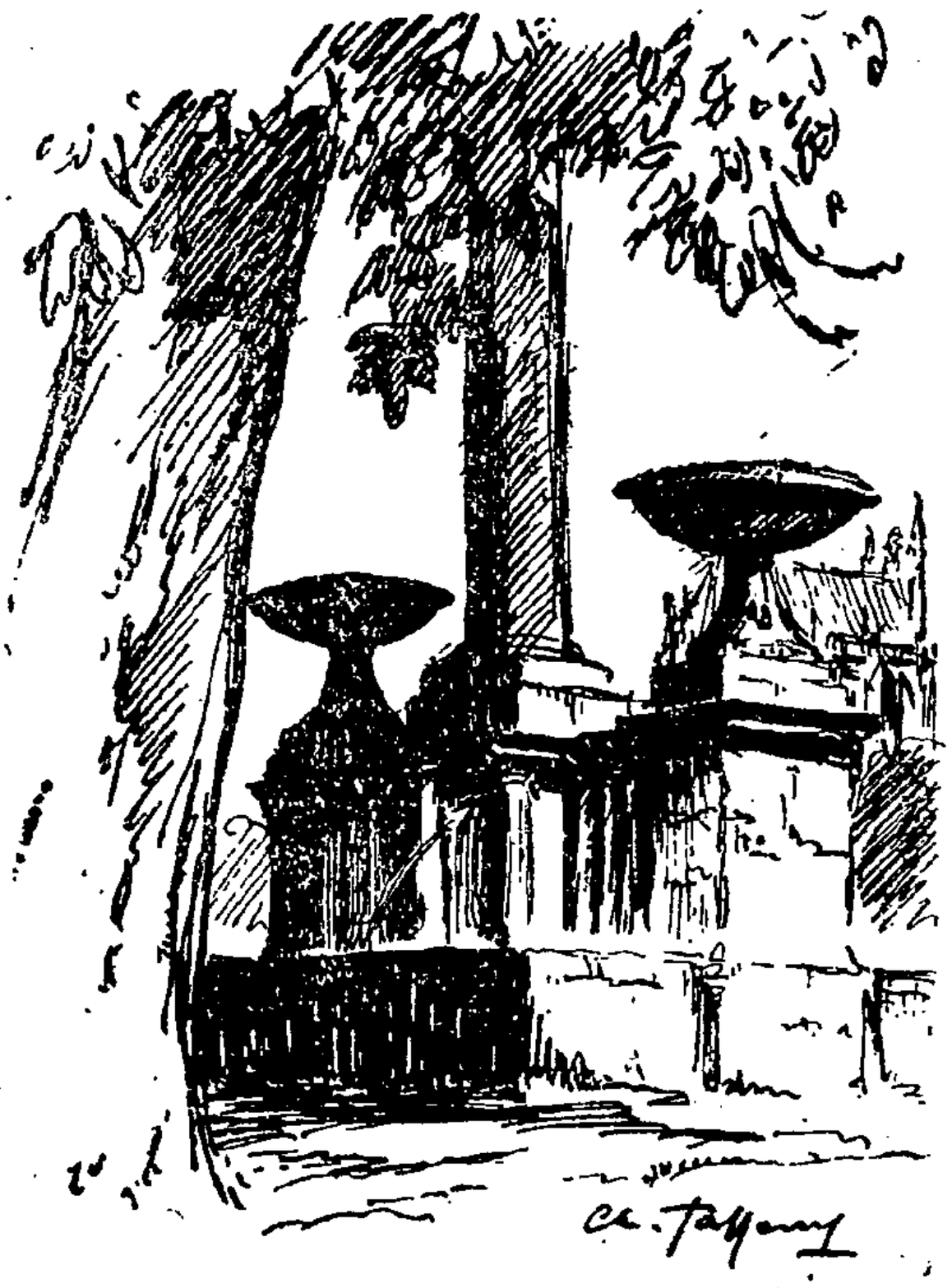
Par le soleil moins ardent je quitte la petite ville et arrive devant son très ancien cimetière dont les tombes s'abritent sous des sapins centenaires, ou bien regardent par-dessus le mur élevé la route qui, à perte de vue, s'allonge. Les klaksons des automobiles rugissent, troublent le silence de la large vallée ; la poussière aveugle les piétons ; deux hommes au passage d'un monstre trépidant qui les frôle se

retournent, rageurs, et lui crient : « Si tous vous pouviez vous casser la trogne, on ne serait plus embêtés ! »

Des coureurs cyclistes passent le torse nu, ruisselant de sueur, la respiration haletante. Par bandes joyeuses, des jeunes filles endimanchées se donnent le bras et bavardent ; à leur approche les yeux des gars s'allument, des plaisanteries s'échangent entre eux.

Quelques pas plus loin s'élève la voix irritée d'un homme dont l'enfant se dissimule en pleurant derrière la haie, tandis que son père continue de l'interpeller : « Je vas te donner une râclée dont le goût te restera quinze jours durant ! »

Ainsi, à chacun de ses tournants, la route sourit, chante, gronde ou pleure, porte l'empreinte de pas bien différents. Elle aussi est belle, séduisante, digne d'être aimée. Néanmoins ma pensée va vers Riom, l'antique cité gauloise, aux claires fontaines, aux sombres ruelles où se cache la vie ! A cette heure unique, exquisement prenante, où les ardeurs du jour s'apaisent, mes regards de nouveau se tournent vers la ville déjà lointaine, que dominent ses églises aux noms évocateurs : La Sainte-Chapelle, Saint-Amable, Notre-Dame du Marthuret. Leurs cloches accompagnent la lumière rosissante qui lentement décline... En face de Riom, sur la hauteur voisine, le vieux bourg de Volvic disparaît dans un poudroiement d'or ; les alouettes montent en chantant vers le ciel lumineux, dans les blés mûrs des cailles s'appellent...



FONTAINES DE RIOM

MICHEL DENTAN.

# Chanson d'avril

Les champs qui reposaient sous leur linceuil de neige
Etaient si désolés ; mon coeur était si las,
Qu'à mon âme j'ai dit : « Pris dans un sortilège,
Les champs ne s'éveilleront pas... »

Mais le Printemps parait, qui souffle son vent tiède,
La sève pousse des bourgeons aux rameaux noirs,
Et mon cœur, qui devient fervent comme un aède,
Pousse aussi des bourgeons d'espoir.

Bientôt dans la Nature, aux buissons, sur les branches,
Mainte fleur éclora, pareille aux fleurs d'antan :
Aux murs mêmes jasmins, aux bois mêmes pervenches,
Mêmes pavots parmi les champs...

Mon cœur fera germer ses fleurs épanouies,
Différentes des fleurs que l'an passé fit voir :
Ainsi la bleue aura des teintes plus pâlies,
Reflétant moins le ciel d'espoir.

Plus qu'aux jours d'autrefois la sombre sera sombre ;
Sur elle descendra comme un voile étendu :
Elle croît sur les lieux où projettent leur ombre
Les tombes des amis perdus...

Et comme humide encor du sang d'une blessure,
La rouge apparaîtra plus rouge que jadis :
Une plaie est ouverte... et c'est la meurtrissure
Saignante des amours trahis.

La Nature contemple avec indifférence,
Suivant leur cours fatal, les jours et les saisons ;
Mais c'est dans le bonheur, et surtout la souffrance
Que notre âme a ses floraisons.

Le son est plus profond que rend l'âme meurtrie ;
Qui module des chants dictés par la douleur
Voit parfois des trésors d'art et de poésie
S'ouvrir au jour comme des fleurs.

# Chanson d'automne

•

L'automne a recouvert d'un somptueux manteau
Bariolé de jaune et de pourpre, la plaine
Le val et la forêt aux pentes du coteau,
Où le vent bruit dans les chênes.

Aujourd'hui, dans le crépuscule rougeoyant
S'ouvre le bal du vent avec les feuilles mortes ;
Au ciel paraît un vol de corbeaux tournoyant,
Vagabonds que la bise apporte...

Avec tous les frissons, précurseurs de l'hiver,
Voici venir le temps des heures recueillies,
De la lampe allumée, et du dansant feu clair,
Dont le reflet se multiplie...

Sur l'automne splendide et chaud de volupté
Le moment est venu de fermer la fenêtre ;
On sait, du moins, que ces midis pleins de clarté,
D'autres jours les verront renaître.

Mais il n'est plus d'espoir de belles floraisons
Pour l'homme qu'a touché l'automne de la vie ;
Sa cueillette des fruits de l'arrière saison
Sera du seul hiver suivie...

Ah ! comme ils ont du moins une rare saveur,
Ces fruits que n'ont mûri le soleil, ni la pluie,
Mais le rire joyeux, les épreuves, les pleurs
Et le coeur meurtri par la vie !

En automne, la feuille a de chaudes couleurs,
Le fruit est plus gonflé, la fleur plus parfumée ;
Ainsi le feu mourant brûle avec plus d'ardeur,
Puis s'évanouit en fumée...

Saison de plénitude et de maturité,
Qui vas mourir et dont les heures sont comptées,
Je t'aime pour ta grâce et pour ta majesté
Touchante, et bientôt envolée !

# Sur la Route esseulée

•

C'est vrai, tristement vrai, que notre âme esseulée
S'en va, pareille au chemineau sans compagnon,
Sur la route par les flaques d'eau constellée,
Escorté par la bise acerbe et le guignon.

C'est vrai... Par un matin sonore, on part ensemble ;
Les voix d'un seul accord, d'un seul rythme, les pas,
S'unissent pour le long trajet. Que vous en semble ?
— Que c'est bon pour une heure et ne durera pas.

Ainsi le veut la vie. On s'écarte, on s'égrène,
Cailloux vivants, semés par lé Petit Poucet,
L'un sous une aubépine, un autre au pied d'un frêne,
Près de l'étang soyeux que la bise froissait.

Le sourire engageant des chemins de traverse,
Ou l'accueil moelleux offert par les talus,
La masure, faisant le gros dos sous l'averse,
La rivière jaseuse... Il n'en fallait pas plus...

Il n'en fallait pas plus pour dénouer la ronde,
Des bras que l'on croyait liés jusqu'au linceul.
On a fermé les yeux, pour rire une seconde,
Se fiant aux amis... On les rouvre, on est seul.

Allons ! Prends ton parti. Tu perds ton temps, pauvre âme,
A fouiller d'un regard éperdu l'horizon,
A heurter les échos de ces noms que tu clames.
Cesse donc tes signaux sans rime ni raison.

En avant, pèlerin qu'un Idéal enrôle,
Aspire le grand air pur aux parfums de miel,,
Recharge en soupirant ton sac sur ton épaule,
Pars sans te retourner... Devant toi c'est le ciel,

L'Invisible, peuplé de présences amies ;
Elles chemineront jusqu'au but avec toi ;
Ne pleure plus les allégresses endormies ;
Elles s'éveilleront quand l'ultime beffroi

Aura sonné les éternelles retrouvailles.
Chante un refrain, pour en exorciser ton deuil,
Chacun fait son voyage ici, vaille que vaille ;
Presse le pas : le rendez-vous est sur le seuil.

28 Novembre 1932. Marguerite PERROY.

*Jacques-Aman*

# La Combe au crépuscule

•

**Aires d'aigles géants aux replis de la roche,**
**Mignaval et Chomis dorment dans le giron**
**Sombre de la Platelle à l'aride éperon.**
**Un brouillard de fumée aux toits rouges s'accroche...**

**Sous la pente où le vent ondule les fougères,**
**Les vitres de Jarroux cessent de flamboyer,**
**Et l'on entend au loin, des labris aboyer**
**Aux troupeaux dispersés que rentrent les bergères.**

**Couchés dans la vallée ombreuse où l'eau courante**
**Miroite sous le vergne au feuillage mouvant,**
**Les étendoirs brunis, les toits au large auvent**
**Plongent dans la verdure à l'ombre transparente.**

**La plainte d'une roue émergeant sous l'écume,**
**Monte des bas-fonds pleins d'humide obscurité,**
**Et la Combe assoupie, en un voile bleuté,**
**S'endort au rythme sourd des maillets, dans la brume.**

**1927**

•

# Le vieux Moulin à papier

•

**Sous le ravin désert où le torrent, en gerbes,**
**Ecrase le granit, le morne bâtiment,**
**Dans sa cour en ruine aux immobiles herbes,**
**Meurt, plein de souvenirs et de délabrement.**

**Les séchoirs boucanés qui geignent sous le vent,**
**Ne montrent plus de feuille aux lucarnes de planche ;**
**Les maillets n'auront plus jamais de pate blanche**
**A broyer... Le coeur du moulin n'est plus vivant.**

**Pieuse, la nature a voilé sa détresse :**
**Un lierre est descendu sur les carreaux obscurs,**
**Onduleuse, la ronce enguirlande les murs**
**Et le toit fléchissant que le frêne caresse.**

**Dans le soir embrumé s'exhale du feuillage,**
**Sur les débris hâlés qui dorment, vermoulus,**
**Ce calme des vieux temps que nous ne verrons plus,**
**Ce silence berceur des restes d'un autre âge.**

**1927**

*Jacques-Aman*

# La Gorge de Noyras

Au flanc de la pente inculte, sous l'éboulis,
Dans les merisiers, bêle une chèvre égarée,
L'eau glisse, par filets, sur les granits polis
Dans leur berceau mouvant de fougère serrée.
Au pas lourd de ses boeufs fatigués, par saccades,
Grince et cahote un char de foin, sur la montée
De Goure. Tout en haut, les rochers en cascades
Elèvent leurs toits gris sur la crête dentée
Que les genévriers découpent dans le ciel.

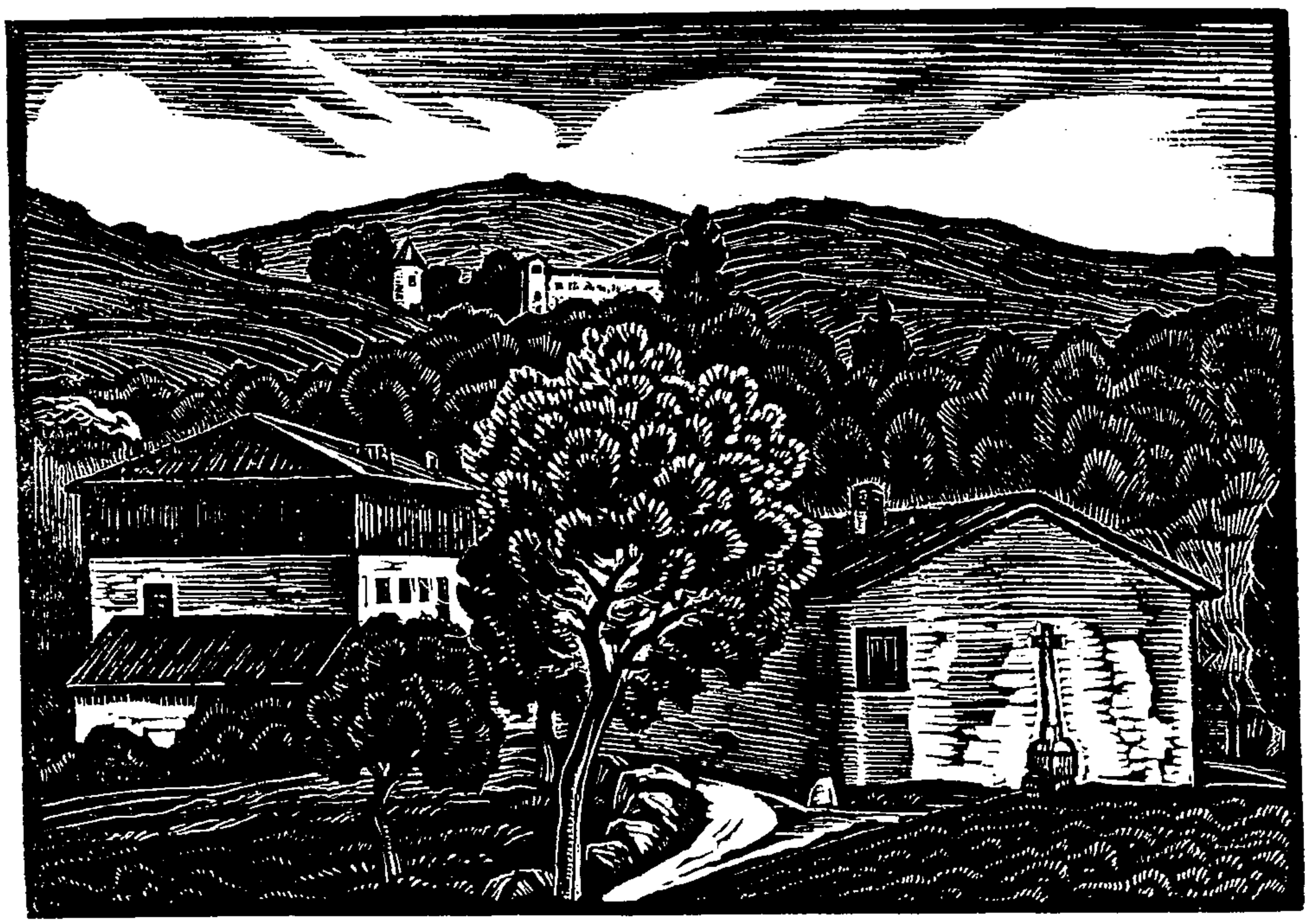
Ce matin, la bruyère a son parfum de miel...

Voici le vieux moulin dans les buissons obscurs,
La fenêtre profonde et son frêle manteau
D'herbes folles, la porte au rustique linteau,
Les bouleaux frissonnants poussés entre les murs.
Derrière les bouquets de sureaux, les jardins
D'autrefois s'étageaient sur leurs rudes gradins
Où la voix du ruisseau nous arrive légère.
Là, maintenant, un troupeau de moutons pâture
Ecartant les genêts, et la ronce ceinture
Les arbres fruitiers morts, noyés dans la fougère.
Une fleur de parc, sous le noisetier trapu,
Pousse encor, rouge pourpre, au feuillage gris-vert ;
Et des frustes degrés de l'escalier rompu,
Monte un pied de lilas qui mourra cet hiver.

Au fond du ravin, sinueux sous le rideau
Des vergnes, le torrent sonore, gronde, plonge
Aux creux blancs de la roche, et l'écume s'allonge,
Tourne contre la berge aux mousses pleines d'eau.
Ailleurs, presque sans bruit, sur le sable doré,
Le courant apaisé sous les branches s'étale :
On entend bourdonner un insecte altéré...
Sur l'humide fraicheur penche une digitale...

Et là-bas, dominant les fluides brouillards
Des foyers de Morel et de la Rodarie,
Au-dessus des blés murs, des sentes, des fayards.
Et des troupeaux paissants dans sa morne prairie
Ventée, aux lézards dormants leur tiède sommeil,
La Platelle, où les genêts crépitent dans l'air
Fleurant le serpolet et la menthe au soleil,
Allonge son dos rocailleux, sous le ciel clair.

Noyras, 1932.



*Bois de F. Angeli*

LA GORGE DE « NOYRAS »

# Lo Criso

*Dialecte Lezovien*

Anheu, moué de lo mita d'ol mounde s'imaïount prou...

Cous que ténount de bounas plaças et qué vuvount ol ratelei, ou be passount ma vei lo caisso quan chabo lo mei, que pleuïe que vinte, cous tié s'imaïaount pas : ni lo grélo, ni lo jalado, ni le moulha, ni le seche eimpuèchount pas qué cheïount ol l'oumbro et que le domouraount. Co ei nus austreis que lus païount et co ei foutre ma nus que dévent li pourtar respet. Et, einquièra, sount tié couteins ? Pas tourju.

Totas lus austreis chintount lo criso et lo lus drisso, qué chéïount rechis ou be poris, treituz dévount lé passar. Cou toucho, mesmo, las coumédiens et las danseusas que podount pus vieure de liu besunho.

Ah ! covi crio cou, s'ol tims que nus vuvèns. Nus sins fourças de lo crire : treituz nus su chintins, et, diengu sa couma cou passoro.

D'ol tims, porè bougre de païsan, que le tims meniodo guère, trino por fenar, missounnar, mossar to recordo qué voudro bilhau re ou be que diengu n'ein voudro, voué lo marcha, che te valé lo veindre.

Lo criso que te géno, pesa moué soubre treituz qu'aquello d'ol caoutchouc, aquello dous Icounomats ou be aquello d'ol théâtre.

Doumo s'ein grusoro einquiéra moué qu'anheu. Et d'ol tims charcho de sonas por païar tota qué mounde qué podount pas pestar ; que sabount prou be se passar, moué qui ount las rasus de pas s'imaïar : lo Franço ei richo, et po païar.

Et, d'ol tims, lo païo...

TAURIN SAINT-ROCH.

# La Crise

Aujourd'hui, plus de la moitié du monde est dans l'inquiétude et l'ennui.

Tous ceux qui vivent au ratelier et ont de bons emplois et passent seulement à la caisse à chaque fin du mois pour toucher les appointements, ceux-là ne s'en inquiètent pas et ne s'en aperçoivent même pas : qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il soit sec ou humide le temps de chaque jour leur est toujours favorable, ils le supportent sans trop de peine à l'abri ou à l'ombre, ils peuvent tenir. C'est nous qui les payons, pauvres contribuables, et c'est encore nous qui leur devons le respect et êtes-vous sûrs qu'ils soient contents.

Tous les autres, de nos jours, ressentent la crise qui sévit et sont obligés de la supporter. Cela atteint même, paraît-il, jusqu'aux artistes de nos théâtres qui ne vivraient que péniblement de leur travail !

Qui aurait cru que nous en arriverions là tous. Et qui nous dira le temps de durée de cette crise ?

En attendant, le pauvre diable de paysan, dont si souvent le citadin envie le sort, et que le temps ne favorise guère, il faut qu'il sème et moissonne sans être sûr d'avoir une bonne récolte. Et si par hasard il l'a, est-il sûr davantage qu'il pourra la vendre. La crise qui le gêne en ce moment a une autre importance que celle du caoutchouc, des Economats ou de théâtre. Demain elle sera plus grave encore qu'aujourd'hui...

En attendant, brave citoyen contribuable, cherche de l'argent pour payer tant de « monde » qui ne peuvent pas attendre eux, mais qui ne s'ennuient pas de la crise... la France est riche et peut payer.

Charles de Jonquières

# Les Poètes
## à l'avant-garde des Sciences

Il serait bien superflu de rappeler ces quelques clichés qui ont traîné partout : Victor Hugo, Sully-Prudhomme, chantant, quelques décades avant qu'elle soit réalisée, la navigation aérienne et prévoyant la victoire complète de l'homme sur l'atmosphère. Ce n'était point du reste un présage tellement audacieux en un temps où des hommes aventureux osaient déjà s'abandonner à un ballon et se livrer au gré des vents favorables. Et, venant après, — si longtemps après — la légende magnifique des Grecs qui, pour symboliser l'orgueil puni, imaginèrent Icare, l'homme volant, nos poètes du XIX^e^ siècle font modeste figure.

Le poète Charles Cros, par contre, si injuste que lui ait été la postérité, peut davantage synthétiser pour la foule l'imagination poétique éclairant la route du savant. Le poète français qui fut l'inventeur français du phonographe méritait certes mieux que ce que l'avenir lui a réservé. Si ce n'est l'oubli, sa modeste renommée lui a été marchandée : la France néglige quelque peu le poète et le savant ; les U. S. A. dépouillent l'inventeur. Et pourtant, cette conjonction chez un même homme de l'inspiration poétique et du génie scientifique méritait d'arrêter quelques instants la méditation.

Si le poète a souvent des inspirations extraordinaires, s'il entrevoit pour l'activité humaine des domaines inaccessibles à notre pauvre logique, il ne peut, faute de moyens scientifiques, donner un corps à son rêve. Le savant semble bien, par contre, un poète qui se condamne au silence et qui réalise. Du moins, l'origine de ses travaux est-elle de source poétique ; l'hypothèse qui éclaire sa route est-elle aussi géniale et aussi belle que le plus pur des poèmes....

Et les rêves lointains, les rêves maritimes du père de Philéas Fogg, avec tout ce qu'ils avaient de prestigieux et d'impossible pour nos pères, (ces rêves qui nous semblent à nous, nous qui connaissons un *Nautilus* en acier et vivant, une réalité immédiate et possible), peut-on leur refuser les honneurs des grands poèmes ? Jules Verne, s'il n'a point donné un corps et une vie à ces enfants de son imagination, — une vie autre que celle du rêve, — a tellement obsédé l'âme de ses petits neveux, qu'il s'est trouvé parmi eux quelqu'un qui sache parachever sa vision.

Ce sont là des voies battues, des exemples qui viennent immédiatement aux lèvres dès que l'on veut parler de cette conjonction de la poésie et de la science. Mais sait-on que Rabelais, dans un éclair de génie, imagina un jour et l'existence des ondes hertziennes et la possibilité qu'elles soient captées. ?

Au *quart livre*, Rabelais raconte comment Pantagruel et ses compagnons, banquetant et voguant en haute mer, entendirent soudain dans les airs un grand nombre de voix, comme le tumulte d'une foule, parlant une langue qu'ils ne pouvaient saisir. Et, citant Pétrone, Aristote et Platon, Pantagruel d'expliquer à ses compagnons que les paroles « *au temps du fort hyver, lors que sont proférées, gelent et glassent à la froydeur de l'air et ne sont ouyes... La rigueur de l'hyver passée, advenente la serenité et temperie du bon temps, elles fondent et sont ouyes.* » Et Panurge de jeter « *sus le tillac plenes mains de parolles gelées, et sembloient dragée perlée de diverses couleurs. Nous y veismes des motz de gueule, des motz de sinople, des motz de azur, des motz de sable, des motz dorez, les quelz, estre quelque peu eschauffés entre nos mains, fondoient comme neiges, et les oyons realement...* »

Qui donc eut pu croire que près de quatre siècles avant eux, Rabelais, le savant Rabelais, — car il le fut autant qu'ivrogne, — dans son torrent de truculences et de gaillardises, ait entrevu l'existence d'ondes que Branly et Marconi devaient nous faire entendre ?

Il importait qu'un contemporain nous donnât un dernier exemple pour illustrer notre thèse. La malignité du destin a voulu que ce fut le plus controversé, le plus attaqué des poètes vivants qui nous vint porter secours. ce qui n'est point pour nous déplaire, Paul Valéry, mais oui, l'obscur Paul Valéry, a écrit, peut-être s'en souvient-on, dans ses « *fragments du Narcisse* », ce vers, par ailleurs fort beau :

*J'entends l'herbe des nuits croître dans l'herbe sainte...*

Or, voici qu'un savant berlinois, le docteur Georges Goertz, vient de mettre au point un microphone dont la sensibilité et le pouvoir amplifiant sont si forts que l'on peut entendre le bruit que fait l'herbe en poussant. Ecoutez plutôt ce qu'écrivait récemment M. Roger Simonet dans une chronique scientifique de *Ric et Rac* :

« Dans une plante, la sève circule dans les vaisseaux, sur les parois
« desquels elle exerce un frottement, dont l'intensité dépend de la
« vitesse de déplacement et de la richesse en substances salines dis-
« soutes. C'est ce frottement que l'ultra-microphone du docteur
« Goertz amplifie jusqu'à le rendre audible. La croissance d'une
« plante serait d'autant plus rapide que le bruit entendu au téléphone
« est plus intense. »

Après cela, on voudra bien admettre, si étranges que paraissent eurs rêves, si incompréhensibles et si illogiques qu'ils soient pour leurs contemporains, que les poètes, ceux-là que l'Antiquité vénérait à l'égal des devins, que les poètes méritent le respect et non les quolibets de la foule. Ils vivent, souvent, bien au-delà des régions où vivent les êtres qui les entourent.

# Du côté de la Haute-Auvergne

*Docteur P. Balme*

## Histoires Cantaliennes

ALFRED DOUET. — a) *Le château de Saillans.* — Saint-Flour. Impr. Sanfloraine, 1928, 228 p. avec photogravures.

b) *Le château des Ternes du* XI^e^ *au* XX^e^ *siècles.* — *Aventures de Gaspard d'Espinchal.* — Saint-Flour. Au Syndicat d'Initiative et chez l'auteur, Les Ternes, 1932, avec phototypies.

L'U. S. H. A. publiera prochainement un volume illustré sur Saint-Flour, dont le texte est de M. Alfred Douët. Nous pouvons en pressentir tout l'intérêt, en nous referant aux ouvrages précédents de cet auteur, notamment aux deux robustes monographies sur les Châteaux de Saillans et des Ternes, qui du Nord-Ouest au Sud-Ouest ont préparé le cadre du prochain travail d'ensemble sur la vieille cité.

Dix siècles de vie féodale et politique sont ainsi déjà largement esquissés. M. Douët nous familiarise avec l'organisation sociale primitive de la mystérieuse Haute-Auvergne. En ces terres reculées, les biens réservés au domaine royal furent d'abord fort réduits et les propriétés affranchies par de nombreux alleux. Puis, avec la crainte des invasions, et celle non moins justifiée des famines, les héritages se groupèrent, bientôt, en fiefs de reprise ou de protection, sous l'autorité des seigneurs les mieux fortifiés : alors l'esprit centralisateur de l'Eglise et de la monarchie commença à s'intéresser de près à ces puissances organisées à l'abri de la majesté centrale du Plomb indifférente à toute fiscalité. Nous voyons ainsi l'indépendante seigneurie des Ternes devenir, dès le XI^e^ siècle, vassale du prieuré de Saint-Flour, par une escroquerie pieuse réalisée en deux temps, avec une maîtrise dont M. Douët se scandalise bien plus qu'il ne l'admire. Mais lui-même, possesseur, huit siècles plus tard, de ce château des Ternes, se fait un devoir de rendre, en quelque sorte, hommage de vassalité morale aux successeurs spirituels des usurpateurs. Tant il est difficile parfois de persévérer dans le respect d'une tradition jusqu'en ses origines.

Par exemple, il en est, de ces traditions, auxquelles M. Douët n'hésite pas à s'en prendre, avec un louable courage, lorsqu'elles lui paraissent avoir évolué à l'encontre de l'esprit à la fois objectif et généreux qui purifie les sources de la véritable histoire. L'inquiétante figure de Gaspard d'Espinchal hante toujours ce manoir des Ternes, témoin de ses fureurs conjugales et du martyre de la patiente Hélène de Chateaumorand. Une phototypie du livre de M. Douët montre le griffon d'Espinchal décorant le man-

teau d'une cheminée que surmonte, au surplus, une tête hargneuse de sanglier. Tout a pris ce relief griffu et brutal en cette légende à faire honnir le « seigneur » et qui serait demeurée peut-être une « farce et gaillardise », gravée par Rabelais et enluminée par Brantome.

Mais nous n'en étions déjà plus au même siècle. Entre le registre très sobre, très objectif du greffier des Grands Jours, Dongois, et la relation de Fléchier, il y a tous les racontars malveillants de la petite société Clermontoise que la mauvaise langue du futur grand sermonneur, peu charitable, par ailleurs, envers ses informateurs eux-mêmes, accommode et développe avec une recherche non déguisée de l'effet et du pittoresque.

M. Douët conseille donc d'examiner avec beaucoup de réserves les traditions locales qui concernent le caractère de son trop fameux prédécesseur en la châtelainie des Ternes. Beaucoup de gasconnades comme aussi de véritable malchance en ces aventures. Faut-il, cependant, aller jusqu'à tirer une preuve concluante pour l'innocence de cet excessif jaloux, de sa réhabilitation complète par Louis XIV ! Car nous savons la valeur de certaines amnisties officielles en tous temps et sous tous régimes.

Le château de Saillans aura été bien davantage mêlé aux événements extérieurs. Au cours de la guerre «des Anglais», il fut le centre de quelqu'une de ces actions particulières qui occupaient et enrichissaient les gens d'armes dans l'intervalle des grandes opérations d'ensemble et qui expliquent la prolongation durant un nombre respectable de règnes d'un état continu d'hostilités qui pourvoyait à lui seul au budget des armées.

C'est ainsi qu'une bande d' « Anglais » commandés par le gascon Pierre de Galard, ayant repris le château de Saillans en l'an 1380, commença l'exploitation méthodique, quasi commerciale, de la ville de Saint-Flour, sise à une petite heure. Rançons, péages, ventes de trêves ou « patis » à la petite semaine ou à terme, échanges d'otages et de captures au taux usuraire, cela dura trois longues années. Jamais de tels exploitants ne commirent la faute d'aller traquer en son repaire même la vache à lait, aux risques de horions plus sérieux, ou, ce qui eut été pire, de la saigner sans remède. Par contre, ils repoussaient en un tournemain sanglant les assauts des troupes royales qui s'en retournaient régulièrement déconfites. Puis, ils jouaient également avec grand à propos de la présence aux portes de Saint-Flour des bandes indisciplinées de Tuchins, gens de toute provenance réduits à l'état de jacquerie par la misère des temps. Pour un baudet que lui enlevaient ces irréguliers, l'Anglais capturait dix bourgeois qui payaient alors rançon de quoi remonter un escadron. Que les San-Florains me pardonnent de parler avec cette désinvolture des malheurs lointains. N'y eut-il rien de bien plus tragique que d'énormes pertes d'argent. Cet indésirable voisinage aura coûté à Saint-Flour près de huit cent mille francs de notre monnaie. Bienheureuses victimes, dont les comptes furent réglés définitivement, sitôt le déguerpissement, chèrement acheté, de ces gens d'outre-mer.

Le livre de M. Douët relate encore beaucoup d'autres événements liés aux grands faits de notre histoire et rappelant les grands noms de notre province : dauphins d'Auvergne, les Dubourg et les d'Estaing. De tels matériaux, consciencieusement épurés et ordonnés dans une langue très belle seront des plus précieux aux écrivains de Haute-Auvergne. L'histoire de ce mystérieux pays commence à se dérouler hors des brouillards de l'incuriosité de nos ancêtres. Sous l'effort méthodique et fructueux des érudits contemporains, au nombre desquels figure désormais, en bonne place aux côtés des Bélard, Louis Farges et Charles Felgères, M. Douët, l'historien de Saint-Flour.

ELIE DEYDIER, président du Syndicat d'initiative de Saint-Flour, *Le château d'Alleuze*. « La Liberté du Cantal », 22 décembre.

Ce n'est qu'un article de journal, dira-t-on ; hélas, qui songe à conserver de si bonnes coupures qui se mêlent aux «actualités» périssables. Dommage pour l'étude que vient de faire M. Elie Deydier, et qui appelle la monographie, dans le même ordre que celles que nous venons de citer. Avec celle-ci, en plus, Saint-Flour serait bien gardé.. et nos fiers vestiges du passé mieux protégés encore.

MARCEL JUILLARD. — *Violences et rebellions en Haute-Auvergne au* XVIII^e *siècle*. « Revue de la Haute-Auvergne », fasc. 1930-31-32.

Voici encore un autre de ces chercheurs et curieux du passé de leur terroir. Un jeune et un sympathique. La *Revue de la Haute-Auvergne* aura été dans l'obligation d'échelonner sur trois ans l'impression de son travail. Le patient et clairvoyant archiviste qui règle ces publications ne devrait-il pas trouver en ce riche pays cantalien les moyens qui lui permettraient de donner plus larges débouchés à de tels travaux d'érudition qui mettent si grandement à l'honneur la réputation d'une province !

Marcel Juillard a dépouillé les archives des Intendants d'Auvergne, relativement aux jacqueries partielles qui survinrent parfois dans ces cantons à « fortes têtes » et qui auront toujours été provoquées par le désagrément qu'éprouvaient ces rudes besogneux à partager les produits de leurs récoltes avec les collecteurs, decimateurs, fermiers de cens. L'auteur raconte, tout uniment, sans paraître trop s'émouvoir, car les événements présents ne nous ont pas donné meilleur esprit que jadis à l'égard de la maltôte. Seulement, constate M. Juillard, le bien-être introduit dans les campagnes, non, certes, par l'évolution des idées, mais par les méthodes agricoles, industrielles ou commerciales en progrès indéniable, a beaucoup divisé nos paysans et affaibli leurs réactions à l'égard des administrations. « Nos ancêtres, écrit-il, n'auraient accepté que très difficilement l'inquisition fiscale que nos différents ministres des finances ont élevé à la hauteur d'une institution définitive ».

Certes oui. Mais à l'égard de tant de crimes locaux, de brigandages demeurés impunis, la tolérance et la sérénité des Intendants de l'ancien régime peuvent paraître une attitude préférable à une pitoyable indignation étant donné qu'ils se trouvaient à peu près en impuissance de sévir. Depuis, il y aura eu l'institution républicaine et napoléonienne du gendarme. Au carrefour des routes montagnardes, comme sur les Cours des vieilles monarchies européennes, l'ombre du bicorne — celui de Pandore et celui de l'Autre — se projettera pour effrayer les derniers brigands de toutes classes, mais sera impuissante à chasser les légendes qui persisteront longtemps encore sur les auberges coupe-gorge et les crimes à la Kœnigsmarck. Puissent, en tous cas, pareils temps et pareilles scènes demeurer définitivement du côté de l'histoire, de cette histoire traitée avec la sobriété et la sûreté de documentation de Marcel Juillard. Et remercions-le de savoir éclairer

aussi ses tableaux, soit par des descriptions pittoresques comme celle qu'il fait de l'Artense — pays qui surgit décidément des « réserves » auvergnates — soit par des pages très bien pensées et écrites, comme son « essai sur la mentalité du paysan d'Auvergne sous l'ancien régime ». Revanche très poussée de la documentation — et de la raison même — sur tant de bobards qui, pour atteindre une infime caste, ont mis tous nos aïeux dans le même sac à sottises.

Docteur Louis de Ribier. — *Saignes*, ses comtours, ses comtes, sa bourgeoisie. Aurillac, U. S. H. A. 1932.

La production actuelle de cet intarissable annaliste atteint quarante-deux brochures, monographies, volumes : certains de ses ouvrages, publiés jadis par l'introuvable collection *L'Auvergne historique* de Jouvet, sont d'un intérêt inestimable au point de vue de l'histoire de la société auvergnate. Il reste plus encore que de simples glanes en ce champ, pourtant largement moissonné par l'infatigable chercheur. La monographie de Saignes, avec ses 84 pages de texte, ses nombreuses gravures, portraits, vignettes, ajoute un solide élément de documentation à la bibliographie auvergnate que le Dr de Ribier a enrichi récemment encore, de la quatrième série de sa publication *A travers l'histoire de la Haute-Auvergne*, paraissant chez Champion depuis 1926. Ajoutons que l'érudit historien a confié aux Bulletins de l'Académie de Clermont, une étude sur La Roquebrou, lieu de sa résidence actuelle.

●

*Je me permets d'intercaler*, pour meilleur ordre, *en cette revue personnelle de la production cantalienne au cours de l'année* 1932, *deux notices confiées aux soins de l'essayiste Joseph Bérard qui veut bien assurer, d'une manière suivie, la critique des livres d'Auvergne. Puis suivra la mention bibliographique du très beau volume de M. Louis Jalenques, par Emile Desforges.*

*Joseph Bérard & Émile Desforges*

Fernand Delzangles. — *Gerbert* (chez l'auteur).

Un livre — tout léger — sur un personnage parmi les plus grands d'Auvergne. Je sais que l'auteur en écrivant ces pages a caressé un rêve: faire de *Gerbert* un manuel scolaire. Rêve trop beau, sans doute, jusqu'à ce jour. Mais qui sait ? C'est ce que je souhaite de toute l'ardeur de mon sang auvergnat. Alors, à cette heure future, la plaquette de Fernand Delzangles sera le manuel du débutant. Et pour les « grands » l'auteur n'aura qu'à développer les différents chapitres.

J. BERARD.

FRANÇOIS DE MURAT. — *Vocabulaire du parler de la région de Sainte-Eulalie.* Edité par Pierre-Fr. Fournier. Aurillac. Imprimerie Moderne.

L'ÉRUDIT archiviste départemental a donné vie, encore une fois, à un travail qui dormait dans la poussière. C'est une contribution très utile à l'étude, développement de la langue félibréenne ; certains rapprochements avec des parlers du Puy-de-Dôme sont tout à fait intéressants.

J. BERARD.

LOUIS JALENQUES. — *Un joli village d'Auvergne, Saint-Martin-Valmeroux.* Un vol. in-4° illustré, 392 p., 29 gravures, U.S.H.A. 1932.

Il semble inutile de présenter aux lecteurs de cette revue, M. Louis Jalenques auquel nous devons plusieurs études sur l'histoire de notre province, et principalement un intéressant guide illustré de Salers qui est un modèle du genre. Notre éminent collaborateur vient d'ajouter une autre importante pierre d'angle à son œuvre, en publiant aux éditions U. S. H. A. d'Aurillac, une monographie de Saint-Martin-Valmeroux, son pays d'origine, sous un titre bien mérité, autant que j'ai pu en juger au cours de deux passages malheureusement trop rapides, dans cette belle région du Cantal.

Je n'entreprendrai pas le résumé des chapitres de cet excellent ouvrage qui, quoique bourré de textes, est dépourvu de sécheresse et reste d'une lecture attrayante pour les curieux du passé. J'y ai non seulement glané de nombreuses fiches sur nos anciennes institutions, mais j'ai encore lu avec attention, un chapitre consacré au Saint-Martin actuel qui intéressera fort nos arrière-petits-neveux.

La dernière partie du livre de M. Jalenques, mériterait d'être publiée à part ainsi que l'a déjà fait remarquer Gandilhon-Gens-d'Armes, car elle constitue une copieuse contribution à l'étude de l'émigration cantalienne, qui viendra s'ajouter aux travaux analogues de MM. Arbos et Juillard.

EMILE DESFORGES.

●

*Docteur Pierre Balme*

# Poètes Cantaliens

RAYMOND CORTAT. — *Le voile de la déesse.* Editions U. S. H. A. 1932. (Tirages numérotés. Eaux fortes, dessins, frontispices, de Ch. Jaffeux.

En séparant les pages du recueil de poèmes de Raymond Cortat, j'ai pensé d'abord que j'allais libérer des parfums de fleurs sauvages et voir glisser hors des feuillets quelques brillantes images de paysages montagnards. Mais, de ce livre indifférent aux métaphores de la critique courante,

rien de sensuel ne se répand. Seules, de merveilleuses petites eaux fortes, les plus personnelles que Ch. Jaffeux ait encore burinées, composent aux précieuses poésies un magnifique écrin.

Une fois les pages ouvertes, en ce livre de douceur, il faut prendre le temps de soulever le voile de la déesse, nuancé, frissonnant, qui recouvre l'intimité silencieuse d'une âme de jeune poète confondant ses émois dans la contemplation imaginative des féeries de la libre nature.

Il est des lyres vibrantes de toutes leurs cordes tendues par quelque passion ou déréglées par les désaccords de l'âme avec les sens. D'autres, dont les sons s'alourdissent et s'étouffent sous les fardeaux similaires de la volupté ou de la douleur. Mais la muse de Raymond Cortat me paraît animer une harpe éolienne suspendue à quelque branche nacrée d'un bouleau frileux et qui murmure sous la caresse incessante de la brise des monts qui frôle les feuillages.

Il faut se recueillir, écouter, tandis que l'atmosphère s'imprègne de cette voix, qui l'emplit peu à peu d'harmoniques si riches qu'on en trouvera en sympathie avec chacune de nos impressions les plus colorées et les plus intimes.

C'est alors que l'on peut aimer à reconnaître, se dégageant de cette spiritualité à la manière d'une trame habilement dissimulée, les mots sonores et les lignes expressives de la technique poétique de l'auteur. Mais il vaut mieux encore écouter chanter un poète, tel que Raymond Cortat. C'est comme l'office mystique d'un culte très ancien : fontaines, roches, plantes sauvages, émois instinctifs. Et la voix semble s'attarder, rêver, et se prolonge dans la nef sylvestre, sous les lueurs arrondies qui tombent des mystérieux vitraux de feuillages.

RAYMOND CORTAT. — *Aspects d'Henri Pourrat*, enchanteur et sourcier de l'Auvergne mystérieuse. « La Revue de la Haute-Auvergne » 1932. Tirage à part. Impr. Moderne, Aurillac, in-8°, 38 p.

Il vient d'arriver, cependant, à Raymond Cortat, de se dégager de cette introspection des reflets du monde extérieur sur son âme, miroir limpide. C'est pour étudier, avec toute l'ardeur réveillée d'un jeune maître de littérature, l'état actuel de l'œuvre d'Henri Pourrat. Analyser cette analyse serait à la fois la déformer et commettre la sottise d'un inutile rapetissement.

Raymond Cortat s'y montre, d'ailleurs, si bien lui même, dans sa façon d'insister sur tous les détails qui, dans les images et le style, indiquent la source terrienne et l'imprégnation quasi totale de l'âme de Pourrat par les effluves du sol et du ciel auvergnats. « Toute la nature s'est ouverte à deux battants devant lui ! » Peut-être y avez-vous pénétré par une poterne plus discrète, celle de la poésie pure, au cœur même de cette nature, cher Raymond Cortat. Mais n'y êtes-vous pas installé, vous même, pour toujours, comme l'un des génies les plus harmonieux de la libre terre cantalienne.

ETIENNE MARCENAC. — *A l'ombre des bouleaux*. Poèmes d'Auvergne. Deuxième série. Avant-propos de J. de Pesquidoux, Paris, Albert Messein, 1932.

M. E. Marcenac s'est mis lui-même à l'ombre des bouleaux chers à Raymond Cortat, mais il s'est davantage encore mêlé aux humains. Son recueil compact de poèmes indique un auteur qui n'entend pas seulement réserver ses effusions poétiques pour les émotions rares. Il décrit, ou plutôt il transcrit dans le « langage des dieux » ce qu'il voit, ce qu'il entend, ce qu'il ressent. Tout est matière à poésie, comme chez cet autre poète de notre basse Auvergne, M. Courmier Amillon. Il y a dans son livre de 240 pages des tableaux parfaits, tel celui des *Faucheurs*, des contemplations qui s'attardent et s'attendrissent : « l'Encan » ; qui s'émerveillent aussi sur les traditions et les trophées du passé. Enfin, et surtout, les retours fréquents sur l'enfance, le village, la mémoire des ancêtres, car le poète est bien plus un évocateur qu'un devin ! Livre de toute une vie, qui est celle, également, de tant d'êtres sensitifs, imaginatifs, qui savent également écouter les mille voix de l'invisible et embellir leur présent, et qui sont reconnaissants et heureux de retrouver leur intimité fort bien extériorisée pour tous et pour eux plus spécialement, en nobles alexandrins.



Le numéro prochain donnera la suite des notices et analyses sur l'abondante publication de 1932 : *L'Auvergne* d'Arbos, le *Royat* de Bonnefoy, le *Busset* de Desdevises du Dezert, *Ma Terre* de Louis Farges, les *Limagnes* d'Henri Pourrat, et, réjouissons-nous, le nouveau recueil des poèmes de Gandilhon-Gens-d'Armes incessamment attendu.

*Raymond Cortat*

# Jeune vent des vieux monts

•

Le vent follet s'amuse ainsi qu'un jeune chien
Dans l'herbe neuve des collines ;
Il part, mordille au ciel un nuage, et revient
Folâtrer dans les mousselines
Dont les souples bouleaux parent leurs nudités;
C'est lui qui lèche les écorces
Des vieux troncs inquiets, et va de tous côtés
Réveiller d'anciennes forces
Qui sommeillaient parmi la profondeur des bois ;
Et c'est encor lui qui s'empresse
Et fait tout retentir de ses brusques abois
Et de sa bruyante allégresse,
Jusqu'à ce que lassé d'avoir aux horizons
Mis en déroute les nuées,
Traînant derrière lui des lambeaux de chansons,
Et les babines engluées
De tant de sève bue, il revienne un instant
S'asseoir aux pieds de la bergère
Qui sent alors, sous son corsage palpitant,
Fleurir une âme plus légère.

Et puis le voici qui repart
Et s'ébat de plus belle,
Ebahissant les vieux fayards
Avec des gambades nouvelles !

Bien mieux qu'un chien de cirque expert
En tours espiègles ou cocasses,
Il divertit le Peuple vert
Eberlué de ses audaces,

Et fait tant que dans les sous-bois
Où se propage un long délire,
Son bonnet rouge de guingois
Un pivert éclate de rire !

Vent follet du matin, vent du Royaume vert,
Du vieux domaine en fête,
Bon vent qui mets le coeur des filles à l'envers
En leur contant fleurette,
Mets aussi la vaillance au coeur de nos garçons,
Dans leurs yeux cette flamme,
Et fais fleurir chez tous cet esprit de chanson
Qui réconforte l'âme.

**Vent de la liberté, jeune vent des vieux monts,**
**Saute à coeur joie, afin que les montagnes blondes,**
**Le coeur de la bergère et les grands horizons,**
**Avec ma peine aussi, tout cela se confonde**
**En fin de compte, pour danser la même ronde.**

Raymond CORTAT.

• •

# Le Milan

•

**L'ombre est assise sous les hêtres ;**
**Toute petite, autour du tronc,**
**L'ombre sage est assise en rond...**
**Elle songe, écoutant peut-être**
**Ronronner le rouet fulgurant du soleil**
**Où se dévide l'heure ainsi qu'un fil vermeil.**

**L'azur fait rayonner sa formidable joie**
**Comme une plaque de métal chauffée à blanc ;**
**Et chaque arbre palpite, offert comme une proie !**
**Dans la ravine où stagne un silence accablant**
**Chaque arbre se débat, tremblant,**
**Sous midi qui l'étreint dans sa serre torride,**
**Tandis qu'au fond du ciel désespérément vide**
**Plane un milan.**

**Parfois, d'un coup d'aile insensible,**
**Sur des nappes de lourd silence il va glissant,**
**Et dans l'azur qui vibre, éblouissante cible,**
**S'enfonce ainsi qu'un trait puissant,**
**Cependant que Midi, redoutable en sa force**
**Muette, étreint toujours silencieusement**
**La forêt qui résiste avec acharnement ;**
**Et la résine alors coule sur son écorce**
**Telle une âpre sueur ruisselant sur un torse.**

**Enfin Midi triomphe en un suprême effort.**
**Et le milan, là-haut, sur sa grande aile ouverte**
**Portant le ciel en feu, joyeux, miaule encor**
**De sentir maintenant offerte à son essor**
**La forêt qui renonce et s'abandonne, inerte.**

Raymond CORTAT.



ÉMILE ROLLIER

# Le Chêne fleurit

**Pièce qui a obtenu un Œillet d'argent à l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse.**

*Il se dressait dans la splendeur comme un exemple*

EM. VERHAREEN.

**Les lilas violets et les amandiers roses,**
**Résorbant les clartés en eux,**
**Eventent leur orgueil avec les fleurs écloses**
**Et prennent à témoin de leurs métamorphoses**
**La terre fauve et les airs bleus.**

**Il flotte des brocarts et des écharpes floues ;**
**Les pommiers du Japon sanglants**
**Allument ces candeurs où les brises se jouent**
**Et les poiriers musqués font d'éclatantes roues**
**Comme de magiques paons blancs.**

**Seuls — souverains blasés hors de leurs cours badines**
**Loin des fastes et des festins —**
**Dans leur austérité les chênes se confinent,**
**Et méprisent les blancs cortèges d'aubépines,**
**Ambassadrices des jardins.**

L'abeille vibre au blond pendentif de l'érable ;
Les genêts dorent les sommets,
Et le bouleau chuchote au sapin immuable
Que, royal privilège ou destin misérable,
Le chêne ne fleurit jamais.

Il fleurit, dédaigneux de la munificence
De tant d'arbres apprivoisés
Qui se parent pour l'homme et dont l'odeur l'encense,
Mais dont le vent abat la servile jactance
En mille éclats décomposés.

Il fleurit, et ses fleurs, minuscules, ailées,
Tremblantes aigrettes d'or vert,
Ont presque la couleur des feuilles crênelées,
Et nous ne les trouvons jamais éparpillées
Sous les pas de l'homme pervers.

Il fleurit, sa verdure à peine déroulée
Met aux fleurs un voile discret,
Le coucou nostalgique à l'aile grivelée
Qui rythme de son chant le coeur de la vallée,
Jamais ne le devinerait.

Il fleurit ; la splendeur est pour lui secondaire :
Il songe au rôle essentiel
De s'unir à la glèbe où tout son être adhère,
Et d'absorber la force immense de la terre
Pour soutenir le poids du ciel...

Toi que la vanité pourrait tenter, écoute :
Le vrai fort ne va pas proclamer en tout lieu
Un mérite éphémère aux passants de la route ;
Quand le chêne fleurit personne ne s'en doute,
Il fleurit pour lui-même et fleurit pour son Dieu !

Raymond MIL.

# Histoire de la Mourelle

par Simone d'Arverne

— Je ne sais pas si c'est ce qu'on appelle une légende, me dit Guiral, c'est en tout cas une tradition dans ma famille de conserver le souvenir de la Mourelle. Ma grand'mère m'a cent fois conté son histoire.

« C'était à l'époque du grand Empereur. On se battait en ce temps-là. Nous nous plaignons d'une pauvre petite guerre qui a duré quatre ans ; celles de Napoléon ont duré tout le long de son règne, c'est-à-dire plus de douze ans. C'était un homme celui-là. A lui seul il tenait tête à l'Europe entière. Aussi lui fallait-il des soldats comme de juste. On les recrutait partout et de tout âge. Mon grand'père était parti à seize ans.

« Ses parents habitaient cette maison que vous connaissez et qui est la mienne, perdue dans la montagne, plus isolée encore qu'elle n'est aujourd'hui de tout commerce avec le reste du monde.

« Mes arrière-grands-parents exploitaient eux-mêmes leur ferme, d'une dizaine de vaches. Mais le départ du fils les avait obligés à prendre un vacher. C'était un vieil homme que l'on disait un peu sorcier. Plusieurs le redoutaient. Vous souriez, vous ne croyez pas aux sorciers. Vous savez bien pourtant qu'il en existe encore ; et je pourrais vous en citer plus d'un qui a fait des cures plus merveilleuses que beaucoup de vos docteurs. Celui-ci était bien tranquille, parlait peu et jamais on ne lui avait vu faire aucune chose extraordinaire.

« Il y avait plus de cinq ans que mon grand'père était parti. Les premiers temps on avait eu à peu près régulèrement de ses nouvelles. Il se battait en Allemagne, en Espagne, un peu partout. Puis un jour ce diable d'empereur s'était imaginé d'aller attaquer les Russes jusque dans leur pays, une trotte. Les trains n'existaient pas en ce temps-là. Il fallait aller sur ses jambes ; et tous ceux qui partaient ne revenaient pas. Les lettres on n'en recevait plus : c'était trop loin. Aussi y avait-il des mois et des mois que mon grand-père n'avait plus donné signe de vie. Ses parents, pour sûr, se faisaient bien du chagrin ; parfois ils le croyaient mort et ils pleuraient. Mais comme rien d'officiel n'était venu confirmer leur crainte et que l'espoir est tenace

— surtout dans le cœur d'un père et d'une mère — ils espéraient encore son retour. Si le chien aboyait, si le vent poussait la porte, si une ombre se profilait au loin sur le chemin de la côte c'était mon grand-père qui revenait. Le soir, à la veillée, on parlait de lui et de cette interminable guerre qui se passait si loin, qu'à part ceux qui en souffraient, elle n'intéressait plus personne.

« L'hiver était venu de bonne heure cette année-là ; aussi les vaches ne donnaient-elles plus guère de lait. Il n'y avait que la Mourelle que l'on trayait encore. La Mourelle, mes enfants, c'était une vache comme on n'en voit plus : elle donnait son plein « sillou » de lait deux fois le jour. Ce soir-là — c'était en novembre — la neige n'avait pas cessé de tomber depuis la veille. La Mourelle avait donné son lait comme d'habitude et le vacher venait de remettre à mon arrière-grand'mère le « sillou » plein jusqu'au bord. Elle le tenait encore lorsque la porte s'ouvrit sous une poussée vigoureuse ; et un homme tout couvert de flocons vint s'ébrouer au milieu de la salle. Sa mère ne mit pas longtemps à le reconnaître : « Pierre, cria-t-elle, et elle saisit son fils dans ses bras ». Naturellement elle lâcha le seau qui s'en alla rouler au loin en se vidant de son contenu.

« Il n'est pas besoin de vous dire quelle fête on fit à mon grand-père. On l'embrassa mille fois, on le fit assoir près du feu, on lui posa tant de questions qu'il ne pu répondre à aucune, enfin on le mit en quelques mots au courant de ce qui était survenu durant son absence. Puis, la première émotion passée on s'aperçut qu'il fallait songer à le réconforter, car il était pâle et tremblait de froid. Voulait-il de la soupe, du vin, du lard, du fromage ? Tout l' « oustal » fut à sa disposition. « Ma foi, dit-il, une chopine de lait ne me ferait pas peur ; voilà bien longtemps que je n'en ai bu. »

« On se regarda consterné : tout le lait gisait à terre. Mais le vacher qui était un peu sorcier, je vous l'ai dit, ramassa le « sillou » tombé et dit gravement : « Pour le retour du fils, La Mourelle donnera bien un autre seau de lait. »

« Et dix minutes plus tard, il rapportait à nouveau le seau plein jusqu'au bord.

« Et ce qu'il y a de plus fort, dit Guiral, c'est que c'est une histoire vraie. »



# Chez nos abonnés
# Echos - Bibliographie

## Deuils.

**Le samedi 5 novembre, en l'église Saint-Genès-les-Carmes de Clermont, une foule considérable appartenant à toutes classes de la société a assisté aux obsèques de M. Louis Jarrier, architecte, décédé à Clermont en sa soixante-et-onzième année. L'*Auvergne Littéraire*, en son prochain numéro, rappellera, par une étude spéciale, ce que fut l'œuvre du très regretté artiste et tout ce que représente sa part, jointe à celles de son père et de son aïeul, dans l'histoire monumentale de Clermont. En attendant, nous renouvelons à Mme Louis Jarrier, son épouse, à ses fils, Paul Jarrier et Marcel Jarrier qui continue brillamment les traditions familiales, l'expression de notre sympathie la plus vive.**

**— Claude Dravaine (Jeanne Lichnerowicz) a eu la grande douleur de perdre sa mère, née Justine Faure, décédée à Nouara, près Ambert, en sa 86e année, le 8 novembre. Les soins inlassables de sa fille auront ainsi prolongé et adouci la vieillesse de la dernière des Gourbeyre-Faure, dans ce cadre même des papeteries abandonnées ; et c'est comme sous la dictée de ses souvenirs que Claude Dravaine aura pu nous en révéler les nostalgiques arcanes, en son livre sur Nouara.**

**— Mme Germaine Roth, veuve de l'ingénieur mort pour la France, est décédée à Paris à la suite d'une douloureuse opération. Elle était venue se fixer à Clermont, attirée par la beauté de nos sites et de puissants liens de famille. Sa brillante culture, sa bonté inépuisable lui avaient rapidement assuré une place de choix parmi les esprits distingués de notre société. Qu'il nous soit permis d'exprimer à sa fille, Mlle Georgette Roth, ainsi qu'aux familles Chabrol et Bouchardon, notre sympathie bien attristée.**

Vêtements
CONCHON - QUINETTE

Nous enregistrons encore dans nos annales funèbres, les deuils suivants :

— **Mme Arthur Granet**, mère du sympathique notaire de Viverols, décédée le 8 novembre.

— **Mme Louis le Fustec**, mère de Mme Edouard Lemaigre, décédée le 17 novembre, obsèques à Chamalières le 19.

— **M. Léonce Fichet**, officier de l'instruction publique, beau-père du Dr A. Robert de Clermont-Ferrand, décédé le 6 décembre. Obsèques le 9 à Sainte-Jeanne-d'Arc.

— **M. Jean Mas**, grand-père de Raymond Cortat, décédé à l'âge de 83 ans.

Que nos abonnés, bien cruellement éprouvés, veuillent bien trouver à nouveau ici, l'expression de nos condoléances bien sincères.

## Mariages.

Le 19 novembre, en l'église Saint-Pierre-les-Minimes, a été célébré le mariage de Mlle **Francoise Canque** avec M. **J.-P. Guelfucci**, directeur du *Pascal Paoli* à Corte.

La jeune mariée est la fille du très sympathique et très actif président de la Société des Amis de l'Université et de Mme, née Bec, professeur agrégée au Lycée Jeanne-d'Arc, tous deux collaborateurs et amis dévoués de toute œuvre intellectuelle locale.

— **Mlle Germaine Saint-Roch**, fille de notre très sympathique collaborateur Taurin Saint-Roch, est fiancée à **M. Marius-Jean Hebrard**, à Clermont.

Nos félicitations bien vives.

## Naissances.

**Jacqueline**, fille du lieutenant Pierre Roussilhe, professeur à l'école d'artillerie de Fontainebleau et de Mme, née Gandilhon Gens d'Armes.

— **Franck**, fils du Dr Pierre Attaix, à Clermont, 23 novembre 1932.

— **Marie-Noelle**, fille de M. et Mme Paule Sanne, née Dezandes, 5 décembre,1932.

— **Jacques**, 7e enfant de M. Jean Reynard et de Mme, née Louis-Farges, Paris, 9 décembre.

— **Régis**, fils du capitaine du Fayet de la Tour et de Mme, née Rochette de Lempdes, 16 décembre.

■

## Distinctions.

Parmi les croix de la Légion d'honneur attribuées en fin d'année, nous signalons avec une bien vive joie celle qui a été remise à **M. Marcel Michelin** au titre de l'Education physique, par M. le Ministre Marcombes. Avec tous les « sportifs » de notre ville, avec tous ceux qui depuis de nombreuses années bénéficient des initiatives si nombreuses et si saines de l'A. S. M., l'*Auvergne Littéraire*, profondément attaché à toute œuvre juste et utile, adresse ses félicitations bien sincères à ce jeune chef de toute une intéressante jeunesse de notre ville.

## Prix Littéraires.

**Mlle Marguerite Perroy continue à cumuler les succès. Nous avons à la féliciter pour le prix Monthyon, que l'Académie Française a décerné à son ouvrage *Pour l'Eternité*, et nous apprenons que les *Palinods* de Rouen viennent de lui donner un prix de poésie. Trois pièces seulement avaient été retenues par le jury normand. Nous sommes certains que l'activité littéraire dont fait preuve notre compatriote lui vaudra encore de nouveaux lauriers.**

— Après l'Académie Française, l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse vient de donner un prix au très intéressant et très instructif volume de M. **Fernand Delzangles**, sur *Les Danses et Chansons de danse en Auvergne*. Nos plus sincères compliments.

— **Marcel Fromenteau** a quitté Clermont. Un nouveau galon l'oblige — si l'on peut dire — à résider à Paris, poste de choix où il retrouvera, sans doute, le milieu de poètes et d'écrivains avec lequel il avait fondé, avant guerre, une harmonieuse revue poétique. Mais il n'abandonne naturellement pas l'*Auvergne Littéraire* dont Paris est la seconde capitale !

■

## Les Conférences et Auditions de l'Auvergne Littéraire.

### Hiver 1932-33.

Lundi 21 novembre, à 16 h. 30, au Théâtre : **Gil Marchex**, pianiste, soliste des Grands Concerts, *La Musique de Danse du* XVIIe *au* XXe *siècle*, conférence avec un programme de vingt exemples choisis entre toutes nations, de Lully à Ravel.

Mercredi 7 décembre, à 17 h. 15, au Rialto : **André de Fouquières**, *Protocole et Politesse.*

Lundi 19 décembre, à 17 heures précises, au Théâtre : **Mila Cirul**, danseuse russe, première danseuse de l'Opéra de Berlin, grande vedette à Berlin, Vienne, Prague, Riga, Paris (Exposition coloniale), avec le concours de Mme Mina Dovin, cantatrice, M. Boris Zadri, pianiste.

Mercredi 8 février, à 17 h. 15, au Rialto : **Georges Duhamel**, *L'homme et la machine.*

Mercredi 22 février, à 16 heures précises, au Rialto : **Bernard Frank**, commandant de vaisseau, le héros de l'exploit du *Nord Caper* (1915), *Une aventure en mer.*

Lundi 27 février, au Théâtre, à 17 heures précises : **« Betove » ou le Gala de l'Humour.**

Mercredi 8 mars, à 17 heures précises, au Rialto : **M. Jean Charcot**, membre de l'Institut, le célèbre explorateur des pôles (croisière du *Pourquoi Pas* ?), *La préparation de l'année polaire*, 150 projections.

Sans date, concert, récital de chant.

■

## Les Jeux Floraux de l'Ecole de Limagne.

**L'Ecole de Limagne a tenu son assemblée solennelle dimanche 20 novembre, dans la salle des fêtes de l'Hôtel de Ville de Clermont. Ce fut une belle**

« acampada », pour parler comme les Félibres, une intéressante séance de gay sçavoir, au cours de laquelle, pour justifier son titre de Jeux floraux, furent distribués les prix littéraires aux lauréats de l'Ecole.

M. Emile Dousset, président de la Chambre de commerce de Clermont, lettré délicat, poète à ses heures, présidait cette docte assemblée. Il était entouré, sur l'estrade, de hautes personnalités des lettres et des arts : M. le recteur Sorre, M. le doyen Desdevises du Dezert, M. Costes, directeur régional des P. T. T., le capiscol B. Vidal, le majoral Delhostal, le Dr Balme, directeur de « L'Auvergne Littéraire », H. Gilbert, directeur de « L'Alauzo », etc.

Et dans la salle, comble, on remarquait tous ceux qui s'intéressent par chez nous au félibrige.

En ouvrant la séance, M. Dousset prononça en beau langage, un intéressant discours sur le patois et les patoisants.

« Les élites reconnaissent, dit-il, l'utilité de l'enseignement d'une langue qui laissa dans notre pays d'Auvergne la pourpre étincelante du passé. Ce fut dans la langue de nos pères que les troubadours chantèrent nos gentes châtelaines. Que ce soit à Mercœur ou à Murols, dans le pays des bruyères odorantes ou dans celui des Couzes lyriques, partout notre langue occitane, notre langue d'oc, pour dire vrai, exprima la pensée de nos ancêcêtres, dans la vie des champs et des bois, dans celle des villes et des châteaux.

Elle accompagna nos Croisés en Palestine, traduisant le rêve des chevaliers de Terre sainte. Elle vola de bouche en bouche, de la chaumière où l'aïeule, penchée sur un berceau, endormait son arrière-petit-enfant, à la montagne altière où le chevrier répétait aux échos d'alentour son refrain obsesseur. Elle fut légère et gaie dans les fêtes des hameaux, où gars et filles dansaient, sous l'orme, des bourrées au son des cornemuses et des musettes. Elle fut grave et religieuse dans les cérémonies rituelles.

Evocation frémissante où passait l'âme du pays gaulois ; page éloquente où s'inscrivaient les âges de foi, devant les Dômes et les Dores, devant le Plomb du Cantal, éternels reliquaires, bien faits pour y placer un idéal, enrichi de l'apport de vingt siècles d'histoire locale.

Pourrions-nous comprendre l'enfance de cette province que nous aimons tant, pour ses horizons d'une finesse égale de contour, admirables dans leurs porportions, aussi bien sous la buée violette des lointains que sous le prisme fulgurant du couchant, si nous ne retrouvions la dernière phrase d'une vieille chanson de légende, dite dans le dialecte du pays, au soir, à la veillée, à la lueur des calels.

Charme du passé, que n'êtes-vous là, toujours, pour nous séduire et nous fortifier, en ces heures de lutte de plus en plus difficile, où l'homme, qui a cru s'affranchir des forces brutales et naturelles, se sépare de ses origines pour poursuivre un rêve social, humain sans doute, mais parfois décevant.

Que je plains les déracinés qui s'en vont perdus à travers cette immense forêt sans feuilles qu'est la société moderne.

Tant que se réuniront comme aujourd'hui, dans des salles toutes pareilles, des foules empressées, animées du même désir de continuer les traditions, soyez assuré que la race vivra, solide, écrivant sa page dans ce livre d'histoire locale, où se lit son Destin. »

Après ce très beau discours, M. Benazet Vidal, capiscol de l'Ecole de Limagne, qui poursuit avec une foi d'apôtre, par la parole, par la plume et par l'exemple, une véritable croisade pour la défense et illustration de notre vieille langue auvergnate, rappela la vie de l'Ecole de Limagne pendant l'année écoulée. Puis avec un esprit critique éclairé, il présenta le rapport traditionnel sur le concours de langue d'oc et le concours scolaire.

En 1932, les envois furent peu nombreux et inférieurs sensiblement à

ceux des années précédentes : en poésie, une seule récompense, une mention a été attribuée à M. Joseph Vaylet, d'Espalion, pour une fable intitulée *La Glaudonas* (le gros frelon). Si la langue de l'auteur est riche, l'idée, paraît-il, l'est moins.

En prose, dans un style moins brillant, mais avec un sens plus averti de la composition, M. Charles Arnuf obtient un 3e prix pour sa nouvelle *Aristarké*.

En dépit des appels répétés de l'Ecole de Limagne, appuyés par M. l'Inspecteur d'Académie, peu d'écoles, une dizaine sur un millier, que compte le département du Puy-de-Dôme, ont pris part au concours scolaire. Les épreuves comprenaient une version (traduction en prose française d'un sonnet patois) et une composition de style.

M. le docteur Balme, chargé du rapport sur le concours de langue française, se voit obligé de constater l'indigence des envois. Un seul prix a été accordé, dans la classe de poésie, à Mme Boissier, ancienne directrice de l'Ecole normale d'Aurillac.

La partie littéraire de la soirée fut agréablement encadrée d'un attrayant programme artistique. On entendit de délicieuses vieilles chansons interprétées gentiment par les élèves de l'école de filles de Royat, sous la direction de Mme Stéphane Andrée, accompagnées au piano par Mlle Issert ; des vers du bon poète Taurin Saint-Roch, interprétés par l'auteur ; de belles pages de Vermenouze et du docteur Delanef, dites par M. Chambre et des pièces de B. Vidal, d'Henri Gilbert, maîtres ès félibrige ; une douce

Tout ce qui concerne la Musique



Disques et Phonos PATHÉ

à Ste Cécile

Perretière

8 Bd Desaix (en face la Préfecture.)

Clermont-Ferrand Téléphone 2-25

mélodie de Claussmann, dont on inaugurait le buste le matin même, chantée par M. Gripel ; des quatuors harmonisés par M. Stéphane André, interprétés magistralement par les excellents solistes des Enfants d'Auvergne, MM. Gripel, Boyer, Bussonnet et Wegl. Mme Stéphane André, dans son inépuisable répertoire félibréen eut son succès accoutumé. Mlle Laure Vidal, cantatrice des Grands Concerts de Paris, fut la triomphatrice de la soirée dans des pièces recueillies par Canteloube et une vieille romance de Pergolèse.

Et ce fut une félibrée charmante.

■

## Les Covizes de l'Escola de Limanha.

Henri Gilbert, directeur de la revue félibréenne l'*Alauza d'Auvergne*, a quitté Paris l'an dernier et est venu se fixer à Clermont où il comptait de nombreuses amitiés. Dès son arrivée en Auvergne, il s'est occupé de créer dans notre ville des « Covizes «, réunions mensuelles analogues à celles dont il était déjà l'animateur à Paris, et qui sont maintenant dirigées par le colonel Pessemesse. A Clermont-Ferrand, ces assemblées se sont d'abord tenues dans un café dont la salle se révéla trop étroite dès le début. On émigra donc à la Maison du Peuple, mais à la suite d'une entente avec



MM. Marcombes et Chambe, dévoués dirigeants de l'Amicale Cantalienne, les Covizes se tiennent actuellement à l'*Oustau*, maison de la société.

Dans cette maison, devenue propriété des Cantaliens Clermontois, une belle salle commune a été aménagée avec un soin pieux, dans le but de rappeler aux déracinés le souvenir d'un intérieur de la Haute-Auvergne. Rien ne manque et je cite au hasard : la grande cheminée avec tout le matériel de chauffage, chenêts et tisonniers, au-dessus, les chandeliers, la lanterne d'écurie, le chaleil, un vieux pistolet, un fusil à pistons et le crucifix. Dans un coin, une horloge soigneusement remontée toutes les semaines, sonne les heures ; çà et là, sont de vieux meubles, bahuts et armoires, et j'allais l'oublier, on voit même le berceau où sommeille un gros poupard. Aux murs, des gravures de Busset représentent des montagnards et nous espérons y voir bientôt des œuvres de Fonfreide et de Rollier. C'est dans ce cadre charmant qu'Henri Gilbert a transporté ses Covizes, assemblées quasi intimes qui sont suivies par le même public toujours fidèle. Public formé d'un noyau d'érudits et d'artistes, autour duquel sont venus se grouper des originaires du Cantal et de la Haute-Loire, friands d'entendre narrer des contes et chanter des baïleros en patois du pays natal.

Depuis le commencement de la saison d'hiver, des conférences ont été données par M. H. Gilbert, sur *Les patois*, par M. E. Desforges, sur *Clermont et ses environs à l'époque gallo-romaine*, et par M. Lhermet, sur *Vermenouze*.

Une félibrée animée suit ordinairement la conférence et l'on y écoute les récits de B. Vidal, d'H. Gilbert, de Chambe, de M^me^ Abraham, et il ne se passe guère de veillées sans que des chants de Basse et Haute-Auvergne, délicatement exécutés par M^me^ Stéphane André et par M^lle^ Gavalda ne viennent charmer l'assistance.

■

## Arts d'Auvergne.

### L'Exposition Jean Camus — Maurice Busset.

Cette exposition est devenue une heureuse tradition. Le vernissage de cette année, la veille de Noel, a été des plus brillants. Au cours de cette soirée ou le lendemain, les personnalités les plus officielles et les plus variées vinrent témoigner leur sympathie aux artistes. Sympathie qui, pour certains, fut agissante.

Citons : M. Trouillot, préfet ; M. Sorre, recteur ; M. Demai, adjoint ; M. Veraldi, secrétaire général de la préfecture ; M. Dechappe et Madame, directeurs de l'Ecole Normale ; M. Coste, directeur des P. T. T. ; M. Sardier, directeur de l'Aéro-Club. Voilà côté officiel. Côté plus intimement intellectuel et artistique, on remarquait M. et M^me^ Georges Desdevises du Dezert ; M. Dezandes, directeur de l'Ecole des Beaux-Arts ; M. le docteur Pierre Balme, directeur de l'*Auvergne Littéraire* ; M. Gilbert, directeur de l'*Alauza* ; M. Vidal, majoral du Félibrige, de nombreux confrères des deux artistes et tous ceux dont ma plume ne se souvient plus.

***

M. Jean Camus, comme toujours, présentait un agréable mélange de sculptures, de dessins et de peintures.

A l'entrée de la salle, un *Archer de la Haute Volta* fascinait par la pureté de ses lignes. Cette œuvre, suprêmement fouillée, exalte dans ses moindres détails la Beauté.

*L'Atalante*, cueillant ses pommes, nous replonge dans cette mythologie merveilleuse où le corps et la plastique étaient rois.

*La Joie* retient aussi longtemps le regard. La joie ? M. Jean Camus a donné vie à cette chose irréelle en véritable artiste.

Je ne citerai seulement, faute de place sans doute, et pour éviter de vilains ciseaux, la *Baigneuse* et *Sérénité*, pour dire toute l'admiration que j'ai pour les Sanguines de M. Jean Camus. Ses nus féminins sont d'une vie intense et son *Pêcheur de Chioggia* est à la fois puissant et poétique. Deux peintures sous verre attirent par leurs coloris brillants sur fond sombre.

Cet amour de la ligne qui est une des qualités maîtresses de la sculpture de M. Jean Camus, se retrouve dans ses peintures. Tout est précis dans ses tableaux, fut-ce les *Roches Sanadoire*, la *Rue Gramanant au Puy*, ou le *Beffroi de Besse*. Mais quelle fraîcheur aussi dans le *Niger*, le *Pré à Tauves*, le *Clermont, vu des Roches*. Et toutes ces toiles si variées en leur inspiration ont une même abondance de couleurs. La palette de l'artiste est une fée extraordinaire.

Un dernier regard m'attache à l'*Eglise d'Orcival* que je vais revoir « là haut « et au petit *Enfant de chœur* qui pudiquement tourne le dos aux sanguines.

***

Beaucoup de toiles nouvelles dans le salon Maurice Busset. Beaucoup ? Non. Toutes ou presque. Et une impression de labeur se dégage de tout « cela ».

Un tableau (égoïste !) ravit d'abord les regards : *Le Puy de Dôme*. Au fond la Montagne, — prière aux typographes de respecter la majuscule — au premier plan des paysans, des chars, des bœufs ; l'ensemble est éclairé par un soleil généreux qui décroit. Le pinceau de Maurice Busset fait ici penser aux grands maîtres du XVIII^e^ siècle avec deux siècles de technique en plus. *Le soleil couchant à Pont-du-Château* est de la même veine : chatoiement des couleurs, sûreté du dessin, imagination puissante au service du réel.

Je vous ai promis de revoir l'*Eglise d'Orcival*. La voici. En un jour de circonstance. Messe de minuit. Les paysans arrivent avec leurs lanternes, leurs ânes et leurs familles. Et l'église couverte de neige est la grande lanterne qui attire les autres. Un tableau d'une vive originalité : la lune, présente, invisible, règne et baigne tout de son « clair obscur » et les lanternes semblent la narguer. Une très belle toile.

Ma visite continue. Mais il faut choisir. Mon embarras doit égaler celui des acheteurs. Je me décide. Comme les acheteurs, si j'en crois les petits cartons déjà nombreux : « Vendu ».

Cependant, je vous parlerai encore d'un *Sous bois de sapins*, à l'heure des ombres allongées quand le soleil s'en va et que le mystère pénètre peu à peu partout et là plus qu'ailleurs. Un ruisselet, un paysan estompé dans le fond, beaucoup de champignons, un talent averti et il n'en faut pas plus pour composer une toile qui reste dans l'esprit.

Je citerai, pour finir, l'*Eglise de Périgueux*, la *Noce en montagne*, *Royat en automne* et je répèterai ici que, pour quiconque veut connaître Maurice Busset, celui d'hier comme celui d'aujourd'hui, il existe (mais qui ne le sait ?) un ouvrage incomparable dû à la vivante plume de M. Georges Desdevises du Dezert : *Les Monts d'Auvergne et Maurice Busset*.

Tout l'œuvre du peintre, en superbes héliogravures, accompagne le texte.

Un cadeau de premier ordre à faire ou à « se payer ». En attendant de pouvoir acheter les originaux.

Joseph BERARD.

*Note de la Rédaction.* — Le volume dont parle notre collaborateur est en vente aux *Editions U. S. H. A.* à Aurillac, 45 fr.

## Conférences de la « Veillée d'Auvergne ».

### LE DUC DE LA SALLE-ROCHEMAURE, majoral du félibrige.

Pour traiter ce sujet, ainsi que le souligna en termes choisis M. E. de Ribier dans sa présentation élogieuse, M. René Lavaud réunissait tous les titres. Non seulement il a brillamment passé l'agrégation des lettres, mais il est aussi majoral du félibrige ; il porte donc le même titre que le duc de la Salle-Rochemaure dont il a été le collaborateur pour la composition des «Troubadours Cantaliens ». L'œuvre personnelle du savant romantiste et du félibre est fort importante ; il a publié les poésies d'Armand Daniel, les Trois Troubadours de Sarlat, les poésies de Jancelin Faydit, une nouvelle anthologie des troubadours, un abrégé de grammaire périgourdine, sans parler d'une collaboration régulière à des revues comme les Annales du Midi, du Bournet, de Périgueux, à Lemouzi.

M. René Lavaud ne déçut aucun des espoirs que ces références avaient légitimement fait naître et sa conférence solidement documentée, instructive, égayée d'anecdotes piquantes et spirituellement contées nous tint sous le charme.

Après avoir tracé à grandes lignes un portrait très vivant de l' « homme » de belle carrure, de physionomie sympathique et énergique, M. Lavaud présente d'abord le « voyageur » et l' « historien ». Le duc de la Salle était un grand voyageur. A ne retenir que ses « *Impressions d'Espagne* », on constate qu'il savait peindre les paysages et la société. Le don du pittoresque se manifeste aussi dans ses tableaux de l'Auvergne, et ses hautes relations avec les milieux aristocratiques et royaux ne l'ont pas empêché de se mêler au « populaire » surtout en son Auvergne, dont il retrouve dans la péninsule maints représentants. Il a donné, en passant, sur cette émigration, fort ancienne, de curieux renseignements.

Plutôt qu'un historien, car à ce point de vue la tâche était écrasante et eut exigé la connaissance directe des sources, M. de la Salle s'est montré dans son livre monumental sur Gerbert (le pape Sylvestre II) un vulgarisateur au courant des travaux antérieurs et un érudit très exactement informé. Trop bien informé même, car dans ces 700 pages il y a maintes disgressions. Ce qu'il faut louer sans réserve c'est la luxueuse présentation du volume, l'abondance des illustrations photographiques évoquant les lieux où se développa la carrière de Gerbert, qui fut bien le plus savant homme de son temps, à la fois théoricien et praticien, mathématicien, philosophe, lettré.

Pape seulement trois ans, Gerbert a été cependant un grand pape par

articles de voyage et maroquinerie
bon et bon marché
AU DÉPART
anc^e maison Dalmas
BOHAT
11 rue du 11 Novembre 11
Tél. 5 55
CLERMONT-FERRAND

sa haute intégrité et par des actes importants ; ainsi la part qu'il a prise à la constitution du Saint-Empire. En 1910, les Hongrois ont élevé au Latran un monument de reconnaissance à Sylvestre II qui en l'an 1000 érigea leur duché en royaume et c'est pour lancer la souscription que le duc de la Salle a prononcé à Budapest la conférence d'où est sorti son livre.

M. René Lavaud examine ensuite l'œuvre du félibre, prosateur et surtout conteur. Son principal ouvrage s'intitule Récits Carledésiens ; la plupart de ces récits, inspirés par les souvenirs de famille du duc — paternels du côté des de la Salle-Rochemaure, maternels du côté des de Sales du Doux —se groupent autour de Carlat, forteresse juchée sur un roc formidable et inaccessible, dominant du haut de la vallée de la Cère et les plateaux ; Carlat toujours redouté, souvent assiégé, jamais pris, fut pourtant un jour rendu par ce Jacques d'Armagnac, — le pauvre Jacques, — heureux en amour, turbulent et maladroit en politique, dont nous est contée la fin tragique : enfermé dans une cage par le gendre de Louis XI, il fut amené à Paris et décapité en Place de Grève. Ainsi s'accomplissait la prophétie de son vieil astrologue.

Simplement romanesque et gracieux, l'épisode du corset de la Reine nous apprend ou plutôt nous rappelle, car la tradition locale s'en est perpétuée, comment la belle et toute bonne Marguerite de Valois reléguée par Henri IV dans son apanage de Carlat, y filait le parfait amour avec un beau pâtre, d'ailleurs de noble origine, mais dont la famille avait perdu ses biens, Jean de Résigade. Surprise au castelet de Jean, en simple appareil un jour brûlant d'été, par une députation solennelle de la ville d'Aurillac, elle eut à peine le temps de remettre... à l'envers le corselet du temps, très évasé par le bas, qui devenait ainsi le haut et où, pour combler le malencontreux intervalle, elle nicha une touffe de roses. Elle distribua les fleurs à ses visiteurs et les dames présentes admirèrent l'originale et gracieuse échancrure de la robe.

Cette mode fut aussitôt en vogue. Ainsi naquit le babaret d'Auvergne.

M. Lavaud résume encore deux ou trois récits pleins de contrastes : le déjeûner interrompu (1792), la guillotine d'Aurillac ; il insiste sur l'habileté du conteur à mêler à la trame historique ou à la fiction romanesque le détail vivant et vrai. Surtout, il loue la langue du félibre dont il cite dans le texte cantalien quelques passages savoureux et drus, prose tout-à-fait excellente déclarait Vermenouze dans la préface du livre.

Ce jugement allait bientôt être ratifié par la haute approbation de Mistral, auquel le duc fit en 1907 une visite contée en cantalien et en français dans un charmant opuscule où se réflètent la noble et simple courtoisie du Maître, la rayonnante et gracieuse beauté des jeunes provençales et peu après par l'élection du duc de la Salle au Majoralat du Félibrige (1909).

Un des derniers succès — le plus éclatant — du duc de la Salle fut sa



conférence au théâtre d'Aurillac sur les troubadours cantaliens de Peiredi Vic à Vermenouze (1910). Il a repris et développé en deux volumes l'histoire de cette poésie cantalienne si brillante avec les troubadours (le second volume contient leurs chansons éditées par M. René Lavaud) si négligée ensuite et peu à peu déchue, enfin renaissante avec les précurseurs du félibrige et bientôt triomphante avec Vermenouze ; le triomphe fut aussi pour le duc, grand seigneur, aimant à venir en habit à la française et escarpins vernis parler à un auditoire lettré ou populaire la langue authentique des vachers et des pâtres avec une extraordinaire aisance et un surprenant bonheur d'expression. Il a laissé à d'autres le soin d'épurer la graphie, mais on ne saurait oublier qu'il a merveilleusement illustré la langue et par elle exprimé l'âme de sa chère, rude et cordiale Auvergne.

Après cette brillante conférence, Mademoiselle Marguerite Guignabert, de la Schola Cantorum, chanta de façon parfaite quelques mélodies d'Auvergne et MM. P. Rodet et Gendilhon-Gens d'Armes nous firent savourer la poésie et le patois du duc de la Salle. Tous furent chaleureusement applaudis.

René LONDICHE

*(Veillée du lundi* **14** *décembre* **1931***)*

## Livres et Revues.

Un de nos abonnés, M. Edmond Rouganne a passé récemment sa thèse pour le doctorat en droit devant la Faculté de Poitiers. L'obtention de ce diplôme nous vaut un excellent apport à l'histoire du département, car la thèse présentée par le nouveau docteur a pour titre : « *Le commerce du bois dans la Basse-Auvergne*. La place de cet ouvrage est indiquée dans toute bibliothèque auvergnate, aussi il est regrettable qu'il ne soit pas mis dans le commerce.

Afin de remédier à cette lacune, nous espérons que M. Rouganne nous donnera un jour pour les lecteurs de l'*Auvergne Littéraire*, un résumé de son travail.

### LA REVUE DU CENTRE.

Alors que çà et là, par suite de la dureté des temps, les bulletins des sociétés savantes et les revues provinciales meurent, ou deviennent squelettiques, notre consœur la *Revue du Centre*, éditée à Nevers, tient bon et publie des numéros que les abonnés rangent précieusement dans leur bibliothèque, au lieu de les monter au grenier. On aime s'y référer de temps à autres, car des articles écrits comme par exemple celui de A. Desforges sur l'âge du fer en Nivernais, ne sont pas seulement des travaux de vulga-

**L'ARGUS DE LA PRESSE « VOIT TOUT »**

Fondé en 1879, **Doyen** des Bureaux d'extraits de Presse, 37, rue Bergère, **Paris**, lit et dépouille, par jour, plus de 20.000 Publications dans le Monde entier, dont il envoie les articles sur tous les noms et questions qui lui sont indiqués.

**L'Argus** édite l'**Argus de l'Officiel** qui peut donner tous les votes des hommes politiques.

**L'Argus** peut procéder à toutes Recherches Rétrospectives.

**L'Argus** établit tous devis de publicité, et se charge des insertions dans tous les journaux.

risation, mais aussi une véritable mine de renseignements pour les érudits. Dans deux articles précédents, M. Desforges avait déjà initié ses lecteurs à la connaissance des époques préhistoriques. Dans le numéro de juillet-août, l'auteur donne un relevé par communes, de toutes les découvertes concernant l'âge du Fer, faites dans la Nièvre. Des dessins très clairs, quoique sobres, et de nombreuses références accompagnent le texte qui est à donner en exemple aux spécialistes.

Nous aimerions voir quelqu'un de chez nous prendre une pareille initiative et nous établir une mise au point et un inventaire exacts des richesses tant préhistoriques qu'historiques de notre Auvergne.

Henri Chomet et Raoul Toscan qui sont les animateurs de la *Revue du Centre*, ont organisé un premier congrès de la vie intellectuelle des provinces du Centre, qui s'est tenu à Saint-Pierre-le-Moutier le 15 août dernier. Nous avons eu l'honneur d'y représenter l'*Auvergne Littéraire*.

Des vœux qui ne resteront pas platoniques, espérons-le, ont été émis par des participants venus de plusieurs départements, et le prochain congrès de 1933 a été fixé pour le mois d'Août, à Moulins.

Toutes nos plus chaleureuses felicitations aux organisateurs, et tous nos vœux pour le succès de cette manifestation qui permettra des rapprochements sympathiques entre les intellectuels de nos provinces du Centre.

**E. D.**

**Jean Lhermet**, chargé de conférences à l'Université de Clermont, docteur ès-lettres : **PASCAL ET LA BIBLE** (Paris, Vrin in-8° de IV-708 pp.)

De toutes les recherches entreprises, depuis une trentaine d'années, pour suivre et mesurer l'influence du Livre des Livres sur les œuvres d'Agrippa d'Aubigné, de Bossuet, de Racine, de Victor Hugo, aucune, certes, ne se justifiait mieux ni ne fut plus magistralement conduite que la récente enquête de M. Lhermet. L'auteur, qui exprimait, au seuil de cette thèse exhaustive, le vœu d'avoir « trouvé un nouveau point d'optique qui permit de voir sous un jour nouveau le grand Pascal », peut se flatter d'avoir rempli son dessein. L'ampleur de son information, la rigueur de sa méthode, la nouveauté si souvent ingénieuse et suggestive de ses aperçus nous changent agréablement de la manière de tant d'*amateurs* — inégalement *distingués* — que la dernière décade, et, singulièrement, le tri-centenaire, virent s'attaquer, avec une superbe assurance, à un sujet dont ils eussent dû se sentir écrasés. Nous voilà loin, grâce à Dieu, des formules à effet comme des affirmations tranchantes ou risiblement hautaines de Jean Ajalbert ( « filiation volcanique », « cratère sublime » ) (1), du Dr M. de Fleury ( « Le pari de Pascal est pauvre, et c'est vraiment chose effrayante qu'un tel

(1) *Au cœur de l'Auvergne*, p. 188. Flamarion, 1922.

**LE COURRIER DE LA PRESSE « LIT TOUT »** renseigne sur tout ce qui est publié dans les Journaux, Revues et Publications de toute nature. Paraissant en France et à l'Etranger, et en fournit les extraits sur tous sujets et Personnalités. Fondé en 1889. circulaires explicatives et Tarifs envoyés franco. **Ch. Demogeot, Directeur, 21, boulevard Montmartre, Paris (2e).**

génie n'ait rien trouvé de mieux persuasif » ) (1), ou même de Maurice Barrès ( « C'est un quartier de nos basaltes d'Auvergne,... c'est tout uniment un enfant de chez nous, que façonnent... sa famille et sa province ») (2). Avec M. Lhermet, nous nous mouvons sur un terrain autrement solide. Comment il l'a patiemment prospecté, quelles richesses il y sut découvrir, c'est de quoi un sommaire (fort abrégé) de son travail peut seul donner une idée.

Livre Ier — Les études bibliques dans la vie de Pascal.

Livre II. — L'influence biblique (Citations, Traductions, Langue, Style).

Livre III. — L'influence biblique sur la pensée intime de Pascal. (L'interprétation : helméneutique et exégèse. — Emprunts bibliques. — Théories et arguments apologétiques. — Pascal et les valeurs de la Bible. — La Bible et la polémique de Pascal.

Blaise, atteste Gilbert Félix, « lisoit l'Ecriture, et il s'y estoit si fort appli-

(1) *L'Angoisse humaine*, p. 267. Les Editions de France, 1924,
(2) Discours prononcé à Clermont le 8 juillet 1923, au nom de l'Académie Française, *Dante*, *Pascal*, *Renan*, p.p. 37, 54, 55. Plon, 1923.

L'élégance masculine

Magasins
du
Progrès
Tailleurs

Vêtements
sur mesure
et faits d'avance

Téléphone 2-12
6, place Gaillard
Clermont-Ferrand

qué qu'il la sçavoit quasi-toute par cœur. » L'ouvrage entier est une minutieuse illustration de cette action capitale des textes sacrés sur sa vie spirituelle, sur son art d'écrivain, sur la genèse et le développement de sa pensée. Nous sommes à la source même de l'inspiration pascalienne, au cœur de cette dialectique et de ce frémissant lyrisme. Oui, l'accent de Pascal et son rythme intérieur sont souvent un écho des voyants d'Israel; l'ironie grave des *Petites Lettres* semble flageller des Scribes et des Pharisiens, et, sur l'ébauche grandiose, michelangélique, de l'*Apologie* il passe des reflets de Sinaï, comme des lueurs de Pathmos fulgurent à travers le *Mystère de Jésus*. « Ce qui fait l'unité, l'élévation morale et la fécondité de la vie et de l'œuvre de Pascal, c'est la Bible... Elle fut le pivot de sa pensée, le centre de son œuvre. » On peut en croire M. Lhermet, dont le travail insigne — tout comme l'édition hors de pair due à M. Victor Giraud — aura fait de 1931, pour le progrès des études pascaliennes, une de ces années que Sainte Beuve aimait d'appeler « climatéliques. »

Jacques LANGLAIS.

**Robes pour mariages et cérémonies**
**Robes du soir et d'après-midi**
**Tailleurs et Manteaux**

# Mary Teyras

Couture

English Spoken

Téléphone 13-60
10, rue Fontgiève
**Clermont-Ferrand**

**Marie-Claude Finebouche. — LA CUISINE DE MADAME.**
**Paris, Gallimard, 1932. in 4° carré.**

La cuisine est la moins contestée des gloires françaises ; l'étranger le plus dénigrant reconnaîtra volontiers l'excellence du « Filet Périgueux » ou du « Foie Gras à la Rohan ».

On a publié, il y a une vingtaine d'années un *Livre de Cuisine* qui était un véritable traité de la science gastronomique, mais cette magnifique Encyclopédie est aujourd'hui introuvable, et l'on ne sait plus ou chercher la recette des « Bittocks à la Russe » ou du « Canard à la Rambardy ».

La femme d'un de nos plus célèbres écrivains d'Auvergne vient d'avoir l'excellente idée de nous offrir, sous la forme la plus élégante et la plus spirituelle, une charmante dissertation sur le rôle de la maîtresse de Maison à la cuisine, et elle nous donne généreusement 299 recettes éprouvées, fruits de sa science et de son expérience.

La préface est d'une lecture très agréable, à recommander à toutes les jeunes Maîtresses de Maison. Vous apprendrez là, Mesdames, de M^me^ Marie-Claude Finebouche (quel pseudonyme bien choisi) comment on fait d'un déjeuner ou d'un dîner d'amis une oeuvre d'art, conforme aux règles du goût, qui n'excluent ni l'esprit, ni la fantaisie. Bien choisir les mets, composer un menu substantiel et distingué, assortir les vins au caractère général du repas, voilà déjà qui demande beaucoup de science et de réflexion, mais combien il est plus délicat encore de sélectionner les convives, de tenir compte des sympathies et des affinités ou des contrastes prometteurs d'effets intéressants !

Et lorsque tout est définitivement arrêté, quand tout paraît fini, le rôle de la véritable Maîtresse de Maison commence. Si la cuisinière doit se charger de la préparation des mets, c'est la Maîtresse de Maison qui doit en surveiller la confection, donner le dernier coup d'oeil et les derniers ordres, s'assurer à temps du lié, du velouté des sauces, ce point critique — et capital — de la bonne cuisine.

Rien n'est négligeable en cuisine ; un modeste jus de carotte exige des ingrédients multiples, un temps, un soin, un art dont le vulgaire ne se doute point. Oyez plutôt la recette de M^me^ Finebouche :

— « Jus de carotte — 1 pied de veau, jarrets de veau, quelques couennes, « 1 k. 500 carottes, 1 k. 500 oignons, bouquet de persil, thym, laurier, sel, « poivre. Cuire pendant six à sept heures, passer le tout à la passoire d'a- « bord, ensuite dans un gros torchon, que l'on tire et l'on presse extrême- « ment fort; faire réduire le jus, jusqu'à ce qu'il soit bien brun et de consis- « tance de sirop épais. »

Essayez, Mesdames, et vous m'en direz des nouvelles !

Peut-être trouverez-vous la recette un peu compliquée ? Quelle erreur ! songez à l'ancienne cuisine ! J'ai lu dans le *Cuisinier Royal* de 1776 la recette des « oeufs au jus ». Elle débute par ces mots : « Faites rôtir 12 canards et prenez-en le jus !... — Vous voyez comme nous sommes loin de compte et combien le jus de carottes de M^me^ Finebouche s'est démocratisé.

G. DESDEVISES DU DEZERT.

**D^r^ Pierre Balme. — CLERMONT-FERRAND, CAPITALE DU MASSIF CENTRAL. Edition U. S. H. A., Aurillac.**

*Clermont-Ferrand, capitale du Massif Central,* aucun titre ne pouvait mieux convenir à l'étude de l'histoire du chef-lieu du département du Puy-de-Dôme, que l'érudit et aimable D^r^ Balme vient de donner aux édi-

tions de la Société U. S. H. A., et dont il forme le cinquième volume de la collection l'*Auvergne et le Velay*.

Nous trouvons, en effet, dans les 218 pages de ce livre condensé tout ce qu'il est nécessaire et intéressant de connaître de l'histoire de cette cité, tout ce qui regarde les faits de la vie locale, et ceux qui régissent ses rapports avec les terres et les autres agglomérations qui l'entourent.

Méthodiquement classé en cinq parties tout ce passé, qui, à première vue, semble fort compliqué, se démêle, s'éclaire, se répartit comme des images sur un chatoyant écran ; facile à lire dans un style attrayant, le livre se quitte avec regret ; faciles à retrouver, grâce à l'arrangement des divisions, les événements se détachent avec vigueur : autrefois commande le présent, qui est loué ou critiqué avec verve et justesse et l'avenir est prévu selon des idées scientifiquement pesées.

C'est d'abord, *La vie antique* s'étendant de la conquête romaine à la catastrophe normande, qui obligea la ville à devenir une citadelle et mit fin à la nonchalance gallo-romaine. Excellent répertoire des textes, et des ruines que nous ont laissé neuf siècles de fastueuses richesses.

Après, dans *La vie religieuse* dont les débuts ne sont pas très éloignés des origines de la cité, nous avons, rapidement mais explicitement rappelé, les étapes de la construction de la cathédrale et des diverses églises. Très curieuse et très peu connue l'histoire anecdotique des premiers prélats d'après l'évêque Grégoire de Tours. Quelques justes notations précisent la vie et l'influence des multiples abbayes qui fleurirent sur ce sol.

*La vie politique* qui, à toutes les époques fut le passe-temps préféré des Auvergnats, occupe ensuite de nombreuses pages où sont analysées les réactions des hommes de cette ville devant les possibilités de l'heure ou la pression des événements, et des diverses dominations qui régirent l'Auvergne. Romains, Visigoths, Francs, seigneurs locaux, Capétiens, pouvoirs modernes, plus tracassiers que les anciens.

*La vie sociale* s'ouvre par une étude de la race clermontoise, et nous donne une vue de la vie commerciale, agricole, et enfin industrielle des habitants, nous avons ainsi un tableau finement brossé de l'origine des fortunes de la bourgeoisie. Très curieuses pages sur le mouvement intellectuel, et enfin agréable promenade dans les vieux hôtels laissés par les générations dont l'activité se mouvait dans de somptueuses demeures.

Et tout naturellement, nous passons au dernier chapitre : *La nouvelle capitale* qui va nous décrire le rôle de cette ville dans l'économie du XX^e^ siècle, son formidable développement grâce à son expansion industrielle, qui, en 30 ans, a porté sa population de 53.000 à 117.000 habitants et la superficie municipale de 200 hectares à 2.100.

Excellent praticien, le docteur applique des habitudes scientifiques à établir les causes et les effets des événements qui font la trame de l'histoire de la cité, il pèse leurs réactions avec la clarté et la précision d'une analyse ou d'un diagnostic. Son esprit méthodique continue le pli professionnel.

Mais le cœur parle aussi, on y retrouve celui du bon bourgeois amoureux de sa ville, celui dont la famille, par de lointains parents, participa dans les siècles passés à la direction des affaires communales et eut ainsi part à son évolution.

Il ajoute ainsi un maillon de plus à cette chaîne d'historiens locaux qui aiment à utiliser leurs loisirs dans l'étude des archives et à faire pour le plaisir et l'utilité des générations futures, ce que nous appellerions le point de leur époque. Savaron fut le plus illustre de ses devanciers.

Mais ce qui manque aux « *Origines de Clairmont, ville capitale d'Auvergne* », l'U. S. H. A. put le donner au « *Clermont-Ferrand, capitale du Massif Central* » c'est cette merveilleuse suite de 169 héliogravures qui offrent un aperçu visuel à peu près complet de la ville. Quelle joie n'aurions-nous pas si Ber-

trand Durand, l'éditeur de Savaron nous avait ainsi fixé la physionomie du Clermont de 1607. Heureux nos descendants en 2230.

Ce livre sera donc, pour ceux qui habitent ou connaissent Clermont, le meilleur miroir où ils verront se réfléter les images, qu'ils ont chaque jour, sous les yeux, et qui parfois échappent ou restent floues ; pour les étrangers, qui l'ignorent, il sera le meilleur guide pour le présenter et connaître l'essentiel du pittoresque de son histoire, de son architecture et de ses hommes. Ce sera un témoin véridique de notre temps, la « somme » de 1930.

Nous n'avons pas à lui souhaiter plus de succès, cette glose de la Geste de nos aïeux l'avait pleinement connu avant même d'avoir paru.

Victor GUIDY.

■

## Bibliographie.

**Francois de Saulieu (Alvis) : LEGENDES D'AMOUR. — Etienne Marcenac (Messein) : A L'OMBRE DES BOULEAUX.**

*Légendes d'Amour* est le troisième volume de François de Saulieu, après ses poèmes : *Solitudes* et sa plaquette *Cendre et Poussière* publiée... à Rio-de-Janeiro. Des légendes et de l'amour. De la haine aussi. La vie les rapproche. L'auteur les unit dans ses féeries. Lisez la fin du *Reliquaire* et les dernières pages des *Eglantines*. Synthèse de la férocité face à la tendresse. Tous ces contes parfois un peu rudement écrits, expriment la vie. Un peu aimer. Beaucoup haïr. Passionnément souffrir. Noël Santon a éclairé ces pages d'une préface bien venue.

Si les *Légendes d'Amour* peuvent se passer partout, *A l'ombre des bouleaux* est profondément cantalien. Des vers, dont quelques-uns laissent en soi une « trace » durable. Si Etienne Marcenac s'est servi du français pour faire sentir par beaucoup son pays, ses sentiments et « ses » gens, son âme de félibre vibre à chaque feuillet. Combien j'aurai aimé ce titre : A l'ombre de Vermenouze ! La partie intitulée *In memoriam*, a des accents dignes de la plus haute poésie. De celle qui parle au cœur. Surtout lorsque l'on sait que presque rien, en ces poèmes, n'est fiction de poète.

**Mme Douvreleur. — CONSTANTINE.** (Jeune Académie).

Le sous titre : *En vingt-cinq tableaux, deux petits prologues et un brin d'histoire*, donne le ton du livre. Légèreté de la forme, finesse de la pensée,

Les déménagements W. Fillou sont effectués avec un matériel de premier ordre par un personnel stylé et consciencieux.
Suppression du pourboire.

W. FILLOU
17, RUE BLATIN
:: Téléphone 22-92 ::
CLERMONT-FD

n'empêchent point une profondeur et une érudition certaines, quoique voilées. En une belle page sur les petits ânes de Constantine, l'auteur évoque la comtesse de Ségur. Juste rapprochement. Son récit a l'attrait de ceux de la grande Amuseuse. C'est un éloge que je ne juge point banal.

**Jacques Daurelle. — L'ART RELIGIEUX ANCIEN AU MUSEE MASSENA. (Vieille Provence).**

Une très luxueuse plaquette agrémentée de non moins luxueuses reproductions. L'auteur sait décrire les trésors qu'il a admirés. Il le fait avec méthode et son petit ouvrage se lit, alors que beaucoup du même ordre se feuillettent à peine.

**H. et E. Du Ranquet. — L'EGLISE DE CHAMALIERES. (*Revue d'Auvergne*).**

Une étude que tout Auvergnat éclairé doit connaître, s'il veut visiter avec fruit la curieuse église de Chamalières. Je louerai surtout les deux éminents archéologues d'avoir consigné les inscriptions des pierres tombales avant que le temps ne les ai complètement effacées.

Joseph BERARD.

**CONTES DE LA LUNEIRA, en dialecte brivadois, par Henri Gilbert** (texte et traduction, avec des dessins de G. Moiselet, impr. *la Haute-Loire* au Puy, prix non marqué).

Il y a déjà des années qu'ont paru ces contes et ceci n'est qu'une seconde édition, *entièrement remaniée*. Quelle est au juste la portée de ce remaniement ? Je ne saurais le dire exactement, car si j'ai lu la première édition il ne m'a pas été possible de la retrouver dans une bibliothèque sans cesse accrue que je n'ai plus le loisir d'ordonner. Mais il me semble que cette seconde édition est plus intéressante et de meilleure tenue littéraire que la première.

Il y a là une douzaine de récits, brefs ou longuets, qui relèvent tour à tour ou en même temps de l'historiette pour enfants, de la nouvelle rustique, de la fable ou du conte nourris de folklore, de la galéjade paysanne, de la légende. On sait que ces menues choses valent ce que vaut l'art avec lequel elles sont contées. Or, j'ai l'impression très nette qu'Henri Gilbert a fait des progrès dans l'art de conter. Il sait être bref, simple, naif et direct. Même dans la traduction française on trouvera du charme à ces récits

LA CUISINE AU GAZ

EST LA PLUS PROPRE, LA PLUS RAPIDE
LA PLUS SOUPLE, LA PLUS HYGIÉNIQUE
LA PLUS ÉCONOMIQUE

si l'on sait employer le gaz rationnellement
et si l'on dispose de bons appareils

variés. Mais il est clair qu'ils n'ont toute leur saveur et leur malice que lus en ce vieux dialecte de la région de Brioude, assez apparenté par le vocabulaire et la prononciation à celui des montagnes cantaliennes, Massiac, Allanche, Saint-Flour, Murat.

(*Auvergnat de Paris*). GANDILHON GENS D'ARMES.

**Gisèle Vallerey. — LA CHANSON DE L'ESCLAVE,** éditions de la Renaissance provinciale, 1932, une plaquette, prix non marqué.

Une courte préface de Philéas Lebesgue ouvre ce recueil qui a valu à son auteur le prix de la Société des Ecrivains de Province en 1932, M^me^ Vallerey chante en vers libres assonancés et son amour, et sa joie de vivre, d'être femme et femme aimée. Ses cris m'ont fait songer à d'autres cris qui sont à l'opposé des siens, parce que d'une isolée à la vie sans amour et pourtant amoureuse. Mais M^me^ Vallerey est heureuse, heureuse! heureuse! heureuse ! et nous le dit d'une bien jolie façon qui est tout l'envers du féminisme. L'esclavage ainsi compris aura toujours du bon.

**Georges Saint-Bonnet .— LE JUIF.** Editions Vita, 1 vol. 12 fr.

Livre intéressant à plus d'un titre, parce que bien écrit, avec verve et couleur. C'est un pamphlet ardent, à l'emporte-pièce, vrai, sincère, savoureux, où l'Argent écope comme le juif, mais à dose moindre cependant, son passé et son présent étant tout de même plus nets que la lourde hérédité et que le bilan actuel des fils d'Israel.

Et ce livre est préfacé par un juif qui confesse : « C'est presque à regret que je suis obligé de reconnaître que votre livre regorge de vérités. »

Evidemment, et de bien savoureuses vérités !

**Raymond Offrier. — BALKANS.** Figuière, éditeur, 1 vol. 15 fr.

Mon voisin me dit, en me rendant ce livre : « Quel raisonneur, ce Monsieur ! » Oui, il y a dans *Balkans* beaucoup d'arguments et d'idées, à tout propos, à tous moments, trop, car d'intéressantes descriptions en sont coupées, déchiquetées. Et puis, mon cher confrère, quand on aime la paix, qu'on la désire, on doit commencer par ne chercher querelle à personne : critiquons, n'insultons pas. Et puis, mon Dieu, vous êtes idéaliste, souffrez que les autres aussi aient un idéal... Le mien est : Luise ce qui est beau, que ce qui est laid, se cache. «

**Lady Victoria May Mac Carthy. — MES INDISCRETIONS SUR MONACO.** Editions du Lama.

Le jeu a toutes les hontes, et si vous désirez les connaître, lisez ce petit livre sans recherche de style, sans prétention, plein d'humour. Il est drôle, pas bégueule et de plus, ce qui ne gâte rien, écrit en bon français ; c'est tout à l'honneur de Lady Mac Carthy, qui n'a pas toujours vécu chez nous.

B. VIDAL.

## De *Marcel Fromenteau*

**Pierre Moussarie. — AU VENT. Poèmes. Editions de *la Bouteille à la mer*. Agen.**

**L'auteur n'a que vingt ans, c'est pourquoi il se permet de construire des vers sans rime. Quand il sera devenu raisonnable, il écrira des strophes semblables à celles de son poème *Nuit* qui sont d'un poète.**

*La millénaire nuit combat le soir d'été...*
*Laissant le vain savoir au vélin vieux du livre*
*Et le chant des marteaux au creux de la cité,*
*Qu'il fait bon savourer son désespoir de vivre.*

**Il demandera également à son éditeur de ne pas supprimer, par snobisme, les majuscules sur la couverture de ses livre. Un recueil de vers n'est pas un prospectus.**

**Fernand Divoire. — CHOIX DE POEMES. Figuière, éditeur.**
**On ne me fera pas croire que l'auteur est sérieux :**

*Nageoires de feu*
*qui se meuvent*
*battant par instants*
*dans le monstrueux*
*fallacieux*
*fleuve*
*de feu*
*intermitient.*

**Edmond-J. Jabès. — JE T'ATTENDS. Poèmes. Figuière, éditeur.**
**Ce livre a 187 pages, mais très souvent il n'y a que deux ou trois vers par page. Vers ? A savoir ! Qu'on juge le contenu de la page 16 :**

*J'ai mêlé la blancheur de mes illusions*
*à la noirceur de la réalité*
*pour avoir un gris d'indifférence.*

**et de la page 81 :**

*Et par Elle,*
*mon âme avec la sienne atteint à la splendeur.*

**A vos souhaits !**

**Alfred Ménot. — CHARMES DU SOUVENIR. Poésies, Figuière, éditeur.**
**Ces vers sont d'une puérilité et d'une banalité splendides :**

*Devant ma table assis je rêvais un matin.*
*Des feuillets sous mes yeux, le crayon à la main,*
*Docile j'attendais que la céleste muse*
*A mon esprit dispos se montrât moins confuse.*
*Tout à coup j'entendis trois coups très modérés*
*Qu'on frappait à la porte, et moi je dis : « entrez »...*

**Richard D'Oniot. — MOI. Roman. Edition de *La Revue Mondiale*. Roman feuilleton.**

**Claude Cordès. — LA VILLE NOIRE.** Poèmes. Edition de *La Revue des Poètes.*

**Ah ! oui, ce sont des vers ! et que cela réconforte d'en retrouver, avec ce volume, tels ceux-ci :**

*Quel mystique poison, quelle fleur de magie*
*As-tu cueillis pour moi dans l'herbe où le vent court ?*
*Mon âme vainement en toi se réfugie*
*Sans briser cette étrange et brève nostalgie*
*D'un pays qui m'appelle au fond des nuits d'amour.*

**Georges Laport. — LA VIE TREPIDANTE DE THEROIGNE DE MERICOURT.** Editions des *Cahiers Ardennais.*

**Excellent et intéressant travail qui permet de mieux connaître cette étrange figure de Théroigne de Méricourt.**

**Jean Rumilly. — LES CHEVALIERS DE LA ROULOTTE.** Figuière. éditeur.

**L'auteur a suivi les « chevaliers de la roulotte » dans leurs courses nocturnes ; il a vécu au campement et pris part au célèbre pèlerinage des Saintes-Maries-de-la-Mer.**

**Ce reportage audacieux est un tableau pittoresque, original et vivant des bohémiens.**

**M. G. Anceaux. — LES DEMONES BLANCHES.** Figuière, éditeur.
**Etude assez curieuse des tentations saphiques d'une jeune fille qui abandonne ses amours féminines pour un jeune abbé, son confesseur, dont la guerre, heureusement, la sépare.**

**Armand Somès. — LES RELIEFS.** Essais. Figuière, éditeur.

**Ces fragments romancés datent de tous les âges, puisque le premier nous donne une exégèse ésotérique du début de la Bible et que le dernier a trait au XVIII^e^ siècle. Cinq récits fort bien venus.**

**René Thiébaut. — LE ROSEAU DE TRAPANI.** Roman. *Le Rouge et le Noir*, éditeur.

**Quelque inexpérience, un petit peu d'emphase, mais ce roman se lit quand même avec plaisir.**

**Pianos, Musique & Instruments**

**Maison Soulacroup** ▼ **Phonographes**

**André CONNEN, Succ^r^**

*Ex facteur accordeur diplômé de la Maison PLEYEL*

:: 8, Rue Saint-Genès, 8 ::
**CLERMONT-FERRAND**

*Téléphone 5-65* *Téléphone 5-65*

**Albert Crémieux. — JOURS SANS PAIN.** Roman. *La Nouvelle société d'édition.*

Œuvre poignante et sincère, fort bien écrite par un homme qui connaît son métier et le milieu dont il parle. M. Albert Crémieux ne dirige-t-il pas la revue : *Le Travail et les Travailleurs.* ?

**Pierre Bastien. — EAU CHAUDE, EAU FROIDE, DOUCHE ECOSSAISE.** Figuière, éditeur.

Recueil de nouvelles, les unes gaies, les autres tristes, mais toutes intéressantes et bien écrites.

**Alexandre Bigay. — COINS DU FRONT 1914-1915.** Figuière, éditeur.

Notes sincères d'un ancien du 105e d'infanterie, brave et simple comme tous les poilus du 13e corps. Un ouvrage qui mérite d'être connu des lecteurs de l'*Auvergne.*

**Hubert Pajot. — DE MON COURTIL.** Poèmes. *Studio Technique d'éditions.*

Depuis *La Négresse blonde* de M. Georges Fourest, un recueil de vers légers ne m'avait autant réjoui que celui de M. Hubert Pajot. Ces poèmes sont spirituels, osés sans être de mauvais goût, rimés de main de maître... rimés à la Banville, puisque l'auteur est bourbonnichon. Le mot petit chef-d'œuvre me vient sous la plume.

**Emile Boniface. — CONTES PRINTANIERS ET CHANTS D'AUTOMNE.** Poésies. Figuière, éditeur.

La première partie de cet ouvrage est formée de contes en vers et de fables, la seconde de vrais poèmes, le tout est fort adroitement rimé.

**Paul Fillon. — MA VENDEE.** Sonnets. Henri Potier, éditeur. La Roche-sur-Yon.

Splendide recueils de fiers sonnets, impeccablement conçus à la façon d'Hérédia. Il fallait pour nous donner cette œuvre, la conscience professionnelle de l'auteur célèbre du *Pion* et l'amour qu'a le poète vendéen pour sa petite patrie. L'Académie française devrait remarquer cette œuvre. Nous la signalons respectueusement à M. de Nolhac.

Mademoiselle Véronique

Marchande de FRIVOLITÉS

*Sous les Arcades de la Préfecture*
**Clermont-Fd**



LINGERIE
ROBES
PARURES

*et tout ce qui concerne l'enfant*

**Remy Montalée. — PAROLES DE BALZAC,** recueillies par. Figuière éditeur.

Dans la collection déjà connue des paroles éternelles.

**Léon Pineau. — L'ENFANCE HEUREUSE D'UN PETIT PAYSAN. Delagrave, éditeur.**

**Puis-je parler sans parti pris de cet admirable ouvrage dans lequel j'ai retrouvé les paysages de ma Vienne où s'est écoulée mon enfance ? M. le Recteur de l'Académie de Poitiers, célèbre comme conteur, a parachevé son œuvre et donné sa précieuse collaboration au mouvement littéraire régionaliste de chez-nous. Ses modestes confrères, compatriotes lui en sont profondément reconnaissant et le félicitent avec respect.**

## Revue des Revues.

**LES AMIS DE BRETAGNE. — 30, rue Beaubourg, Paris. (n° d'avril 1932).**

**Un poême ému de Mlle Emilia Orsini : *Un mousse de Bretagne.***

**LES ETUDES POETIQUES. — 15, rue Poulet, Paris. (n° de juin 1932).**

**Revue mensuelle de la poésie traditionnelle. Les vers qu'on lit dans ce numéro ne démentent pas le sous-titre de ce périodique.**

**L'ORIENTINE. — Bibliothèque Municipale, Poitiers. (n° d'avril-mai 1932).**

**Ce numéro contient le catalogue du Ve Salon de peinture de l'*Orientine* où l'on pouvait remarquer trois excellentes toiles du peintre Jéhan Berjonneau.**

Marcel FROMENTEAU.

Lamazière
JOAILLIER
OBJETS D'ART
MONTRES DE PRÉCISION
23, Rue des Gras
CLERMONT-FERRAND

*Imp. Générale. — Clermont-Fd.* *Le Gérant:* **Emile DESFORGES.**

DÉPOT LÉGAL
PUY-DE-DÔME
No 376
1932

REVUE BIMESTRIELLE

Neuvième Année — No 62 — Mars - Avril 1932

# L'AUVERGNE

## LITTÉRAIRE ARTISTIQUE HISTORIQUE ET ÉCONOMIQUE




## SOMMAIRE

Albert OJARDIAS

**Les Blaise Pascal qui ne sont pas... Blaise Pascal**

*quatre planches hors texte en phototypie*

**Marguerite PERROY** ..... **Blaise Pascal et sa sœur Jacqueline**
**CHARLES-BRUN**..... **Le Régionalisme littéraire.**
**Dr P. BALME**..... **Entretiens sur la question du Puy de Dôme.**
**Poêmes par;** GANDILHON GENS D'ARMES, Raymond CORTAT, **M.-L. VERT, M. CHAMPEL, A. BEAUFRÈRE, C. COURMIER.**
**Victor GUIDY**..... **Le grand Pardon du Puy.**
**Mario VERSEPUY**..... **L'art au XXIXe Jubilé du Puy.**
**Michel VERSEPUY**..... **Potins potagers.**
**L...** **Exposition Philatélique de Clermont.**
GANDILHON GENS D'ARMES Monsieur Paul Doumer au Salon des Peintres de Montagne.
**BERNARD-ROBERT**..... **Auvergne et Ecosse.**
**Echos, Chronique, Bibliographie, par P. BALME, Amélie MURAT, Marcel FROMENTEAU.**

*Ce numéro :* **5** *fr.*




ET LEUR

# FONTAINE PÉTRIFIANTE

**Exploitées depuis plus d'un siècle sur l'ancienne Abbaye des moines de St Alyre et universellement réputées, offrent à leurs visiteurs les souvenirs les plus intéressants de l'Auvergne**

CLÉMENTEL FILS SUCr
RUE GAULTIER-DE-BIAUZAT - CLERMONT-FERRAND

**LE MEILLEUR ACCUEIL**
**LA PLUS BELLE INSTALLATION**
**LES PLUS BAS PRIX**

**L'Auvergne Littéraire, Artistique & Historique**

Revue Bimestrielle — N° 63 — Neuvième année

MAI - JUILLET 1932

DÉPOT LÉGAL
PUY-DE-DÔME
N° 652
1932

Léon GERBE

# Au Pays d'Artense

Contes, Nouvelles, Paysages



Préface d' **Henri POURRAT**

110 illustrations d'**Emile ROLLIER**

**Ce Numéro : 15 fr.**

IMPRIMERIE GÉNÉRALE
Jean de Bussac
2, Cours Sablon
Clermont-Ferrand
1 9 3 2




ET LEUR

# FONTAINE PÉTRIFIANTE

Exploitées depuis plus d'un siècle sur l'ancienne Abbaye des moines de St Alyre et universellement réputées, offrent à leurs visiteurs les souvenirs les plus intéressants de l'Auvergne

CLÉMENTEL FILS SUCr [redacted]
RUE GAULTIER-DE-BIAUZAT - CLERMONT-FERRAND

**LE MEILLEUR ACCUEIL**
**LA PLUS BELLE INSTALLATION**
**LES PLUS BAS PRIX**

Clermont-Ferrand

# MEUBLES CAMUS

## Aux VILLES du CENTRE

::: Place de la Cathédrale - CLERMONT-FD :::

**Tout** ce qui concerne la **toilette** pour dames hommes et enfants

**AMEUBLEMENT - LITERIE**

:: Livraison sans frais dans la région ::



Vous trouverez toutes les délicieuses **Spécialités d'Auvergne**

chez **J. DUDOT,** Succr de

**A. VIELLARD**

**CONFISEUR**

31, rue Pascal, 31

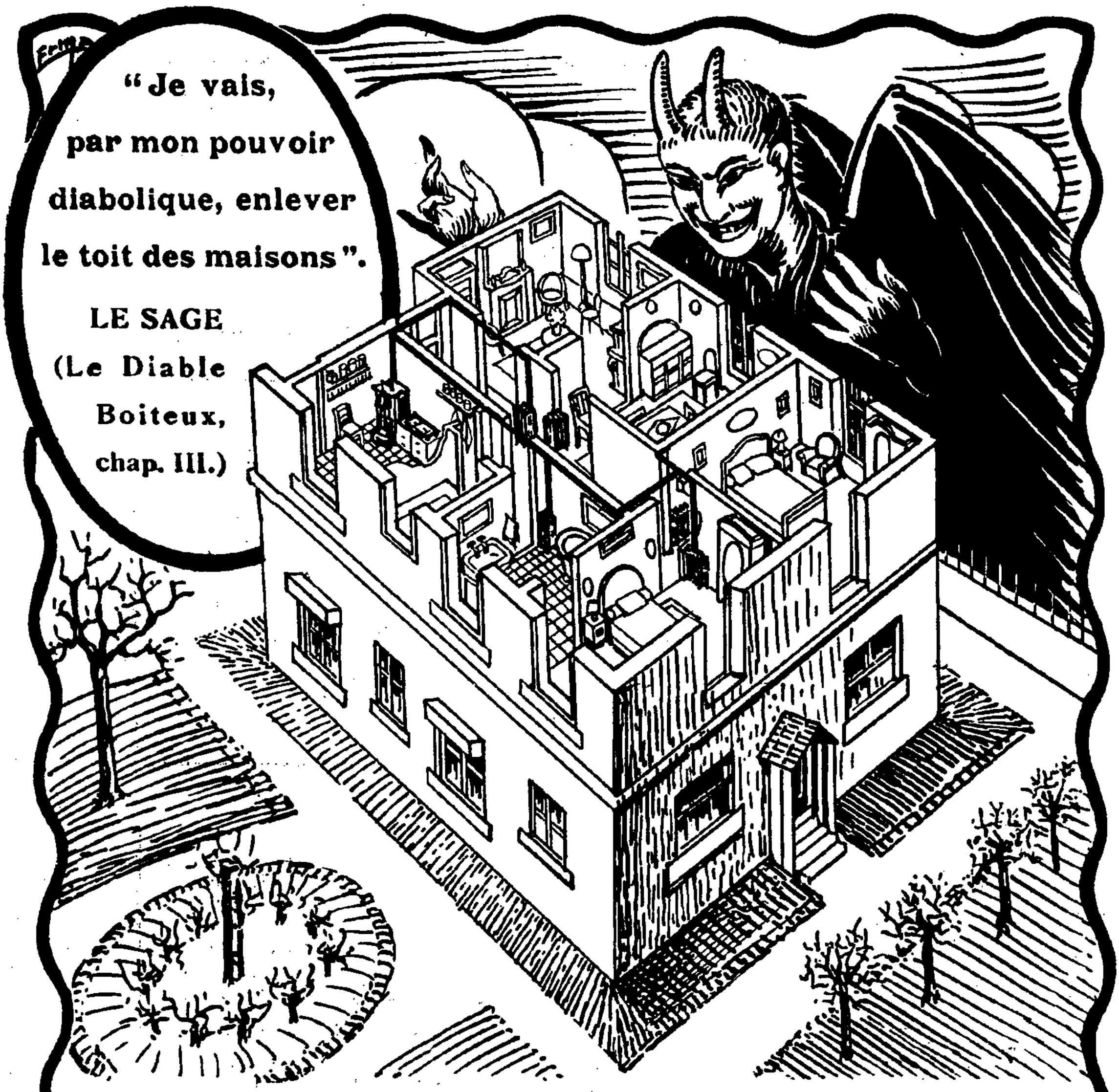
Clermont-Ferrand

**UNE PHOTO**

*André Marcel*

6, rue du Port, 6 CLERMONT-FD

**C'EST BIEN**




" De nos jours, le Diable Boiteux ne manquerait pas de faire observer tout d'abord à Don Cléophas, l'humeur égale des heureux mortels qui jouissent du confort moderne, grâce aux installations "


# DOUCET, GUAY & Cie

INSTALLATEURS - SPÉCIALISTES

-: ÉTUDES ET DEVIS GRATUITS :-

CHAUFFAGE CENTRAL

PLOMBERIE SANITAIRE

-- 51, RUE BLATIN, 51 --

CLERMONT-FERRAND

TÉLÉPHONE 4-62

STUDIO - MONTLOUIS

Clermont-Ferrand

# MEUBLES CAMUS

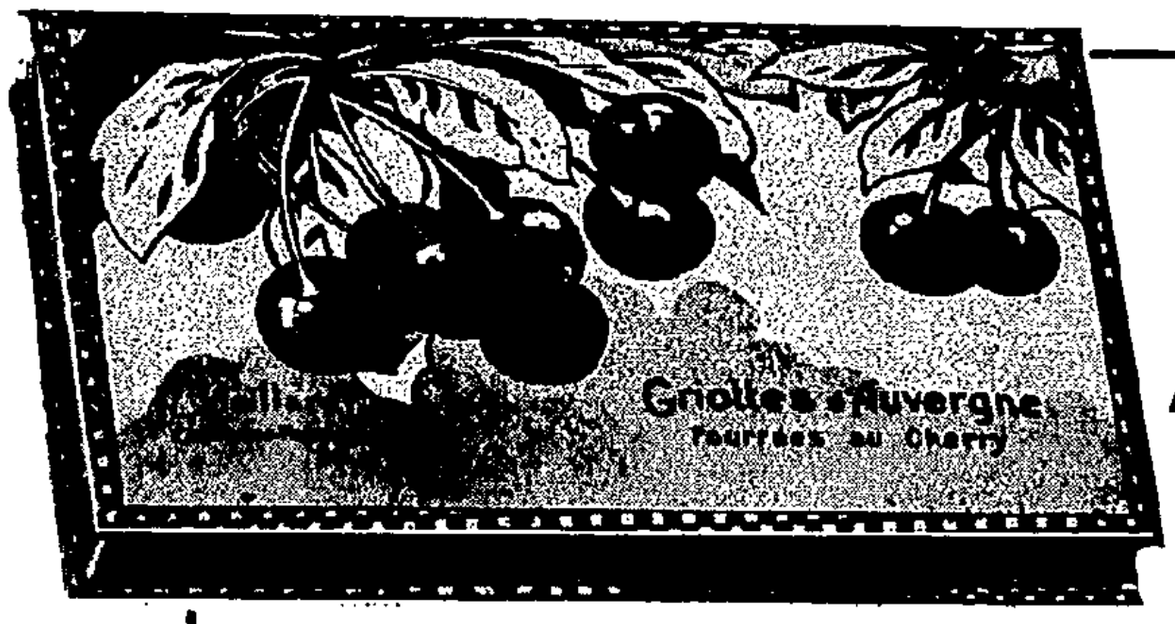
## Aux VILLES du CENTRE

::: Place de la Cathédrale - CLERMONT-FD :::

**Tout** ce qui concerne la **toilette** pour dames hommes et enfants

**AMEUBLEMENT - LITERIE**

:: Livraison sans frais dans la région ::




Vous trouverez toutes les délicieuses **Spécialités d'Auvergne**

chez **J. DUDOT,** Succr de

**A. VIELLARD**

**CONFISEUR**

31, rue Pascal, 31
Clermont-Ferrand

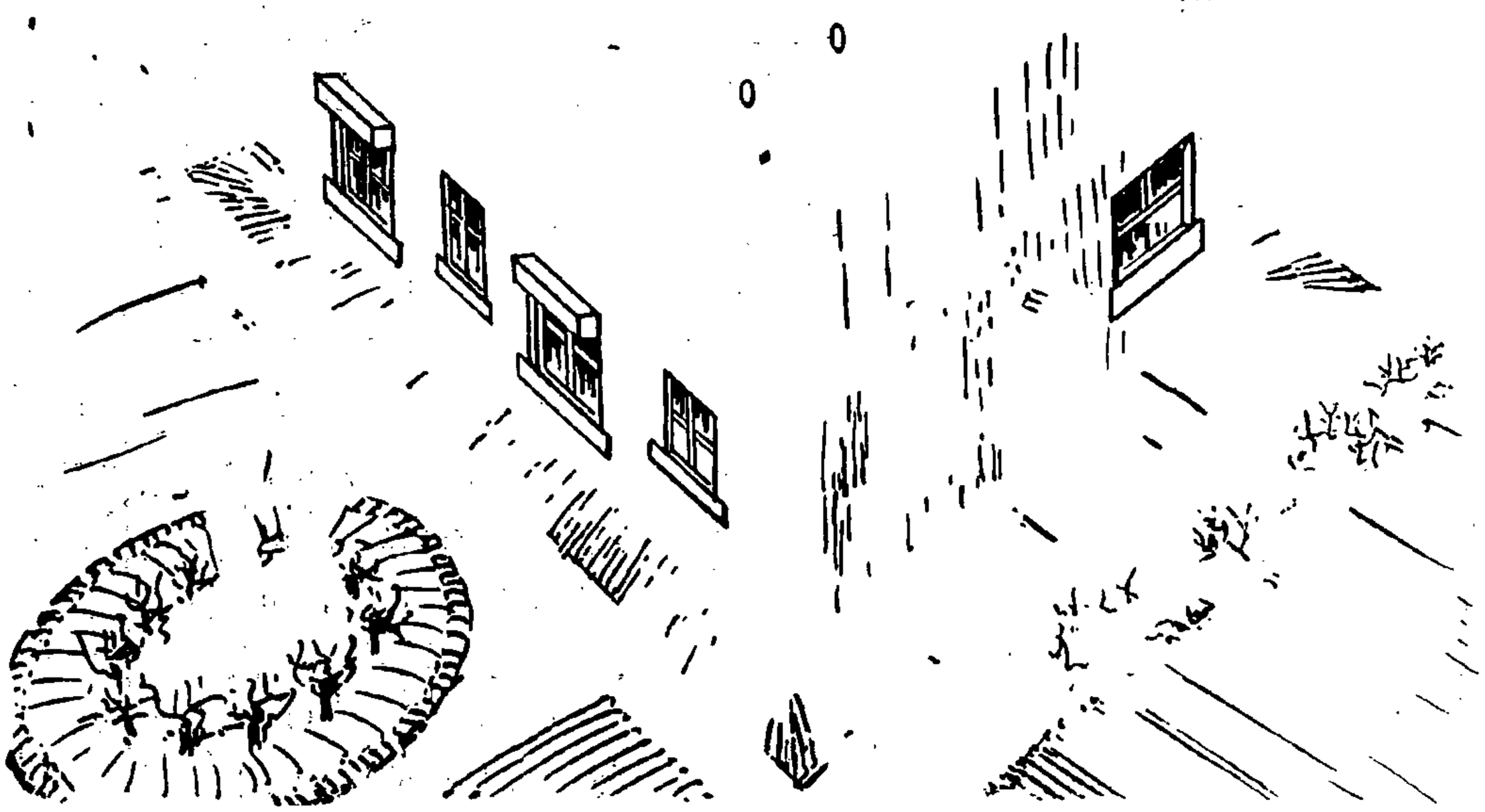
UNE PHOTO

*André Marcel*

6, rue du Port, 6 CLERMONT-FD C'EST BIEN

**"Je vais,**
**par mon pouvoir**
**diabolique, enlever**
**le toit des maisons".**

**LE SAGE**
**(Le Diable**
**Boiteux,**
**chap. III.)**



**" De nos jours, le Diable Boiteux ne manquerait pas de faire observer tout d'abord à Don Cléophas, l'humeur égale des heureux mortels qui jouissent du confort moderne, grâce aux installations "**


# DOUCET, GUAY & Cie

**INSTALLATEURS - SPÉCIALISTES**

-: ÉTUDES ET DEVIS GRATUITS :-

**CHAUFFAGE CENTRAL**

**PLOMBERIE SANITAIRE**

-- 51, RUE BLATIN, 51 --

**CLERMONT-FERRAND**

TÉLÉPHONE 4-62



*Imp. Générale, De Bussac. — Clermont-Fd.*



STUDIO - ONTLOUIS

L'AUVERGNE LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE & HISTORIQUE

REVUE BIMESTRIELLE — Nº 64, AOUT - OCTOBRE 1932 — NEUVIÈME ANNÉE

# AMBERT & LE LIVRADOIS

DEPOT LEGAL
PUY DE DOME
652
1932



Gaspard des Montagnes et les ouvriers papetiers

NOMBREUSES ILLUSTRATIONS : HÉLIOGRAVURES & BOI

*Ce numéro :* **15** *fr.*




ET LEUR

# FONTAINE PÉTRIFIANTE

Exploitées depuis plus d'un siècle sur l'ancienne Abbaye des moines de St Alyre et universellement réputées, offrent à leurs visiteurs les souvenirs les plus intéressants de l'Auvergne

CLEMENTEL FILS SUCC[R]
RUE GAULTIER-DE-BIAUZAT - CLERMONT - FERRAND

**LE MEILLEUR ACCUEIL**
**LA PLUS BELLE INSTALLATION**
**LES PLUS BAS PRIX**

REVUE BIMESTRIELLE

Neuvième Année — N° 65 — Novembre-Décembre 1932

# L'AUVERGNE

## LITTÉRAIRE ARTISTIQUE HISTORIQUE ET ÉCONOMIQUE

BIBLIOTHÈQUE PUY-DE-DÔME 346 1932




## SOMMAIRE

Docteur G. CANY... *La Princesse de la Paix en Auvergne*

**Claude DRAVAINE..... Un Visiteur de l'Auvergne.**
**Michel DENTAN..... Riom, ville des Fontaines.**
**Jean de CHAMERLAT .. Poèmes.**
**Marguerite PERROY.... Poème.**
**Jacques AMAN ..... Poèmes.**
**Taurin SAINT-ROCH ... Dialecte Lezovien.**
**Charles de JONQUIÈRES Les Poètes à l'avant-garde des sciences.**
**Docteur BALME ..... Du côté de la Haute-Auvergne.**
**Raymond CORTAT ..... Poèmes.**
**Raymond MIL..... Poème.**
**Simone d'ARVERNE..... Histoire de la Mourelle.**

**Chez nos Abonnés, Echos, Bibliographie, par: P. BALME, J. BÉRARD, DESDEVISES DU DEZERT, Emile DESFORGES, Marcel FROMENTEAU, GANDILHON GENS D'ARMES, Victor GUIDY, Jacques LANGLAIS, René LONDICHE, B. VIDAL, etc..**

*Quatre pages hors texte en héliogravure. — Un bois gravé de* Fr. ANGELI.
*Dessins et Bois de* Ch. JAFFEUX, E. ROLLIER.

*Ce numéro :* **5** *fr.*




ET LEUR

# FONTAINE PÉTRIFIANTE

Exploitées depuis plus d'un siècle sur l'ancienne Abbaye des moines de St Alyre et universellement réputées, offrent à leurs visiteurs les souvenirs les plus intéressants de l'Auvergne

CLÉMENTEL FILS SUCr [redacted]
RUE GAULTIER-DE-BIAUZAT _ CLERMONT-FERRAND

**LE MEILLEUR ACCUEIL**
**LA PLUS BELLE INSTALLATION**
**LES PLUS BAS PRIX**

Clermont-Ferrand

# MEUBLES CAMUS

## Aux VILLES du CENTRE

::: Place de la Cathédrale - CLERMONT-FD :::

**Tout** ce qui concerne la **toilette** pour dames hommes et enfants

**AMEUBLEMENT - LITERIE**

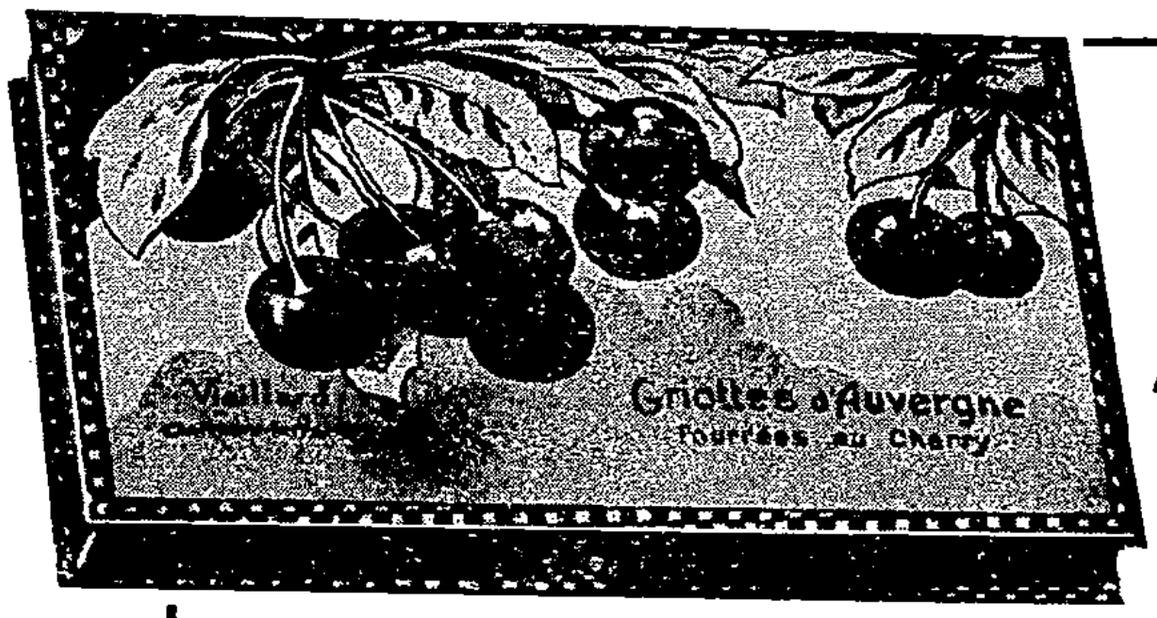
:: Livraison sans frais dans la région ::

**UNE PHOTO**

*André Marcel*

6, rue du Port, 6 CLERMONT-FD

**C'EST BIEN**




Vous trouverez toutes les délicieuses **Spécialités d'Auvergne**

chez **J. DUDOT**, Succr de

**A. VIEILLARD**

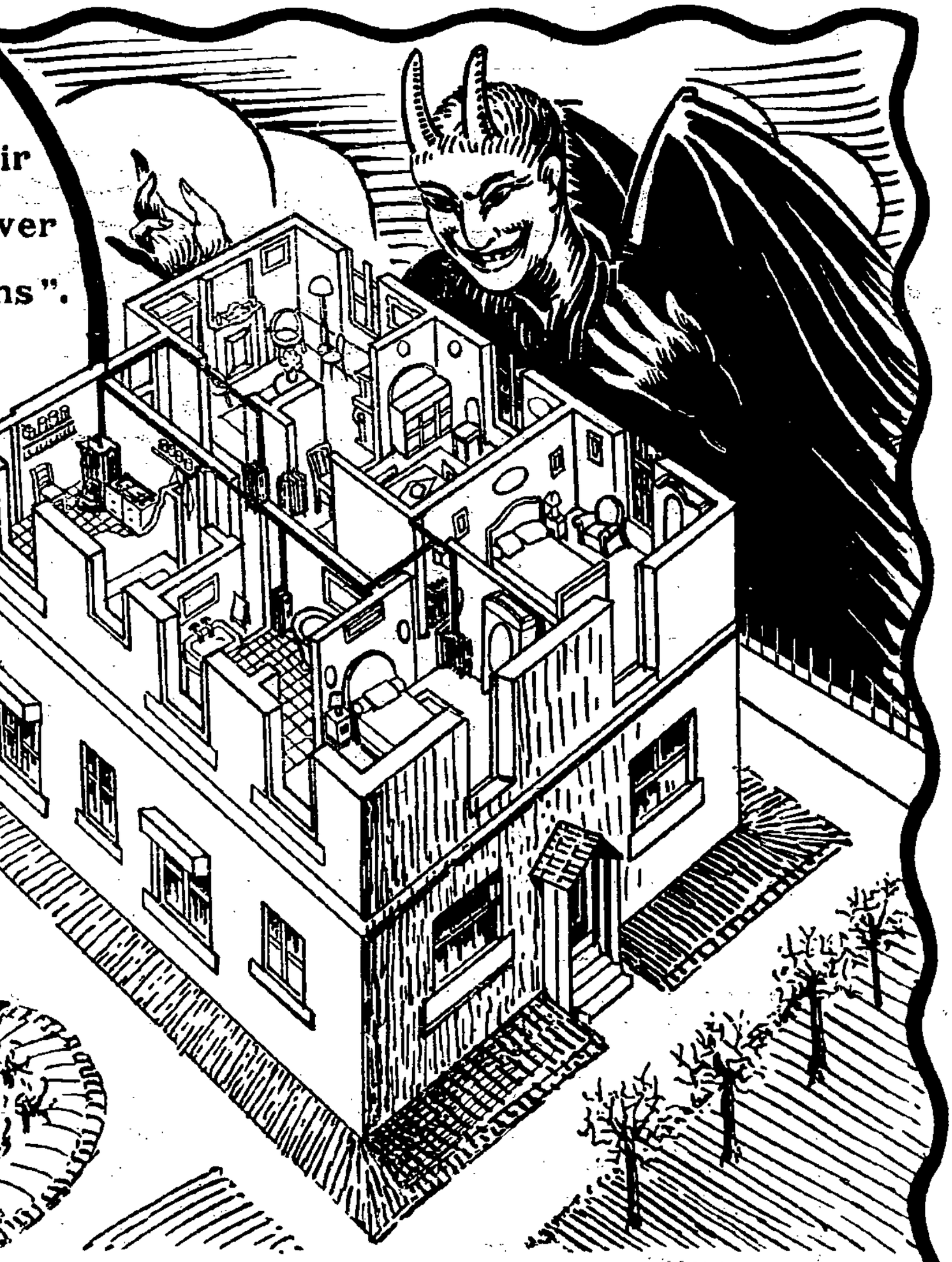
CONFISEUR

31, rue Pascal, 31

Clermont-Ferrand

**"Je vais, par mon pouvoir diabolique, enlever le toit des maisons".**

**LE SAGE**
**(Le Diable Boiteux, chap. III.)**



**" De nos jours, le Diable Boiteux ne manquerait pas de faire observer tout d'abord à Don Cléophas, l'humeur égale des heureux mortels qui jouissent du confort moderne, grâce aux installations "**

# DOUCET, GUAY & Cie

**INSTALLATEURS - SPÉCIALISTES**

-: ÉTUDES ET DEVIS GRATUITS :-

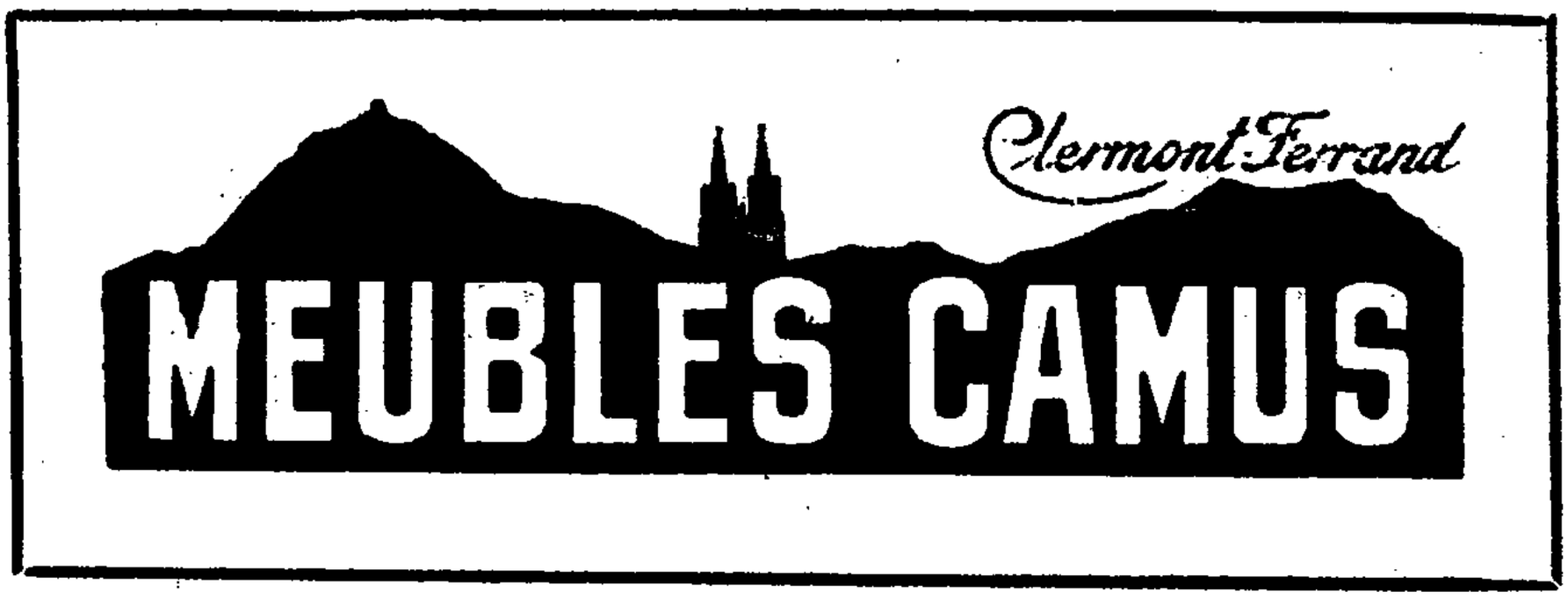
**CHAUFFAGE CENTRAL** -- 51, RUE BLATIN, 51 --

**PLOMBERIE SANITAIRE** **CLERMONT-FERRAND**

TÉLÉPHONE 4-62

STUDIO - MONTLOUIS


Imprimerie Générale, 2, Cours Sablon, Clermont-Fd




**Aux VILLES du CENTRE**

::: Place de la Cathédrale - CLERMONT-FD :::

**Tout** ce qui concerne la **toilette** pour dames, hommes et enfants

**AMEUBLEMENT - LITERIE**

:: Livraison sans frais dans la région ::

**UNE PHOTO** *André Marcel* **C'EST BIEN**

6, rue du Port, 6 CLERMONT-FD

**Pianos, Musique & Instruments**

Maison Soulacroup ▼ Phonographes

**André CONNEN, Succr**

*Ex facteur accordeur diplômé de la Maison PLEYEL*

:: 8, Rue Saint-Genès, 8 ::

CLERMONT-FERRAND

*Téléphone 5-65* *Téléphone 5-65*




**" De nos jours, le Diable Boiteux ne manquerait pas de faire observer tout d'abord à Don Cléophas, l'humeur égale des heureux mortels qui jouissent du confort moderne, grâce aux installations "**

# DOUCET, GUAY & Cie

**INSTALLATEURS-SPÉCIALISTES**

**-: ÉTUDES ET DEVIS GRATUITS :-**

**CHAUFFAGE CENTRAL**

**PLOMBERIE SANITAIRE**

-- 51, RUE BLATIN, 51 --

**CLERMONT-FERRAND**

TÉLÉPHONE 4-62

STUDIO - MONTLOUIS

*Imprimerie Générale, J. de Bussac, Clermont-Fd.*

TABLE DES MATIERES

P. DE NOLHAC. - Frontispice: Souvenirs d'Ambert
Henri POURRAT. - L'ancien monde
Lucien GACHON. - Le Fossé d'Ambert
Marie POMEL. - Le Livradois montagneux
J. COIFFIER. - Notice historique sur Ambert et le Livradois
Franck IMBERDIS. - Le Livradois, marche orientale de l'Auvergne
G. DESDEVISES DU DEZERT. - L'Eglise Saint-Jean-d'Ambert
Georges LEGARET. - Note sur la papeterie d'Ambert et son importance
X... - Documents sur le commerce ambertois, XVIII$^{e}$ siècle
Pierre MESSIAEN. - Quelques souvenirs sur Ambert
X... - Un ... "Touriste" à Ambert en 1810
Claude DRAVAINE. - Le pays des signes et de la vision
Victor GUIDY. - Le Livradois religieux
J. DESAYMARD. - Chabrier et la Lyre Ambertoise
Albert CHEREL. - Deux écrivains Ambertois: P. de Nolhac et Henri Pourrat
X... - Cécile Sauvage et le pays d'Ambert
Marie-Antoinette BOYER. - Rencontre de Jean l'Olagne
MICHALIAS. - Un poème
Marie-Louise VIGNON. - Braves noms Ambertois